Opiacé

Prologue

Quelque part au Nord de Kalulua, Nigeria...

La douleur devenait insupportable. Ses genoux meurtris par des centaines d'échardes ressemblaient à deux tomates pelées. Depuis combien de temps était-elle agenouillée sur le sol à astiquer la surface abrasive de ce parquet rustique ? La sueur dégoulinait sur son visage et irritait ses yeux. Elle rêvait de se plonger dans un océan glacé. Mais en attendant, elle devait se contenter de l'eau stagnante et nauséabonde des barriques en plastique et des vieux seaux rouillés. L'eau du puits était strictement réservée aux soldats. La dernière fois qu'une des esclaves s'était risquée à braver l'interdit, la punition avait été d'une profonde cruauté. On l'avait attachée au grand arbre mort qui trônait derrière le potager. Elle y était restée pendant quarante-huit heures, sans eau et sans nourriture, avec pour seule compagnie, des fourmis rouges et des vautours. Depuis, aucune autre prisonnière n'avait tenté de désobéir aux règles.

Elle savait que les bouffées de chaleur qui montaient en elle n'étaient pas uniquement le fruit des quarante degrés qui

régnait dans la pièce. Le déclin de la luminosité annonçait l'arrivée du crépuscule ainsi que le retour du monstre. Pourquoi n'avait-elle pas la force, le courage de s'ouvrir les veines ou de se jeter dans le puits une bonne fois pour toutes ? Au début, elle avait caressé l'espoir qu'il se laisserait rapidement d'elle et s'en servirait uniquement comme bonne-à-tout-faire. Mais chaque fois, il revenait, plus gourmand, plus violent, plus sadique. La souffrance physique ressentie lorsqu'il la prenait n'était rien en comparaison de celle qu'elle éprouvait au fond de son âme. C'était comme si elle mourait lentement, à petit feu. Toutefois, la vraie raison pour laquelle elle ne pouvait s'ôter la vie était l'amour et la responsabilité qu'elle éprouvait pour sa petite sœur, Nafissa. Elle ne pouvait se résoudre à l'abandonner à ces brutes, quand bien même elle savait qu'elle ne pourrait pas faire grand-chose dès qu'ils s'en prendraient à elle. Nafissa n'avait que six ans mais le danger qui la guettait se trouvait à une ou deux années d'elle, tout au plus. En attendant, elle devait faire tout ce qui était en son fragile pouvoir pour la protéger du mieux qu'elle pouvait. Elle l'avait promis à sa mère, avant que celle-ci ne rende son dernier souffle. « Prends soin de ta sœur Cherifa, quoi qu'il arrive. Promets-le-moi ! » Ce furent ses dernières paroles avant qu'un des enfants-soldats ne lui tire une balle en plein cœur. Depuis, l'image du corps de sa mère gisant sur le seuil de leur mesure, mêlée aux sanglots de Nafissa, s'étaient imprimés dans sa tête et nourrissaient régulièrement ses cauchemars. Cela faisait moins de six mois qu'elles se trouvaient dans ce camp de l'horreur. Elle avait le sentiment d'y être depuis plus de six ans. Mourir ou s'échapper ? Il n'existait pas d'autre

alternative. Cependant, la fuite ne s'était pas avéré être un choix très judicieux. Deux semaines plus tôt, une mère et sa fille avaient tenté de se faire la belle en pleine nuit. Après une chasse à l'homme qui avait duré la nuit entière, elles avaient été retrouvées et exécutées au petit matin. Leurs corps avaient été jetés du côté des marécages, afin de nourrir quelques crocodiles affamés. Non, si elles devaient s'échapper, ce devait être avec un plan méticuleusement préparé. Elle savait que le monstre avait des cartes de la région dans un des meubles du séjour mais il prenait grand soin de ne jamais oublier de refermer le tiroir à clé. Cette dernière, toujours autour de son cou, ne le quittait jamais. Elle devait absolument trouver un moyen de s'en emparer.

Perdue dans ses pensées, Cherifa n'entendit pas les pas de l'homme s'approcher d'elle. Dès qu'il posa la main sur sa nuque, elle tressaillit de frayeur. Son visage tout près du sien, son haleine chargée d'effluve de whisky et de tabac froid lui donna des haut-le-cœur.

- Je constate que ton travail n'est pas terminé. Tu t'imagines sans doute être en vacances ici. Tu m'obliges encore à te punir femme, murmura-t-il dans une voix dénuée d'émotion.

Par expérience elle savait que plus sa voix était douce, plus elle allait souffrir. Quand elle se retourna, le regard sombre, presque sans vie, lui confirma son impression. Survivrait-elle cette fois -ci ? Serait-ce le corps ou l'esprit qui lâchera le premier ?

1.

Ontario, Canada

Megan était hypnotisée par le mouvement rapide et saccadé des ailes de l'insecte. L'abdomen de la petite coccinelle tachetée, bien que partiellement enlisé dans une glaise grisâtre, formée par les pluies torrentielles de la veille, se débattait de tout son être. Poussée par un instinct de survie des plus primitif, la petite créature divine, tentait par tous les moyens se libérer de sa prison marécageuse. L'enfant, du haut de ses douze ans, commençait à être envahie par une profonde empathie pour ce coléoptère. Trépignant d'impatience, elle se saisit d'une petite brindille et l'approcha près de l'insecte pour l'extraire de la vase. Toutefois, un évènement effroyable saborda tout net son

entreprise. Un énorme crapaud, caché sans doute depuis un moment derrière quelques feuilles de chênes fanées, déploya sa langue protractile en direction de sa maigre proie. Le petit insecte disparut dans la gueule visqueuse du batracien. La fillette fut saisie d'effroi face à cet ignoble spectacle que la nature lui offrait. De rage, elle se précipita vers la bête immonde et lui asséner un coup de pied vindicatif. Sans demander son reste, le crapaud fit un bon gigantesque et disparut dans l'eau sombre de l'étang. Au même instant, la petite héroïne entendit sa mère au loin.

- Ma chérie, c'est l'heure de passer à table !

A regret, elle quitta la scène de crime et se dirigea vers l'orée de la clairière, en direction du chalet. Moins d'une semaine venait de s'écouler depuis qu'elles avaient rejoint ce petit coin de paradis perdu en plein milieu du parc provincial d'Algonquin, près de Toronto. La maisonnette faite de rondins en sapins et pierres apparentes avait été construite sur un petit promontoire naturel et offrait une vue féérique sur le lac Opeongo. A vive allure, Megan arpena le petit chemin de terre qui menait à la véranda. Légèrement essoufflée mais surtout très affamée, elle se jeta sur un morceau de pain doré posé sur la table.

- Ah non ! Pas question mon petit ogre, lança sa mère sur un ton autoritaire. Tu vas immédiatement faire ta toilette afin de te débarrasser de cette vilaine couche de crasse noire qui recouvre tes mains et ton visage. Allez, file !

Tout en râlant, elle s'exécuta et prit la direction de la salle d'eau. En passant près du salon, elle aperçut les quelques

braises encore vives dans le foyer de la cheminée, derniers témoins du feu intense de la veille. Les grandes vacances d'été venaient à peine de commencer. Son père, retenu par son travail dans le grand nord, ne devait les rejoindre que dans quelques jours. Bien que son absence la rende un peu triste, elle devait bien admettre qu'avoir sa maman pour elle toute seule n'était pas désagréable. D'autant plus que cela n'allait pas durer. Un nouveau membre de la famille allait bientôt pointer le bout de son nez. Un bébé attendait bien sagement dans le ventre protecteur de sa mère. Elle n'arrêtait pas de se demander s'il ne se sentait pas trop à l'étroit là-dedans. Et puis à qui allait-il ressembler ? Est-ce que ses parents allaient avoir encore un peu de temps à lui accorder ? Une multitude de questions se bouscuaient dans sa tête ! Mais dans son cœur, l'idée d'avoir un petit frère la rendait folle de joie. Toutefois, il était vraiment temps qu'il sorte de sa caverne. Elle commençait vraiment à se demander si le ventre de sa mère n'allait pas exploser comme une baudruche tant il était énorme.

A peine eut-elle terminé son dessert que l'exploratrice en herbe s'empressa de dévaler la piste rocailleuse menant vers les berges du lac. Elle entendit à peine sa mère lui crier :

- Megan, tu remontes avant la nuit tombée et surtout tu ne t'approches pas trop près du bord. Tu as compris ma chérie ?

Le soleil n'avait pas encore touché les lignes de son berceau nocturne et ses reflets orangés glissaient sur la surface de l'eau. A quelques pas de la berge, un imposant saule

pleureur étendait ses larges branches, dont certaines semblaient être happées par la voracité du lac. Megan grimpa sans effort dans l'arbre majestueux, accédant à une petite plateforme faite de vieilles planches clouées. Elle adorait se réfugier ici, cachée derrière cet épais feuillage, se sentir dans la peau d'une aventurière ou d'une héroïne de roman à la poursuite d'une dangereuse quête. Son passe-temps favori : scruter les quelques rares barques dérivant au loin et photographier ce magnifique paysage avec un ancien appareil photo que son père lui avait offert lors de son dernier anniversaire. Selon lui, ce n'était pas avec les nouveaux appareils numériques qu'on apprenait la vraie photographie. Sans plus attendre, elle se lança dans une analyse détaillée de l'horizon. Sa curiosité fut rapidement rassasiée. A moins d'un demi mile nautique, elle aperçut une petite embarcation de couleur verte et blanche. Elle semblait totalement, immobile. Sans doute de vieux pêcheurs canadiens à la retraite qui, plutôt que d'effectuer une pêche miraculeuse, étaient venus passer un moment tranquille entre amis et descendre quelques bouteilles de vins. L'instant d'après, elle aperçut un homme appuyé contre le bastingage du bateau. Il était revêtu d'un ciré jaune. Sa tête, totalement encapuchonnée, ne permettait pas de distinguer les traits de son visage. Elle commença à prendre quelques photos. Avec son objectif peu puissant, elle réalisa uniquement des plans larges du bateau. Impossible de zoomer sur le visage du marin d'eau douce. Au bout d'un moment, sans vraiment comprendre pourquoi, elle ressentit une légère inquiétude. Une inquiétude diffuse, abstraite, enveloppante. L'homme tenait entre ses mains d'énormes jumelles et semblait scruter la

façade de leur chalet. En soi, cela n'avait rien d'exceptionnel, ni même d'interdit. Mais de l'immobilisme de cette silhouette imposante ressortait une profonde détermination, un calme glacial, qui ne pouvait provenir d'un simple curieux. Voyant que l'homme ne bougeait toujours pas, elle se décida à descendre de sa plateforme d'observation et s'avança sur les bords du lac. Dès qu'elle fut à découvert, elle commença à faire de grands signes de main pour le saluer afin de briser cette illusion morbide. Il ne lui rendit pas son salut et descendit prestement dans la cabine du bateau. Une minute plus tard, le toussotement du moteur se fit entendre et la barque disparue derrière la crête du paysage.

Bien que le crépuscule soit encore loin, les rayons du soleil avaient déjà remplacé leur éclat éblouissant par une teinte orangée et apaisante. Le calme et le silence s'étaient soudainement invités sur le lac et ses environs. Les oiseaux avaient cessé tout échange lyrique. Même le ressac des vaguelettes sur la berge avait perdu de leur intensité comme si tous les éléments naturels prenaient une pause pour assister au dernier acte du ballet diurne. L'air s'était nettement rafraîchi et Megan ressentit une soudaine envie de rentrer au chalet. Cela faisait quelques heures qu'elle explorait la petite forêt attenante à la falaise. Elle avait bien vite oublié le désagréable sentiment laissé par la silhouette de l'homme au ciré jaune et s'était enfoncée tête baissée dans la végétation faite de hêtres et de pins à crochets. La veille, elle s'était rendue au supermarché de la ville avec sa mère où elle avait surpris une conversation entre deux adolescents. L'un d'eux se vantait d'avoir attrapé un énorme

castor de plus de trente kilos près du lac. Depuis, elle n'avait pas arrêté d'y repenser. Son amour pour les castors, l'espoir d'en apercevoir un l'avait maintenu éveillé toute la nuit. Elle avait lu dans une encyclopédie que ces petits rongeurs étaient capables de construire des barrages faits de morceaux de bois. Ils étaient même en mesure de colmater les interstices des parois avec de la terre humide uniquement avec leurs petites pattes.

Elle avait remonté le lit d'une petite rivière qui l'avait conduit un peu plus en amont de la vallée. A fleur de colline, le sentier qu'elle suivait s'était soudainement rétréci. La végétation épaississait, rendant l'ascension de plus en plus difficile. Elle s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'une sorte de cavité située au bas de la paroi rocheuse attira son attention. Elle écarta les tiges touffues d'un énorme argousier afin d'accéder à l'entrée d'une grotte. Soudain, confrontée à la fois à la curiosité de pénétrer dans l'espace mystique et à la peur de tomber sur un animal hostile, elle se figea. De sa position, elle n'apercevait que le début des parois rugueuses et humides. Le fond de la cavité était si sombre, qu'elle eut la sensation d'être face à la gueule béante d'un monstre cauchemardesque, attendant qu'un curieux vienne s'aventurer à l'intérieur pour le dévorer. La gorge sèche, Megan déglutit avec difficulté. Elle décida finalement de revenir sur ses pas. Elle avait bien l'intention de découvrir ce qui se cachait dans cette mystérieuse caverne. Demain elle reviendrait avec une lampe torche et un couteau de cuisine.

2.

Veronica n'en revenait pas de l'appel de Clarice, son amie galériste. *La petite fille dans l'Orangerie* avait été vendu ce matin. En l'espace d'une semaine d'exposition, on lui avait acheté pas moins de huit de ses meilleures toiles. Elle n'arrivait toujours pas à y croire. D'autant que la galerie de Clarice était l'une des plus renommées de Toronto. Elle connaissait parfaitement les rouages du métier et les arguments pour captiver les amateurs d'art indécis devant une peinture. Toutefois, avec un nombre croissant d'artistes en herbe, la compétition était rude, et être douée ne suffisait clairement plus pour attirer l'attention des professionnels. Premièrement, il était indispensable d'exposer dans une galerie de renom. Ensuite, il fallait qu'au moins un acheteur reconnu dans l'univers de l'art se montre acquéreur d'une première œuvre. Comme ce monde de collectionneurs était relativement petit, les nouvelles voyageaient à la vitesse de la lumière et atteignaient rapidement un grand nombre d'acheteurs. Quoiqu'il en soit, Veronica était sur un petit nuage. Quand elle allait raconter la nouvelle à Dany, ce soir au téléphone, il allait sans doute être encore plus heureux

qu'elle. C'était lui qui l'avait poussée à exposer. Lorsqu'elle avait démarré cette activité artistique, ce n'était qu'un simple hobby. Son emploi de conservation-restauration à la *Art Gallery of Toronto* était passionnant, mais lui laissait énormément de temps libre. Surtout depuis que Megan allait à l'école et que Dany passait une bonne partie de la semaine dans le grand nord canadien pour son travail. Elle s'était alors lancée dans une frénésie créative. En l'espace de deux ans, elle avait peint plus de 80 toiles. Elle avait bien besoin de souffler un peu, surtout que la fin de sa grossesse était plus éprouvante que la précédente. Les vacances au chalet étaient par conséquent les bienvenues. Elle s'en voulait de ne pas pouvoir aller se promener très longtemps avec sa fille. Elle savait que Megan avait attendu avec impatience ces quelques jours entre filles.

Veronica fit un effort titanesque pour s'arracher de sa chaise longue. Elle avait passé une bonne partie de l'après-midi sur la terrasse coté lac, à lire une œuvre de Gail Bowen. Sa fille n'était toujours pas revenue de son expédition. Pour se faire pardonner de ne pas avoir eu l'énergie suffisante d'aller explorer les environs en sa compagnie, elle allait lui confectionner un crumble aux pommes, son gâteau préféré.

Elle se dirigea vers la cuisine, enfila son tablier de chef et démarra sa création. En pleine découpe de pommes, elle laissa divaguer son esprit sur l'organisation future qui l'attendait dans les prochains mois. L'arrivée du petit dernier allait modifier le quotidien de toute la famille. A commencer par Dany dont on avait réquisitionné le bureau

pour l'aménager en chambre pour bébé. Même si leur appartement du centre-ville n'était pas immense, il était très fonctionnel pour une famille de quatre. Toutefois, ce qui l'inquiétait avant tout, était l'idée de se retrouver seule avec deux enfants, surtout pendant les premiers mois du nouveau-né. Elle n'avait pas encore osé aborder le sujet avec son mari mais avait bien l'intention de s'y atteler dès son arrivée. Soudain, un bruit de pas dans le couloir attira son attention. Sa fille était enfin de retour.

- Ma chérie, devine ce qui t'attend pour ton dessert ce soir ?

Aucune réponse ne lui parvint. Elle s'approchait de la porte de la cuisine lorsqu'un homme cagoulé, muni d'un couperet, se jeta sur elle. Elle poussa un cri d'effroi tout en essayant de se diriger vers le set de couteaux de boucher situé derrière elle. Malgré une rapidité saisissante pour une femme dans sa condition, elle n'eut pas le temps de les atteindre. L'homme traversa l'espace qui les séparait en un éclair. Il l'empoigna par les cheveux et la frappa violemment. Elle ressentit une vive douleur lui transpercer le dos. Avant que la vie ne s'échappe de son corps et qu'elle ne s'écroule sur le sol de la cuisine, sa dernière pensée fut pour sa fille. Mon Dieu, faite qu'elle ne revienne pas au Chalet.

3.

Sur le petit sentier escarpé, l'obscurité s'était invitée, laissant difficilement deviner les irrégularités du sol. Megan ressentit une forte envie d'aller aux toilettes et accéléra le pas lorsqu'elle entrevit la lueur émanant des fenêtres de la bâtisse. Le crépuscule était son moment préféré, lorsque le chant des oiseaux fait place au son psalmodique et captivant des cigales. Toutefois, bien que le soleil se soit couché depuis peu, un silence inhabituel régnait près de la maisonnette. Elle gravit au pas de course le petit escalier en pierre et se retrouva devant la porte d'entrée entrouverte. Une lumière vacillante éclairait par intermittence les murs du couloir, jetant des ombres difformes sur le parquet en chêne.

- Maman, tu es où ? Je suis rentrée.

Seul un bruit d'éclat de verre brisés en provenance de la cuisine lui répondit.

- Maman, tu es là ?

S'avançant d'un pas hésitant, Megan sentit se former une boule d'angoisse dans son ventre. Pourquoi sa mère ne lui répondait-elle pas ? Il n'était même pas l'heure du souper. Il n'y avait pas vraiment de quoi se fâcher. A moins qu'elle ne lui fasse une plaisanterie comme la dernière fois lorsqu'elle s'était cachée dans la penderie de sa chambre. Après l'avoir cherchée dans toutes les pièces, elle avait même fini par se demander si sa mère n'était pas partie, la laissant seule à leur domicile. Ce n'est que lorsqu'elle avait ouvert son armoire, que cette dernière avait jailli et hurlé comme un beau diable. La surprise l'avait fait basculer en arrière et elle avait atterri de tout son long sur la moquette épaisse de sa chambre. Elles avaient fini toutes les deux étendues sur le sol dans un fou rire interminable.

Après avoir déposé son appareil photo sous le banc de l'entrée, elle pénétra dans la cuisine. Megan balaya la salle du regard avec la sensation que son cœur allait exploser dans sa poitrine. Son regard se figea sur les pieds de sa mère étendue par terre. Elle ne voyait rien d'autre. Le bar central de la cuisine occultait le reste du corps. Elle s'approcha d'un pas hésitant, puis, se figea instantanément comme frappé par la foudre. Sa mère, les yeux grands ouverts, baignait dans une mare de sang. Cette image effroyable mit un certain temps à parvenir jusqu'à son cerveau. Comme si son propre corps luttait contre cette agression visuelle, refusant l'irréversibilité d'une réalité si violente. Elle entendit un hurlement déchirant le silence glacial qui l'enveloppait, et réalisa à sa grande surprise que c'était le sien. Soudain, elle sentit quelqu'un lui plaquer la main sur le visage. Avec une force bien supérieure à la sienne,

l'agresseur la maintint fermement, l'obligeant à respirer un tissu imbibé d'un produit aux senteurs d'eucalyptus. Elle tenta de se débattre mais la force de son agresseur était bien trop importante. En moins de dix secondes, Megan perdit connaissance.

4.

- Chris, sans blague ! Tu vas vraiment nous la jouer caricature du flic américain et bouffer ton donut dans la voiture ?

- Ben quoi ? J'ai la dalle moi. Ce régime forcé que ma femme m'oblige à suivre depuis plus d'un mois est une vraie torture.

- Continue comme ça et tu ne verras jamais tes cinquante piges. Un peu de respect pour ton corps !

- C'est facile à dire pour toi, tu manges deux doigts de salade et tu es rassasiée. Même si mon importante masse musculaire est un peu dissimulée par une fine couche de graisse, elle a besoin qu'on la nourrisse.

Patricia Duval regarda son coéquipier du coin de l'œil et ne put s'empêcher de sourire en le voyant tenter de durcir son biceps tout flasque.

Après plus de quatre heures de route depuis le centre de Toronto, ils avaient enfin atteint l'orée du Parc de la

province d'Algonquin. Leur véhicule venait de s'engager sur une route en vieux bitume criblée de nids-de-poule. La police locale les avait prévenus plus tôt dans la matinée et était complètement dépassée. Ils n'avaient pas eu de cas d'homicide depuis plus de quatre ans et la scène de crime que leur avait décrite le chef de patrouille semblait tout droit sortie d'un cauchemar.

Tout en longeant le lac Opeongo, ils distinguèrent bientôt les contours d'un chalet construit sur les hauteurs de la berge. La végétation luxuriante aux abords de l'immense étendue d'eau ne laissait apercevoir aucune autre construction alentour. Deux véhicules tout terrain de la police étaient garés sur le petit parking attenant à la bâtisse en bois.

- Bonjour Inspectrice, lança un homme accroupi dans le couloir de l'entrée et vêtu d'une combinaison blanche.

Patricia Duval reconnut sans mal la silhouette simiesque et ratatinée du chef du service scientifique du SCI - Specialized Criminal & Investigations - de la police de Toronto.

- Toujours à chercher la petite bête Victor ? Ton équipe est arrivée depuis combien de temps ?

- On est sur les lieux depuis une demi-heure environ. La victime est dans la cuisine. Le chef Geltar se trouve juste derrière la porte du salon. Il va vous briefer. Pour le moment, il semblerait que votre ami le psychopathe, dit l'artiste, ait encore frappé.

Après avoir dépassé un autre scientifique, ils pénétrèrent dans la cuisine où se tenait le dernier expert chargé de photographier la scène de crime.

- Quelle boucherie ! Dans le style « scène d'horreur » on dirait que notre ami a progressé depuis la dernière fois ? articula Chris dans un murmure à peine audible. Toutefois, à première vue, le modus operandi semble correspondre aux deux autres meurtres.

Malgré une longue expérience à la criminelle, Patricia ressentit un léger haut le cœur. Les deux derniers homicides n'avaient toujours pas été résolus et son équipe se cassait les dents sur l'enquête.

- Dès que la presse va l'apprendre, on va avoir droit à une panique générale ingérable, reprit-elle. Après le meurtre sanglant d'une troisième femme enceinte, on doit bien se rendre à l'évidence ; on se retrouve face à un tueur en série qui frappe sur toute la province de l'Ontario.

Au-delà du sentiment d'ignominie et de terreur que ces crimes provoquaient pour le commun des mortels, Patricia se sentait particulièrement touchée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Jade, son ancienne compagne. Après de nombreuses tentatives ratées en fécondations in-vitro, elles avaient été à deux doigts de laisser tomber l'idée d'avoir un enfant. Jade avait même pris rendez-vous avec un organisme semi-public spécialisé dans les adoptions. Les démarches à suivre étaient longues et fastidieuses, avec souvent en fin de parcours, un rejet de la demande, surtout venant d'un couple homosexuel. Puis,

après une ultime tentative, la nouvelle tant attendue était enfin tombée. Jade était enceinte. Mais six mois plus tard, un évènement tragique avait fait basculer cette belle histoire dans l'horreur. Un soir de Mai, un trente-huit tonnes avait percuté la voiture de Jade pendant qu'elle se rendait chez ses parents. Le cas tristement typique d'un chauffeur de poids lourds, harassé par des heures de conduites et trop épuisé pour garder les yeux ouverts. L'impact avait été d'une telle violence que sa Coccinelle avait effectué plus de cinq tonneaux avant de finir en contrebas d'une route sinueuse de montagne. Durant la procédure d'identification du corps calciné, Patricia avait été incapable d'afficher la moindre émotion ou de prononcer un seul mot. Frappée d'une aphasie aiguë, elle avait refoulé toute sa souffrance. Ce n'est qu'une semaine plus tard qu'elle s'était effondrée. Recluse dans son appartement pendant plus de deux mois, elle avait connu la descente aux enfers avec comme seuls compagnons, une mixture de vodka, d'anxiolytiques, et l'envie profonde de mettre fin à ses jours. Cela faisait plus de trois ans que cette tragédie avait eu lieu, mais pour elle, la blessure était aussi fraîche que si elle s'était produite la veille.

- Alors tu en penses quoi ? questionna Chris, adossé contre la porte coulissante de la véranda. Patricia réussit à s'extirper de sa mélancolie afin de se recentrer sur les détails de la scène de crime.

On ne distinguait plus les traits de la femme gisant sur le sol. Son visage n'était qu'un mélange de sang, de cheveux et d'os. On aurait dit que le tueur avait tenté de le remodeler

à coup de masse. Cependant, l'image la plus choquante se trouvait plus bas, au niveau du ventre. Le tueur avait soigneusement ouvert l'abdomen dans une forme figurative et avait retiré toute la peau au niveau de la paroi utérine. On pouvait distinguer le fœtus sans vie à travers la fine pellicule que formait l'utérus. Patricia s'agenouilla près du cadavre et dégagea le front de quelques mèches de cheveux collés afin d'observer les blessures de plus près.

- A première vue, le mode opératoire semble correspondre à celui des deux premières victimes ; Une femme enceinte de race blanche, un lieu isolé, le décès causé par un objet contondant de type couteau de chasse ou de boucher, le visage défoncé et méconnaissable ainsi que la forme particulière de la découpe du ventre. Si l'autopsie confirme que la mort a bien été provoquée par les lacérations faites dans le bas du dos et non par celle faites sur l'abdomen ou sur le visage, nous avons la reproduction à l'identique des autres meurtres. Dans les trois cas, la peau du ventre n'est pas sur le lieu du crime. Est-ce que Durieux a avancé sur les recherches concernant la forme des chairs prélevées sur les deux premières victimes ?

- Les contours ont été numérisés et passés dans le nouveau programme de reconnaissance d'images afin de trouver une correspondance faisant sens. Malgré l'efficacité de l'intelligence artificielle du logiciel et de l'immense base de données à notre disposition, Durieux a fait chou blanc jusqu'ici. Selon lui, bien que les formes soient parfaitement définies, elles restent trop abstraites pour ressembler à quoi que ce soit de connu.

Le chef de la police Geltar était un homme corpulent, avec des cheveux d'un gris sale et une mâchoire inférieure légèrement en retrait qui lui donnait l'air benêt. Accoudé sur le bord de la cheminée, son regard vitreux ressemblait à celui d'un cadavre surpris par une mort trop rapide. Avec son teint verdâtre et ses yeux injectés de sang, Patricia soupçonna que l'homme venait de régurgiter son petit déjeuner.

- Bonjour chef, Police criminelle de Toronto. Je suis le lieutenant Duval et voici le lieutenant Vaillard. Est-ce que vous pouvez nous faire un premier topo sur l'identité de la victime ainsi que sur les circonstances de la découverte du corps ?

- Bonjour Lieutenant. Le Chef Geltar prit quelques instants pour être en mesure de répondre.

- La victime s'appelle Veronica Lingston. Elle se trouvait dans cette maison depuis plus de dix jours avec sa fille âgée de douze ans. C'est son mari qui nous a contacté la nuit dernière. Il travaillait dans le nord, du côté de Yukon et devait les rejoindre dans quelques jours.

- Que faisait-il là-bas ? demanda Patricia curieuse.

- Si j'ai bien compris, il organise des excursions en chiens de traîneau. Après avoir tenté de téléphoner à sa femme toute la soirée, il s'est inquiété et nous a demandé si l'on pouvait passer et s'assurer que tout allait bien. C'est le sergent Evans qui a découvert le corps vers cinq heures ce matin.

- Où se trouve sa fille ? demanda Chris, la cherchant du regard en direction du groupe de policier postés près de l'entrée.

- Aucune trace d'elle. Il est possible qu'elle se soit enfuie. J'ai envoyé une équipe faire une battue dans les environs du lac. Avec un peu de chance, elle s'est cachée dans un abri naturel ou une vieille cabane abandonnée.

Après une inspection au peigne fin de chaque pièce du chalet, Patricia et Chris ne trouvèrent aucun indice intéressant. Quant à la cuisine, hormis la mare de sang et le cadavre en plein milieu, aucun signe de lutte n'était visible. Soit le tueur connaissait sa victime soit il l'avait surprise avec une efficacité digne d'un professionnel. Avec un peu de chance, les scientifiques trouveraient des traces de son ADN mais Patricia avait peu d'espoir.

Au fond du chalet, la chambre à coucher de la jeune fille avait été construite comme une extension de la bâtisse principale. Décoration minimaliste, lit une place en ébène, vieille penderie aux charnières usées et collection d'objets éclectiques « hello Kitty ». Rien ne manquait : Couvre-lit, cartable, peluches, brosse à cheveux, stylo, cahiers, tous à l'effigie du petit chaton blanc. Après une inspection détaillée de la pièce, aucun élément s'avérait digne d'intérêt. En se dirigeant vers la sortie, Patricia passa devant un petit banc en fer forgé posé le long le mur. Son regard s'attarda sur une vieille sacoche d'appareil photographique laissée sous la banquette. Sur le dessus était cousu un écusson « hello Kitty » semblable à ceux de la chambre.

Elle se saisit de l'objet et l'ouvrit. A l'intérieur se trouvait un Nikon modèle FE2 de la fin des années 80, muni d'un objectif 50mm. La pellicule de vingt-quatre photos avait été totalement consommée. Patricia appela un des techniciens agenouillés dans le couloir et lui demanda en combien temps elle pourrait obtenir les tirages.

- On devrait pouvoir vous les développer pour la fin de journée. Je dois juste vérifier que l'ancien laboratoire photo du département est toujours opérationnel. Il me semble que le dernier comité stratégique du commissariat a décidé de transformer cette salle en chambre froide pour serveurs informatiques.

Patricia dévisagea le jeune scientifique avec une expression glaciale.

- Franchement, à cet instant, la réflexion stratégique du conseil sur l'aménagement du commissariat est vraiment la dernière chose qui m'intéresse. J'ai le corps d'une femme enceinte dans la cuisine avec le ventre à l'air, son fœtus mort à l'intérieur et une fillette de douze ans dans la nature. Alors si ton équipe doit aller faire le tour des photographes de la ville pour tirer ces maudites photos, vous vous débrouillez comme vous voulez mais vous me les obtenez. Compris ?

- Compris Lieutenant. Vous les aurez pour 18h ce soir.

5.

Cela faisait plus d'une demi-heure que Dany attendait un Taxi. Bien que le trafic aérien de l'aéroport de Waterdome ne fût pas très dense - maximum trois avions par jour et encore, en période de fête - sa proximité avec le Parc d'Algonquin lui permettrait d'être au chalet en moins de vingt minutes, quand il trouverait un taxi. A bout de patience, il composa le numéro de l'agent de la police locale qu'on lui avait communiqué lors du dernier appel.

- Allo, pourrais-je parler au sergent Evans ? Ah, bonjour officier, Daniel Lingston à l'appareil. Je suis tout près, à l'aéroport de Waterdome. Il n'y a toujours pas de moyen de transport. Vous pouvez m'envoyer une voiture ? - Merci beaucoup - Attendez s'il vous plait, ne raccrochez pas. Pourriez-vous me dire enfin ce qui se passe exactement. J'aimerais vraiment parler à ma femme maintenant. Comment vous n'avez pas l'autorisation d'en discuter ? Bon très bien, à tout de suite.

Dany raccrocha avec une boule dans la gorge. Si la police ne voulait pas lui communiquer d'informations par

téléphone, il fallait s'attendre au pire. Mais à quoi ?

Durant le court trajet qui sembla durer une éternité, l'agent de police ne desserra pas une seule fois les dents. Dany tenta bien plusieurs approches pour le faire parler mais rien n'y fit. En pénétrant dans l'allée menant au Chalet, il aperçut au loin une douzaine de policiers. Des silhouettes en combinaisons intégrales blanches effectuaient un balai sordide autour d'une tente noire et verte, montée sur le terre-plein de l'entrée. Cette fois le doute n'était plus possible et le déni qu'il s'efforçait de cultiver depuis la veille fut terrassé par une réalité implacable.

Alors qu'il sortait du véhicule, une jeune femme brune d'une trentaine d'années se dirigea dans sa direction. Vêtue d'un jean délavé et d'un vieux blouson en cuir, type aviateur, elle avait les traits tirés et crispés. Malgré sa tentative de garder un air distant et professionnel, son regard trahissait un certain mal être.

- Mr Lingston, je suis le lieutenant Duval mais vous pouvez m'appeler Patricia.

- Mon dieu mais que s'est-il passé ici ? Où sont ma femme et ma fille ?

- Je suis désolé mais votre femme est décédée. Elle a été sauvagement assassinée.

Dany reçut l'information comme un uppercut au menton. Dans un effort désespéré, il tenta d'ouvrir la bouche mais de la même façon qu'un boxeur K.O, il resta tétanisé, avec l'impossibilité d'émettre le moindre son.

Patricia le prit par les épaules et l'aïda à s'asseoir sur le siège de la voiture.

- Je suis sincèrement désolée. Pour des raisons de sécurité, nous n'avons pas voulu vous communiquer l'information par téléphone.

Les yeux embués de larmes, Dany leva les yeux vers la jeune femme.

- Je ne comprends pas. Qui a bien pu faire ça ? cela n'a pas de sens.

- Nous n'avons malheureusement pas d'élément de réponse à ce stade de l'enquête mais nous feront tout notre possible pour arrêter le détraqué qui est responsable de ce crime.

- Où se trouve ma fille ?

L'inspectrice marqua une pause afin de se donner la force d'annoncer la mauvaise nouvelle suivante.

-Votre fille a disparu. Nous sommes actuellement en train de ratisser les environs dans l'espoir de la retrouver rapidement.

Comment la vie pouvait-elle d'un instant à l'autre basculer dans le pire des cauchemars avec une telle aisance.

- Comment ma femme est-elle morte ?

- Elle a été assassinée à coups de couteau. Le bébé n'a pas survécu. Son corps a été sauvagement mutilé et son visage est méconnaissable. Nous n'avons aucune piste pour le moment mais cela ressemble à l'œuvre d'un malade mental. Nous avons mis des barrages sur une distance de cent kilomètres à la ronde. A l'heure où je vous parle, tous les véhicules en provenance du parc sont fouillés au peigne fin.

Jusqu'à quel niveau d'horreur un cœur pouvait tenir avant de flancher.

A cet instant, Dany fut persuadé qu'il cauchemardait, bien au chaud dans son lit, sa femme à ses côtés. Il allait se réveiller d'un instant à l'autre et oublier bien vite ce mauvais rêve. Mais la réalité, plus tenace qu'un pitbull avec un os dans la gueule, commençait à peine son activité de tortionnaire.

6.

Huées assourdissantes et sifflements stridents bloquaient tout dialogue audible. Le service de sécurité, totalement débordé par le mouvement hostile de la foule, commençait à devenir nerveux. Pourtant l'idée d'une visite dans le quartier de Westmount de Levin Stuart, favori dans les sondages au poste de premier ministre du Canada, se voulait franche et bienveillante. Comme beaucoup d'autres quartiers défavorisés du Québec, ce dernier était particulièrement marqué par une paupérisation grandissante des personnes âgées, de plus en plus touchées par l'insécurité alimentaire. C'était le candidat lui-même qui avait expressément proposé cette rencontre avec la population, malgré les protestations de son responsable de campagne. Les premiers dialogues avaient eu lieu à proximité d'un centre d'accueil de sans-abri. Le groupe de personnes avec lesquelles il avait entamé la conversation était composé de quelques retraités et d'un petit nombre d'étudiants. Bien que dénonçant un système politique et économique à deux vitesses, les échanges étaient restés courtois et constructifs. Mais très vite, une bande de jeunes

voyous du quartier les avait encerclés, et s'était mis à l'invectiver. La tension était montée rapidement, atteignant son paroxysme lorsque des tessons de bouteilles avaient été projetés sur le candidat et son équipe.

-Monsieur, nous devons immédiatement retourner au véhicule, s'écria Bret, le responsable de sa sécurité rapprochée.

Trois agents réussirent tant bien que mal à faire bouclier et raccompagner le petit groupe à l'abri dans la berline gris métal.

- Enfin pourquoi avoir pris un tel risque Levin ? lança nerveusement son chef de campagne, Lars Melvin. Franchement qu'est-ce que tu espérais ? Ce quartier recèle plus de trafiquants que n'en compte le Bronx. Ces gens n'ont qu'une chose en tête ; renverser le pouvoir en place et créer l'anarchie. Aucune action ou décision politique n'y changera rien.

- Je ne suis pas d'accord avec toi Lars. Ces gens comme tu dis, ont toutes les raisons d'être en colère. Insécurité physique et financière, marché du travail plombé par une immigration mal intégrée, augmentation du volume d'importation de drogue et j'en passe. Si tu vivais chaque jour leur quotidien, tu aurais le même sentiment de rage. Dans ce système démocratique, nous ne sommes au pouvoir que pour une courte période et c'est notre devoir d'essayer d'améliorer la qualité de vie de ces personnes, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Si tu n'es pas d'accord avec cette idée c'est que je me suis totalement trompé sur ton compte.

Le chef de campagne préféra rester muet afin de laisser passer l'orage. Il savait par expérience que lorsque Levin s'emballait dans son idéologie politique, il ne servait à rien d'argumenter. Lars partageait profondément les idées de Levin même s'il en ressentait confusément une certaine utopie.

Ils s'étaient rencontrés quinze ans auparavant, sur les bancs des grandes écoles. Leur entente réciproque avait rapidement évolué vers une amitié profonde, nourrie par une idéologie commune et un désir profond de changer les choses.

Le véhicule s'était enfin dégagé du trafic infernal provoqué par des chantiers publics interminables, et roulait sur l'autoroute menant à l'aéroport.

- Comment se présentent les sondages sur la proposition d'un doublement du budget attribué à la lutte anti-drogue ? demanda Stuart à son conseiller, comme si la bousculade avec la foule n'avait jamais eu lieu.

- L'opinion est très partagée à ce sujet. L'opposition ne semble pas prête à faire la moindre concession sur ce dossier. Niveau média, ils ont redoublé de vigueur ces deux dernières semaines, accusant le gouvernement en place d'utiliser les ressources de l'Etat à des fins inutiles. Si on rajoute à cela les trois cas de corruptions enregistrés chez les douaniers portuaires ayant accepté des pots de vin de la part de trafiquants d'opium, on peut dire que le vent ne souffle pas dans la bonne direction.

- C'est justement pour cette raison qu'il nous faut ce meeting afin de faire comprendre aux canadiens que des jeunes gens meurent chaque jour à cause de cette drogue. Le témoignage de parents, de frères et sœurs, ayant perdu un proche permettra au peuple de se sentir directement concerné. Ce n'est pas avec des chiffres que l'on touche le cœur des gens. Si l'on ne dote pas le pays d'un véritable service de lutte anti-drogue pour combattre ce fléau, le volume d'importation d'opioïdes va continuer d'augmenter. Bon dieu, le Fentanyl a déjà tué plus de trois mille personnes cette année. Que leur faut-il de plus !

7.

Une atmosphère lourde, chargée d'électricité, s'était abattue sur le lac et ses alentours. Le ciel d'un bleu laiteux avait laissé place à une farandole d'éclairs sur fond gris anthracite. Le souffle glacial du vent semblait surgir tout droit des plaines gelées de l'Arctique. Le paysage pittoresque sur fond d'été radieux s'était subitement transformé en décor de film d'horreur. Les agents de police s'étaient tous regroupés à l'abri dans les deux tentes dressées sur le parvis du chalet. L'équipe scientifique était repartie en direction de Toronto afin de démarrer au plus vite la recherche d'ADN. Deux agents de la police locale venaient d'entrer dans la tente où Patricia et Chris s'entretenaient avec un analyste.

- Vous êtes absolument certain qu'on parle bien du même homme ? demanda Chris l'air totalement abasourdi.

- Affirmatif lieutenant, c'est bien lui ; Daniel Lingston, trente-huit ans, a démarré le programme de formation des officiers de la force régulière en 1993 avant d'intégrer le régiment des forces spéciales cinq plus tard, a effectué

plusieurs missions comme chef d'équipe dans différentes régions : Haïti, Libye, mer d'Oman dans le golfe Persique, Colombie ou encore Afghanistan. Il a quitté l'armée il y a un peu plus de trois ans pour lancer sa société d'excursion en chien de traîneau dans le grand nord.

- Je suppose que l'on n'a aucune idée de l'objet de ces différentes interventions à l'étranger ? lança Patricia avec une pointe d'agacement.

- Correct, tous les dossiers sont classés « Secret Défense » et seuls certains membres du ministère de l'intérieur ont accès aux détails des missions effectuées.

Après un moment de silence, Chris regarda Patricia d'un air songeur.

- Tu en penses quoi ? un lien avec ce qui vient de se passer ?

- Difficile à dire... Je sais juste une chose, c'est qu'après toutes ces années d'enquête, je ne crois plus vraiment aux coïncidences.

Patricia se retourna enfin vers les deux agents trempés des pieds à la tête.

- Vous avez trouvé quelque chose ?

- Nous avons fouillé les environs sur plus de deux kilomètres à la ronde. Aucune trace de la petite.

- Bon, on maintient le dispositif « Enlèvement ». Chris, tu rentres à Toronto. J'ai besoin que tu coordonnes les

recherches de là-bas avec l'équipe scientifique. Il faut être certain qu'ils ne laissent rien passer. N'hésite pas à les bousculer un peu s'il le faut. – Sergent Evans, c'est bien ça ?

- Lieutenant ?

- Où se trouve Lingston maintenant ?

- Il est toujours prostré sur un banc dans la seconde tente.

- Ok merci.

Quand Patricia souleva la toile de l'entrée pour pénétrer à l'intérieur du fragile abris, Dany se leva immédiatement et vint à sa rencontre.

- Vous avez retrouvé ma fille ? lança-t-il avec une voix chargée d'angoisse.

- Les recherches dans les environs n'ont rien donné jusqu'ici. Nous avons déployé plus de cinquante agents pour la vérification d'identité sur les routes principales et secondaires. Je vous promets que nous mettons tout en œuvre pour la retrouver.

- Vous devez bien avoir des caméras sur les nationales qui se dirigent vers le parc. Si elle a été enlevée entre 19h et 21h vous devriez être en mesure d'identifier la voiture des ravisseurs. Il ne doit pas y avoir un trafic très important dans le coin à cette heure-là.

- En effet, nous suivons également cette piste. A l'heure où je vous parle deux de nos analystes sont en train de décortiquer la liste des immatriculations de véhicules observés dans la soirée. Je vous assure que nous ne laissons rien au hasard.

- Oui, j'en suis persuadé, dit-il d'un air dégoûté. Avec la même efficacité et réactivité dont vos collègues ont fait preuve hier soir pour se rendre au chalet ? Je les ai prévenus aux environs de 22h et ils sont arrivés cinq heures plus tard.

- Je peux imaginer ce que vous ressentez à cet instant, mais vous savez comme moi que cela n'aurait rien changé, même s'ils étaient intervenus une heure après votre appel.

- Ça aurait peut-être permis de mettre la main sur le salaud qui a tué ma femme et enlevé ma fille ! Dans un mouvement de rage, il se retourna en direction de la sortie. Il fallait qu'il respire de l'air frais. Patricia le suivit.

- Je dois aborder un autre sujet, dit-elle sur un ton un peu gêné. - Nous avons découvert votre passé dans les forces spéciales. Est-ce que vous pensez qu'il pourrait y avoir un lien avec ce qui vient de se passer ?

Un peu surpris par l'idée que la police ait immédiatement fouillé dans sa vie, il hésita un instant avant de répondre.

- Vous voulez savoir quoi au juste ? Vous savez très bien que les interventions effectuées par les forces spéciales sont classifiées. Au cours de chaque mission, l'identité de mes hommes ainsi que de moi-même n'étaient connues que

d'une poignée de personnes appartenant au centre de commandement, qui lui-même était directement sous la direction du ministre de la défense en personne. Je ne vois pas qui aurait pu remonter jusqu'à moi et surtout dans quel but.

- Je vois, dit-elle sans être vraiment convaincue. J'essaie uniquement de prendre en compte toutes les pistes potentielles et ne rien laisser au hasard.

Dany la regarda un instant et se rendit compte qu'il ne la voyait vraiment que pour la première fois. Malgré son style garçonne, ses cheveux très courts et sa façon autoritaire de s'exprimer, ses yeux vert émeraude laissaient paraître une certaine fragilité. Il connaissait bien ce genre de femme. Il en avait même formées lors des recrutements pour l'armée régulière. Pénétrant dans un monde machiste, dominé par la testostérone et les remarques sexistes, ces filles se devaient d'être non seulement meilleures que les hommes en maniement des armes, topologie, endurance ou encore combat à main nue, mais surtout elles s'astreignaient à se construire une véritable carapace afin de garder pour elles toute trace de sensibilité ou d'émotion. Avec le temps, il avait découvert que derrière cette façade, ces femmes souffraient de ne pas pouvoir exprimer ce qu'elles ressentaient vraiment et il avait appris à les respecter pour ce sacrifice qu'elles enduraient pour leur pays.

La pluie venait de s'arrêter. Malgré une température agréable, l'humidité dans l'air était toujours palpable. Le

lac, miroir d'un ciel encore tourmenté, renvoyait des reflets bistres et cendrés. La luminosité crépusculaire donnait au paysage un sentiment de lassitude et de mélancholie. Sur la jetée, hypnotisé par les minuscules ressacs de l'eau, le temps semblait marquer une pause. Dans son dos, il crut entendre quelqu'un l'interpeller, mais la voix lui paraissait lointaine, presque chimérique.

- Monsieur Lingston, vous m'entendez ?

Trouvant enfin la force de se retourner, il reconnut l'agent qui était venu le chercher à l'aéroport.

- Monsieur, j'ai ordre de vous ramener chez vous, à Toronto.

8.

L'angoisse diffuse provoquée par la disparition de Megan l'avait jusqu'ici aidé à rester alerte et fort. Mais en pénétrant dans leur appartement du quartier de Harbord Village, situé à deux pas du campus de l'université de Toronto, il s'effondra. Il se dirigea vers la cuisine, avec l'espoir insensé que tout ceci n'était qu'un affreux cauchemar, qu'il allait voir apparaître sa femme en pleine activité artistique, le sourire aux lèvres, lui raconter comment s'était passée sa journée. Il s'assit sur un des tabourets du bar et prit sa tête dans les mains. Il ne devait pas se laisser aller. Pas tant que Megan ne serait pas retrouvée, saine et sauve.

En pénétrant dans leur chambre à coucher, il tomba sur un des pullovers préférés de Veronica. Il enfouit son visage dedans afin de s'imprégner de son parfum enivrant et ressentir sa présence. Son cerveau n'arrivait toujours pas à se faire à l'idée qu'il ne la reverrait plus jamais. Ils s'étaient aimés profondément. Bien entendu, comme dans beaucoup de couples, il y avait eu des hauts et des bas. Surtout à l'époque où il passait les deux tiers de l'année à risquer sa vie pour l'honneur et la patrie. Pendant tout ce temps, elle

l'avait soutenu, comprenant parfaitement l'importance de son choix de carrière, le sentiment du devoir vis-à-vis de son pays ainsi que ses missions extrêmes. Mais lorsque Megan était arrivée, elle lui avait fait comprendre qu'elle ne supportait plus l'idée qu'on puisse l'appeler un jour pour lui dire que le père de sa fille était mort dans un pays lointain, pour le bien du Canada. Son discours avait sonné comme un ultimatum. Se braquant dans un premier temps, il avait par la suite essayé de regarder la situation avec son cœur, réalisant enfin que le devoir envers son pays passait au second plan, bien loin derrière celui d'être présent pour sa famille. D'autant plus que la dernière mission effectuée l'avait profondément perturbé ; une intervention en Afghanistan, près d'un petit village à deux heures au sud de Kaboul. La cible était Fahid Al-Salim, le fil aîné de Mohamed Al-Salim. Ce dernier était soupçonné d'avoir commandité plusieurs attentats en Europe et dans le sud-est Asiatique au cours des trois années précédentes. A l'époque, les services secrets Britanniques avaient interpellé deux individus d'origine Pakistanaise dans le nord de Londres, quelques jours avant qu'ils ne s'apprentent à faire sauter une bombe à l'intérieur du musée d'histoire naturelle. Ils étaient jeunes, inexpérimentés et isolés. Malgré l'extrémisme religieux qui façonnait leur esprit et leur cœur, ils n'avaient pas résisté à l'interrogatoire des agents du MI6. Ils ne savaient pas grand-chose si ce n'est qu'un attentat se préparait au Québec, avec Mohamed Al-Salim comme maître d'œuvre. La seule piste valable pour attendre Al-Salim provenait d'une information obtenue par une taupe appartenant à un groupuscule Taliban basé près d'Islamabad. Cet indic, en relation avec

la sécurité intérieure française, avait transmis les coordonnées de la localisation du fils d'Al-Salim. L'information avait été immédiatement relayée au ministère de la défense canadienne. Des images satellites du village où se trouvait Fahid avaient révélé une poignée d'hommes munis de kalachnikov. L'intervention ne devait pas durer plus de trente minutes. Ses hommes et lui avaient été déposés par hélicoptère derrière une chaîne de montagne d'où ils devaient rejoindre la cible en moins de trois heures. Son équipe était composée d'une dizaine d'hommes, tous aguerris à des missions de frappes rapides en milieu hostile. Ensemble, ils avaient effectué plus d'une trentaine de raids dans les quatre coins du monde. Pour Dany, ces gars étaient sa seconde famille, et Jim était le frère qu'il n'avait jamais eu. Ils s'étaient connus pendant les classes militaires, lors de leur entrée dans les rangs de l'armée régulière. Depuis ce jour, ils ne s'étaient plus quittés. C'était grâce à lui qu'il avait rencontré sa femme. A l'époque, il n'avait pas la tête à batifoler, et préférait rester concentré sur sa préparation militaire. Pourtant, chaque fois qu'il se laissait entraîner par Jim et sortaient s'amuser un peu, les filles n'avaient yeux que pour lui. Son mètre quatre-vingt-dix, sa mâchoire volontaire et ses yeux verts, faisaient tourner la tête d'une grande partie de la gent féminine. Toutefois, après une brève relation avec une certaine Nathalie qui lui avait brisé le cœur, il avait pris la décision de ne plus s'investir dans des relations amoureuses. Mais Jim ne voulait rien entendre et n'arrêtait pas de le bassiner avec cette fille qui suivait le même cursus d'histoire de l'art que sa sœur. Après avoir essayé des dizaines de refus de sa part pour qu'il la rencontre, Jim lui

avait proposé de venir à un dîner afin de lui présenter sa nouvelle fiancée. Il avait juste oublié de mentionner que Veronica serait présente. Lorsqu'il l'avait vu pénétrer dans le restaurant, Dany avait été subjugué par sa beauté naturelle. Ses longs cheveux bouclés, légèrement humides, retombaient sur ses épaules délicates recouvertes d'une robe toute simple de couleur bleu ciel qui laissait deviner une poitrine généreuse et un ventre ferme. Quand elle s'était approchée pour lui faire la bise, ses grands yeux noisette et son franc sourire lui avaient fait l'effet d'un coup de sabre en plein cœur. Dès que Jim avait vu sa tête, il était parti dans un fou rire communicatif qui avait détendu immédiatement l'atmosphère.

Mais cette intervention en Afghanistan lui avait enlevé son Jim. Lorsqu'ils avaient atteint le village, les événements s'étaient déroulés d'une manière chaotique. Deux pick-up, avec à leur bord une quinzaine de combattants armés, avaient rejoint la zone. Dany avait immédiatement contacté le quartier général afin d'annuler la mission. Mais les ordres étaient restés les mêmes, justifiés par l'unique opportunité qui se présentait à eux et le besoin imminent d'obtenir des informations sur l'attentat en cours. L'assaut avait été donné à 17h. Ses hommes avaient rapidement progressé vers l'enceinte du bâtiment principal, rencontrant une faible résistance de la part des talibans. La cible, cachée sous le plancher d'une petite chambre, avait été récupérée en moins de quinze minutes. Toutefois, les vrais problèmes avaient commencé au moment où ils avaient tenté de sortir. Des tireurs embusqués sur les toits en chaume les avaient en ligne de mire et s'étaient mis à les mitrailler en continu. La

topographie de l'endroit où se trouvait le bâtiment ne leur était pas favorable. La seule issue était la porte principale de la cahute. Ils étaient encerclés.

Après plus d'une heure d'échanges de tirs, ils avaient entendu d'autres véhicules s'approcher. Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'ils étaient parvenus à sortir en ouvrant un passage à travers le mur de glaise situé à l'arrière de la bâtisse. Leur objectif était d'atteindre rapidement la crête de la montagne afin de rejoindre le point de ralliement. Au dehors, une trentaine d'hommes armés jusqu'aux dents avaient décidé de contrecarrer leur plan. Le terrain à découvert ne laissait que très peu d'endroits pour s'abriter. Ses hommes avaient commencé à être éliminés les uns après les autres. Au bout d'un moment, seuls Jim, deux autres gars, et lui-même étaient encore en vie. Tant bien que mal, ils avaient réussi à progresser en amont de la vallée et avaient atteint le pic de la montagne, sains et saufs. Un peu plus bas, les combattants d'Allah ne les lâchaient pas, gagnant du terrain à vue d'œil. Dany avait demandé à Steve, le plus jeune de l'équipe, de surveiller Al-Salim pendant que lui et le reste de son unité continuaient à défendre leur position. C'est à ce moment précis que l'erreur fut commise. Peut-être par excès de confiance ou manque d'expérience, Steve avait relâché sa vigilance sur Al-Salim. Ce dernier s'était alors jeté sur le Browning 9 mm accroché à la ceinture du jeune sergent et avait tiré sur Jim et sur un autre de ses hommes. Dany avait eu juste le temps d'envoyer une rafale dans les jambes du tireur afin de le stopper. Son frère d'arme était mort sur le coup. Malgré une envie cinglante de mettre une balle dans la tête de l'Afghan,

Dany s'était contenu et avait réussi à terminer la mission en ramenant la cible, mais avec un seul membre de son équipe vivant.

Après la perte de Jim et de ses hommes, il avait remis en perspective ses priorités et surtout les sacrifices qu'il était en mesure d'accepter. D'autant que l'interrogatoire d'Al-Salim n'avait rien donné. Ce dernier était sans nouvelle de son père depuis plus d'un an. Il avait alors créé sa propre cellule terroriste dans le but de faire régner la terreur dans les villages environnants et de tendre des embuscades aux militaires de la coalition basés autour de Kaboul et d'Islamabad. Finalement, l'attentat sur le sol canadien avait été évité de justesse grâce à des renseignements fournis par la C.I.A. Ces derniers avaient suivi une piste parallèle sur un groupuscule terroriste basé au Pakistan. Les forces d'interventions américaines avaient immédiatement lancé un assaut sur cette cellule. La plupart des terroristes avaient été éliminés mais un des survivants avait parlé. Grâce à ces informations, ils avaient été en mesure d'identifier trois individus de nationalité saoudienne récemment entrés au Québec. Leur projet était de lâcher du gaz sarin dans les conduits d'aération d'un des plus grands centres commerciaux de la ville.

L'arrivée d'un message téléphonique fit sursauter Dany aussi violemment que s'il il avait été tasé. Etendu sur le lit de la chambre à coucher, la fatigue l'avait emporté en deux minutes dans un sommeil agité. Il se jeta sur l'appareil avec l'espoir d'obtenir des nouvelles de Megan. Le message provenait d'un numéro inconnu. Sa lecture lui

donna immédiatement des sueurs froides. Une liste d'instructions le sommait de se connecter au darknet, puis de se rendre sur un site de messagerie anonyme. Aucune autre information n'était communiquée. En d'autre circonstance, il aurait machinalement supprimé ce message, persuadé d'avoir reçu un spam destiné à récupérer de l'information privée à des fins de cybercriminalité. Mais ce n'était pas un moment comme les autres. Il comprit immédiatement qu'il avait affaire au ravisseur de Megan. Sans perdre un instant, il suivit toutes les instructions et se connecta à l'adresse indiquée. Avant cela, il lui avait fallu télécharger le navigateur TOR qui permettait l'accès au darknet. Selon diverses analyses et estimations, non seulement ce dernier contenait 500 fois plus de contenus que les résultats obtenus par les moteurs de recherche classiques, mais surtout, les autorités n'avaient pas les ressources suffisantes pour analyser et identifier les trafics en tous genre qui s'y déroulaient ; drogues, blanchiment d'argent sale en cryptomonnaie, demande d'assassinat, terrorisme, pédophilie... Toute la lie de la société se donnait rendez-vous dans cette immense nébuleuse faite d'uns et de zéros.

Après avoir entré le mot de passe comme indiqué, il se connecta à une messagerie anonyme du nom de *Tilphis*. Dans la boîte, un seul message avec un fichier vidéo en pièce jointe. Il cliqua dessus. Les premières images montraient des caisses en bois éparpillées dans une grande salle sombre. L'homme qui tenait la caméra avançait vers le corps d'une fillette, allongé sur le ventre, les mains attachées derrière le dos. Il s'agenouilla auprès d'elle et la

saisit par les cheveux afin de révéler son visage. Malgré le ruban adhésif appliqué sur sa bouche, Dany reconnut immédiatement sa petite fille. Ses yeux gonflés et rouges affichaient une expression de terreur. Le film s'arrêta brutalement. Il serra le poing si fort que ses ongles pénétrèrent dans sa paume. Dans le corps du message apparaissaient deux suites de caractères :

43°54'21.3 78°40'45.2 – 201807172330

Il reconnut sans peine la signification des premiers chiffres ; des coordonnées, longitude et latitude. Sur son téléphone, il rentra immédiatement les repères géographiques dans son application GPS. Le point rouge apparut sur la carte. Il zooma légèrement sur le plan. Le lieu se trouvait près du centre de Toronto, à un peu moins d'une heure en voiture de son domicile. La deuxième partie semblait indiquer une date ; le 17 Juillet 2015 à 23h30. C'était ce soir. Il lut enfin la deuxième partie du message.

« Vous parlez à la police, elle meurt. Vous ne suivez pas à la lettre nos ordres, elle meurt. D'autres instructions suivront »

9.

En pénétrant dans les couloirs grisâtres du service spécial d'investigation situé dans le centre-ville de Toronto, la seule chose que Patricia entendit fut la voix colérique et puissante de son chef, le capitaine Verdum.

« Vous n'avez pas la moindre idée de l'origine de la fuite ? Vous vous foutez de moi ? En deux ans, ça va faire la cinquième fois que la presse apprend à notre insu les détails d'une enquête criminelle en cours. C'est inadmissible ! Dans les jours prochains, vous aurez la visite de vos collègues de l'inspection interne. Ils ont été directement convoqués par le préfet pour démêler cette affaire de fuite et vous êtes tous invités à coopérer ».

L'équipe d'investigation au grand complet se trouvait dans une grande salle de réunion, habituellement utilisée pour faire le point sur l'avancement des instructions en cours. Chris, assis en porte-à-faux sur un coin de table, affichait un teint blême. Le capitaine le fustigeait d'un regard sombre. Lorsque Patricia pénétra dans la salle, l'expression de chien battu de son coéquipier sonnait comme un appel

de détresse. Dès que le capitaine l'aperçut, elle eut le sentiment de se transformer en os à moelle qu'on jetterait en pâture à un bouledogue.

- Merci de votre présence Inspectrice Duval ! Pour revenir à l'enquête, si j'ai bien compris votre collègue, après ce troisième homicide nous pouvons maintenant parler avec certitude d'un tueur en série qui sévit dans la région ?

- Bonjour Chef, il semblerait que ce scénario se confirme en effet. Nous avons toutefois besoin de valider certains éléments actuellement en cours d'analyse par l'équipe scientifique avant d'être absolument certain que l'on a affaire au même tueur psychopathe que pour les deux affaires précédentes. Cependant il y a quelque chose..., continua Patricia sur un ton hésitant.

- Oui ? Quoi ? Parlez lieutenant, s'impatienta Verdum.

- J'ai le sentiment que ce troisième meurtre ne colle pas totalement avec les deux premiers. A première vue, il me semble plus professionnel, moins fouillis que les autres.

- Il n'est pas exclu que le tueur progresse dans son exécution et devienne de plus en plus méticuleux non ? lança Arthur Cleving du fond de la salle, un petit nouveau, fraîchement arrivé de l'académie de police.

- C'est possible en effet, reprit Patricia, cependant un second élément diffère des deux précédents crimes. La présence d'une tierce personne sur les lieux. Le fait que la fille de la victime soit dans le paysage ainsi que sa

disparition ne concorde pas avec le *modus operandi* du tueur. Le profil psychologique établi jusqu'ici a révélé une personnalité obsessionnelle, totalement dévorée par l'achèvement de son œuvre, définie par les sévices corporels post mortem infligés aux victimes. La dimension artistique que le meurtrier tente de nous dévoiler au travers de ses différentes excisions valide la thèse d'un profil psychotique à tendance narcissique. Pour moi, cela ne colle pas avec le profil d'un kidnappeur. Il aime prendre son temps pour achever son œuvre sur les corps sans vie. Il doit, sans aucun doute, mener un repérage en règle durant les jours qui précèdent son crime afin de ne prendre le risque de se faire surprendre par un témoin gênant. Pour rappel, la première victime, Geneviève Rina, vingt-huit ans, enceinte de cinq mois, vivait seule avec son mari dans une ferme située à deux heures de Toronto et à trente minutes de la première habitation. Son mari s'était absenté pendant quatre jours pour se rendre à la foire agricole annuelle du Québec. Linda Peters, trente et un ans, enceinte de six mois, vivait seule dans une caravane du côté de Goodwood à quinze kilomètres du premier hameau. Elle n'avait pas d'amis et se rendait au centre-ville une fois par semaine, selon son épicier. Donc, pour en revenir à Veronica Lingston, on peut imaginer que le tueur ait mal fait son travail de repérage et n'ait pas anticipé la présence de la fille. Mais d'après ce qu'on a vu, il a toujours choisi ses victimes de manière à pouvoir prendre son temps sans être dérangé. Cela ne colle pas avec le dernier meurtre.

Lorsqu'elle s'arrêta de parler, Patricia constata qu'un silence pesant venait de s'installer dans l'assemblée. Tous

la regardaient avec désapprobation, comme si elle venait d'énoncer une suite d'incongruités.

- Duval, dans mon bureau, ordonna le capitaine d'une voix faussement contenue.

En sortant de la salle, Patricia aperçut Chris en train de lui faire un clin d'œil, les deux pouces levés. Elle ne put s'empêcher de sourire. Toutefois, en arrivant dans le bureau de son chef, sa confiance s'étiola légèrement. Elle connaissait Verdum depuis son entrée dans la police. Lorsqu'elle avait été acceptée dans ce service spécial d'investigation, la réputation du capitaine le précédait. Déjà à l'époque, il jouissait d'un palmarès qui faisait rêver la plupart des étudiants de l'académie de police. En plus d'un nombre incroyable d'arrestations, il était à l'origine de la capture du tristement célèbre « violeur des lilas ». Ce dernier avait fait la une des journaux pendant des années. Il avait violé et tué plus onze jeunes filles dans des conditions atroces, laissant chaque fois sur leur corps sans vie une fleur de lilas, symbole des premières émotions de l'amour. Malgré ce coup de filet fabuleux qui avait promu le capitaine au rang de super flic, Verdum avait rejeté en bloc les honneurs et les acclamations. Il avait même refusé l'ordre du mérite du corps de la police, prétextant l'inutilité d'une telle décoration. On lui avait toutefois confié le poste de responsable du service spécial d'investigation qu'il avait accepté.

Lors de son intégration dans le service composé de mâle débordant de testostérone, Patricia avait particulièrement

souffert. Son statut de première femme au sein de l'équipe avait provoqué jalousie et remarques sexistes. Elle avait dû redoubler d'efforts pour se montrer à la hauteur en tant qu'inspectrice et faire fi de cette atmosphère machiste. Sans Verdum, elle aurait sans doute jeté l'éponge et changé de service. Mais le capitaine s'était toujours montré intraitable avec ses hommes lorsqu'ils affichaient la moindre parcelle de discrimination sexuelle. Il l'avait en quelque sorte toujours protégée, même s'il aimait se vanter d'être impartial envers les membres de son équipe. C'était également lui qui l'avait aidée à se sortir de la dépression dans laquelle elle avait sombré après la mort de Jade. Elle se souvenait encore de ses paroles lorsqu'il était passé chez elle, à l'improviste, alors qu'elle était cloîtrée dans son appartement depuis plus de deux mois – *« Je ne vais pas vous raconter de crack, inspectrice. L'envie d'en finir, le dégoût de la vie, le refus de communiquer, ne va pas disparaître du jour au lendemain. Je ne suis pas là pour vous faire de la psychologie de comptoir. Mais la souffrance que vous ressentez est, et restera bien réelle. Elle n'est pas juste le fruit de votre imagination. Voyez-la plutôt comme un compagnon, qui vous suivra partout et pour très longtemps. Pour le moment, c'est elle qui vous contrôle, définit vos faits et gestes. Toutefois, si vous puisez au plus profond de vous-même, je reste persuadé que vous trouverez la volonté de la rendre calme et silencieuse. Oh, elle sera toujours présente, comme une observatrice passive. Mais au fur et à mesure que le temps passera, sa forme évoluera. Un jour, elle pourra même devenir source de force et courage. Vous me connaissez, je ne suis pas du genre à lancer des fleurs à qui que ce soit. Depuis que je*

fais ce métier, j'ai vu défiler des flics en tout genre. Vous êtes de loin l'inspecteur le plus doué avec lequel j'ai eu l'occasion de travailler. La police a profondément besoin d'une femme comme vous. Maintenant la balle est dans votre camp. Prenez le temps qu'il vous faudra. »

Assise sur l'unique et inconfortable fauteuil de bureau qui trônait dans la pièce, Patricia, attendait patiemment, que la salve de réprimandes s'abatte sur elle. Elle fut donc légèrement surprise du ton calme et posé que Verdum utilisa pour s'adresser à elle.

- Que se passe-t-il lieutenant ?

Patricia ne réagit pas immédiatement, attendant que qu'il développe sa question. Au bout d'un moment, voyant qu'il continuait à la fixer sans sourciller, elle se risqua à répondre.

- Capitaine, si vous voulez parler de ma théorie concernant le troisième homicide, je...

- Duval, enfin merde ! vous déraisonnez complètement ou quoi ? D'abord la presse qui prend connaissance des détails d'une enquête en cours. La fuite vient forcément de chez nous et pour être plus précis, probablement d'un membre de votre équipe. Et maintenant, comme si un tueur en série ne suffisait pas pour apeurer la population, vous nous sortez un second assassin ! Vous n'êtes pas sérieuse ?

- Je sais que cela peut sembler invraisemblable mais pour le moment nous ne pouvons pas exclure ce scénario. Nous

en saurons sans doute un peu plus avec le rapport de l'équipe scientifique sur les indices trouvés chez la 3^{ème} victime.

Le capitaine expira bruyamment tout en se calant profondément dans son fauteuil en cuir et la dévisagea un instant avant de reprendre.

- Le maire m'a téléphoné ce matin. Il a été très clair sur une chose. Si nous ne résolvons pas cette affaire d'ici la fin du mois, nous sommes dessaisis du dossier. Il sera transmis directement au service spécial d'investigation de la Royal Canadian Mounted Police. Lieutenant, je ne mets pas en doute vos compétences d'investigation mais sur ce coup-là vous risquez gros. Si vous vous plantez, je ne pourrai rien faire pour vous sortir de l'essoreuse dans laquelle les médias vont vous broyer. Des têtes devront tomber. A commencer par vous et moi. Vous avez deux semaines, pas une de plus.

10.

Une pluie battante tombait en épais filets sur les ruelles sombres et désertes des faubourgs de Toronto. Défilant devant ses yeux, les bâtiments en briques rouges décrépies recouverts de tuiles en ardoise ternes lui rappelaient les villes fantômes maintes fois aperçues dans les films post-apocalypse. A travers le pare-brise de son Land-Rover, Dany essayait tant bien que mal de suivre les indications de son GPS. Selon ce dernier, il se trouvait encore à une cinquantaine de mètres des coordonnées géographiques envoyées par les ravisseurs de Megan. Il arriva enfin devant une grille fermant l'accès à ce qui semblait être un entrepôt désaffecté. Avant de sortir du véhicule, il tenta de repérer la présence des kidnappeurs. Il sortit ses jumelles à vision nocturne et parcourut les alentours. Mise à part la présence d'un chien errant en train de fureter dans une poubelle renversée, il ne décela pas âme qui vive. Il ouvrit la portière de son tout-terrain et regarda à nouveau le point rouge sur la carte numérique de son mobile. Il se situait à une quarantaine de mètres de sa position, de l'autre côté du portail grillagé. Ce dernier était fermement condamné par

une énorme chaîne rouillée et cadencée. Sans plus attendre, il commença à escalader la clôture. Lorsqu'il retomba de l'autre côté, la pluie avait redoublé d'intensité, réduisant considérablement la visibilité. Il parvint cependant à se diriger vers la direction indiquée et se retrouva face à l'entrée d'une sorte de baraque de chantier fait de tôle ondulées et de briques cendrées. En actionnant la poignée de la porte il constata qu'elle n'était pas verrouillée. Machinalement, il sortit son Browning 9mm ainsi qu'une petite lampe de poche et pénétra dans l'espace obscur et exigüe. Balayant les moindres recoins de la pièce d'un faisceau de lumière blafarde, il aperçut une mallette de couleur vert kaki posée sur une vieille table en bois délabré. Il s'approcha de l'objet, tout en cherchant une note ou des instructions. Rien. Il se décida à regarder à l'intérieur de l'attaché-case. Les fermoirs en acier s'ouvrirent sans difficulté, laissant apparaître un fusil d'assaut en pièces démontées. Dany reconnut immédiatement le genre d'arme auquel il avait affaire. Un fusil de précision de type H&K G28, utilisé par les snipers de l'armée américaine. La perspective de revoir sa fille s'en retrouva subitement amoindrie. L'inquiétude qui lui martelait le cerveau prit subitement la forme d'une appréhension lugubre. Sur une des pochettes intérieures du couvercle de la mallette, il aperçut le bout d'une enveloppe qui dépassait. A la fin de sa lecture, son appréhension s'était métamorphosée en désespoir.

11.

Ce matin-là, un brouhaha inhabituel raisonnait dans l'immense salle de réunion située dans les locaux de campagne du Nouveau Parti Libéral. L'altercation qui avait eu lieu entre les jeunes de banlieue et Levin Stuart avait fait les choux gras de la presse et des médias télévisés. De l'initiative honnête et soucieuse d'aller à la rencontre des citoyens dans le but de leur permettre de dialoguer directement avec le candidat du NPL, les gros titres n'avaient retenu que les insultes et récriminations des jeunes envers le candidat. Il n'était pas surprenant que la rediffusion d'images montrant des dialogues constructifs entre population et politiques ne présente aucun intérêt pour l'audience, calculée en part d'audimat ou de journaux vendus. Non, le public préférerait mille fois de l'action. Lorsqu'ils regardaient le journal télévisé, les gens ne zappaient jamais sur une autre chaîne si les images montraient des échauffourées entre force de l'ordre et jeunes de banlieue en train de balancer des bouteilles de bière sur les membres d'un parti politique.

Quand Stuart fit son entrée dans la salle de réunion, tout le monde le salua, mais avec moins d'entrain que d'habitude. Les visages étaient tendus et une atmosphère de découragement flottait dans l'air. Le candidat regarda son équipe un instant avant de prendre la parole.

- Messieurs, après avoir échappé de justesse à une cannette de Heineken en pleine figure, je suis heureux de vous annoncer que je ne souffre pas de stress post traumatique. Toutefois, je ne vous cacherais pas qu'hier soir, lorsque le serveur m'a demandé ce que je buvais, je lui ai répondu « une Budweiser ».

Une hilarité générale s'empara de l'assemblée et l'ambiance se réchauffa instantanément. Une des qualités principales de Levin Stuart était sa capacité à ressentir l'état d'esprit dans lequel se trouvait les personnes face à lui. Ce n'était pas uniquement son charisme ou son intelligence qui l'avaient conduit en tête des sondages des élections législatives mais son empathie naturelle. Cependant, il comprenait très bien la baisse de moral de ses équipes. Leur parti venait de perdre 3 points dans les sondages, les laissant en tête à seulement un point du parti conservateur. Autant dire à égalité. Bien que Levin Stuart ne tienne pas vraiment compte des variations quotidiennes des opinions, il savait bien que les membres de son équipe carburait aux sondages. Après plus d'un an de campagne, ils étaient tous exténués. Les journées de vingt heures commençaient à laisser des traces.

- Bon, nous avons encore quelques semaines avant les élections. Cela nous donne amplement le temps d'appuyer sur les points importants de notre programme concernant les sujets fondamentaux ; l'économie et le travail, la sécurité intérieure et la santé, le combat contre les narcotiques, l'éducation et enfin la parité homme-femme dans les postes publics et privés. Bien qu'il reste d'autres sujets importants à traiter, nous ne pouvons pas nous permettre de partir dans toutes les directions. Commençons par le rassemblement de vendredi qui a pour sujet principal, la lutte anti-drogue et plus particulièrement contre ce nouveau fléau que sont les opiacés. Lars, as-tu été capable de joindre l'ensemble des chaînes nationales ?

- J'ai prévenu CBC, CTV, Global et enfin Citytv. Elles seront toutes présentes. Toutefois, la contre-attaque médiatique des conservateurs au pouvoir a déjà commencé. Le numéro d'acteur joué Clive Panyl sur CTV hier soir était remarquable. Il a non seulement récusé les chiffres fournis par le parti des Nouveaux Démocrates concernant la hausse de la mortalité liée à la consommation de drogues dures mais a également critiqué notre choix de doublement du budget lié à la lutte contre les narcotrafiquants, expliquant qu'il serait bien mieux investi dans l'éducation ou dans la création d'emplois publics.

- Il fallait s'y attendre, reprit Stuart calmement. Cela ne change rien à notre programme. On garde le même discours, on poursuit notre campagne et surtout on y met de la conviction. C'est tout ce qui compte.

12.

Des relents de gasoil combinés à un parfum iodé sortirent Megan de sa somnolence. Une douleur aigue lui martelait l'intérieur de la tête. Jusqu'à cet instant, elle n'avait jamais ressenti cet état comateux, fiévreux, dans lequel chaque muscle de son corps semblait avoir été martelé à coup de batte de baseball. La simple action de soulever ses paupières lui apparut comme une difficulté insurmontable. Depuis combien de temps était-elle détenue ? Où se trouvait-elle ? Ces questions sans réponses se bousculaient dans sa tête. Elle fit un effort surhumain pour changer de position dans l'espoir d'avoir une vue périphérique de la pièce. Ses mains attachées dans le dos l'empêchaient de se mouvoir facilement. Elle dut se tortiller comme un asticot pour se mettre en position assise. Le morceau de tissu enfoncé dans sa bouche avait absorbé le peu de salive qui lui restait. Elle ressentit une soif intense comme jamais elle n'avait eu durant sa courte existence. En parcourant l'espace des yeux, elle aperçut des caisses en bois de tailles et de formes diverses, empilées tout autour d'elle. La pièce était faiblement éclairée par une lampe à huile posée sur des

parpaings entassés maladroitement. Le pâle reflet renvoyé par les parois sombres et lisses laissait deviner un revêtement métallique. Soudain elle se figea. Le sol tanguait dans un rythme régulier, comme si sa prison se trouvait sur l'eau, balancée par les vagues. Mais où pouvait-elle bien être ? Brusquement, l'image du corps ensanglanté de sa mère, gisant sur le sol de la cuisine du chalet lui revint en mémoire. Des larmes se formèrent au bord de ses grands yeux bleus et elle sanglota profondément. Sa mère était morte et elle ne tarderait sans doute pas à la rejoindre.

Quelques instants plus tard, une lumière intense l'obligea à fermer les paupières. Quelqu'un venait d'ouvrir une porte en métal. La personne entra dans la pièce et se dirigea d'un pas lourd dans sa direction.

- Te voilà enfin réveillée, gronda-t-il avec une voix de baryton. Il lui enleva le bâillon et lui versa de l'eau tiède dans la bouche. Lorsqu'elle sentit le liquide couler dans sa gorge, le bien-être dans son corps se changea bien vite en souffrance. Elle fut saisie d'une quinte de toux douloureuse.

- Je crois que tu as assez bu, dit l'homme avec un drôle d'accent. Il lui remit le morceau de tissu dans la bouche. Elle regarda enfin son ravisseur dans les yeux. Il paraissait être d'origine africaine et devait peser plus de cent kilos. Sa chemise trempée d'une sueur nauséabonde, bien trop petite pour lui, retombait juste au-dessus de son nombril. Le maigre tissu recouvrant les puissants muscles de ses bras semblait sur le point de se déchirer. Il se remit debout et se dirigea vers la porte laissée entrouverte. Avant de sortir, il

mouilla le bout de ses doigts et éteignit la flammèche de la lampe à huile. Il se retourna vers elle en esquissant un hideux rictus.

- Ne t'inquiète pas trop petite, bientôt tu feras la connaissance de ta nouvelle famille.

Puis la porte se referma, la laissant seule dans une totale obscurité.

13.

Trempé des pieds à la tête, Dany s'engouffra dans son véhicule et glissa la mallette contenant le fusil sous le siège passager. De rage, il se mit à taper violemment sur le volant et poussa un cri déchirant, rempli de haine et de désespoir. Au bout d'un moment, le poing endolori et les yeux humides, il laissa retomber lourdement sa tête en arrière. La douleur liée à la perte de sa femme l'enveloppait comme un épais manteau d'épines et l'empêchait de réfléchir posément. Il n'avait pourtant pas le droit de se laisser aller. Pas encore. Il devait d'abord récupérer sa fille, quoiqu'il en coûte. L'idée d'appeler l'inspectrice lui traversa brièvement l'esprit. Mais non, il ne pouvait pas prendre le risque d'impliquer la police là-dedans. C'était condamner Megan à une mort certaine. Il tira la mallette de dessous le siège et en sortit les différents documents qu'il avait trouvés dans l'enveloppe. Il observa de nouveau la carte détaillée du Tabaret Hall situé à côté de l'université d'Ottawa. Des cercles avaient été dessinés un peu partout au feutre noir, censés désigner l'emplacement des forces de sécurité. Une croix verte indiquant la position du tireur était placée sur un

des immeubles, de l'autre côté de la rue. Enfin une croix rouge sur le parvis du bâtiment désignait la cible. Il parcourut de nouveau le texte sur lequel étaient inscrits les détails de sa mission.

« A 15h, votre cible montera sur l'estrade du parvis central. Vous disposerez d'une cinquantaine de minutes pour le liquider. A l'intérieur de cette enveloppe se trouvent les clés de l'appartement 324 situé au 70 Laurier avenue. Une fois la mission exécutée, nous vous contacterons sur la même adresse de messagerie électronique afin de vous donner l'adresse où vous pourrez retrouver votre fille ».

La pluie incessante continuait de tambouriner sur la tôle de la voiture. Tout autour, les rues étaient toujours désertes. Il ne s'était jamais senti aussi seul. Même dans les pires moments de sa vie, pris au piège dans des villages inconnus, à des milliers de kilomètres de chez lui, mitraillé par des combattants armés jusqu'aux dents, il avait toujours ressenti la présence de ses gars, la détermination de son commandement, le bienfondé de ses actions. C'était la toute première fois qu'il se trouvait en conflit profond avec lui-même, sans personne pour l'épauler ou le raisonner. Il était totalement seul, livré à lui-même. Il devait choisir entre tuer un homme innocent et avoir une chance infime de retrouver sa fille ou la condamner à coup sûr. Avait-il vraiment le choix ? Après avoir glissé à nouveau la mallette sous le siège, il démarra le moteur de son Land-Rover et prit la route en direction d'Ottawa. Il avait un candidat au poste de premier ministre à abattre.

14.

Dix minutes que Patricia tournait dans les rues bondées de Chinatown lorsqu'elle prit la décision de se garer dans le parking payant d'un supermarché. Le quartier était le repère favori des hippies branchés de Toronto où se mêlait pêle-mêle la communauté asiatique de la ville, des touristes curieux et des groupes d'étudiants en goguette. Même sous un ciel pluvieux, les petites rues truffées de bars et de restaurants étaient bondées d'une population hétéroclite. En arrivant devant l'entrée du bar où l'attendait sa petite amie, elle hésita un instant avant de pénétrer dans l'établissement. L'idée de se retrouver face à l'euphorie et l'insouciance des amies que Stéphanie voulait absolument lui présenter n'était pas des plus réjouissantes. Elle pénétra néanmoins à l'intérieur du bar plein à craquer. Elle repéra sans trop de difficultés la table. De loin elle aperçut sa compagne en pleine discussion passionnée avec une fille aux cheveux courts et aux reflets jaunes et bleus. Arrivée à leur hauteur, Stéphanie se leva et l'embrassa avec fougue et sensualité ce qui mit Patricia légèrement mal à l'aise. Depuis la disparition de Jade, c'était la première personne avec

laquelle elle entretenait une relation affective. Leur rencontre ne datait pas de plus de six mois mais Stéphanie semblait profondément amoureuse. Dès le début, Patricia, totalement fermée émotionnellement, avait démarré cette relation comme une simple réponse à ses besoins sexuels. Elle ne se sentait toujours pas prête à s'ouvrir sentimentalement à quelqu'un et encore moins à construire un semblant de relation normale. Stéphanie l'avait accepté et avait fait preuve de patience. Toutefois, ces derniers temps, elle s'était montrée très possessive, exigeant chaque fois un peu plus d'attention. Leur dernière entrevue s'était mal terminée. Stéphanie lui avait demandé de l'accompagner au mariage de son cousin. Patricia avait immédiatement prétexté qu'elle n'était pas disponible en raison d'un dossier urgent à terminer. Le ton était monté et Stéphanie était partie en claquant la porte, les larmes aux yeux. Regrettant cette altercation, Patricia l'avait surprise le lendemain midi, dans sa boutique de tatouage pour l'inviter à déjeuner. Pour faire pardonner son manque d'engagement évident dans leur relation, Patricia avait alors accepté de rencontrer ses amies. Mais maintenant qu'elle se retrouvait là, elle ressentait comme une urgente envie de s'enfuir.

- Les filles, je vous présente enfin Patricia !

- Salut Pat, clamèrent d'une seule voix le petit groupe de copines. Patricia leva la main en signe de salut et prit place à côté de sa compagne.

- Alors comme ça tu es flic ? lança la fille assise en face d'elle. Patricia la dévisagea un instant. Elle devait approcher la quarantaine mais essayait d'en paraître vingt-cinq. La couche de fond de teint sur son visage, mélangée à la sueur, laissait apparaître une peau malsaine, abimée par la petite vérole. Elle portait un just-au-corps mettant en valeur son énorme poitrine qui paraissait littéralement posée sur la table.

- Ça doit être super cool, renchérit-elle, surtout lorsque tu choppes des salopards et que tu leur flanques un bon coup de pied dans leurs bijoux de famille !

Elle se mit à taper de la main sur la table tout en partant dans un rire grossier pitoyable. Super, une homo féministe bourrée. Patricia ne supportait pas ce genre de fille et commença à s'agiter nerveusement sur sa chaise. Stéphanie ressentit immédiatement le stress de son amie et tenta de redresser le tir.

- Patricia est certes un super flic, mais elle n'est pas du genre à frapper sur qui que ce soit sauf si on la cherche un peu trop... dit-elle sur le ton de la plaisanterie tout en regardant la quinquagénaire toujours en plein fou rire.

- Ok les filles, je plaisante. La prochaine tournée est pour moi, parvint-elle à articuler. Elle se leva et se dirigea vers le bar.

Stéphanie se tourna vers Patricia, encore remuée par ce comportement aussi navrant.

- Je suis désolée. D'habitude Christine n'est pas comme ça. Elle vient juste de se faire larguer par sa copine de vingt ans sa cadette. Elle ne l'a pas encore bien digéré.

- Ne t'inquiète pas, j'en ai vu d'autre. Je ne suis pas en sucre non plus. Elle lui fit un clin d'œil et leva son verre pour trinquer lorsqu'elle sentit son téléphone vibrer au fond de sa poche. En le saisissant elle constata que l'appel provenait du service scientifique.

- Désolé mais je dois prendre cet appel, dit-elle d'un air gêné.

Sans attendre de réponse, elle se leva en direction de l'entrée pour trouver un semblant de calme.

- Lieutenant Duval à l'appareil.

- Lieutenant, c'est Victor. Désolé de te déranger mais nous avons du nouveau. Pour commencer, la mauvaise nouvelle. Nous n'avons pas trouvé de trace d'ADN étrangère sur les lieux.

- Fallait s'y attendre, répliqua Patricia.

- Toutefois, nous avons les photos provenant de l'appareil photo du chalet. Je pense que tu devrais absolument voir ça.

- Ok, je serais là dans un quart d'heure, dit-elle avec précipitation. Elle allait raccrocher lorsque le scientifique reprit.

- Une dernière chose.

- Oui, quoi ?

- Tu te souviens que l'on avait relevé des empreintes de bottes sur les lieux des deux premiers homicides qui coïncidaient parfaitement.

- Et alors ?

- On a relevé de nouvelles empreintes de pas dans la cuisine du chalet, n'appartenant ni à la victime, ni à la fille. C'est exactement le même modèle de botte que pour les deux autres.

En entendant cette nouvelle, Patricia fut soulagée d'avoir à faire au même tueur, même si elle ne pouvait nier ressentir une certaine déception. Elle était passée pour une folle en exposant sa théorie à toute l'équipe. Maintenant ils en avaient la preuve.

- Bon, c'est déjà une bonne nouvelle non ? dit-elle avec aplomb.

- Sur le coup c'est également ce que j'avais pensé, sauf qu'ici on a affaire à une pointure 44. Je te rappelle que pour les empreintes relevées sur les deux précédentes scènes de crime, on avait trouvé une pointure 39. Donc à moins que le tueur ait grandi des pieds entre temps, on est bien confrontés à deux personnes différentes. Voir même de sexe différent.

15.

Quand les portes du container de 25 tonnes s'ouvrirent intégralement, les rayons du soleil lui firent le même effet qu'un jet d'acide projeté sur sa rétine. Même les paupières fermées, la douleur était insupportable. Après une bonne dizaine de minutes, Megan se força à regarder. En dépit des picotement dans les yeux elle devina les contours flous de sa prison. Elle reconnut bien vite la silhouette de l'homme qui lui avait apporté eau et nourriture depuis qu'elle avait repris connaissance. Depuis quand exactement ? C'était assez difficile à estimer. Mais si elle se fiait à son métabolisme et au nombre de fois où on lui avait apporté à manger, cela devait faire bien plus d'une semaine. L'homme s'approcha d'elle et la saisit à bras le corps. Elle se retrouva sur son épaule, la tête en bas, comme un vulgaire sac de pomme de terre. Ils sortirent de sa prison métallique pour arriver sur ce qui semblait être un pont de navire marchand. Entassés comme des cubes dans un jeu de Tetris, elle put apercevoir des dizaines d'autres containers identiques au sien. Malgré le cri assourdissant des mouettes, elle discerna une cacophonie provenant de

l'extérieur du bateau. Elle en conclut que le navire devait être à quai et en cours de déchargement de marchandises. Elle tenta d'écouter avec plus de discernement la langue utilisée par les ouvriers. Elle reconnut facilement l'anglais, sa langue maternelle, pratiquée néanmoins avec un fort accent. Avant qu'elle puisse aller plus loin dans l'analyse de son environnement, l'homme la déposa dans une large caisse en bois. Elle tenta de se débattre quelques instants mais abdiqua très vite, tant la douleur que lui infligeaient les liens aux poignets était insupportable. Toutefois, elle se raidit de nouveau lorsqu'elle le vit s'approcher, un bout de tissu dans la main. Il la saisit violemment par les cheveux et lui plaqua le bout d'étoffe chloroformée sur le visage. Avant de s'endormir, elle pria le ciel de ne jamais se réveiller.

Le choc du couvercle en bois sur son front, provoqué par un nid de poule, la tira de son sommeil. Retrouvant progressivement ses esprits, Megan constata qu'elle était toujours prisonnière de la même caisse. Sur les côtés, les planches avaient été perforées, lui laissant suffisamment d'air pour respirer. Les orifices n'avaient pas plus de deux centimètres de diamètre mais étaient suffisamment larges pour entrevoir l'extérieur. Elle se rapprocha d'une des ouvertures et aperçut une végétation dense, faite de plantes et d'arbres exotiques. Elle reconnut immédiatement des cocotiers, de larges fougères arborescentes et même quelques baobabs, identiques à ceux qu'elle avait observés dans ses livres d'histoire naturelle. Au bout d'un moment, les ballotements de son corps provoqués par les soubresauts de la route commencèrent à lui donner la nausée. Elle se

concentra du mieux qu'elle put pour ne pas vomir. Le bâillon toujours enfoncé profondément dans sa bouche elle prenait le risque de mourir étouffée dans d'horribles souffrances. Comme si un ange gardien veillait sur sa personne, elle constata avec soulagement que le véhicule ralentissait. Il roula encore quelques dizaines de mètres sur un petit sentier caillouteux puis s'immobilisa. Megan entendit le claquement de portières ainsi qu'un bruit de pas se dirigeant à l'arrière du camion. L'un des hommes proféra une suite d'instructions dans un dialecte incompréhensible. Quelques instants plus tard, elle sentit sa caisse se soulever et retomber lourdement sur le sol. Sous le choc, l'arrière du crâne heurta la planche de bois brute et lui entailla le cuir chevelu. Elle sentit du sang tiède lui couler le long de sa nuque. Le couvercle au-dessus de sa tête se dégagea brutalement, révélant la présence de trois hommes munis de hachettes et de fusils mitrailleurs en bandoulière. Le plus âgé s'approcha d'elle et observa l'entaille qu'elle venait de se faire. L'homme souffrait d'un bec de lièvre et une profonde cicatrice lui balafrait entièrement la joue droite. Il se retourna vers les deux autres et les invectiva nerveusement. Le deuxième homme, âgé d'une vingtaine d'années, un bandeau sur les cheveux, tenta de se défendre mais le plus vieux redoubla d'insultes. Malgré la peur, la soif et la douleur, Megan sentit que ses forces l'abandonnaient. Autour d'elle, tout se mit à tourner et elle perdit à nouveau connaissance. Le balafré la sortit de la caisse et la déposa à l'ombre d'un palmier. Il lui enleva son bâillon, la libéra de ses liens et lui donna un peu d'eau. Elle revint doucement à elle. Ensuite, il lui appliqua un morceau

de tissu humide sur l'arrière du crâne pour ralentir les saignements et nettoyer la plaie.

Reprenant progressivement ses esprits, Megan aperçut les trois hommes ne pleine manutention. Ils déchargeaient les caisses posées sur le vieux camion et transvasaient leur contenu dans différents sacs-à-dos : Viandes séchées, épices, vêtements, armes à feu. Une fois les caisses à bord, le jeune homme au bandana remonta dans le camion et disparut par le même sentier, la laissant seule en pleine jungle avec le balafre et un garçon d'une quinzaine d'année. Quelques instants plus tard, les deux hommes la saisirent par le bras et l'invitèrent à se tenir debout. Instinctivement, elle commença à se débattre. Le plus âgé lui serra le haut du bras, la regarda droit dans les yeux et s'adressa à elle dans un anglais parfait.

- Ecoute ma beauté, nous avons plus de huit heures de route à parcourir en pleine jungle. Alors c'est bien simple, si jamais tu te plains, tu refuses de nous suivre ou tu essaies de t'échapper, je te coupe les deux mains. Est-ce que c'est clair ?

Terrorisée par la violence de ces menaces, Megan hocha la tête en signe d'assentiment.

16.

Les mains sur les hanches, Patricia parcourait du regard les vingt-quatre photos accrochées sur le grand mur blanc du bureau d'investigation. En dépit de sa promesse de se rattraper une prochaine fois, son départ précipité n'avait absolument pas été du goût de Stéphanie. « *Honnêtement Patricia, je ne suis plus vraiment certaine d'avoir envie d'une prochaine fois* ». Ces derniers mots raisonnaient en boucle dans sa tête. Après tout, elle ne pouvait vraiment pas lui en vouloir. Dans les mêmes conditions, aurait-elle planté Jade de la sorte ? c'était peu probable. Malgré cela, elle se sentait honteuse et fautive de cette fuite permanente, de ce manque d'implication dans les relations. Par-dessus tout, lui insupportait de l'idée de faire souffrir cette fille géniale qui avait eu simplement la malchance de tomber sur le mauvais numéro.

Le bip de son mobile retentit, l'alertant d'un nouveau message. Coincé dans les embouteillages, Chris avait du retard et serait là dans moins de vingt minutes. Lorsqu'elle

l'avait appelé une heure plus tôt, il était en plein diner avec sa belle-famille. Il avait reçu son appel comme une providence, heureux de pouvoir échapper aux sempiternelles histoires de sa belle-mère et aux critiques incessantes de son beau-père sur la politique du gouvernement.

Patricia se retourna vers son collègue, Ian Durieux, le petit génie de l'équipe en informatique.

- Tu penses en avoir pour longtemps ? demanda Patricia sur un ton impatient qu'elle regretta immédiatement.

- Le retraitement numérique des images devrait être assez rapide. Toutefois, le niveau de pixellisation artificielle que le logiciel va devoir effectuer prendra un peu plus de temps. L'absence de clarté associée au faible ratio de contraste ne nous facilite pas le travail. Surtout sur les photos de l'homme sur le pont du bateau. Premièrement, l'objectif utilisé n'était pas assez puissant pour avoir une image détaillée. Deuxièmement, la personne en train de prendre la photo n'est pas restée totalement immobile durant le « shooting », dégradant encore davantage la netteté. En tous cas, on peut immédiatement abandonner l'espoir d'identifier la personne à partir de ces clichés.

- Je vois, dit-elle d'un air pensif.

Elle se rapprocha du mur et pointa du doigt une des photos du bateau qui semblait avoir été prise sous un angle légèrement différent des précédents et qui laissait deviner un début d'inscription sur la proue.

- Ian, peux-tu me confirmer que ce sont bien des lettres que l'on voit à l'avant du bateau sur l'épreuve numéro 21. Ça ressemble à un début de nom.

Après quelques manipulations effectuées à toute vitesse sur son clavier d'ordinateur, le jeune informaticien fit un agrandissement de la partie avant de la coque, jusqu'à obtenir une image floutée de l'inscription.

- Je confirme, il s'agit bien d'un *S* et d'un *H*. Tu veux que je fasse une recherche par nom sur les barques immatriculées dans la province d'Algonquin et commençant par ses lettres ?

- Tu lis dans mes pensées. Si ce type n'est pas l'auteur des premiers meurtres, de deux choses l'une ; soit c'est un copycat, soit c'est un proche du meurtrier. Dans le premier cas, l'homme à l'intégralité du dossier, y compris les détails confidentiels inconnus de la presse et des médias. Une fuite comme on n'en a jamais eu ! Dans le deuxième cas, ça se complique un peu. S'il s'avère qu'un groupe de personnes est impliqué dans ces meurtres, on peut avoir à faire à un couple, des amis, une secte ou que sais-je encore. Ça me semble toutefois peu probable. J'aurais plutôt tendance à favoriser la piste du copycat, même si l'idée que le second tueur connaît dans les moindres détails le modus operandi du premier psychopathe me donne froid dans le dos.

Plongée dans le dossier des deux premiers meurtres, Patricia n'aperçut pas immédiatement l'expression d'effroi sur le visage de Chris lorsqu'il pénétra dans la pièce. Sans

lever la tête, elle s'adressa à son collègue avec un certain emballement.

- On va devoir retourner faire une petite ballade du côté du parc d'Algonquin. Cette fois c'est toi qui prends le volant.

L'absence de répartie de la part de son collègue déclencha en elle un signal d'alarme. Elle leva immédiatement les yeux vers lui.

- Qu'est ce qui se passe ?

- La police locale de Guelph vient de nous contacter. Ils viennent de découvrir le cadavre dépecé d'une femme enceinte.

17.

Sous cette chaleur humide et écrasante, la respiration de Megan devenait de plus en plus difficile. Son corps et son esprit semblaient être englués dans une espèce de mélasse épaisse. Elle évoluait dans un cauchemar éveillé. Sa laborieuse progression à travers la jungle, les épaisses fougères arborescentes et lianes grimpantes, lui avait soutirés sa dernière once d'énergie. Lacérées par des branches d'arbustes desséchées, ses jambes étaient couvertes d'entailles et d'hématomes. Le niveau d'humidité ambiant n'avait d'égal que la voracité des moustiques tigres qui attaquaient de manière continue. Sans même s'en rendre compte, elle s'écroula sur un parterre de fleurs tropicales aux couleurs jaune et mauve. L'adolescent qui se trouvait à une dizaine de mètres en retrait alerta le balafré situé en tête du groupe. Ce dernier revint sur ses pas, jeta un regard furieux sur Megan. Il donna l'ordre de faire une courte halte. Le jeune homme s'approcha d'elle, lui souleva la tête et fit couler un peu d'eau sur les lèvres. Elle revint doucement à elle et en demanda un peu plus.

- Nous sommes bientôt arrivés, lui dit-t-il tout bas. Tu vois la colline devant nous ? et bien notre village est juste derrière. Tu pourras te reposer une fois là-bas.

- Merci, murmura-t-elle avec gratitude.

- Je me nomme Youssef. Et toi ?

- Je m'appelle Megan. Peux-tu me dire dans quel pays nous sommes ?

Le jeune homme rangea sa gourde sur le côté de sa besace et se redressa.

- Tu es en Afrique et ici c'est mon pays. Le Nigéria ! dit-il avec une pointe d'orgueil.

- Mais pourquoi vous me faites ça ? je voudrais retourner chez moi. S'il vous plait... Je ne vous ai rien fait.

- Je n'en sais pas plus que toi. Nous avons des ordres et nous devons les suivre. Je suis désolé. Peux-tu te relever ?

Il lui prit le bras et le passa autour de son cou afin de l'aider à se mettre debout. Pendant ce temps, le balafre avait éclairci le sentier à coup de machette. De retour dans leur direction, il s'adressa au jeune homme.

- Nous devons partir maintenant. La nuit ne va pas tarder à tomber. Est-ce qu'elle peut marcher ?

- Oui, je vais l'aider un peu. Ça devrait aller.

Soudain le jeune garçon poussa un cri de douleur si aigu qu'un groupe de Barbican à gorge grise posé sur une large branche d'un acacia géant s'envola dans le ciel. Il se jeta sur le sol et grimaça de douleur tout en se tenant le mollet.

- Que se passe-t-il Youssef ? cria le plus âgé, en accourant dans leur direction, le fusil pointé sur Megan. Pétrifiée de terreur, elle s'immobilisa, les yeux fermés. Une seconde plus tard, un coup de feu retentit. Persuadée que l'homme lui avait tiré dessus, grande fut sa surprise lorsqu'elle rouvrit les yeux et constata que le fusil était pointé en direction du sol, légèrement sur sa droite. En se retournant, son regard tomba sur un serpent gigantesque, long de plus de trois mètres. L'homme venait de lui faire sauter la tête. Le corps luisant et musclé du reptile se convulsa un instant avant de s'immobiliser définitivement. Le pauvre garçon venait d'être mordu par le serpent le plus venimeux du monde ; le mamba noir. Sans antipoison, la morsure de ce reptile était fatale et entraînait la mort d'un être humain au bout d'une quinzaine de minutes. Youssef était plié en deux. Le venin montait progressivement vers le haut du corps, paralysant l'ensemble de son système musculaire et respiratoire. En larmes, il s'agrippa aux bras de l'homme agenouillé près de lui.

- J'ai peur mon oncle, émit-il dans un sanglot qui glaça le sang de Megan. Le balafre, s'approcha de son visage et lui murmura à l'oreille.

- Soit brave Youssef. Tu as été fort et courageux tout au long de ces années. Ton père aurait été fier de toi.

- Mais je ne veux pas mourir...

- C'est la volonté d'Allah et nous devons tous la respecter.

L'homme posa alors sa main sur le torse du jeune homme agonisant et lui ferma les yeux. Il se mit à psalmodier une prière, en se basculant d'avant en arrière.

« Allah, le Miséricordieux, le Sublime et le Majestueux. Fais-moi arriver dans ton royaume – d'une façon bénie car Tu es le Meilleur de ceux qui amènent les hommes à leur destination ... »

Les heures qui suivirent, furent les plus pénibles que Megan ait jamais vécues. Chancelante et à bout de force, chaque nouveau pas lui apparaissait comme une épreuve insurmontable. Malgré tout, elle avançait sur le sol humide. Ses vêtements étaient imbibés de sueur et la douleur provenant de sa blessure à la tête devenait insupportable. Le morceau d'étoffe que l'homme avait appliqué sur la lésion n'avait pas tenu. Elle sentit de nouveau le sang couler sur sa nuque. Le besoin de s'étendre devenait urgent. Mais la peur du balafre la poussait en avant. Il avait été bien clair avec elle. Elle ne devait pas se laisser distancer sinon il la tuerait sur le champ. Et si elle parvenait à s'échapper, ce serait la jungle qui s'en occuperait. Après que la mort ait emporté son neveu, l'homme s'était débarrassé de son sac à dos afin de porter le corps du défunt sur ses épaules. Même avec un cadavre sur le dos, le vieil homme marchait à toute vitesse à travers les enchevêtrement de racines pourries et les herbes hautes.

Trois heures plus tard, après avoir descendu un versant de colline au relief accidenté et à la végétation opaque, ils débouchèrent sur une clairière traversée par un petit ruisseau. Megan fit un dernier effort pour enjamber le filet d'eau. Elle posa délicatement ses pieds sur de larges galets glissants et arriva sur la berge opposée. Épuisée, elle s'étala de tout son long. Avant de perdre connaissance, son regard se dirigea vers un ciel orangé, pris en otage par un crépuscule impatient mais bientôt délivré par une nuit sombre et rédemptrice. Au loin, elle crut distinguer des cris de femmes se mêler au chant hypnotique de la forêt tropicale.

18.

L'équipe de campagne du NPL s'était regroupée dans une des salles du premier niveau de l'Université d'Ottawa, située dans le quartier de Sandy Hill. Sur le campus attenant à l'énorme monument historique construit en 1848, une foule de plus d'un millier d'individus attendait avec impatience l'arrivée du candidat au poste de premier ministre. Certaines personnes tenaient bien haut des panneaux sur lesquels on pouvait lire le slogan du NPL - « *The world is what we make of it* » - Le monde est ce que l'on en fait - D'autres portaient des teeshirts à l'effigie de Levin Stuart. Des familles entières s'étaient déplacées, avec poussettes, enfants, chiens et grand-mères. Pour gérer l'impatience des plus jeunes, des distributions de glaces, de bonbons et popcorn étaient proposées par des commerçants opportunistes, bien décidés à profiter de ce rassemblement exceptionnel. Adhérents du parti politique ou simples curieux, tous se tenaient côte à côte, impatients de voir apparaître la nouvelle vedette des journaux télévisés. L'effervescence semblait s'intensifier à chaque minute.

Assis au bout d'une suite de tables accolées les unes aux autres, Levin Stuart écoutait attentivement l'histoire émouvante d'une mère, ravagée par le chagrin lié au récent décès de sa fille de vingt-deux ans.

- Tous le monde vous le confirmera. En troisième année de faculté de droit, Linda était une élève brillante. Elle était entourée d'amis, se vouait à des œuvres caritatives, et était d'une beauté à faire pâlir n'importe quelle stars d'Hollywood. Linda était la fille que tous les parents auraient rêvé avoir.

La femme sanglota et sortit de son sac un mouchoir qu'elle passa maladroitement sur ses yeux rouges et fatigués.

- Si vous désirez arrêter madame Candeli, il n'y a aucun souci, se permit délicatement Levin Stuart, le regard rempli de compassion.

- Non, je veux continuer, dit-elle en relevant dignement la tête. - Malheureusement sa bonne étoile s'envola le jour où elle fit la connaissance de ce Sergio, un *booker* d'une des plus prestigieuses agences de mannequin de la ville. Après l'avoir charmée et conquise, il la convainquit facilement de faire quelques photos pour des magazines people. Six mois plus tard, toutes les agences de publicité canadiennes se la disputaient. Sergio l'emmenait dans des soirées privées, la présentait à des célébrités et à de riches hommes d'affaires dans l'espoir qu'elle use de ses charmes pour qu'il puisse décrocher de gros contrats publicitaires. En tant que mère, j'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas. Elle avait perdu plus de cinq kilos, ne riait plus et

passait le plus clair de son temps, cloîtrée dans sa chambre. C'est à ce moment qu'elle aurait dû fuir ce monde futile, fondé sur la recherche du pouvoir, du sexe et de l'argent. Mais son amour pour Sergio l'aveuglait. Elle continuait à boire ses paroles comme du petit lait et à le suivre dans ses délires de drogues et d'alcool. Elle est morte d'une overdose lors d'une soirée organisée chez une pop star dont je tairais le nom, après une consommation excessive d'héroïne mélangée à du fentanyl, un opiacé de synthèse extrêmement puissant.

Un silence pesant parcourut l'assistance, qui prenait la mesure de la douleur que cette mère devait éprouver. Levin vint s'asseoir près d'elle et lui prit doucement la main.

- Je n'ose imaginer la peine que vous endurez. Si vous ne vous sentez pas la force de témoigner devant le peuple canadien, personne ne vous en tiendra rigueur. Toutefois nous pensons que les gens doivent connaître votre histoire et ressentir votre peine pour comprendre quels dégâts peut faire cette drogue, pas seulement sur des voyous ou des laissés pour comptes mais également sur d'honnêtes personnes telles que votre fille. Soyez certaine que si mon équipe et moi sommes au pouvoir, nous mettrons tout en œuvre pour mettre fin à ce trafic de drogue qui détruit tant de familles.

Au bout d'une heure, l'équipe de campagne avait fini d'écouter les drames personnels vécus par les membres de chaque famille, tous victimes directes ou indirectes du trafic

d'opiacés. Lars Melvin s'approcha du candidat et lui chuchota à l'oreille.

- Christine vient de m'avertir que toutes les chaînes de télévision sont arrivées. Le service de sécurité aimerait savoir si nous sommes prêts pour monter à la tribune. Je leur dis quoi ?

- Dis leur que nous serons là d'ici une dizaine de minutes.

19.

Allongé sur le béton brut du toit d'un immeuble de six étages, l'œil rivé sur la lunette de son H&K G28, Dany observait la foule éparpillée sur le gazon du campus de l'université d'Ottawa. Plus le moment décisif approchait et plus son mal-être augmentait. Il vérifia une dernière fois que le silencieux était bien fixé au canon et cala la crosse de son fusil dans le creux de son épaule. Soudain la clameur de la foule redoubla d'intensité. Il déplaça son viseur en direction de l'estrade installée devant les marches de l'entrée. Un groupe d'une dizaine de personnes prenait place sur des banquettes installées derrière le pupitre de l'orateur encore absent. Une minute plus tard, un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume bleu marine, se dirigea vers le centre de la scène tout en saluant la foule en délire. Dany reconnut sans peine Levin Stuart, le jeune prodige politique, méconnu du grand public deux ans plus tôt, et considéré aujourd'hui comme le grand favori au poste de premier ministre du gouvernement canadien. Suite à l'incident qui s'était produit à Montréal lors de la dernière rencontre entre les habitants de la banlieue ouest

de la ville et le candidat du NPL, le système d'ordre s'était montré particulièrement zélé. Dany ne comptait pas moins d'une douzaine de policiers répartis tout autour du périmètre de sécurité, délimité par les bordures naturelles du campus. De plus, il avait repéré trois agents destinés à la protection rapprochée des membres du parti. La brise tiède qui soufflait depuis l'aube venait enfin de tomber. Il vérifia une dernière fois la distance. Sa position se trouvait à 360 mètres de la cible. Les applaudissements du public battaient au rythme des envolées lyriques du charismatique politicien. Il n'y avait plus un instant à perdre. Il ajusta la mire de son viseur sur sa cible, coupa sa respiration, et appuya sur la gâchette.

20.

En prenant place devant le pupitre, Levin Stuart parcourut du regard les centaines de personnes se trouvant face à lui. Les traits de son visage révélaient une solennité qui détonnaient avec l'image avenante et détendue que les canadiens avaient pris l'habitude d'apercevoir sur les photos des magazines ou sur les plateaux télévisés. Il leva légèrement la main afin d'obtenir le silence et prit la parole.

- Mes très chers concitoyens, je tiens à vous remercier du fond du cœur pour votre présence et votre soutien. Je sais que beaucoup parmi vous ont été déçus par le monde politique en général. Mais ce sentiment de frustration et d'abandon que vous ressentez ne doit pas vous ôter l'espoir d'un renouveau démocratique. Vous en avez assez des beaux discours, des langues de bois et des promesses non tenues. C'est pourquoi aujourd'hui, je ne me présente pas devant vous en tant que candidat au poste de premier ministre mais comme simple citoyen. Un citoyen révolté par l'insécurité dans nos villes et nos banlieues. Un homme aigri par la procrastination des pouvoirs publiques, impatient d'obtenir un vrai changement social. Un père

inquiet de savoir ses enfants vivre dans des quartiers où le danger lié au trafic de drogues vérole le moindre parc, le plus petit coin de rue, l'intégralité des établissements scolaires. Les pouvoirs en place sous-estiment l'étendue des dégâts liés à ce commerce d'opioïde. L'année dernière le fentanyl, cette drogue cinquante fois plus puissante que l'héroïne, a provoqué la mort de plus de quatre mille personnes. Avec tout le respect que j'ai pour les membres de notre gouvernement, je ne peux m'empêcher de penser que ce combat n'a jamais été leur priorité. Levin marqua une pause calculée avant de reprendre sur un ton plus affable.

- Cependant, aujourd'hui je ne suis pas là pour vous parler de statistiques ou d'inactions politiques mais pour laisser la parole aux personnes que vous pouvez apercevoir derrière moi. Ces braves gens, ont été les victimes directes de ce laxisme politique. Je vais maintenant passer la parole à...

La détonation d'une arme à feu provenant des bâtiments situés de l'autre côté de la rue mit immédiatement fin au discours du candidat. Deux membres des forces de sécurité rapprochée se jetèrent sur l'homme politique et le plaquèrent au sol tout en le protégeant de leur corps. Les agents de police situés aux abords de la tribune se mirent à évacuer le petit groupe de personnes situé derrière le pupitre, totalement pétrifié par la soudaine agitation. Sur le gazon, l'hystérie gagna immédiatement la foule. Des mouvements de panique créèrent le chaos parmi les spectateurs, jusqu'à provoquer des scènes apocalyptiques. Une femme couchée par terre, son bébé dans les bras, se vit

piétinée par une horde d'homo sapiens prêts à tout pour sauver leur peau. Une vieille dame handicapée se traînait sur l'herbe, son fauteuil roulant retourné une dizaine de mètres plus loin. Au bout de quelques minutes et malgré un débordement évident, les forces de polices parvinrent à évacuer la population et à sécuriser la zone. Un petit groupe d'agents des forces spéciales était déjà sur les lieux, et se préparait à pénétrer dans l'immeuble d'où les coups de feu étaient partis.

21.

17 minutes plus tôt...

Dany avait passé l'après-midi de la veille à effectuer une reconnaissance du terrain. Lorsqu'il était entré dans l'appartement 324, il avait immédiatement eu le sentiment que quelque chose clochait. En s'approchant d'une des fenêtres, il avait constaté que la vue plongeait directement sur la façade principale de l'immense bâtiment universitaire. Pour un sniper, la position était idéale puisqu'elle n'était située qu'à une centaine de mètres de la cible. N'importe quel tireur de niveau moyen aurait été capable d'atteindre l'objectif en plein tête avec une seule balle. Mais d'un point de vue tactique et plan de retrait, l'endroit était aussi discret qu'un chat dans une souricière. A la seconde où il aurait appuyé sur la détente, une armée de policiers débarquera dans l'immeuble. Il serait pris au piège sans aucune chance de s'en sortir. Il semblait évident

que les commanditaires de cet assassinat en étaient arrivés aux mêmes conclusions : qu'il se fasse capturer ou tuer une fois sa mission accomplie. Et bien entendu, ils n'avaient jamais eu l'intention de lui rendre Megan. La haine qu'il contenait depuis des jours s'évacua sous la forme d'un cri enragé. Il s'effondra sur le sofa, abattu par un sentiment d'impuissance et de frustration. Il ne reverrait jamais sa fille. Cette idée qui lui taraudait le cerveau depuis plusieurs jours était devenue une certitude absolue. Il n'arrivait plus à la faire disparaître de son esprit. Au bout d'un moment, il avait quitté l'appartement et avait loué une chambre dans un motel miteux situé en bordure de la nationale. Il se sentait vidé. Son cerveau fatigué semblait sur le point de se liquéfier. Il était resté allongé sur le lit, immobile, les yeux grands ouverts, jusqu'au milieu de la nuit. Puis, comme par magie, une idée avait jailli dans son esprit. Il s'était immédiatement redressé. Une demi-heure plus tard, après avoir rejoint le campus de l'université, il savait exactement ce qu'il devait faire.

Lorsque Dany appuya sur la détente, la foule était soudainement redevenue silencieuse, comme dans l'attente d'un évènement dramatique. Le son étouffé de la balle ne fit pas plus de bruit qu'un bouchon de champagne. Dans son viseur, il vit sa cible s'effondrer en arrière. Il n'avait pas plus de quelques minutes pour mettre son plan à exécution. Il avait passé près de deux heures à tenter de le repérer, scrutant chaque façade d'immeuble susceptible d'être un bon emplacement de tir. Il avait été sur le point d'abandonner lorsqu'un voile de rideau mal ajusté avait attiré son attention. C'est à ce moment-là qu'il avait vu le

canon du fusil dépasser de la fenêtre. Son hypothèse s'était révélée exacte. Les assassins de sa femme voulaient non seulement qu'il soit accusé pour le meurtre de Levin Stuart mais ils voulaient être certains qu'il ne manquerait pas sa cible ni ne flancherait pas à la dernière minute. La seule solution était donc de positionner un second tireur pour effectuer le travail. Après ça, il leur suffisait d'un complice dans la foule qui alerte la police et indique l'immeuble dans lequel Dany se trouvait. La stratégie parfaite... ou presque.

Après avoir repéré l'appartement dans lequel le tireur s'était planqué, il se précipita sur l'échelle de secours extérieure qui longeait l'arrière de l'immeuble et se laissa glisser sans un bruit. Une fois en bas, il traversa au pas de course quatre blocs d'habitation avant de se retrouver devant l'entrée d'un bâtiment de construction récente. Il appuya sur tous les boutons de l'interphone. Il n'eut pas à attendre très longtemps avant que quelqu'un ne lui ouvre la porte. En pénétrant dans l'ascenseur, il se retrouva coincé entre d'un côté un vieux monsieur à la mine grincheuse et son chien en laisse, et de l'autre une jeune maman avec son fils de trois ans en pleine crise de larmes. Cette dernière se retourna vers lui.

- Vous allez à quel étage ?

- Douzième étage s'il vous plait, répondit-il en faisant un clin d'œil au petit monstre en colère.

- Quelle agitation dehors ! Tout ce raffut pour un homme politique sans doute aussi corrompu que les autres.

Ravi de pouvoir faire part de sa colère, le retraité s'était adressé à Dany avec l'espoir de rallier quelqu'un à sa cause. Dany le regarda et se contenta de lui faire un signe d'assentiment dans l'espoir de mettre fin à la conversation. Mais l'homme n'était pas disposé à s'arrêter là et reprit de plus belle.

- Et vous pensez qu'ils auraient eu la délicatesse de demander l'autorisation aux habitants du quartier avant de déclencher un bazar pareil ? Ils n'ont aucun respect, moi je vous le dis !

Lorsque l'ascenseur s'arrêta au douzième étage, Dany sortit rapidement tout en lâchant la formule de politesse standard « Bonne journée à vous » soulagé de constater qu'aucun d'eux ne s'arrêtait au même étage que lui. Dans le couloir, il repéra sans trop de mal le troisième appartement en partant du mur Ouest de l'immeuble. Il sortit de sa poche son kit de crochetage et ouvrit la serrure en moins d'une minute. Après avoir saisi son Browning 9mm, il pénétra dans le hall d'entrée. Un long couloir distribuait deux chambres et une salle de bain. A l'autre extrémité se trouvait le séjour dans lequel le tireur avait été touché. A pas feutrés, Dany s'approcha de l'entrée du salon et passa brièvement la tête. Un tir de revolver vint faire exploser un morceau de plinthe situé à deux centimètres de son visage. Malgré la rapidité de l'action, il eut le temps de visualiser la position de son adversaire dissimulé derrière un vieux fauteuil en cuir de type Chesterfield. A entendre ses grognements, il semblait être gravement blessé. Dany était certain de l'avoir touché quelque part entre la clavicule et

le poumon. Il réalisa que le bruit assourdissant du coup de feu tiré à l'instant avait dû faire éclater la panique du côté des tribunes. Il devait tenter une autre approche et vite.

- Ecoute vieux, si je voulais de tuer tu serais déjà mort ok ? annonça Dany. Je veux simplement discuter. Je sais que tu ne fais qu'obéir aux ordres. Mais lorsqu'une mission a échoué, il faut savoir le reconnaître.

- Va te faire foutre. Je vais te crever espèce d'enfoiré !

- Dans dix minutes les flics vont débarquer ici. Tu veux finir en tôle ou avoir une chance de t'en sortir sain et sauf ? C'est toi qui vois.

Au bout d'un moment, Dany tendit l'oreille et réalisa que les gémissements de l'homme s'étaient tus. Il se jeta sur la moquette du séjour et roula jusqu'au sofa situé face à la fenêtre. Toujours aucun signe de vie du tireur. Il se risqua à regarder en direction du Chesterfield et vit un bras étendu et immobile, une arme sur le sol. Il semblait avoir perdu connaissance. Danny se rapprocha du corps inerte, posa deux doigts à la base du cou et chercha un pouls. Les pulsations étaient faibles mais le cœur battait toujours. Il n'avait pas une minute à perdre. Dehors, le son strident des sirènes de police combiné aux cris de la population hystérique lui indiqua qu'il pouvait encore bénéficier de la panique ambiante pour s'échapper, mais il agir vite. Il sortit une seringue d'adrénaline de sa sacoche et l'injecta dans le corps de l'homme. Ce dernier reprit brutalement connaissance en grimaçant de douleur, les yeux révulsés et la bave au bord des lèvres. Peut-être y était-il allé un peu

trop fort sur la dose d'adrénaline ? Il ne fallait surtout pas qu'il y reste. Tout du moins pas avant de lui avoir fourni des informations utiles sur ses commanditaires. L'homme continua à convulser quelques instants puis son corps se détendit. Son regard redevint normal et se figea lorsqu'il aperçut le visage de son adversaire à proximité du sien. Instinctivement, il tâtonna de la main droite pour saisir son arme. Dany lui colla immédiatement son pistolet dans la bouche.

- Ecoute moi bien maintenant. Soit tu fais exactement ce que je te dis et on sort de là ensemble, soit je te mets une balle en pleine tête et je me tire tout seul. Quelle solution tu choisis ?

Le canon entre les dents, l'homme tenta de déchiffrer le niveau de crédibilité de cette information dans le regard de son assaillant. Il réalisa bien vite que ce dernier ne bluffait pas. Il fit un signe d'assentiment.

Ils se redressèrent tant bien que mal et se dirigèrent vers la sortie. En passant devant la fenêtre, Dany entendit la voix d'un policier à proximité du terre-plein situé de l'autre côté de la rue.

« - Jim, on vient de fouiller le bâtiment 'C', mais on n'a rien trouvé »

« - Appelle Kindley et Lederman. On va passer au peigne fin les deux dernières résidences. Cette dame dit avoir entendu le coup de feu provenant de la façade de cet immeuble.

L'étai se resserrait. Ils devaient accélérer la cadence avant que les flics ne bloquent toutes les issues. Le couloir du douzième étage était vide et silencieux. Ils s'engouffrèrent immédiatement dans la cage d'escalier. Pas question de risquer de se faire bloquer dans les ascenseurs. Le tueur à gage gémissait de douleur à chaque nouvelle marche mais semblait tenir le coup. Arrivés au rez-de-chaussée, ils ouvrirent une porte en métal donnant accès au parking. Le véhicule de Dany était garé à moins de cent mètres du terrain vague attendant aux habitations. Après avoir dépassé la rangée de voitures garées en face de la sortie, ils gravirent la rampe d'accès aussi rapidement que possible. En débouchant sur la petite ruelle, Dany empoigna le blessé par le bras. La condition physique de ce dernier se dégradait à vue d'œil. Il n'en avait plus pour très longtemps avant de perdre connaissance.

- La voiture est de l'autre côté de ce bloc d'immeuble. Allez, un dernier petit effort, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Arrivés à l'angle d'une vieille baraque décrépie, Dany reprit un peu espoir. Encore quelques dizaines de mètres et ils seraient bientôt sortis d'affaire. Au détour d'une petite ruelle, ils se retrouvèrent nez-à-nez avec un agent de police. Agé d'une trentaine d'années, ce dernier ne réagit pas immédiatement. Toutefois, dès que ses yeux se posèrent sur le visage cadavérique du blessé, il porta immédiatement la main à son pistolet de service.

- Messieurs, je vous demanderais de bien vouloir me sortir vos papiers d'identité, ordonna-t-il d'une voix tremblante.

Analysant rapidement la situation, Dany décida de jouer le jeu.

- Bonjour Mr l'agent. Mon ami ici présent vient d'avoir un accident de voiture. Ça a l'air assez grave et nous étions en chemin pour l'hôpital. Un peu d'aide serait la bienvenue.

A moitié rassuré, le flic se détendit légèrement mais garda tout de même la main sur le pistolet toujours rangé dans son fourreau. En un éclair, Dany sortit son 9mm et lui colla sous le nez.

- Désolé sergent mais vous êtes tombé dans la mauvaise rue. Tournez-vous avec les mains bien au-dessus de la tête je vous prie.

Le teint de l'agent avait subitement pris une couleur jaunâtre. Il s'exécuta et se retourna face au mur. Dany lui décocha immédiatement un coup de crosse sur l'arrière du crâne. Le jeune flic s'effondra dans le caniveau, complètement sonné. Il survivrait.

- Ton plan vient de tomber à l'eau Lingston, balbutia faiblement le tueur. Dès qu'il se réveilla et alertera ses petits camarades, tu auras toute la cavalerie au cul. Tu devais peut-être le buter tu ne crois pas ? ricana-t-il.

Dany le saisit fermement par le col de sa veste et le poussa en avant.

- Je suis touché par tes préoccupations à mon sujet et je prends note de tes merveilleux conseils. Mais si j'étais toi,

je me soucierais plutôt de ma situation. Allez, avance, la voiture est juste ici.

Lorsqu'il le balança dans le coffre de la vieille Honda qu'il avait louée la veille, l'homme perdit en assurance et tenta une dernière approche.

- Tu perds ton temps mec ! je ne sais rien du tout. J'avais un contrat à remplir et basta. Je suis un professionnel moi.

- Je n'en doute pas mon pote. Et bien comme tout bon professionnel tu vas me parler de ton bilan, ton compte de résultat et surtout la liste de tes clients. Tu as de la chance d'être tombé sur moi, je suis conseiller en gestion d'entreprise.

Après avoir refermé le coffre et bâillonné son passager, il démarra le véhicule en direction d'un entrepôt abandonné. La discussion avec son nouvel ami risquait d'être longue.

22.

En arrivant devant la vieille bâtisse datant du début du 20^{ième} siècle, Patricia et Chris furent abasourdis par le nombre de journalistes agglutinés derrière la barrière de sécurité. Comment les médias avaient-ils pu être prévenus aussi vite ? L'immeuble était situé en banlieue de la petite ville de Guelph, dans un quartier à la fois populaire et animé. Toutefois, le bâtiment au crépi grisâtre avait été construit en retrait des autres habitations environnantes. Erigée sur une petite colline, la construction ne comptait aucune autre résidence à moins de huit cent mètres, ce qui, vu de loin, lui donnait légèrement des allures de manoir hanté. Après avoir montré leur plaque d'enquêteur aux deux agents postés dans le hall d'entrée, ils se frayèrent un chemin à travers le ballet silencieux des scientifiques en combinaisons blanches. Patricia réalisa avec tristesse que cette image était devenue un peu trop familière au cours de ces dernières semaines. L'officier de liaison de la police locale vint à leur rencontre. De petite taille, le visage blême, marqué par des cernes bleus-violacés et une barbe de trois

jours, l'homme semblait être né fatigué. Il leur tendit une main apathique et moite.

- Bonjour inspecteurs, sergent Carus, c'est moi qui vous ai prévenu. La victime se trouve dans la chambre. Elle s'appelle Clarisse Pevin, trente-deux ans. Selon ses rapports médicaux, elle était enceinte de plus de six mois. Elle travaillait dans une des activités touristiques bien connue de la région « Le sanctuaire des ânes ». On a contacté son responsable. Il nous a confirmé qu'elle était venue travailler aujourd'hui et qu'elle avait quitté la ferme vers 19h, comme tous les jours.

Patricia parcourut des yeux le petit salon : un sofa Ikea deux places, un écran de télévision encore allumé, une table basse en verre opaque, où séjournaient les restes d'un repas inachevé.

- Qui vous a prévenu ? demanda Chris en s'approchant de la cuisine.

- C'est la voisine du dessous, madame Reno. Elle habite l'immeuble depuis 1968. Selon son témoignage, elle était partie s'étendre dans sa chambre un peu avant 21h lorsqu'elle a entendu un bruit sourd, comme un objet massif s'écraser sur le plancher, juste au-dessus de son lit.

- Et elle vous a appelé directement ? juste pour un bruit d'objet qui tombe ? interrogea Patricia surprise.

- Nous n'avons pas encore recueilli son témoignage complet. En fait, nous avons préféré vous attendre avant

d'aller plus loin avec elle. Dès que vous souhaiterez l'interroger, faites-le moi savoir et je vous accompagne.

- Merci pour le débrief sergent, on va jeter un œil nous même à partir d'ici, lança Patricia en se dirigeant vers la chambre à coucher.

- A votre service, inspectrice. Je vous attends dans le hall.

Le cadavre, complètement nu, était allongé sur un lit deux places, les bras et les jambes attachés à l'armature en métal. La quantité de sang répandue était si impressionnante que l'on peinait à trouver une portion de draps blanc non souillée. La peau du ventre arrondi était délicatement découpée et arrachée. De la même façon que pour les précédentes victimes, le visage était réduit à l'état de bouillie. Les coups avaient été portés avec une telle violence que même la boîte crânienne était défoncée. Patricia observa avec attention les bouts de cervelle éparpillée sur l'oreiller.

- Il n'y est pas allé de main morte cette fois-ci. On dirait qu'il cherchait à lui pulvériser la tête. Bon sang ! comment peut-on s'acharner sur quelqu'un de la sorte ?

Chris jeta un œil à travers la fenêtre de la chambre.

- Même si l'immeuble est à l'écart des autres habitations du quartier, il a pris plus de risque que lors des crimes précédents. C'est la première fois que le meurtre a lieu dans une habitation collective. Tu penses que c'est le même homme que pour Veronica Lingston ?

- C'est effectivement curieux cette soudaine prise de risque. J'ai bien une hypothèse mais j'ai besoin d'un peu plus d'éléments pour la confirmer.

- Patricia, c'est moi Chris, tu te souviens ? Allez c'est quoi ton idée ?

- Si on part du principe que le meurtre de Lingston est l'œuvre d'un copycat et que celui-ci a été exécuté par le même tueur que pour les deux premiers, alors ça expliquerait deux choses ; le délai aussi court entre les deux derniers homicides ainsi que le choix de cette habitation, beaucoup moins tranquille que pour les deux autres.

- Je vois à peu près où tu veux en venir mais tu ne pourrais pas développer un tout petit peu.

- Supposons que notre *serial killer* numéro un apprend qu'une personne a tenté de reproduire son œuvre dans le meurtre de Lingston. Furieux, il se lance rapidement à la recherche de sa nouvelle victime pour pouvoir déverser sa colère et faire savoir au monde que lui seul est le véritable artiste. Mais le souci est qu'il agit dans la précipitation et ne prend pas assez de temps pour trouver sa proie idéale. Bien que ne vivant pas dans une zone isolée, il jette son dévolu sur Clarisse Pevin et modifie partiellement son mode opératoire.

Après un moment de réflexion, Chris la regarda d'un air pensif.

- Ça se tient effectivement. Reste à prouver que l'on a affaire au même tueur que pour les deux premiers meurtres.

- Je pense que c'est le moment d'avoir une petite discussion avec la voisine, cette madame Reno.

Accoudés sur une petite table en formica située au centre d'une étroite cuisine surchargée en tasses de porcelaine et boîtes métalliques aux noms d'aromates exotiques, les deux inspecteurs attendaient patiemment que la vieille dame finisse de s'activer dans ses casseroles.

- Voilà pour vous inspecteur, et voilà pour vous mademoiselle, annonça fièrement la retraitée en leur tendant une tasse de café noir brûlant, accompagnée d'une assiette de pâtisseries orientales.

Patricia ne releva pas le « mademoiselle ». Cela la fit même sourire de constater que le choc des générations était toujours d'actualité. Un demi-siècle d'écart entre elles laissait forcément un fossé énorme dans la façon de considérer la femme dans la société.

Chris la remercia et décida de démarrer la conversation par une opération de séduction.

- Vous avez un bien bel appartement madame. Ça a dû vous prendre une éternité pour rassembler d'aussi belles pièces de collection.

- Alors là inspecteur, vous ne croyez pas si bien dire ! J'ai passé les vingt dernières années dans toutes les brocantes de la ville à chiner dans l'espoir de découvrir ces

magnifiques antiquités. Vous voyez cette statuette en bronze sur la cheminée ? un artiste inconnu de la fin du siècle dernier. Pensez-vous que les gens aient jamais remarqué son talent, son génie ? Bien sûr que non !

Après une bonne dizaine de minutes de visite guidée et de flatteries en tous genre, Patricia décida qu'il était temps d'aller à la pêche aux informations.

- Madame, étiez-vous proche de Clarisse Pevin ?

- Clarisse était une fille adorable. Je n'arrive toujours pas à croire qu'elle soit morte. C'est monstrueux. Elle était si gentille, toujours à rendre service. Même quand son copain l'a quitté après l'avoir mise enceinte, elle n'est jamais devenue aigrie ou triste. Toujours un mot gentil, un geste attentionné...

- Je vois dit-elle, en regardant son coéquipier. Nous sommes justement ici pour mettre la main sur ce meurtrier et l'empêcher de commettre d'autres crimes. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ce que vous avez vu ou entendu ce soir ?

- Comme je l'ai déjà dit à vos collègues, je venais de m'allonger dans mon lit avec une tisane aux fruits rouges et mon hebdomadaire culinaire « *le petit gastronome* », vous connaissez ?

- Jamais entendu parler, répondit Patricia en souriant poliment, malgré le pressentiment que cet interrogatoire allait durer une éternité.

- Vous devriez vraiment vous abonner ! Ils ont une recette de tarte aux prunes absolument fantastique ! Mais où en étais-je ?

- Vous venez de vous étendre dans votre lit ... reprit Chris patiemment.

- Exactement. C'est à ce moment-là que j'ai entendu comme un grand boum au-dessus de ma tête, puis plus rien. J'ai trouvé cela d'autant plus curieux qu'on ne distinguait même plus le bruit de ses pas sur le parquet. C'est un vieil immeuble vous savez, et malheureusement les sols et les plafonds ne sont pas très épais et laissent passer le moindre son.

- Donc vous vous êtes relevée et vous avez décidé d'appeler la police ?

- Pas du tout. Je me suis levée, j'ai pris mon téléphone pour composer le numéro de Clarisse. J'ai laissé sonner un long moment mais elle n'a pas répondu. Je me suis inquiétée et je suis montée cogner à sa porte.

- Et c'est à ce moment-là que vous nous avez contacté ?

- Non, je suis redescendue chez moi pour aller dormir. Sur le moment je me suis dit qu'elle avait peut-être décidé de dormir avec des bouchons anti-bruit dans les oreilles. Après tout, de temps à autre, on a besoin d'être tranquille, avec aucune envie de parler à qui que ce soit. Avant de rentrer, je suis descendue au rez-de-chaussée déposer mes

poubelles. Et c'est en remontant que je l'ai entraperçu ; une silhouette furtive en haut des escaliers.

Patricia tressaillit, tous ses sens en alerte.

- Qu'avez-vous vu exactement, Madame Reno ?

- Et bien lorsque je suis arrivée sur mon pallier, j'ai entendu des pas dans l'escalier. En levant la tête, j'ai aperçu une forme sombre qui se déplaçait rapidement en direction du dernier étage, celui qui donne sur la cour supérieure de l'immeuble. Je vous avouerais que j'ai eu très peur et j'ai immédiatement composé le 9-1-1.

- Merci beaucoup pour votre aide Mme Reno, vos informations nous ont été très utiles.

Les deux inspecteurs saluèrent la retraitée et gravirent les escaliers jusqu'au dernier étage. Ils se retrouvèrent devant une porte métallique entrouverte.

- Regarde, il a forcé le verrou et fait sortir le cylindre de sa gaine, commenta Chris en désignant le système d'ouverture sur le sol en ciment.

Sur le toit de l'immeuble, le calme régnait. Seuls les roulements d'un vieux système de ventilation usé et le grésillement d'un transformateur électrique d'un autre âge couvraient le charivari de la foule amassée sept étages plus bas. Après avoir terminé l'inspection de la plateforme bétonnée et cernée d'un muret de protection, Chris retourna près de la porte où Patricia l'attendait.

- Pas la moindre trace et aucun accès extérieur. A moins que l'on ait affaire à un alpiniste chevronné, il y a très peu de chance que l'assassin soit arrivé ou parti par le toit.

- Il est pourtant venu ici, ça ne fait aucun doute, lança Patricia agacée par le manque d'indices.

Quelque peu désabusés, les deux inspecteurs quittèrent la plateforme extérieure en laissant un technicien effectuer quelques prélèvements. Arrivés sur le palier de l'avant dernier étage, Chris se figea.

- Tu vois ce que je vois ? souffla-t-il à Patricia en dirigeant son regard sur la porte d'un des deux seuls appartements de l'étage.

Ils s'approchèrent du seuil et examinèrent plus attentivement l'objet.

- C'est quoi exactement ce truc ? demanda Patricia intriguée.

- C'est un interphone-visiophone wifi avec détection de mouvement. J'ai installé le même modèle chez ma sœur, dans leur maison de campagne. Si quelqu'un passe dans le champ de la caméra, le système se déclenche et enregistre instantanément les images. Il faut juste espérer qu'il fonctionne et que le propriétaire l'ait activé.

- Et bien, il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit-elle en appuyant sur le bouton de l'interphone.

Une voix fluette et déformée par l'appareil leur répondit.

- C'est pour quoi ?

- Police criminelle, annonça Patricia en positionnant sa plaque devant la caméra. Nous souhaiterions vous posez quelques questions.

Après un moment d'hésitation, la réponse leur parvint.

- Une petite seconde s'il vous plaît.

La porte s'ouvrit sur un jeune homme au corps sec et allongé. Vêtu uniquement d'un short, tee-shirt et sandalettes, le garçon avait l'allure d'un adolescent prépubère que l'on vient de surprendre en plein visionnage de film pornographique. Derrière ses lunettes à double foyer, son regard affichait une certaine inquiétude.

- Bonsoir inspecteurs, que puis-je faire pour vous ? demanda dit-il d'une voix tremblante.

- On aimerait savoir si votre visiophone ici présent était activé en mode détecteur de mouvement aujourd'hui, demanda Chris en désignant la caméra sur le côté de la porte.

- Euh je crois bien que oui... balbutia-t-il en saisissant son smartphone dans la poche. Une petite seconde, je vérifie.

Partagé entre espoir et appréhension, Patricia et Chris observèrent le jeune homme releva la tête.

- Oui, le détecteur de mouvement était en mode actif. La caméra a enregistré une dizaine de séquences. C'est

curieux, d'habitude je n'en ai pas plus de quatre ou cinq par jour. Sûrement des gosses qui sont montés s'amuser dans les escaliers.

- Pouvons-nous voir ces séquences ?

- Pas de souci, répondit-il d'un ton plus confiant, en tendant le téléphone à Chris. Tenez, vous avez juste à appuyer sur « Play ».

Les deux inspecteurs firent défiler les petits clips. Les premiers avaient été enregistrés tôt le matin et montraient le jeune homme et sa voisine de palier en train de sortir de chez eux. Chris lança le suivant. Il ne durait que quelques secondes. On apercevait une silhouette gravir prestement les escaliers et se diriger en direction des étages supérieurs. L'image ne révélait rien de précis si ce n'est que la personne était vêtue de noir et portait une capuche. Cette séquence avait été prise à 14h32, soit près de 6 heures avant le meurtre. Les deux petits films qui lui succédaient, montraient le retour de la voisine ainsi que celui du jeune homme en fin d'après-midi. Le suivant avait été pris à 20h47. On retrouvait la même silhouette informe et sombre, mais qui se déplaçait dans la direction opposée. Sur l'avant dernière séquence le tueur présumé remontait de nouveau vers le toit, sans aucun plan permettant de visualiser ses traits. Patricia ne put s'empêcher de pousser un grognement en signe d'agacement.

- Je ne peux pas croire qu'on soit maudit à ce point-là, maugréa-elle.

Chris lança le dernier clip, enregistré à 21h23. On retrouvait de nouveau la silhouette informe se diriger dans le sens de la descente et disparaître du champ de la caméra. Patricia lâcha un juron qui mit le jeune locataire mal à l'aise.

- Regarde, la séquence n'est pas terminée, souffla Chris tendu.

La silhouette réapparut, et s'immobilisa quelques instants en position accroupie au bord de la cage d'escalier. La personne jeta des regards furtifs en direction des étages inférieurs comme dans l'attente d'un signal. Avant de redescendre, elle dirigea brièvement son regard vers la caméra. Bien que le visage soit en partie recouvert par la capuche, le doute n'était plus permis. Chris resta sans voix.

- On te tient ma cocotte, lança Patricia en fixant le regard sombre de la tueuse.

23.

Megan fut réveillée par le brassement de l'air provoqué par le mouvement des larges pales en bois d'un ventilateur de plafond. Le bruit raisonnait dans sa tête comme le tambour d'une machine à laver. L'air épais et tiède qui se déplaçait lentement dans la pièce permettait tout juste de se maintenir à la limite de l'asphyxier. Un rayon de soleil agressa ses paupières et la força à sortir de sa léthargie. Son regard se dirigea vers le toit en chaume, puis descendit vers les murs ocre constitués de boue séchée et de paille broyée. A proximité de la porte en bambous taillés, elle aperçut une table en bois des plus rustique encadrée par deux tabourets sculptés dans des souches de tamariniers. Au dehors, elle entendit les aboiements d'un chien et le grondement d'un moteur identique au bruit d'une tondeuse à gazon. Elle essaya de se redresser mais la blessure à la tête lui fit l'effet d'un coup de massue. Elle porta la main à sa nuque et sentit les contours d'un pansement propre.

- Tu ne devrais pas te lever petite...

Megan tourna la tête de l'autre côté du lit. Une dame au visage rond et coiffée d'un turban multicolore était assise sur le sol. Elle portait une longue djellaba africaine qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Tout en se ventilant le visage avec une feuille de bananier, elle concassait de petits pépins de couleur marron clair, identiques à des graines de sésame.

- Ta blessure s'est refermée mais tu as souffert de déshydratation. Il faut que tu boives régulièrement.

Elle s'assit près d'elle et lui tendit une chope d'eau claire fabriquée dans une écorce de noix de coco.

- Où suis-je ? demanda-t-elle faiblement.

La femme la regarda avec compassion mais ne répondit pas.

- J'ai changé ton pansement ce matin et je t'ai apporté des vêtements propres. Si tu as besoin de te nettoyer, il y a un sceau juste ici. Économise l'eau pour ta toilette. Les sceaux ne sont remplis que tous les trois jours. Tu as de quoi manger sur la table. Je repasserai en fin de journée.

L'imposante dame se leva et se dirigea vers la sortie sans se retourner.

- Comment vous appelez vous ?

- Je me nomme Kamara, mais tout le monde ici m'appelle mama Ti.

- Attendez je vous en prie, implora-t-elle. Pour quelle raison me font-ils subir ça ?

Le regard ambiguë et profond que lui rendit l'africaine lui donna un frisson dans le dos.

- Je me suis posée la même question il y a plus de dix ans. Je n'ai toujours pas de réponse, répondit-elle d'une voix dénuée d'émotion.

Elle disparut au dehors sans plus d'explication. Un sentiment d'abandon et de solitude envahit la jeune fille. Pourquoi elle ? Pourquoi avaient-ils tué sa mère ? Est-ce que son père était à sa recherche ? Tant de questions sans réponse. Avec son corps meurtri, un profond épuisement et un immense désespoir, elle puisa au plus profond de son âme la force nécessaire pour continuer. Sa mère aurait voulu qu'elle vive et elle devait au moins lui accorder cette dernière volonté. Elle se leva et enfila la djellaba aux motifs fleuris posée près de son lit. Elle se dirigea vers la petite lucarne située près de la porte. Au dehors, les rayons du soleil irradiaient la canopée des immenses acacias. Devant ses yeux, une vingtaine de chaumières semblables à la sienne, formaient un demi arc de cercle. Plusieurs femmes, pour la plupart des jeunes filles d'environ son âge, s'activaient à leurs tâches quotidiennes. Megan se décida à sortir et se dirigea vers un petit groupe d'adolescentes abritées sous les feuilles d'un bananier. Elles semblaient occupées à traire des chèvres. Lorsqu'elles virent Megan s'approcher, elles se figèrent et la regardèrent comme si elle débarquait d'une autre planète.

- Bonjour, lança-t-elle en levant la main.

Une des filles se leva et fit un pas dans sa direction.

- Tu es une blanche ! tu ne devrais pas être ici ?

Ce furent les seuls mots que l'adolescente aux longues tresses prononça.

Megan resta interdite pas l'étrangeté de la question. Voyant l'incompréhension sur le visage de la nouvelle, la plus âgée des trois se leva à son tour et prit la parole.

- Ne fais pas attention à Kassima, elle parle toujours sans réfléchir. Moi c'est Cherifa et voici ma petite sœur Nafissa. Kassima ne comprend pas comment une occidentale a pu se retrouver emprisonnée dans un village tel que celui-là.

- Je m'appelle Megan. Mais où sommes-nous exactement et quel est cet endroit ?

- Nous sommes dans un camp d'esclaves dirigé par Kalim Charid, le chef du nord des soldats de Boko Haram. Tu viens de quel pays ? Tu as un drôle d'accent.

- Je suis Canadienne et je ne sais vraiment pas pourquoi on m'a amené ici.

Cherifa s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule.

- Aucune d'entre nous ne devrait être ici, crois-moi. Ma petite sœur et moi habitions avec notre mère dans un village un peu plus grand que celui-ci. Un matin comme tous les autres, nous nous rendions à l'école quand des hommes en

uniforme, accompagnés de jeunes garçons, sont arrivés en camions. Ils étaient armés de mitraillettes et de machettes. Sans aucune explication, ils sont entrés directement dans l'école et l'ont incendiée. Ensuite ils ont attrapé notre instituteur, Mr Kaali, et l'ont forcé à se mettre nu sur la place du village. Un garçon un peu plus jeune que toi a saisi un bidon d'essence et l'a déversé sur son lui. Lorsque l'enfant a craqué une allumette et que le corps de Mr Kaali a commencé à s'embraser, Nafissa et moi avons couru en direction de notre maison. Mais quand nous sommes arrivées, il était déjà trop tard. Les soldats étaient déjà là. Nous avons entendu notre mère crier et appeler à l'aide, puis plus rien. L'instant d'après la porte s'est ouverte. Elle est apparue vacillante, le visage en sang. Lorsqu'elle nous a vues, elle a crié « Fuyez sans vous retourner ! vite ! » mais un jeune garçon a surgi derrière elle et lui a tiré un coup de fusil à bout portant. Ensuite ils ont tué tous les hommes du village, violé leurs femmes et capturé les plus jeunes.

A l'écoute de ces horreurs, Megan blêmit. Était-il possible que des êtres humains puissent être aussi cruels.

- Je ne sais pas pourquoi tu es là, avec nous. Mais s'ils t'ont fait venir de si loin, c'est que tu dois avoir de la valeur pour eux et...

Cherifa n'acheva pas sa phrase.

- Un des gardes se dirige vers nous. Je le connais, il s'appelle Mohammed, c'est un psychopathe et un vicieux. Ne montre pas que tu as peur, c'est ce qui l'excite le plus.

Vêtu d'un treillis kaki maculé de tâches, un homme au physique sec et au visage émacié s'approcha du petit groupe. Sa tête partiellement drapée d'un foulard rouge et blanc laissait deviner un nez aquilin monté de deux yeux globuleux engoncés dans une arcade sourcilière protubérante. Deux bandoulières de cartouches en croix ornaient fièrement son buste. En arrivant à leur niveau, il pointa son AK47 sur Megan.

- Tu es la blanche dont tout le monde parle, lui dit-il en la scrutant de la tête au pied avec un air de dégoût. - Tu es un peu plus vieille que ce que j'imaginai. Je suis certain que tu as déjà connu beaucoup d'hommes dans ton pays. Tu dois être totalement souillée et indigne des enfants d'Allah. Dès que notre chef en aura fini avec toi, tu pourras peut-être nous distraire, mes frères et moi.

Megan n'eut pas la force de refouler les larmes qui lui montaient aux yeux. La boule qui se forma dans sa gorge l'empêcha de déglutir. Elle ne comprenait pas bien les propos de cet homme mais son regard plein de dédain et de cruauté suffit à la terrifier.

- Retournez à votre travail bande de paresseuses, aboya-t-il en direction des autres. Vous vous croyez dans un camp de vacances ? Toi la blanche, tu vas retourner dans ta case et tu n'en sortiras que lorsqu'on t'y autorisera.

Tout en pointant son arme sur Megan, il lui indiqua la direction et la suivit jusqu'au seuil de la mesure. Lorsqu'elle fut à l'intérieur, elle l'entendit cadénasser la porte et repartir. A nouveau seule, elle laissa enfin sortir ses

larmes et sanglota longtemps, allongée sur sa couche rustique et inconfortable. Recroquevillée sur elle-même, la fatigue eut finalement raison de sa tristesse. Elle s'endormit profondément. Lorsque la porte s'ouvrit, la nuit étoilée recouvrait la jungle environnante. Au loin, les cris d'animaux sauvages rendaient l'atmosphère lugubre et inquiétante. Mama Ti pénétra dans la maisonnette, une casserole fumante dans les mains.

- Comment te sens-tu petite ? lui demanda-t-elle d'un ton dénué d'empathie. Fais-moi voir cette blessure à la tête.

Après avoir déposé la casserole sur la table, elle sortit de sa petite bourse en bandoulière un morceau de coton imbibé d'alcool et un pansement propre. Megan ne s'était pas retournée depuis son arrivée. Mama Ti s'assit auprès d'elle et s'occupa de sa blessure. Une fois le travail terminé, elle se leva et se dirigea vers la sortie. Avant de fermer la porte elle se retourna et s'adressa à la jeune canadienne.

- Un conseil ma petite, lorsque tu te retrouveras avec le chef du village, ne résiste pas. Laisse-toi faire sinon ce n'en sera que plus douloureux.

A l'écoute de ces mots, Megan tressaillit. Au fond d'elle, l'angoisse reprenait le contrôle de son corps. Elle sentait la terreur se réveiller, s'immiscer progressivement dans son esprit. Malgré cela, elle serra les poings et se redressa. Il n'était pas question de les laisser gagner une fois de plus. Elle était épuisée de vivre dans la crainte. Elle se fit la promesse qu'à partir de cet instant, elle combattrait cette peur insidieuse qui lui dévorait les entrailles. Quoiqu'ils lui

fassent subir, elle ne montrerait aucun signe de faiblesse. C'était sa seule stratégie de défense, son unique mode de survie et elle s'y tiendrait, quoiqu'il advienne.

24.

Assis sur le capot d'une vieille jeep ayant appartenu à un capitaine de l'armée Nigérienne, Kalim Charid observait les volutes de fumée se former au-dessus des toits en chaume. Les flammes avaient atteint leur apogée et commençaient à perdre de leur vigueur. Seuls les cris des villageois effrayés et agonisants perçaient le silence inquiétant de leur profonde intensité. Son regard se porta sur le petit Yusuf. Du haut de ses neuf ans, il montrait déjà une violence et une détermination qui n'avaient rien à envier à ses aînés. Il venait de faire sortir de chez lui un homme d'âge mur et l'avait obligé à se mettre à genoux. Il leva sa machette et frappa au milieu du crane, sans afficher la moindre émotion. Une vraie machine. La formation de ces jeunes recrues avait porté ses fruits. Cette image lui rappela l'époque où il avait lui-même été initié au Jihad. A la différence de la plupart de ces enfants, lui était né dans une famille profondément musulmane. Son père lui avait inculqué sa propre interprétation du Coran. Il lui avait appris à haïr le monde occidental comme étant le mal absolu, à mépriser l'éducation et l'instruction, tout

particulièrement celle dispensée aux femmes. Il avait tout juste treize ans lorsque sa famille avait été dans l'obligation de fuir leur domicile. Des conflits entre rebelles et militaires avaient provoqué des centaines de victimes dans une ville mitoyenne. Les habitants de son village, de confession majoritairement protestante, avaient pris peur et avaient subitement décidé d'expulser tous les musulmans. Dans l'obligation de partir dans la précipitation, ils n'avaient emporté que quelques affaires et très peu de nourriture. Après cinq jours de marche épuisante à travers la jungle, sa mère était tombée très malade, terrassée par une forte fièvre. Dans l'impossibilité d'avancer, ils avaient bivouaqué près d'une rivière, espérant qu'elle se rétablisse rapidement. Toutefois, après plus de trois jours, son état s'était empiré. Son père lui avait alors ordonné de prendre soin d'elle et de sa petite sœur de cinq ans pendant qu'il allait chercher de l'aide. Peu de temps après son départ, trois hommes, sans doute alertés par les gémissements de sa mère, étaient apparus. Armés de fusils et de coupe-coupe, ils faisaient partie d'une milice locale antimusulmans. Il ne leur avait fallu que quelques instants pour comprendre qu'ils ne priaient pas le même dieu. Sans plus d'explication, ils les avaient fait mettre à genoux pour les exécuter. Sa mère et sa petite sœur furent décapitées devant ses yeux. Lorsque vint son tour, il avait fermé les yeux, pressé d'en finir. C'est alors que des coups de feu avaient retenti. Le bourreau s'était effondré devant lui, une balle dans la tête. Les deux autres avaient juste eu le temps de se mettre à couvert et de répliquer en direction de l'assaillant. Profitant de ce bref moment de répit, il s'était glissé sous une vieille souche d'acacia et avait rampé dans

les ronces et les arbustes jusqu'à se mettre hors de portée du combat. C'est à ce moment qu'il avait entendu son père crier au loin « Sauve toi Kalim ! ». Au lieu de suivre son conseil, il était revenu sur ses pas pour lui venir en aide. Mais lorsqu'il arriva, il était déjà trop tard. Son père avait été touché à l'épaule. Les deux hommes s'étaient jetés immédiatement sur lui et l'avaient égorgé comme un mouton. L'instant d'après, les assassins étaient repartis sans prendre le temps d'embarquer le corps de leur homme.

Dans la solitude de la jungle, il s'était occupé de la sépulture de ses parents et de sa sœur afin qu'ils reposent en paix pour l'éternité. Après leur avoir fait ses adieux, il avait pris la direction du nord pour rejoindre son oncle Kirah. Le frère aîné de son père habitait un petit village près de Chibok et commandait une armée de rebelles. La position de son oncle lui avait rapidement permis de se mêler au conflit sanguinaire qui sévissait dans le Nord et par la même occasion d'étancher sa soif de vengeance. Il n'était qu'un adolescent lorsqu'il avait rejoint le rang des légions de Boko Haram sous le commandement du vénéré leader Mohammed Yusuf. Mais sa rage intérieure en avait fait l'un des guerriers les plus impitoyables. Le chef suprême avait remarqué très vite ses talents de meneur et de destructeur. Après cinq années de combats incessants, d'assassinats sanguinaires, d'enlèvements et de plusieurs attentats à la bombe, il avait pris la tête d'un des plus gros bastions des forces rebelles de la province de Kalulua.

L'explosion de l'église située en plein centre du village le ramena à l'instant présent. Il était temps de rentrer au camp. Ses hommes avaient capturé une quinzaine de jeunes filles dont la plupart étaient encore vierges. Il avait promis à Marmoud de lui ramener au moins une dizaine de femmes-enfants non souillées. Ce dernier menait un groupe armé important au nord de Baga et l'avait récemment aidé à repousser une attaque organisée par l'armée Nigérienne et les forces de l'Otan. Cela valait bien quelques récompenses. Sous son commandement, ses propres hommes ne présentaient aucune vocation pour le mariage et encore moins avec une esclave. Pour eux, ces créatures malsaines n'étaient là que pour les divertir et assouvir leur plaisir.

Ibrahim, son bras droit, s'approcha en trotinant.

- Chef, nous avons trouvé une caisse remplie de Kalachnikov, de grenades et autres armes de poing. Les renseignements étaient corrects. Ces gens sont bien des miliciens à la solde de l'armée régulière.

Derrière le verre fumé de ses ray-ban, Kalim Charid lança un dernier regard en direction des centaines de cadavres gisant sur la terre chaude souillée de sang. Il mit la main dans la poche intérieure de sa veste militaire et en sortit un énorme Montecristo. A l'aide de ses dents, il arracha l'extrémité arrondie du cigare cubain et l'alluma avec son zippo en argent. Après avoir tiré quelques bouffées de fumée salvatrice, il s'adressa enfin à son second.

- Est-ce que tu t'es occupé de ce que je t'ai demandé ?

- Oui Chef, on a pendu tous les enfants de moins de cinq ans sur les branches du grand baobab situé à l'entrée du village.

- Parfait. Le message devrait mieux passer maintenant. Tu peux rappeler nos hommes, on s'en va.

25.

Immergée dans un demi sommeil agité, Megan sentit une main parcourir le haut de son corps. Elle leva péniblement les paupières et son regard tomba sur le visage décharné de Mohammed, le garde qui l'avait reconduite plutôt dans le bungalow. Elle se redressa brusquement. Il la saisit violemment par les cheveux et posa une main rugueuse sur sa bouche pour l'obliger à garder le silence.

- Tu vas rester calme sinon je serais obligé de te faire du mal. Je veux juste qu'on apprenne à se connaître un peu mieux tous les deux. Ne me dis pas qu'une petite blanche comme toi n'a pas envie de goûter aux charmes de l'Afrique.

Megan sentit son cœur cogner dans sa poitrine. L'odeur de l'homme, la sueur sur sa peau et son regard vicieux lui donnaient la nausée. Elle n'était pas certaine de bien comprendre ses intentions mais elle devina que ce qu'il voulait était d'ordre sexuel. Elle sentit le foyer de la peur se réveiller au fond de son ventre. Non, pas cette fois. Elle ne laisserait plus la terreur lui dicter ses actions. Plus jamais.

La main droite toujours posée sur sa bouche, l'homme glissa l'autre main entre ses jambes nues et remonta lentement à l'intérieur de ses cuisses. Megan ouvrit la bouche pour laisser entrer un de ses doigts et passa sa langue dessus. Le garde, agréablement surpris par cette réaction inattendue, se laissa faire. Aussi soudainement qu'un cobra plongeant sur sa proie, elle mordit son doigt à pleine dent. Le garde poussa un cri de douleur tout en tentant de retirer sa main. Au lieu de desserrer la mâchoire, elle broya l'os jusqu'à sentir le goût du sang dans la bouche. Au même instant, elle saisit la jarre en terre cuite posée près de son lit et le frappa au front. Tout en hurlant, celui-ci bascula en arrière et s'étala sur le dos. Megan profita de ce bref instant pour s'élancer vers la porte. Elle n'eut pas le temps de l'atteindre. L'homme lui saisit la cheville et la fit chavirer à son tour. Elle tomba face contre terre sur le sol poussiéreux. Malgré sa souffrance, l'homme se traîna jusqu'à elle et lui grimpa dessus et l'immobilisa. Allongée sur le ventre, Megan sentit le poids de l'homme sur son dos bloquer sa respiration.

- Tu m'as bouffé le doigt espèce de salope ! Je te jure que tu vas me le payer.

L'homme remonta le bas de sa robe et arracha violemment ses sous-vêtements. Au même moment la porte s'ouvrit sur Mama Ti. Avec des yeux de fou et de la bave au bord des lèvres il dévisagea l'intruse.

- Tire-toi d'ici vieille sorcière ! ce n'est pas tes oignons.

Sans même jeter un regard sur Megan, elle lui parla d'une voix calme et posée.

- Je te rappelle juste que le chef a ordonné de ne pas toucher à la petite blanche. Celui qui lui désobéira devra en répondre devant lui. Je pense que tu sais ce que cela signifie. Juste pour ton information, il devrait être de retour d'ici une dizaine de minutes. Les camions ont été aperçus dans la vallée du Croissant de Lune. Enfin, c'est toi qui décides.

Les yeux exorbités par la colère et la douleur, l'homme se redressa. Il savait ce qu'il en coûtait de désobéir à Kalim Charid. A regret, il se dirigea vers la sortie. Avant de disparaître, il regarda Megan toujours allongée sur le sol.

- Je n'en ai pas fini avec toi. On va se revoir tous les deux et tu me supplieras de t'achever !

Dès qu'il disparut, Mama Ti aida la jeune fille à se mettre sur le lit. Elle prit un morceau de tissu humide et lui essuya le visage barbouillé de sang.

- Cet homme est un véritable monstre. Tu devrais essayer de l'éviter le plus possible. Il n'est pas près d'oublier ce que tu lui as fait.

Megan regarda l'africaine dans les yeux. Cette dernière fut surprise par l'intensité du regard de la jeune fille. Ce n'était plus l'expression apeurée de la petite fille terrorisée de la veille. Elle pouvait y lire une détermination et une force qui l'impressionna.

- La prochaine fois, il devra me tuer.

Ce furent les seuls mots qu'elle formula. Soudain, une certaine agitation se fit entendre à l'extérieur. Un bruit de moteur de camion avait remplacé la mélodie nocturne de la jungle. La porte du bungalow s'ouvrit sur deux hommes en uniforme. Sans un mot, ils saisirent Megan brutalement et la conduisirent sur la place du village. Les phares puissants des véhicules éblouissaient quiconque se trouvait dans leur direction. Soutenue par les deux colosses, l'adolescente touchait à peine le sol par la pointe des pieds. Malgré la lumière aveuglante, elle distingua une silhouette s'approcher. Lorsque l'homme fut assez près, elle put observer les traits de son visage. Il avait le crâne rasé, un petit bouc et portait des lunettes sombres. De taille moyenne, il n'avait rien d'un géant du genre de ceux qu'elle avait aperçus parmi les gardes. Son corps sec et longiligne dépareillait avec ses joues arrondies, ses lèvres charnues et sa voix chaude et suave.

- Alors c'est toi la fameuse petite blanche dont je dois prendre soin. Comment t'appelles-tu déjà ? Ah oui, Megan Lingston. Je ne sais pas exactement ce que tu as fait et je m'en contrefous. Tu vas voir, tu vas te plaire ici. Je suis sûr que nous allons passer quelques moments très agréables.

L'attroupement autour d'eux partit d'un rire disgracieux et moqueur. L'homme leva la main et le silence revint aussitôt.

- Tu n'as pas l'air très bavarde pour une occidentale. J'ai appris que le jeune Youssef est mort durant sa mission qui

était de te ramener au village. Bien que ce soit la morsure d'un mamba qui l'ai emporté, il semblerait que son oncle t'en veuille particulièrement. Mais nous reparlerons de ça tranquillement demain.

Kalim Charid fit un geste et les deux gardes la raccompagnèrent dans sa cahutte. Lorsqu'ils refermèrent la porte, l'éclat brillant d'un objet coincé sous le petit tapis du seuil de l'entrée attira son attention. Elle se baissa et saisit la lame d'un couteau rétractable de type opinel. Il était sans doute tombé de la poche de son agresseur. Elle le glissa immédiatement sous le matelas de son lit, persuadée d'avoir à s'en servir très prochainement.

26.

Hormis une vingtaine de kilos supplémentaire, Tim Clark était toujours égal à lui-même. Dès qu'il vit le véhicule de Dany s'approcher, il fit coulisser l'épais rideau métallique et laissa la Honda Civic rouler jusqu'au fond du vaste entrepôt. Le bâtiment était une ancienne aciérie dont les propriétaires avaient mis la clé sous la porte un an auparavant pour cause de dépôt de bilan. La récente crise économique n'avait pas épargné l'industrie sidérurgique et de nombreuses usines avaient été obligées de fermer leurs portes, laissant parfois tout un système de production opérationnel, comme ici. Hauts fourneaux et fours à fusion, augets et poches en acier inoxydable, système de désulfuration, tous les équipements étaient fonctionnels et en parfait état de marche. Dans un bruit de roulement à bille, le rideau de fer se referma, les coupant de la lumière du soleil. Tim se dirigea vers Dany, toujours assis sur le siège conducteur. Après avoir récupéré la mallette contenant le fusil d'assaut ainsi que les affaires du sniper, il sortit du véhicule.

- Merci d'être venu Tim. Je suis désolé de t'avoir obligé à quitter précipitamment ton travail à l'hôpital mais je n'ai personne d'autre vers qui me tourner.

- Pas de souci Major, j'avais besoin de prendre un peu l'air de toute manière. Alors, il est dans le coffre notre bonhomme ?

- Oui, enfin s'il a tenu le coup. Je l'ai salement amoché. Il va falloir procéder en deux temps. Le réparer et ensuite le faire parler. Tu t'en occupes ?

- Je vais voir ce que je peux faire.

Lorsqu'ils ouvrirent le coffre, l'homme avait perdu connaissance et affichait un teint cadavérique. Tim se pencha et palpa le blessé.

- On n'a pas beaucoup de temps avant qu'il nous claque dans les pattes. La bonne nouvelle, c'est que la balle a traversé et est ressortie juste en dessous de l'omoplate. La mauvaise, c'est qu'il a perdu beaucoup de sang. On va devoir le transfuser. Prends ses pieds, on va l'allonger sur cette banquette.

Après l'appel de Dany, une heure plus tôt, Tim Clark avait préparé son kit médical d'opération d'urgence ainsi que quatre poches de sang du groupe O-. Avec dextérité et rapidité, il enfonça l'aiguille pour démarrer la transfusion et s'occupa de refermer la blessure.

En regardant Tim s'activer sur le blessé, Dany repensa aux nombreuses fois où ils s'étaient retrouvés ensemble dans

des situations de ce genre, à tenter de sauver des vies mais également à en prendre.

- La plaie est cautérisée et son rythme cardiaque est revenu à la normale. A priori, le voilà sorti d'affaire. Tu me racontes maintenant ?

Dany résuma rapidement la situation, l'assassinat de sa femme, l'enlèvement de sa fille, la demande d'exécution du candidat au poste de premier ministre, et enfin la capture du tueur professionnel.

Lorsqu'il eut terminé, Tim prit quelques instants avant d'être en mesure de prononcer le moindre mot.

- Tu comprends pourquoi un peu d'aide serait la bienvenue. Je dois absolument retrouver ma fille.

- Bon Dieu Dany, je ne sais pas quoi dire. Je suis vraiment désolé. Tu peux compter sur moi à cent pour cent. Donne-moi une demi-heure et cette enflure nous dira tout ce que tu veux savoir.

Lorsque leur homme revint à lui, il commença d'abord à s'agiter nerveusement dans tous les sens pour très vite gémir de douleur avec le réveil de sa blessure encore fraîche. Dany se rapprocha de lui.

- La belle au bois dormant est de retour parmi nous. Maintenant que tu as l'air calmé, on va tenter d'avoir une petite discussion.

- Va te faire foutre, je ne sais rien, je te l'ai déjà dit, grognait-il sans même regarder Dany.

- Tu connais au moins ton nom ?

- Davy Crockett.

- Je vois. Bon, puisque tu veux jouer au plus malin, on va jouer. Tim ! tu en es où ? cria Dany.

Au loin, derrière un gigantesque panneau électrique, Tim actionna des interrupteurs de différentes couleurs.

- C'est bon, répondit-il, tout est prêt pour recevoir notre ami.

Un quart d'heure plus tard, allongé dans un haut fourneau en fonte, l'homme gesticulait dans tous les sens.

- Faites-moi sortir de la tout de suite. Vous êtes de grands malades !

Dans le plus grand silence, Tim et Dany déplacèrent la torpille revêtue de briques réfractaires dans laquelle se trouvait leur homme. Une fois qu'elle se stabilisa au-dessus de la chambre de combustion, Dany reprit la conversation.

- Ecoute moi, bien. Tu te trouves actuellement dans une marmite au-dessus d'un joli feu de camp. La chaleur va rapidement monter à plus de 2200 degrés. Au cas où tu te poserais la question, ton corps fondra bien avant d'arriver à cette température. Ce qui est pratique pour nous vu que sans corps, pas de mort, et sans mort pas de crime. Dany jeta un

rapide coup d'œil à sa montre. – Dans moins de cinq minutes tes vêtements vont s'enflammer et ta peau va commencer à fondre, Tic-tac mon pote.

- Mais vous êtes dingue ma parole ! Je suis juste un professionnel qui a exécuté une mission, c'est tout bon sang !

- Qui t'as donné la mission ?

- Je sais que dalle, je vous l'ai déjà dit !

Dany s'adressa à Tim calmement.

- Allez viens, on va prendre une bière. On n'en tirera rien de tout façon.

Lorsqu'ils commencèrent à se diriger vers la sortie, les cris du condamné s'amplifièrent.

- Attendez quoi ! je vous dis tout mais sortez-moi de ce machin. Vite, je commence à cramer !

Tim actionna un des boutons de la télécommande et la cuve se déplaça rapidement hors de portée de la chambre de combustion.

- On t'écoute, lança Tim, le doigt toujours sur le bouton. Alors c'est quoi ton petit nom ?

- Je m'appelle Tetron Lipus, mais tout le monde me surnomme NeoKill.

- NeoKill ? Merde, tu te crois dans un film de super héros ? Mais où est ce que tu es allé pêcher un surnom aussi débile ?

Dany et Tim ne purent s'empêcher de partir dans un fou-rire contagieux.

- Bien, Tetron Lipus, qui sont tes commanditaires. Sans blague même ton vrai nom il craint...

- Je ne connais pas le nom du client. Je bosse en utilisant le darknet. Je me connecte sur différents forums très spécialisés. Les gens posent toutes sortes d'offres d'emplois illégales telles que vols, kidnappings, intimidations, et bien entendu assassinats. Lorsque j'ai vu passer cette offre de mission associée à une prime de plus de deux millions et demi de dollars, j'y ai immédiatement souscrit. Je n'avais jamais vu de prime aussi élevée de toute ma carrière. Mais je n'étais pas le seul en liste, comme vous pouvez vous l'imaginer. C'est au client de faire son choix en fonction du parcours professionnel de chaque candidat. Pour faire simple, le client pose une série de questions en rapport à nos différentes missions passées. En fonction des réponses que l'on donne, le nombre d'exécutions que l'on a effectuées, notre niveau expérience et ainsi de suite, ils vous choisissent ou bien vous rejettent. Comme je commence à être un peu connu dans le milieu, avec plus de douze assassinats à mon actif, ils m'ont retenu.

- Félicitations, je serais vraiment curieux de voir ton splendide curriculum vitae mais malheureusement le temps

presse. Comment as-tu reçu les détails de la mission et surtout comment te transfèrent-ils l'argent ?

- Les détails de la mission m'ont été transmis par courrier électronique sur une messagerie du darknet appelée Tilphis.

- *Tilphis* ? Dany se retourna vers Tim. – C'est la même messagerie qu'ils ont utilisée pour me contacter. - Ensuite comment procèdent-ils pour le paiement ?

- Comme quasiment tous les transferts d'argent sur la toile. On envoie son numéro de clé personnelle cryptée sur laquelle le montant de la somme en équivalent Bitcoin est transférée. Vingt pour cent à la prise du contrat et le reste après élimination de la cible.

Dany réfléchit quelques instants. Ce type d'échange avait précisément été établi pour que les commanditaires ne puissent jamais être inquiétés ou démasqués. Il devait pourtant bien exister un moyen de remonter jusqu'à eux.

- J'imagine qu'ils attendent que tu leur fasses un compte rendu pour leur expliquer l'échec de la mission ?

- Ces types n'ont pas l'air d'être des rigolos. Je vais d'abord leur rendre leur avance et ensuite leur fournir un baratin comme quoi j'ai été surpris par un gros voisin curieux ou un truc du genre. C'est ma seule chance de ne pas me prendre un contrat sur la tête à mon tour.

- Je crois que tu n'as pas bien pigé. Là, tout de suite, ton unique problème est de te demander si on te fait fondre

comme du beurre dans une poêle à crêpe ou si tu nous aide à remonter la piste de tes commanditaires.

- C'est bon j'ai compris. Je ferai ce que vous demandez mais qui me dit que vous ne me ferez pas disparaître juste après avoir eu ce que vous recherchez.

- Ça mon pote, tu ne le sauras qu'après nous avoir aidés. A toi de voir.

Après avoir ligoté Tetron Lipus dans un coin de l'usine, Dany et Tim s'assirent autour d'une table poussiéreuse en métal poli. Dany inquiet, fit part de ses préoccupations à son ami.

- Si ce qu'il nous a raconté est exact, l'unique moyen de retracer l'identifiant de leur ordinateur est de faire appel à un petit crack de l'informatique. Le seul que je connaisse est William Caseneuve mais la dernière fois que je l'ai aperçu, il partait faire un long séjour en prison. Tu te souviens de lui ?

Tim afficha un large sourire qui surprit quelque peu Dany.

- Ça fait un bail que William n'est plus en tôle. Il bosse pour les renseignements généraux. Enfin il n'a pas eu vraiment le choix. C'était ça ou passer quinze années au placard pour avoir pénétré le réseau du Centre de la Sécurité des Télécommunications, le CST, qui, comme tu le sais, possède le même niveau de cyber sécurité et de protection que celui de nos amis américains de la NSA.

- Tu sais où le trouver ?

- Il vit à une trentaine de minutes d'ici, à la périphérie du centre-ville.

- Tu penses qu'il nous aiderait ? demanda Dany incrédule.

- Disons qu'il m'en doit une. Je l'appelle de suite.

Après une brève conversation avec Caseneuve, Tim annonça la nouvelle à Dany.

- Il est d'accord mais on doit aller chez lui. Il ne peut pas emmener tout son système informatique ici.

27.

Dès qu'ils eurent quitté l'immeuble du dernier meurtre, Patricia et Chris prirent la direction de Toronto, pressés d'exploiter les dernières preuves collectées. La pixellisation de la photo sur laquelle on devinait les traits de la tueuse obtenue à partir du système vidéo du jeune locataire était relativement médiocre. Mais Patricia comptait sur les doigts de fée de Durieux pour arranger ça. Ils venaient de quitter la ville de Guelph lorsque son téléphone à l'intérieur de sa veste vibra. Justement, quand on parle du loup...

- Durieux, du nouveau ? lâcha-t-elle laconiquement sans perdre de temps en formule de politesse.

- J'ai les résultats sur la recherche des bateaux immatriculés dans la province d'Algonquin et commençant par les lettres S et H. Dans la dizaine de noms qui en est ressortie, un seul correspond à la marque et au modèle de la photo. C'est un Dutch Kotter Kempala construit en 1979. Le nom à l'avant de la coque est SHARK. Pas très original. Il appartient à

une compagnie de location de bateau de plaisance dénommée « The Club Lake ». Je vous envoie l'adresse.

- Merci Ian. De notre côté on va te faire parvenir une séquence vidéo. Ce sont les premières images de notre tueur en série. On compte sur toi pour nous sortir un magnifique portrait.

- Je m'en charge Lieutenant.

Patricia raccrocha et prit la prochaine sortie en direction du parc d'Algonquin.

- On ne va pas au bureau ? demanda Chris en baillant ?

- Pas tout de suite. Je veux d'abord aller jeter un coup d'œil à cette barque. Il n'y a sans doute aucun lien avec le meurtre de Veronica Lingston mais je veux en avoir le cœur net.

- Tu sais qu'il est presque 6 heures du matin. Tu ne veux pas qu'on aille dormir un peu avant ?

- Tu n'as qu'à piquer un roupillon pendant que je conduis. Je te réveille quand on arrive.

- Mais à quoi tu carbures ma parole ?

Trois heures plus tard et un demi-litre de caféine dans le sang, Patricia emprunta un petit chemin pavé qui menait sur les rives du lac d'Algonquin situées à plus de cinq kilomètres du chalet des Lingston. Cette partie du parc était une des plus populaires de la région, non seulement pour la beauté de ses paysages, mais également pour ses

commerces et services nautiques. Laissant une boutique de souvenir et une supérette sur sa droite, elle aperçut la pancarte du loueur de bateaux. Elle jeta un bref regard sur son coéquipier profondément endormi. Il venait tout juste de s'arrêter de ronfler après un concert ininterrompu de deux heures. Elle lui fila un léger coup de coude sur l'épaule.

- On se réveille princesse. Franchement, la prochaine fois que je croise ta femme je lui file une médaille. Quand tu pionsces, tu fais plus de bruit qu'un moteur diesel sans catalyseur ! Et tu penseras aussi à essuyer la bave sur ton menton.

En ouvrant la porte vitrée du magasin nautique, un vent glacial leur gifla le visage. La température dans la pièce devait avoisiner les cinq degrés Celsius. La pièce blanche et aseptisée, décorée uniquement de posters de yachts glissant sur des eaux turquoise bordées de longues plages de sable fin, n'était pas sans rappeler l'ambiance chaleureuse des cabinets médicaux. Derrière un bureau en formica beige, une paire de lunettes sur le nez, un homme d'une soixantaine d'années au ventre proéminent et au crâne luisant parcourait une feuille de chou d'un quotidien local. Dès qu'il aperçut les clients potentiels, un sourire carnassier déforma son visage joufflu.

- Monsieur-dame, bien le bonjour ! comment puis-je vous aider ?

- Bonjour Monsieur Walnut, je suis le lieutenant Duval et voici mon collègue, le lieutenant Vaillard. Nous sommes de

la police criminelle de Toronto. Nous enquêtons sur un homicide qui a eu lieu dans la région. Au cours de notre investigation, certains éléments nous ont amené à penser que le suspect aurait pu louer un de vos bateaux. Pourriez-vous nous fournir le nom de la personne ayant loué un Dutch Kotter Kempala baptisé « Shark », le 16 juillet dernier ?

Le changement d'expression sur le visage du commerçant fut si radical qu'il en fut presque comique. D'abord victime d'un mutisme total, il se redressa sur son siège, ajusta ses doubles foyers sur le nez pour finalement choisir la posture d'une victime outragée.

- Comment ça il aurait loué un de mes bateaux ? vous en êtes certains ? Ecoutez, mes clients sont des touristes respectables qui payent rubis sur l'ongle. Par ailleurs, je ne peux pas vous fournir ce type d'information sans un mandat délivré par le juge ? Vous le savez très bien.

Patricia, qui avait anticipé cette réaction, passa à l'offensive habituellement utilisée dans les situations de ce genre.

- Ecoutez monsieur, nous pouvons effectivement revenir demain avec un mandat, les sirènes et trois véhicules de police. Ce sera ensuite à vous de faire stopper le bruit qu'un tueur s'est amusé avec un de vos bateaux pour aller éventrer une jeune femme innocente. Je suis certain que cette publicité plaira énormément aux touristes du coin. Ou bien, vous pouvez nous donner un coup de main en toute discrétion dans une enquête criminelle. Qu'est-ce que vous en dites ?

- Eventrer une jeune femme vous dites ? ben ça alors... euh bon, attendez un instant, je vais vérifier sur mon logiciel client. Le *Shark* pour la location du 16 hein ? Ah ça y est ! j'ai trouvé : Karl Mullag, prise du bateau à 13h, retour le lendemain matin 8h.

- Vous pourriez nous décrire ce Karl Mullag ?

- Je peux faire bien mieux. J'ai scanné ses papiers d'identité. Attendez, je vous imprime tout ça.

Patricia saisit la feuille de papier que lui tendit le commerçant et parcourut les informations fraîchement inscrites. Elle passa le document à Chris, qui essayait depuis une minute de lire par-dessus son épaule.

- Peux-tu-appeler Durieux et lui demander de lancer une identification sur Karl Mullag ?

Elle se retourna de nouveau vers Valnut, dégoulinant de sueur malgré l'air gelé propulsé par le climatiseur au-dessus de sa tête.

- Pouvons-nous jetez un rapide coup d'œil à ce bateau ?

Tout en exhalant un profond soupir censé exprimer son irritation, il leur fit le geste de les accompagner.

Les portes d'un immense hangar bâti à partir de tôles ondulées et de poutres en béton brut s'ouvrirent sur un capharnaüm de pots et accessoires nautiques. Antifouling, colles, résines, diluants, fixations, hélices, moteurs hors-bord en pièces, rien ne manquait à la panoplie du parfait

armateur. Au loin dans la pénombre, Patricia distingua une quinzaine de barques. Les modèles variaient du Zodiac 15 chevaux 4 places au Day-Cruiser bimoteur de 250 chevaux avec cabine et couchage. Après avoir slalomé entre des coques posées sur tréteaux, ils arrivèrent enfin au vieux rafiôt.

- Voilà la bête, déclara fièrement le marchand. Vous avez une échelle sur le côté.

- Merci, je n'en ai que pour un instant, répondit-elle en allumant sa torche électrique.

Elle gravit les trois échelons du petit marchepied sans effort et se retrouva sur un pont en bois clair parfaitement entretenu. Tout en longeant le bastingage en métal, elle fit le tour de la plateforme extérieure à la recherche d'indices. Mais la surface récemment balayée et nettoyée ne laissait paraître aucune preuve tangible. Elle baissa la tête et passa le portillon de la cabine située légèrement à l'avant de la coque. Les odeurs marines mélangées à celles des diluants et du gasoil lui soulevèrent le cœur. Sans être particulièrement claustrophobe, l'intérieur étroit et bas de plafond lui fit l'effet d'un cercueil. Dans le fond de la cabine, elle observa une étroite banquette sur laquelle se trouvaient trois gilets de sauvetage ainsi qu'une large bouée de secours. Balayant le rayon lumineux de sa lampe sur les parois convexes ornées de caissons de rangement, elle s'avança jusqu'au fond de la cabine, retourna les gilets, et souleva la fine liquette posée sur le sommier dans l'espoir d'y trouver une trace du passage de leur suspect. Malgré

une minutieuse inspection elle fut forcée de se rendre à l'évidence ; la piste du bateau risquait de tomber à l'eau - sans mauvais jeu de mot. Dépitée, elle se dirigea vers l'étroit portillon du cockpit lorsque le faisceau de lumière fit briller un petit objet à ses pieds, coincé entre deux lattes. Elle identifia immédiatement une pince à cheveux. Tout en s'agenouillant, elle sortit un stylo de sa poche et la dégagea. Lorsqu'elle reconnut le fameux logo apposé sur le dos de l'objet, la montée d'adrénaline lui donna un coup de fouet au visage. La petite frimousse du chaton « Hello Kitty » semblait la regarder avec une pointe de réprimande dans le regard. L'image de la chambre à coucher de Megan remplie d'objets à l'effigie du fameux chaton lui revint clairement en mémoire. En regardant de plus près, elle vit qu'une mèche de cheveux était coincé dans la barrette.

28.

Affalé dans un large fauteuil en cuir spécialement conçu pour taille extra large, William Caseneuve ne se donna même pas la peine de se retourner lorsque qu'il entendit Dany, Tim et NeoKill entrer dans son repère. L'appartement en sous-sol ne possédait aucune fenêtre, hublot ou interstice permettant à la lumière naturelle d'y pénétrer. La seule clarté provenait d'une lampe à néons fixée au plafond et d'une demi-douzaine d'écrans d'ordinateurs. Hormis le cliquetis des touches du clavier, le silence régnait. L'isolation phonique devait avoir été particulièrement bien conçue puisque même les bruits de moteur des véhicules à l'extérieur du bâtiment restaient imperceptibles. Après une longue minute d'attente, le jeune obèse fit pivoter son siège.

- Major Lingston, ça me fait plaisir de vous revoir. Ça fait un bail.

- Bonjour William, je vois que tu t'es offert de nouveaux jouets depuis la dernière fois. Merci pour ton aide. Je pense que Tim t'as fait un résumé de la situation ?

- Exact. Je suis sincèrement désolé pour ce qui vous arrive. Toutefois, au regard de ma situation professionnelle du moment, je ne suis pas censé me mêler d'un problème de ce genre. Je risque gros. Les gens pour qui je travaille n'ont qu'une envie, c'est de me remettre en tôle à la première boulette. Mais comme j'ai une dette envers Tim, j'accepte de vous aider. Après ça vous m'oubliez, ok ?

Dany s'approcha de l'informaticien et lui serra la main en guise de remerciement.

Tim, resté silencieux jusqu'ici, s'avança vers Caseneuve en tenant fermement Tetron Lipus par le bras.

- Encore merci William. Voici NeoKill, le tueur à gage le plus redoutable du Darknet. Il n'est pas dans son meilleur jour mais il va quand même nous aider à remonter la piste de ses commanditaires. N'est-ce pas ?

Lipus grimaça de douleur lorsque Tim le força à prendre place sur un petit fauteuil à bascule.

- NeoKill ? Merde ! tu te prends pour un vilain de dessins animés ? ça craint ! Bon envoie les informations ; compte de messagerie, pseudonyme du client. J'écoute.

Dès que Caseneuve reçut les informations demandées, il posa un casque audio sur sa tête et commença à taper frénétiquement les touches de son clavier. Sur les écrans lumineux, des fenêtres à fond noir s'ouvrirent et des lignes de codes commencèrent à défiler à toute vitesse. Profitant

de la concentration du hacker, Dany interrogea Tim sur les motivations de ce dernier.

- Tu penses qu'on peut vraiment faire confiance à Caseneuve ? C'est quoi cette dette qu'il a envers toi ?

- Il y a moins de deux ans, il m'a appelé en panique. Sa jeune sœur toxicomane était en pleine overdose dans un squat de la banlieue nord. Il l'avait recherchée pendant près de deux semaines lorsqu'il la localisa enfin dans un repère de dealers. Des camés lui passaient dessus dix fois par jour pour qu'elle puisse se payer sa dope. Quand il m'a appelé, elle était non seulement à deux doigts d'y passer mais en plus les mecs du squat ne voulaient pas la laisser partir. Je lui ai juste donné un petit coup de main pour la sortir de là et la remettre sur pied sans qu'elle passe par la case hôpital-police.

- Je vois. J'espère que tu n'as pas décimé tout l'immeuble.

- Tu me connais, je suis un pacifiste dans l'âme. J'ai juste pété quelques clavicules et explosé une ou deux rotules.

Malgré la gravité de la situation, Dany ne put s'empêcher d'esquisser un sourire. Il reconnaissait bien Tim, toujours à tenter de sauver des âmes en perdition.

Tout en continuant à infliger une punition aux touches de son clavier, William Caseneuve émit un petit rire de satisfaction.

- Ah, je l'ai enfin retrouvé. Je ne me souvenais plus où j'avais planqué ce programme de dingue. Avec ça, ils vont

avoir du mal à se cacher. Voilà c'est terminé, maintenant il n'y a plus qu'à attendre.

Tim et Dany se rapprochèrent des écrans dans l'espoir de comprendre ce que l'informaticien venant de déblatérer. Mais à part des lignes de codes indicibles qui leur évoquaient des hiéroglyphes extraterrestres, ils ne purent absolument rien deviner.

- Tu peux nous traduire ton charabia ? on est censé attendre quoi exactement ? demanda Tim.

- En suivant les instructions que votre ami m'a transmises, je leur ai envoyé un email leur expliquant les raisons qui ont conduit à l'échec de la mission, avec en pièce jointe les identifiants du compte en cryptomonnaie afin qu'ils soient remboursés de leur acompte initial.

- J'imagine qu'il doit y avoir un piège quelque part non ?

- La pièce jointe est un exécutable intraçable. Dès qu'ils ouvriront le fichier, j'aurais immédiatement l'identification de l'ordinateur ainsi que sa géolocalisation.

29.

Son physique râblé, sa démarche un peu gauche et son visage poupon avaient toujours mené les gens à sous-estimer Xavier Christensen. Dès ses premières années dans les forces spéciales, les membres de son équipe n'avaient vu en lui qu'un jeune homme réservé et timide, cherchant simplement à se faire accepter et apprécier. Personne n'avait compris qu'il jouait un rôle destiné à faire baisser la garde de son entourage pour accéder aux faiblesses des uns et des autres. C'est de cette façon qu'il avait gravi les échelons à une vitesse époustouflante. A trente-deux ans, il avait été promu à la tête d'une équipe rattachée aux services secrets canadiens, destinée à déstabiliser des gouvernements étrangers lors de conflits ou menaces géopolitiques réels et potentiels. Après plus de dix ans d'espionnage, d'assassinats et de coups d'État, les services secrets avaient finalement décidé de démanteler son équipe devenue une bombe à retardement. A la suite de sa destitution, on lui avait trouvé un poste de responsable au centre d'analyse et de traitement de l'information, petit cousin de son voisin, la NSA. Malgré un intérêt certain pour

ce type d'investigations destinées officiellement à détecter des menaces terroristes potentielles mais officieusement utilisées pour effectuer des ciblage de population à des fins politiques ou à de la propagande idéologique individualisée, Xavier Christensen avait démissionné.

Une des plus grosses sociétés privées de sécurité et de placement de mercenaires lui avait proposé un poste de stratéliste avec un salaire à six chiffres. Plus par un désir de changement que par l'appât du gain, il avait accepté. Après cinq années de négociation avec principalement des gouvernements africains et asiatiques mais aussi des Etats occidentaux en manque d'effectif militaire, il avait reçu l'appel de Dave Lirvan, l'adjoint au ministre du département de la défense. Lorsque l'homme en costume trois pièces, cravate de travers, et raie sur le côté, lui avait proposé de monter une équipe destinée à exécuter des « Black Ops », des opérations secrètes commanditées par le gouvernement, il n'avait pas hésité une seule seconde. Bien entendu, lui et son équipe n'auraient aucune existence officielle ou un quelconque lien avec l'Etat.

- Commandant, il vient de nous envoyer un courrier électronique.

Christensen se pencha par-dessus l'épaule de son analyste et parcourut le contenu de l'email envoyé par NeoKill. Le ton mielleux employé par le tueur à gage tentait misérablement de faire un mea culpa sur l'échec de sa mission et proposait un remboursement intégral de l'acompte versé. En pièce jointe, un fichier était censé

contenir l'ensemble des informations de la clé cryptée du compte pour la demande de transfert en Bitcoin.

- Est-ce que vous avez été capable d'analyser le fichier ? aucune trace de virus ou de *cheval de Troie* ? demanda Christensen.

- J'ai lancé le logiciel d'analyse et le fichier semble propre. Enfin hormis un petit détail, mais ce n'est sans doute rien.

- Sergent, s'il y a bien une chose que j'ai appris au cours de ces années passées aux renseignements, c'est qu'aucun détail n'est insignifiant. Qu'est-ce qui vous chiffonne ?

- Et bien habituellement, ce genre de fichier plat à contenu textuel ne fait pas plus de deux ou trois kilobytes. Celui-ci en fait plus de huit.

Le commandant passa plusieurs fois la main sur son crâne dégarni et luisant et s'assit près de son analyste.

- Combien de temps entre l'attentat sur le candidat et l'arrivée de l'email ?

- Environ dix heures mon commandant.

- Et depuis l'attentat on n'a toujours pas retrouvé la trace de Lingston ?

- Affirmatif. Son portable est totalement désactivé. Il l'a sans doute détruit. Dans le cas contraire, on aurait été capable de le tracer, même éteint. Son Range Rover n'a pas

bougé depuis deux jours. Il est toujours garé en périphérie d'Ottawa.

- Je veux qu'on reprenne l'analyse des images satellites du bloc d'immeuble dans lequel était censé se trouver ce NeoKill entre 15h et 16h. On a perdu trop de temps à chercher Lingston du côté de la planque qu'on lui avait communiquée. Ce type est plus coriace que ce que j'avais imaginé au départ. Dans l'hypothèse où il a déjà fait le deuil de sa fille et a perdu espoir de la retrouver, il faut le considérer comme extrêmement dangereux.

- Pour le message électronique commandant, on fait quoi ?

- Pour le moment vous l'ignorez. On se concentre uniquement sur Lingston.

Christensen quitta la salle d'analyse pour se diriger vers son bureau. Bien que les ordres de cette mission soient limpides, il n'était pas parvenu à réunir suffisamment d'informations pour avoir une vue d'ensemble. Il connaissait très bien son rôle et sa fonction et ne remettait pas en cause la chaîne de commandement. Mais la parfaite exécution d'une mission tenait en priorité à la compréhension des enjeux stratégiques, de la connaissance de tous les acteurs impliqués et surtout de l'objectif final. Il saisit son téléphone et composa le numéro de la ligne sécurisée de l'adjoint au ministre.

- Christensen à l'appareil. Nous sommes toujours à la recherche de Lingston. Dans l'hypothèse où nous localisons sa position, est-ce que les ordres restent les mêmes ?

- Rien n'a changé de ce côté-là. Il nous faut Lingston et vivant de préférence.

- Parfait Monsieur Lirvan, je vous contacte dès que nous l'avons.

- Christensen ?

- Oui monsieur.

- Ne vous ratez pas cette fois-ci. L'échec de votre première mission n'est pas acceptable. Nous avons très peu de temps pour corriger le tir et la mener à bien. Dès que Lingston est neutralisé, vous rattrapez votre bourde et éliminez la cible comme convenu. Pas de sous-traitance cette fois, vous vous en chargez vous-même.

- Ce sera fait monsieur. Et pour sa fille, doit-on toujours la considérer comme monnaie d'échange ?

- Non, Lingston a fait son choix. Il doit en assumer les conséquences. Vous pouvez donner l'ordre de son exécution qui devra être filmée et nous faire parvenir la vidéo. Notre partenaire y tient beaucoup.

30.

Entièrement nue et allongée sur le ventre, Cherifa sentait le sol rugueux lui meurtrir le ventre et les seins. Chaque coup de reins, chaque pénétration portés par la bête sur son dos étaient comme des lames de métal brulant dans sa chair intime. Elle pouvait sentir la rage qui animait le monstre rien qu'à l'intensité de ses râles. Mais toute cette violence à son égard sembla soudainement insignifiante lorsqu'il se pencha à son oreille pour lui murmurer l'indicible horreur tant redoutée.

- J'ai observé ta petite sœur aujourd'hui. Elle est devenue une beauté époustouflante. Demain soir, j'aimerais que tu lui demandes de venir me rejoindre afin que nous fassions plus intimement connaissance. Tu n'y vois aucun d'inconvénient ?

La boule qui se forma dans sa gorge la contraignit à garder le silence. Elle essuya d'un revers de la main les larmes qui coulaient sur sa peau brulante. Après avoir assouvi ses instincts bestiaux, Kalim Charid se dégagea du corps de la jeune fille et se dirigea vers une petite salle d'eau.

Recroquevillée sur elle-même, la tête dans les genoux, d'obscures pensées s'emparèrent de l'esprit de Cherifa. L'image de sa sœur battue, violée, torturée fut comme un électrochoc dans son cerveau. Elle devait agir avant qu'il ne soit trop tard. Elle se dirigea vers la cuisine et saisit une petite lame très effilée qu'elle cacha sous une de ses aisselles. Dans la petite salle de bain, l'eau de la douche continuait de couler en un mince filet. Le chef islamiste afficha une expression de surprise lorsqu'il vit l'esclave toujours totalement nue le rejoindre. En s'approchant de lui, elle posa une main sur son torse imberbe tout en caressant ses propres seins de l'autre.

- Tu en redemandes petite vicieuse. On dirait bien que tu commences à aimer ça...

Sans prononcer le moindre mot, elle s'agenouilla et prit son sexe flasque dans la main. Dans sa position de domination, il lui saisit la tête pour l'inviter à y mettre plus d'entrain. Au moment même où l'excitation montait en lui, Kalim Charid ressentit une souffrance atroce au niveau de son sexe. Par réflexe, il donna un coup de genoux dans le visage de Cherifa qui tomba en arrière, légèrement sonnée. Lorsqu'il regarda sa verge, il n'y vit qu'un morceau de chair sanguinolant. Son pénis, sectionné à la base, ne laissait paraître qu'un amas de viande informe. Sous la douleur aiguë, ses jambes le lâchèrent. Il glissa doucement vers le sol, le dos au mur, tout en protégeant de ses mains le peu d'attributs masculins qu'il lui restait. Reprenant ses esprits, Cherifa saisit la lame tombée non loin d'elle, et s'approcha de Charid. Ce dernier avait perdu connaissance. Elle lui

releva la tête en le saisissant par les cheveux et le réanima en lui tapotant le visage.

- Reviens parmi nous espèce d'ordure. Je ne veux pas que tu rates ta propre mort.

Lorsque le nigérien ouvrit les yeux, il ne saisit pas immédiatement la situation. La stupéfaction qui qu'afficha son visage aurait pu être comique dans des circonstances moins funestes. Dès qu'il sentit la lame froide sur son cou et aperçut le regard sombre, rempli de haine de la fille qu'il torturait depuis des mois, il sut d'instinct que ces images seraient les dernières de son existence. D'une main tremblante mais ferme elle appuya le couperet sur la fine peau de la gorge jusqu'à ce que le sang commence à couler sur le métal brillant. En une fraction de seconde, la jugulaire était tranchée.

Dans un geste de survie inutile, il posa une mains sur son cou et revit, l'espace d'un instant, le visage surpris de son père, lors de son exécution, égorgé froidement par les combattants du diable. Ironie du sort, il allait mourir de la même façon. Dans un ultime tressaillement, il saisit l'avant-bras de Cherifa et essaya d'articuler quelques mots. Mais seul un affreux borborygme inaudible sortit de sa bouche.

Cherifa contempla calmement la vie s'échapper du corps de l'être qu'elle avait le plus craint et détesté de toute sa courte vie. Elle sut qu'à partir de ce moment, elle ne serait plus jamais la même. Comme si son âme s'était abimée, déchirée, froissée. Le mince filet d'eau de la douche continuait de couler sur le sol. Le sang, mélangé au liquide

translucide, se frayait un chemin vers le syphon en fonte pour disparaître définitivement dans l'oubli. Comme hypnotisée par ces images, Cherifa n'avait toujours pas bougé de sa position quand des coups sur la porte d'entrée la sortirent de sa torpeur.

Le cœur battant, elle se sécha en toute vitesse, enfila sa djellaba et se dirigea vers le seuil de la case. Au moment où elle posa l'oreille sur la porte, elle reconnut la voix familière de Mama Ti murmurer à travers les épais bambous.

- Cherifa, ouvre-moi vite !

Sans perdre un instant, elle déverrouilla la porte et fit rentrer l'imposante femme à l'intérieur.

- Je passais près d'ici quand j'ai entendu comme les gémissements d'un homme. Tout va bien ?

Cherifa n'arrivait toujours pas à articuler la moindre phrase. Mama Ti lui prit ses mains dans les siennes et la regarda dans les yeux.

- Que s'était-il passé ma chérie ?

- Il allait lui faire du mal... je ne pouvais pas le laisser faire...

- Calme-toi et respire. Où se trouve Kalim maintenant ?

- Dans la salle de bain...il est mort...

- Très bien. Alors voilà ce que tu vas faire. Tu vas aller chercher ta sœur, ramasser vos affaires et filer pas la sortie nord du camp en direction du Cameroun. Mais c'est un long voyage et sans carte pour vous repérer vous risquez de vous perdre et mourir dans la jungle.

Cherifa retrouva rapidement ses esprits à l'écoute des paroles de Mama Ti.

- Je sais où il cache les plans de la région, lança-t-elle en disparaissant dans la salle de bain. L'instant d'après elle réapparut avec une petite clé dans la main. Elle se dirigea vers un petit cabinet en acajou affublé d'une dizaine de tiroirs. Sans hésitation, elle introduisit la clé dans le second en partant du bas et en sortit un large dépliant plastifié.

- Dépêche-toi, avant qu'un des gardes ne rapploient. Sauve-toi Cherifa, et ne te retourne pas !

- Merci Mama Ti.

Cherifa enlaça l'africaine avant de disparaître dans la nuit tiède et humide.

31.

Dégoulinante de sueur, Megan se réveilla dans un cri rempli d'effroi. Elle pouvait encore sentir les mains cagneuses de l'homme se serrer autour de son cou. Ses poumons lui brûlaient de l'intérieur. Sa respiration lourde et saccadée la ramena dans le monde des vivants. Elle s'assit sur le rebord de sa paillasse et laissa ses larmes couler à flot. Elle allait mourir ici, d'une façon ou d'une autre. Autant décider du quand et du comment ? S'enlever sa propre vie. Cette idée lui parut soudainement très séduisante et libératrice. Mais saurait-elle s'y prendre ? aurait-elle le courage d'aller jusqu'au bout ? Elle se remémora l'histoire d'une héroïne de roman de cape et d'épée qui s'était ouvert les veines dans son bain à l'aide d'une dague suite à l'annonce de la mort de son amant sauvagement assassiné. Elle n'avait pas de baignoire mais elle avait un couteau. En aurait-elle le courage ? Le murmure d'une voix au dehors la tira de ses sombres pensées. Elle se leva et regarda par l'unique petite lucarne donnant sur le bungalow voisin. Elle reconnut Cherifa, la jeune fille avec laquelle elle avait échangé quelques mots dans l'après-midi. Dressée sur le pas de sa

porte, elle balayait l'horizon d'un air inquiet et angoissé. Elle portait un sac à dos en toile chargé de vivres et s'adressait tout bas à quelqu'un situé à l'intérieur de l'habitation.

- Il faut partir maintenant. L'aube va se lever dans deux heures. Nous devons prendre le maximum d'avance. Tu es prête ?

- Attends, j'ai oublié ma girafe en bois. Je ne la trouve pas.

Megan reconnut la voix de sa petite sœur, Nafissa.

- On n'a pas le temps. Allez vient. Je t'en sculpterai une autre.

Sans un bruit, Cherifa fit sortir sa sœur et referma la porte. Une minute plus tard, elles avaient disparu, happées par l'obscurité de la nuit dépourvue de lune.

La clôture en bois qui encerclait le camp avait pour seul objectif d'empêcher les chèvres et les chevaux de s'échapper. Les kilomètres de jungle alentour avaient toujours été la véritable barrière naturelle qui emprisonnait les esclaves. En apercevant le poulailler, Cherifa sentit son cœur cogner dans sa poitrine. Ce petit enclos grillagé représentait la limite nord du camp. Elles avaient traversé discrètement le baraquement des soldats en passant par l'arrière des cases tout en évitant les sentinelles postées près des véhicules. Arrivées à hauteur des palissades faites en rondins d'acacia, Cherifa lança son sac par-dessus et aida Nafissa à se glisser à travers la première ouverture. En

regardant sa petite sœur à l'orée d'un chemin menant vers l'espoir et la liberté, Cherifa ne put s'empêcher de sourire. La route serait longue et périlleuse mais au moins elles seraient libres. C'est alors qu'elle croisa le regard de Nafissa, subitement rempli de terreur. Le rêve merveilleux s'envola instantanément. Elle sentit une main puissante la saisir par les cheveux et la tirer en arrière. Elle tomba lourdement sur le sol. Légèrement groggy par le choc, elle mit quelques secondes avant de reconnaître les traits de Mohammed.

- Alors comme ça on s'en va sans même me faire un petit bisou. Ce n'est pas très gentil. Je vais t'apprendre les bonnes manières esclave !

Il se jeta sur elle, les mains sur son cou et commença à serrer. Cherifa tenta de se débattre mais réalisa que la différence de force ne lui permettrait pas d'échapper à l'étreinte mortelle. Avec sa main droite, elle ramassa une poignée de poussière ocre qu'elle jeta immédiatement dans les yeux de son assaillant. Ce dernier relâcha légèrement la pression, surpris par la défense éclair de sa proie. Mais le répit ne fut que de courte durée. Cette attaque désespérée n'eut finalement pour effet qu'amplifier sa rage. Il se remit à serrer encore plus fort. Cherifa réalisa tristement qu'elle vivait ses dernières secondes. Le souffle commençait à lui manquer. Elle était en train de perdre connaissance. Dans un ultime effort elle voulut essayer de crier quelque chose à Nafissa mais rien ne sortit de sa bouche. Résignée, elle regarda par-dessus l'épaule de son assassin et tenta de s'imprégner une dernière fois de l'image du ciel étoilé, avec

l'espoir de rejoindre sa mère. Très vite, les étoiles lumineuses disparurent pour laisser la place à un voile sombre.

En voyant ses yeux révulsés et le visage agonisant de sa victime, Mohammed sentit un intense plaisir monter en lui. L'excitation ressentie à cet instant était bien plus puissante que n'importe quel acte sexuel, même ceux des plus violents. Rien n'égalait la jouissance de prendre la vie d'une de ces misérables créatures de ses propres mains. Soudain, il ressentit une étrange douleur. Lorsque le poignard pénétra dans son cou et sectionna la carotide, l'expression de surprise effaça subitement celle de rage qui lui déformait le visage. Il tomba sur le côté comme un chêne que l'on vient d'abattre. Avant de sombrer dans les méandres de la mort, il aperçut la silhouette d'une jeune fille blonde à la peau blanche, un couteau à la main.

Megan s'approcha de Cherifa. Son corps était totalement immobile, sans signe de vie apparent. Était-elle intervenue trop tard ? Au bout d'une longue minute, elle ouvrit enfin les yeux. La première bouffée d'air, bien que salvatrice, lui agressa la gorge et les poumons. Elle toussa douloureusement puis se redressa. Lorsqu'elle vit Mohammed en train de se vider de son sang et Megan accroupie à ses côtés, elle réalisa ce que cette jeune étrangère venait de faire pour elle. Elle leva des yeux pleins de reconnaissance vers le visage en porcelaine de la fillette.

- Je te dois la vie, dit-elle tout bas.

Les membres encore tremblants par la violence de son action, la canadienne ne répondit pas immédiatement. Tuer quelqu'un était le pire acte que l'on puisse commettre, même pour sauver sa vie ou celle de quelqu'un d'autre. Malgré la violence de son action, elle eut la certitude que jamais elle ne regretterait ce geste.

- Emmenez-moi avec vous. C'est tous ce que je demande, dit-elle enfin.

Cherifa regarda sa sœur, en train de sécher ses larmes. Son visage était redevenu lumineux dès qu'elle avait vu sa grande sœur revenir du monde des morts.

- Alors ne perdons pas de temps. Nous devons nous éloigner du camp au plus vite. Le Cameroun est à plus de quatre jours de marche à travers la jungle. Ce voyage est sans doute encore plus dangereux que de rester dans le camp. Tu es certaine de vouloir nous suivre ?

- Je préfère mourir dans la jungle plutôt que de passer une heure de plus dans cet enfer.

32.

En poussant la porte de son immeuble, Patricia ressentit tout le poids des dernières 48 heures peser sur ses paupières. Il devenait urgent de s'allonger et de récupérer ses forces, sans quoi elle risquait d'être un boulet dans l'avancement de l'enquête. Les papiers d'identification de Karl Mullag s'étaient avérés être des faux. Le vrai Karl Mullag était décédé d'un accident de la route deux ans plus tôt. L'homme qui s'était fait passer pour lui, avait, en toute vraisemblance, loué le Dutch Kotter, pénétré dans le chalet des Lingston, assassiné Veronica de manière à faire passer son meurtre pour celui de la tueuse en série et finalement enlevé Megan par bateau. Plus l'enquête avançait et plus elle était certaine que cette histoire de meurtre en cachait une autre beaucoup plus sombre, aux ramifications très profondes. L'assassinat de Lingston et l'enlèvement de sa fille étaient clairement le travail de professionnels aguerris et non l'œuvre d'un malade mental en mal de vivre.

Lorsqu'elle pénétra dans le hall d'entrée de son modeste deux pièces situé au cœur de Toronto, juste derrière Dufferin Grove Park, son regard tomba sur les vêtements éparpillés pêle-mêle dans tout le salon. Son premier réflexe fut de pester intérieurement à l'encontre de Stéphanie, toujours à laisser traîner ses affaires partout. Elles avaient emménagé ensemble depuis peu mais en raison de la série de meurtres et de la panique au boulot, elles n'avaient pas passé plus de deux soirées en tête à tête. Quand elle s'abaissa pour ramasser les sous-vêtements jetés sur le sol, elle ressentit comme un coup de poing dans l'estomac. Elle tenait dans sa main non pas une mais deux petites culottes ; L'une de taille 38 et l'autre de taille 42. Malgré une profonde envie de faire demi-tour et de fuir l'appartement elle continua mécaniquement vers la chambre à coucher. La porte entrouverte lui fournit une vue directe sur le lit. Près du corps de Stéphanie, elle reconnut sans mal celui de la quadragénaire de l'autre soir, qui selon son amie avait mal supporté la séparation avec sa petite copine. A priori, elle s'était vite réconfortée dans les bras de Stéphanie. Patricia sentit monter en elle une nausée incontrôlable. Elle arriva juste à temps au-dessus de la cuvette des toilettes. Lorsqu'elle en ressortit, Stéphanie avait enfilé un t-shirt de Mickey et se tenait debout, contre l'encadrement de la porte de la chambre.

- Je repasserais ce soir pour récupérer mes affaires, lança froidement Patricia. Je te demanderais de ne pas être présente à ce moment-là. Je ne veux plus jamais te voir.

Le visage déformé par les larmes et la honte, Stéphanie s'approcha d'elle et tenta de la retenir par le bras.

- Attends au moins une minute que je puisse t'expliquer...

- Ça me paraît assez clair. Je n'ai pas besoin d'une version sous-titrée. Tu te sentais seule alors tu t'es réfugiée dans les bras de cette pochetronne. Franchement tu me dégoûtes. Moins d'un mois de vie en commun et tu bousilles tout. Tu es vraiment pitoyable...

A l'écoute de ces insultes, le visage de Stéphanie vira au rouge. Le ton implorant de sa voix se remplit d'agressivité.

- Ok, j'ai couché avec Christine. Mais toi, Miss Parfaite, tu ne te rends absolument pas compte de ton comportement. Parfois tu me fais penser à un robot. Jamais aucune émotion ou un mot gentil, toujours occupée sur tes foutues enquêtes. Et après tu viens me juger. Je te l'interdis tu m'entends. Tes grands airs de mâle dominant fonctionnent peut-être avec tes suspects mais pas avec moi !

Tirée de son sommeil par les hausses de voix, la grande tige fit son apparition. Les cheveux en bataille, des coulures de mascara sous les yeux, elle s'adressa à Stéphanie comme si elles formaient un couple vieux de dix ans.

- Tout va bien mon bébé, lança-t-elle mielleusement. Oh ! Mais c'est notre amie la policière ! Ne me dis pas que tu es venue nous passer les menottes ? J'en frémit d'avance...

Patricia regarda brièvement l'ivrogne en plein processus de fermentation, sans se donner la peine de lui répondre. Elle se tourna de nouveau vers Stéphanie. Cette dernière avait maintenant une expression de haine dans les yeux.

- Tu pourras te trouver toutes les excuses que tu veux. En attendant je ne t'ai jamais trompée, et encore moins avec ça. Je te laisse à ta nouvelle idylle, dit-elle avec un air de dégoût. Puis elle se retourna pour se diriger vers la sortie.

Malgré le cerveau brumeux et la vision floutée par les relents d'alcool de la veille, Christine réagit subitement aux insultes à peine voilées de Patricia.

- Dis donc Inspecteur Harry, tu te prends pour qui à parler de moi comme ça ? Je vais t'apprendre les bonnes manières !

En un éclair, elle se retrouva sur Patricia et lui agrippa violemment les cheveux. Cette dernière, bien qu'aguerrie au combat rapproché, n'avait absolument pas anticipé une agression de la part de cette fille au physique ingrat et à la démarche dégingandée. Elle se sentit tractée en arrière et s'effondra sur le dos. Le choc lui coupa le souffle. Etendue sur la moquette, étourdie par l'impact, son adversaire se jeta sur elle, telle une forcenée. Grâce à ses réflexes de combats acquis en entraînement de Jujitsu, Patricia évita de justesse le coup de genoux en direction de son visage et envoya un coup de pied dans l'estomac de son agresseur. Cette dernière s'étala de tout son long sur le parquet de la cuisine. De rage, elle se releva en s'appuyant sur la plume entourant l'évier et saisit un long couteau de boucher inséré dans un

bloc de bois. En deux enjambées, elle se retrouva devant Patricia, prête à frapper. Depuis le début de l'assaut, Stéphanie était restée figée, incapable d'émettre le moindre son, tant la scène lui paraissait irréelle. Lorsqu'elle vit la lame brandie par Christine, elle poussa un cri d'horreur et tenta de la désarmer. La quinquagénaire, prise d'une sorte de transe hystérique, se dégagea violemment lorsqu'elle sentit que quelqu'un tentait de lui prendre son arme. Son geste brutal et incontrôlé décrivit un demi arc de cercle. La seconde d'après, elle regarda le couteau dans sa main et l'horreur prit vie. L'expression de surprise dans le regard de Stéphanie finit par lui donner la mesure de son acte. Une tâche de sang s'agrandissait à vue d'œil sur son t-shirt, à l'endroit même où Mickey embrassait Daisy. Cette dernière s'effondra sur le sol, encore surprise par l'issue de la scène. Patricia s'élança sur Christine. Tout en lui arrachant l'arme tranchante des mains, elle lui asséna un balayage qui l'envoya au tapis. Avant même que la forcenée ne reprenne ses esprits, Patricia lui plaqua les mains dans le dos et la menotta. Elle se rapprocha enfin de Stéphanie pour lui venir en aide. Cette dernière avait le visage blême et des larmes coulaient le long de son visage.

- Ne bouge surtout pas. Je vais regarder ta blessure.

Elle souleva le t-shirt pour évaluer l'étendue des dégâts. La lame avait pénétré un des muscles obliques internes. Avec un peu de chance, aucun organe vital n'avait été touché mais elle ne pouvait en être sûre. Dans tous les cas, il fallait arrêter l'hémorragie. Patricia se leva et revint avec un linge propre qu'elle appliqua sur la blessure.

- Je suis désolée, murmura Stéphanie. Je ne voulais pas te faire de mal. Je t'aime trop pour ça...

- Je sais, ne t'en fait pas. On en reparlera plus tard. Pour le moment tu restes allongée et tu appuies très fort sur ta blessure. Je vais chercher mon téléphone pour appeler une ambulance.

Trente minutes plus tard, lorsque Chris passa la porte d'entrée de l'appartement de Patricia, il manqua de se cogner sur deux policiers en uniforme encadrant une grande blonde menottée en petite tenue. Après avoir dépassé un collègue en civil qu'il salua d'un signe de tête, il aperçut Patricia, le visage dans les mains, assise sur une des chaises de la cuisine.

- Comment va-t-elle ? lui demanda-t-il doucement en s'asseyant près de sa collègue.

Patricia releva la tête en essayant de cacher ses yeux rouges et gonflés.

- Selon le docteur, elle est hors de danger. La lame a pénétré le muscle oblique, à deux centimètres du gros intestin. Je ne comprends pas comment...

Elle acheva sa phrase par un sanglot. Chris lui passa le bras autour des épaules et l'attira à lui. Elle enfouit sa tête sur la poitrine de son coéquipier afin de sécher ses larmes.

- Ne t'inquiète pas pour ma chemise, c'est un cadeau de ma belle-mère.

Elle ne put s'empêcher de rire à travers ses pleurs, ce qui donna un grognement animal plutôt comique.

- A la bonne heure ! Le lieutenant Duval est de retour parmi nous !

Patricia se redressa, un sourire sur le visage et sécha ses larmes d'un revers de la main.

- Je crois bien que la fatigue a eu raison de ma légendaire bonne humeur, dit-elle d'un ton plus léger.

- Tu n'as rien à te reprocher et tu le sais très bien. La plupart des gens ne comprennent ni les sacrifices que nous sommes prêts à endurer pour arrêter ces fous furieux ni les horreurs que nous sommes obligés de subir au quotidien. Il faut être soit complètement cinglé soit profondément courageux et déterminé pour faire ce boulot. Et toi, je ne pense pas que tu sois timbrée. Enfin à part quand tu t'enfourmes des brochettes de tofu avec du quinoa au petit déjeuner.

Elle lui balança un léger coup de poing sur l'épaule.

- Non pitié, pas de violence, se plaignit-il en se tenant le bras.

- Merci Chris.

- Bon, pour revenir à des sujets plus légers, voyons d'abord les mauvaises nouvelles : Durieux a passé dans sa moulinette magique de reconnaissance faciale le visage partiellement voilé de notre tueuse. Il l'a d'abord comparé à la base de données DUC qui répertorie la liste des

criminels depuis plus de trente ans. Comme tu t'en doutes ça n'a rien donné. Ensuite il a utilisé le nouveau programme d'intelligence artificielle de reconnaissance visuelle capable de balayer l'ensemble des photos de chaque individu possédant des profils sur les différents réseaux sociaux. Je ne citerais pas les noms de ces derniers, certain que tu as une petite idée sur la question. Le logiciel nous a sorti plus de 3000 cibles potentielles. Autant dire qu'on n'a rien.

- 3000 personnes à aller interroger, ça fait effectivement beaucoup, acquiesça Patricia, de nouveau concentrée sur les éléments de l'enquête. J'aimerais bien revoir les photos de notre demoiselle. J'ai comme l'impression qu'on passe à côté de quelque chose d'important.

- Maintenant les bonnes nouvelles : sur l'affaire Lingston, il semble qu'on avance un peu. La photo d'identité du feu Karl Mullag, qui selon le patron de la boutique correspond bien à l'homme qui a loué le bateau, s'est avérée être beaucoup plus utile que celle de notre tueuse numéro un. Durieux a lancé le même programme de reconnaissance facial sur le net et a trouvé une correspondance avec une certitude de 99.2 pour cent. Tu auras tous les détails sur ton bureau mais pour la faire courte, on a retrouvé notre suspect sur une photo de profil d'un ancien commando-marin. Sur celle-ci on peut voir notre homme en compagnie de deux de ses camarades posant sur le pont d'un navire de guerre NCSM de classe Kingston. C'est le seul et unique portrait qu'on ait trouvé de lui sur internet.

A l'écoute de ces nouvelles informations, Patricia avait repris toutes ses couleurs.

- Donc si je comprends bien, il n'y plus qu'à mettre la main sur celui qui fait mumuse sur les réseaux sociaux et espérer qu'il nous donne l'identité de notre homme. C'est loin d'être gagné mais il faut tenter le coup.

- Pour finir, les cheveux coincés sur la barrette « Hello Kitty » que tu as retrouvé dans la cabine du bateau sont bien ceux de Megan Lingston. Le labo m'a fait parvenir les résultats de l'analyse ADN il y a moins d'une heure. T'as une idée de ce qui se trame derrière cette histoire ? j'avoue que je suis un peu dépassé.

- Je pense qu'on a affaire à une bande de professionnels qui a voulu faire passer le meurtre de Lingston pour un de ceux de notre tueur en série à des fins que je ne saisis pas encore. Mais l'enlèvement de la petite doit forcément avoir un rapport avec leur grand projet. Et à quoi peut bien servir de kidnapper une enfant si ce n'est pour faire pression sur ses parents ?

- Tu penses que le père est connecté à toute cette histoire ?

- Je n'en suis pas certaine mais je pense qu'une petite discussion avec lui s'impose.

Chris posa amicalement la main sur la sienne et la regarda dans les yeux.

- Ecoute, tu n'as pas à t'occuper de tout ça maintenant. Je pense que tu devrais prendre un ou deux jours et rester au

chevet de ton amie ? Tu n'es pas forcée de te relancer tête baissée dans l'enquête.

- Tu me connais depuis plus de six ans Chris et tu sais que si je ne travaille pas je commence à gamberger et c'est à ce moment que ça peut devenir dangereux pour moi. Alors pas question de faire une pause. Je passe à l'hôpital pour m'assurer que Stéphanie a été opérée dans les meilleures conditions et je te rejoins au bureau. De toute manière, sa mère et sa sœur ont été prévenues et doivent déjà y être.

- Ok, mais je veux qu'après l'hôpital tu ailles te reposer un peu avant de débarquer au bureau. Tu sais bien que je t'ai toujours trouvée canon mais honnêtement les cernes que tu te trimballes sous les yeux commencent vraiment à me foutre les jetons !

33.

- Dany, tu m'entends ?

Absorbé dans ses pensées, Dany n'entendit même pas la question de Tim. Son regard soucieux dérivait sur les promontoires artificiels formés de caillasses et de sables multicolores, typiques des zones industrielles de banlieue. Ils avaient quitté le repère de Caseneuve, préférant le laisser à ses algorithmes et sa tranquillité et s'en retournaient vers l'aciérie. Le pirate informatique avait promis de les contacter dès que les commanditaires auraient été localisés.

- Pardon, je pensais à Megan. Je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le pire. Où peut-elle bien se trouver en ce moment ? est-elle morte ? l'ont-ils torturée ?

- J'imagine ce que tu dois ressentir. Qui que soient ces types, ils doivent avoir une sacrée bonne raison pour te faire subir ça. Tu n'as vraiment aucune idée de qui cela peut être ?

- Honnêtement, j'ai passé en revue toutes les missions sur lesquelles j'ai bossé et je ne vois pas qui aurait la motivation et les moyens d'organiser ce genre de complot.

- C'est dingue tout de même. Bon, comme je te disais, je dois retourner à l'hôpital pour une urgence mais je serais de retour avant la nuit. En cas de besoin, n'hésite pas à m'appeler. Tu as prévu quoi avec NeoKill ? Tu vas vraiment le relâcher ?

- Même si ce type est une véritable ordure, je vais tenir ma parole. Je vais lui laisser la vie sauve mais sa prochaine destination sera celle du département criminel d'Ottawa. Avec ce que Caseneuve a trouvé dans sa boîte email, il est parti pour purger une peine de 250 ans. Il a été assez idiot pour garder le détail de tous ses contrats passés.

A quelques minutes de leur destination, Dany se décida à interroger la boîte vocale de sa ligne fixe. Lorsqu'il s'était rendu sur le campus de l'université où se tenait le meeting politique, il avait échangé son smartphone pour un téléphone jetable. Si l'inspectrice avait tenté de le contacter, il était préférable qu'il s'en assure. Il n'avait pas grand espoir que la police ait progressé dans leur enquête mais dans le doute, il valait mieux vérifier.

« Vous avez un nouveau message : Daniel, c'est l'inspectrice Patricia Duval à l'appareil. J'ai tenté de vous joindre sur votre téléphone plusieurs fois mais je tombe à chaque fois sur votre boîte vocale. Nous avons de nouveaux éléments d'enquête dans la disparition de Megan. Pouvez-

vous me rappelez au plus vite je vous prie, c'est très urgent. »

A ces paroles, le cœur de Dany fit un bon dans sa poitrine. La police avait-elle réellement une piste sérieuse sur les kidnappeurs ? Avec ce qu'il venait de vivre récemment, il était particulièrement dubitatif sur l'idée que cette inspectrice, si douée soit-elle, ai été capable de remonter la piste d'un groupe de professionnels de ce calibre. Mais il avait appris à ne jamais sous-estimer une personne, et encore moins une femme.

Après avoir dépassé un immense entrepôt en démolition, l'imposante aciérie leur apparut plus sinistre et délabrée que jamais. Tim roula lentement jusqu'à hauteur de son propre véhicule et arrêta le moteur.

- J'aurais vraiment préféré rester avec toi mais j'ai une urgence. Un cœur vient d'arriver pour une de mes patientes. Cela fait plus de six mois qu'on attendait ça. Si on ne procède pas à une greffe rapidement, j'ai bien peur qu'elle n'en ait plus pour très longtemps. La petite n'a que treize ans.

- Tu n'as pas à t'excuser Tim. Je ne suis pas près d'oublier ce que tu as fait pour moi. Je tenais à te dire également que je suis vraiment désolé d'avoir disparu comme je l'ai fait, sans donner signe de vie pendant toutes ces années. Tu sais bien que je vous ai toujours considérés comme ma propre famille, Jim et toi. Mais quand il a été tué en Afghanistan, j'avais besoin de partir, de m'isoler. J'étais responsable de cette mission et malgré ce qu'on a pu dire par la suite, sa

mort et celle des autres gars étaient entièrement de ma faute. J'aurais dû annuler la mission dès que le niveau de risque de l'assaut avait changé. Depuis, je dois vivre avec ce fardeau chaque jour que Dieu fait.

- Dany, la mort de Jim m'a également profondément touché. Mais il faut que tu saches que personne dans l'équipe ne t'a jamais tenu pour responsable de ce qui s'est passé. Tu as mené la mission jusqu'au bout et avec succès. Dans le cas contraire, si l'attentat avait eu lieu, tu t'en serais voulu jusqu'à la fin de tes jours. Jim t'admirait et te faisait confiance, tout comme moi et les autres gars du groupe. Cela n'a jamais changé, même après ce drame, crois-moi. Ils sont morts en faisant leur devoir, alors tu n'as rien à te reprocher. Rien du tout.

Les paroles de Tim et l'intensité dans sa voix touchèrent Dany plus qu'il ne l'aurait cru. Il n'avait jamais parlé de ça à quiconque depuis cet événement, même pas à sa femme. Malgré le cœur meurtri par la tragédie qu'il vivait actuellement, entendre son ami lui sortir ce qu'il avait sur le cœur lui donna une bouffée d'oxygène, même si cela ne changeait rien au sentiment de culpabilité qu'il ressentait.

- Merci, dit-il enfin. Allez, cours sauver cette petite fille. On s'appelle un peu plus tard.

Au moment où Dany s'approcha pour l'enlacer, il ne saisit pas immédiatement l'expression de surprise dans le regard de son ami. Lorsqu'il vit une petite gerbe de sang sortir par la tempe et son corps s'effondrer sur le ciment, il comprit. Malgré un temps de réaction fulgurant pour se mettre à

l'abri derrière le véhicule, il ressentit la douleur d'une pique de guêpe à la base de la nuque. Instinctivement, il porta la main à son cou et en retira une petite fléchette. La seconde d'après, étendu sur le bitume, un voile brumeux sur les yeux, il distingua des bruits de pas en approche rapide. Puis ce fut le noir total.

Lorsqu'il revint à lui, la perspective de la pièce dans laquelle il se trouvait lui parut inversée. Il distingua une table et deux chaises fixées dans un coin du plafond. La pression sanguine dans son crâne associée au balancement de son corps lui fit enfin prendre conscience qu'il se trouvait pendu par les pieds.

- Major Lingston, c'est un plaisir de vous rencontrer enfin. Sincèrement désolé pour cette inconfortable position mais nous ne faisons que suivre les directives qui nous ont été transmises. Je suis certain qu'en tant qu'ancien responsable des forces spéciales vous me comprenez parfaitement.

Avec le flottement de son corps dans les airs, Dany ne parvint pas à distinguer nettement les traits de son interlocuteur. Il décela vaguement la silhouette d'un corps râblé, affublé d'une calvitie galopante.

- Sergent, descendez le major je vous prie.

Dany sentit deux hommes le saisir et le positionner sur un tabouret. Il avait toujours les pieds et poings liés mais au moins il voyait le monde à l'endroit. Dans un coin de la pièce obscure il reconnut NeoKill, les mains attachées dans

le dos. Le petit homme s'approcha de Dany et lui releva le menton avec une sorte de cravache.

- Major, vous avez eu tort de ne pas effectuer la mission que l'on vous avait confiée. Vous allez devoir en payer les conséquences. La torture physique que l'on va vous infliger n'est qu'une entrée en matière. Croyez-moi, je ne fais pas ça par plaisir. Comme je vous l'ai dit, je ne fais que suivre les ordres.

Dany leva les yeux afin de dévisager son adversaire.

- Qu'avez-vous fait de ma fille espèce de pourriture ?

- Votre fille ? Bien sûr. Mais chaque chose en son temps. Tout d'abord, nous allons passer un peu de temps ensemble.

Il se détourna de Dany et se dirigea vers NeoKill.

- Monsieur Lupus, pouvez-vous nous expliquer ce qui s'est réellement passé durant votre mission.

Le visage livide et dégoulinant de sueur, NeoKill prit la parole avec une voix tremblante.

- J'ai suivi à la lettre, les instructions que vous m'aviez données. Je m'apprêtais à descendre la cible, lorsque cette ordure m'a tiré dessus à partir du toit d'un des immeubles voisins. Ensuite il m'a traqué et emmené dans son repère pour me faire parler. Mais je n'ai rien dit, je vous le jure. Je suis un professionnel. Vous pouvez toujours compter sur moi.

- Oui bien entendu, c'est pour cela que vous leur avez donné les identifiants et mots de passe de votre messagerie. Quel manque d'éthique ? Il n'y a vraiment plus de code de déontologie dans cette industrie. Sergent, tuez-le.

- A vos ordres commandant !

Un des hommes de Christensen sortit un Desert Eagle calibre 50 de sa gaine et le pointa en direction du visage terrorisé de NeoKill.

- Enfin sergent, vous cherchez à nous faire tous devenir sourd ? A l'arme blanche je vous prie.

- Bien commandant.

L'homme tira de son dos un poignard de chasse et s'approcha de Lupus.

- Non, attendez je vous jure que je n'ai rien dit ! par pitié !

Ce furent ces dernières paroles. D'un coup sec, son bourreau lui ouvrit la gorge. Lupus s'écroula sur le sol en se vidant de son sang, une expression indescriptible dans ses yeux restés ouverts.

- Major, je vais vous laisser un moment entre les mains expertes de mon lieutenant. Vous verrez, ses talents de tortionnaire sont d'un tel niveau qu'il fait de la souffrance une œuvre d'art. J'espère vraiment que vous serez encore capable de me faire part de vos impressions quand nous nous reverrons.

Xavier Christensen quitta le bunker et se dirigea vers l'ascenseur. Arrivé au sixième étage, il se dirigea vers son analyste.

- Vous avez reçu la vidéo ?

- Négatif mon commandant. La fille s'est échappée du camp et Kalim Charid a été assassiné.

- C'est une blague ? Qui est en charge du groupe maintenant ?

- C'est un certain Khaled Mourad, son bras droit. Ils ont envoyé une équipe à sa recherche mais ce n'est pas gagné qu'il lui mette la main dessus.

- Notre visiteur débarque dans moins de trois heures. Il est impératif d'avoir la vidéo de son exécution avant son arrivée.

34.

Les hurlements de Nafissa sortirent brutalement Cherifa et Megan de leur sommeil. Après avoir marché toute la nuit à travers la jungle, dans un dédale de ronces et de halliers, elles s'étaient abritées sous les larges branches d'un immense baobab pour se reposer. Elles avaient bien tenté de résister à l'appel du sommeil mais la fatigue accumulée de la veille avait eu raison de leur volonté. A l'écoute des cris aigus de sa sœur, Cherifa se releva d'un bon et accourut dans sa direction. Cette dernière pleurait à chaudes larmes et se frottait le corps vigoureusement.

- Ça me brûle de partout ! fais quelque chose, je t'en supplie ! s'écria la jeune enfant en continuant à sautiller partout.

En s'approchant d'elle, Cherifa mit le pied sur une énorme colonne de fourmis rouges. Elle se jeta sur Nafissa et commença à lui retirer tous ses vêtements. Le corps de la petite était recouvert de milliers d'insectes affamés. Elle se mit à lui frotter la peau énergiquement, faisant tomber à chaque passage des centaines de soldats. Après s'être

débarrassée de toutes les intruses, Cherifa inspecta plus en détail les blessures infligées. L'épiderme de sa sœur était meurtri sur toute la surface. Les mandibules acérées des voraces formicidés avaient provoqué des centaines de coupures microscopiques. Avec un peu plus de temps elles auraient facilement été capables de la dévorer entièrement.

- Viens par ici, je vais nettoyer les blessures avec un peu d'eau. Ça va aller ma chérie.

L'enfant continua de sangloter un moment avant de se calmer. Megan, qui avait assisté à la scène, était médusée par l'agressivité d'insectes aussi petits.

Après s'être sustentées de quelques bananes, de figues sèches et de fèves de cornilles, elles se remirent en route avant que la chaleur ne devienne insoutenable. Dans le ciel teinté de reflets fuchsia, le soleil reprenait doucement sa place de maître des cieux. La frontière camerounaise se trouvait encore à plus de trois jours de marche. A l'heure qu'il était, le corps de Kalim devait avoir été découvert et les chiens lâchés à leurs trousses. Si elles n'accéléraient pas la cadence, il y avait très peu de chance qu'elles s'en sortent vivantes. Les relevés topologiques représentés sur la carte n'étaient pas d'une grande précision mais ils permettaient au moins de se repérer par rapport aux reliefs montagneux qui pointaient sur l'horizon. Tant qu'elles garderaient ce paysage sur leur gauche elles se dirigeraient dans la bonne direction. Les indications sur le plan montraient une jungle épaisse à traverser sur près d'une vingtaine de kilomètres. Ensuite, elles devaient tomber sur un terrain marécageux à

parcourir sur une distance sensiblement identique. Sur la carte, cette dernière zone portait plusieurs croix de couleur rouge, sans doute pour avertir d'un certain danger. Mais lequel ?

Malgré la chaleur et l'humidité, le trio avait trouvé un bon rythme et progressait rapidement à travers l'épaisse végétation. Cherifa ouvrait la marche, suivie de Nafissa et Megan. Cette dernière vint à la hauteur de la petite fille pour l'aider à porter un sac aussi grand qu'elle.

- Tu ne veux pas qu'on échange ma sacoche contre ton sac ? tu seras beaucoup plus légère.

- Merci mais je suis plus forte et plus grande qu'il n'y paraît.

Megan ne put s'empêcher de sourire en constatant la force de caractère qu'affichait cette enfant.

- Honnêtement, je pense que tu as plus de courage que moi. Je ne sais pas comment j'aurais réagi avec toutes ces satanées fourmis.

- Merci, mais ce n'était pas grand-chose. Quand j'étais petite, avec mes copines on s'amusait à « Hyène fais-moi peur ». Tu connais ?

- Euh, non je ne crois pas y avoir déjà joué. Quelles sont les règles ?

- Et bien d'abord il faut repérer un groupe de hyènes. En général, elles arrivent à l'aube près d'un point d'eau pour s'abreuver. Ensuite on se met en demi-cercle, espacées de

quelques mètres et on avance en direction des hyènes d'un pas à chaque fois, toutes en même temps. Celle qui ne flanche pas, qui ne se sauve pas et qui s'approche au plus près des animaux est déclarée vainqueur. J'ai toujours gagné.

Megan la regarda d'un air interloqué.

- Mais c'est vraiment dangereux votre jeu. Vous n'avez jamais eu d'accident ?

- Une seule fois. Au lieu de ne pas bouger, une de mes copines s'est mise à courir lorsqu'une hyène s'est rapprochée d'elle : grave erreur ! Elle lui a dévoré une bonne partie de la jambe. Il ne faut surtout pas montrer qu'on a peur avec ces bêtes-là, sinon on est cuit.

Plus elle découvrait ce pays, ses habitants, leur culture et plus elle avait l'impression de venir d'une autre galaxie. A l'âge de Nafissa, elle jouait à la poupée, aux Playmobil et à Minecraft. Difficile de perdre une jambe.

Lorsque le crépuscule arriva, Megan sentit que ses pieds étaient truffés d'ampoules. Le choix de s'enfoncer à travers l'épaisse végétation leur avait procuré une protection évidente mais certains passages à travers avaient été un vrai calvaire. Par endroit, la brousse était si dense, qu'elles avaient été forcées de ramper sur plusieurs dizaines de mètres pour avancer. La gorge asséchée, Megan saisit sa gourde pour se désaltérer. Lorsque la dernière goutte d'eau tomba sur sa langue, un léger vent de panique lui parcourut l'échine.

- Cherifa, ma gourde est vide. Vous avez encore de l'eau dans vos sacs ?

Après avoir vidé le contenu de leurs affaires, elles réalisèrent qu'elles n'avaient pas pensé au facteur de survie incontournable : l'eau. Cherifa déplia la carte sur la terre sèche.

- Nous devons nous trouver dans cette zone. Si on continue tout droit vers la frontière, il est fort possible que nous ne trouvions pas de point d'eau, tout du moins avant les marécages. Cela nous fait deux jours sans boire. Avec cette chaleur nous ne tiendrons pas une journée. Il faut absolument que l'on fasse un détour vers l'ouest en direction de ce point d'eau situé à une demi-journée de notre position. Mais je n'aime vraiment pas ça.

- Pourquoi ? demanda Megan.

- Vous voyez cette marque près de la rivière ? C'est censé marquer l'existence d'un village.

- De toute manière, on n'a pas vraiment d'autres options, conclut la jeune occidentale.

Sans même faire une pause, elles reprirent leur route en direction de l'ouest. Malgré la fatigue et la faim, elles voulaient profiter au maximum de l'obscurité pour accéder le plus rapidement possible à l'eau sans se faire repérer. Au fur et à mesure qu'elles progressaient, la végétation s'était éclaircie. Désormais, les quelques acacias et petits buissons qui bordaient le chemin ne leur fournissaient plus la

discrétion dont elles avaient bénéficié un peu plus tôt. Le ciel épuré laissait apprécier la beauté d'une pleine lune rougeoyante. La forte luminosité des rayons lunaires permettait d'observer les plaines clairsemées sur des centaines de mètres. Arrivée en bas d'une petite colline, Cherifa s'arrêta soudainement et leur fit un geste de la main afin d'obtenir le silence total.

- Ecoutez, dit-elle tout bas. Vous entendez ? on dirait le bruit d'une chute d'eau.

Au détour d'un bosquet de safoutiers chargés de prunes violacées, une gigantesque cascade leur apparut. En contrebas de leur position, des milliers de mètres cubes d'eau se déversaient chaque seconde en créant de profonds remous chargés d'écume blanchâtre.

Malgré la fatigue et la tension accumulée, Megan n'eut pas d'autre choix que de laisser jaillir son admiration face à un tel spectacle.

- C'est vraiment magnifique ! Votre pays est d'une beauté féérique. C'est bien dommage qu'il soit souillé par tant de violence.

Pendant que Megan admirait la vue, Cherifa avait déjà commencé à arpenter le sentier naturel qui menait en aval de la rivière.

- Ne perdons pas de temps, cria-t-elle assez fort pour se faire entendre à travers le tumulte assourdissant de la nature.

Le long de la berge, la rivière avait repris son cours normal et coulait silencieusement entre de gros blocs de granit arrondis. Au tournant d'un coude, elles débouchèrent sur une petite piscine naturelle remplie d'une eau cristalline au reflet émeraude. Sans demander l'autorisation à sa grande sœur, Nafissa se jeta dedans toute habillée. La fraîcheur du précieux liquide lui fit pousser des cris de joie. Megan ne résista pas non plus et plongea la tête la première dans le lagon paradisiaque. De toute sa vie, elle n'avait jamais autant apprécié de nager et de se rafraîchir comme à cet instant. Nafissa commença à la taquiner en lui lança de l'eau afin d'engager une bataille. Cherifa, restée sur la berge, préféra s'atteler au remplissage des gourdes.

- Les filles, faites moins de bruit ! lança Cherifa avec autorité. On va se faire repérer si vous continuez.

Sans trop faire attention à sa grande sœur, Nafissa nagea un peu en amont de leur position pour explorer les multiples cavités naturelles qu'offraient les écheveaux de roches marbrées. Megan la suivit afin de ne pas la laisser s'éloigner sans surveillance. Une fois l'exploration de sa nouvelle aire de jeux terminée, l'aventurière rejoignit Megan afin de remonter sur la berge. Lorsqu'elles sortirent de l'eau, Cherifa avait disparu. Plusieurs gourdes encore vides jonchaient le sol et les sacs étaient restés entrouverts. Megan tenta de garder son sang-froid. Il était tout à fait possible qu'elle se soit absentée pour assouvir un besoin naturel ou encore pour faire le tour de leur position dans le but d'évaluer les risques potentiels. Lorsque Megan se retourna vers Nafissa, les contours d'une silhouette lugubre

à proximité de la jeune fille la saisit d'effroi. Elle ne put s'empêcher de pousser un cri de frayeur mais déjà l'ombre arrachait l'enfant du sol. Malgré la panique qui avait pris le contrôle de ses membres, elle s'élança à son secours. Avant même qu'elle n'ait pu faire un seul geste, elle sentit une sorte de besace en chanvre lui recouvrir la tête. La seconde d'après, elle décolla dans les airs, tirée par de puissants bras et transportée comme un vulgaire sac de farine.

35.

Coincée dans les embouteillages sur University Avenue, Patricia venait de quitter l'hôpital et se dirigeait en direction du département de la Police criminelle. La boule d'angoisse tout au fond de son ventre ne la quittait pas. Malgré le succès de l'opération chirurgicale pour refermer les dommages internes provoqués par la lame, l'image de Stéphanie entubée de toutes parts dans cette chambre aseptisée l'avait profondément perturbée. Pour ne rien arranger, la présence de sa famille avait été une véritable épreuve. Dès qu'elle avait passé la tête à travers la porte de la chambre, la mère de son amie l'avait dévisagée comme si c'était elle-même qui avait enfoncé le couteau dans le ventre de sa fille alors qu'elle n'avait fait que se défendre. Mais si elle n'y était pour rien dans ce drame, pourquoi se sentait-elle dévorée par la culpabilité ? Après le décès de Jade, la souffrance ressentie l'avait totalement dévastée et le sentiment de responsabilité lui avait rongé le cœur et le cerveau comme de l'acide chloridrique sur une plaque de métal. Bien que l'accident de voiture soit le fruit d'évènements totalement aléatoires, elle avait gardé la triste

impression que si elle s'était trouvée aux côtés de Jade, rien de tout cela ne serait arrivé. Mais l'urgence de son travail l'avait forcée à s'absenter et le drame était survenu. Aujourd'hui encore, si ses enquêtes ne l'avaient pas poussée à délaisser Stéphanie, celle-ci n'aurait jamais couché avec cette fille et l'accident ne serait jamais arrivé. Bien que cette logique soit certainement sujette à controverse, le dénominateur commun à toutes ces tragédies était clairement son travail de policière. Quelles concessions était-elle encore prête à faire pour avancer dans sa carrière professionnelle au détriment d'une vie sentimentale stable ? Est-ce que le jeu en valait vraiment la chandelle ? Si toutes les personnes qui comptaient pour elle devaient en payer le prix, il était peut-être temps de faire un choix.

Lorsqu'elle pénétra dans le bureau, l'équipe la salua en regardant le sol d'un air gêné. Chris était en pleine discussion avec Durieux, tous deux penchés sur l'écran de l'ordinateur. Arthur Cleving, la nouvelle recrue s'approcha de Patricia sur la pointe des pieds.

- Inspecteur, le chef vous attend dans son bureau.

Patricia était déjà sur le seuil de la porte lorsque le jeune homme la rattrapa.

- On a appris ce qui s'est passé pour votre amie et toute l'équipe espère profondément qu'elle va très vite s'en remettre.

- Merci Arthur.

A travers les parois vitrées, Verdum tenait fermement son téléphone et donnait une représentation de gestuelle aérienne quasi artistique. Patricia n'arrivait pas à entendre distinctement la discussion, mais au regard de son visage déformé par la colère, le sujet devait être plutôt épineux. Lorsqu'il l'aperçut, il lui fit signe d'entrer.

« Et vous pensez qu'on fait quoi ici ? Mes équipes travaillent 24h sur 24h, 7 jours sur 7. Si vous croyez que le service spécial d'investigation fera mieux que nous, ne vous gênez surtout pas et refilez-leur le bébé, sinon arrêtez de m'appeler tous les jours pour me faire perdre mon temps ! »

Il reposa le téléphone sur son socle avec une telle violence que la petite lampe à pince accrochée à son bureau s'éjecta pour atterrir au pied de Patricia. Une fois assis, il la regarda avec toute l'intensité dont lui seul était capable.

- Que faites-vous ici Duval ?

- C'est vous qui m'avez demandé de venir chef, répondit Patricia un peu surprise par la question.

- Pourquoi n'êtes-vous pas en arrêt de travail ? Avec ce qui s'est passé ce matin vous devriez être près de votre amie non ?

- Capitaine, avec tout le respect que je vous dois, c'est à moi d'en décider.

Son regard d'acier se radoucit et sa voix retrouva son flegme légendaire.

- Je suis vraiment désolé pour ce qui vient de se passer, mais j'ai besoin de vous à 100% sur cette enquête. Si vous ne vous sentez pas d'attaque pour reprendre de suite, Chris peut très bien continuer l'enquête sans vous, le temps que vous remontiez la pente.

Patricia comprit immédiatement ce à quoi Verdum faisait allusion.

- Je comprends votre inquiétude Capitaine, mais cette fois-ci c'est différent. Je préfère continuer l'enquête plutôt que de tourner en rond à l'hôpital ou dans mon appartement et ressasser des hypothèses foireuses. De plus, j'ai comme l'impression qu'en haut lieu ça commence à chauffer sérieusement.

- Parfait, inspecteur ! si vous vous sentez d'attaque alors allons-y. Chris m'a fait un résumé sur l'avancée de l'enquête. J'avoue que je n'aurais pas parié un copeck sur votre théorie, à priori fumeuse, de deux tueurs différents. Mais les preuves vous ont clairement donné raison et je ne peux pas vraiment dire que cela me réjouit. Sur le suspect numéro un, la femme, vous pensez qu'on se rapproche ?

- Pour le moment, la photo prise par la caméra de sécurité n'a rien donné mais on va quand même creuser.

- Et sur le meurtre de la madame Lingston et l'enlèvement de sa fille ?

- On a trouvé une photo de notre homme sur un des réseaux sociaux. A priori, le gars est un ancien militaire. On va aller interroger le détenteur du compte et voir où cela nous mène.

- C'est parfait.

Verdum pencha la tête sur son bureau, saisit un classeur et commença à le feuilleter. Après un petit moment, il releva la tête et regarda Patricia comme si il était surpris de la trouver dans son bureau.

- Je peux savoir ce que vous faites encore là ?

- Pardon Capitaine, dit-elle en se dirigeant prestement vers la porte.

Avant de refermer la porte, elle entendit les derniers mots de Verdum.

- Inspecteur !

- Oui Capitaine ?

- Excellent travail.

- Merci Capitaine.

Lorsqu'elle rejoignit son équipe, Chris et Durieux étaient toujours en pleine discussion. Le brouhaha ambiant s'était nettement intensifié et on sentait flotter dans la pièce une sorte d'excitation marquant le prélude à une chasse féroce. Tout le monde n'avait qu'une envie : mettre la main sur ces criminels et les envoyer au frais pour un très long moment.

- Vous avez réussi à localiser le type qui se trouve sur la même photo que notre client ? dit-elle en arrivant à leur hauteur.

- On a son nom et son adresse : Terry Gardner, actuellement sans emploi, il vit dans un pavillon situé à Don Valley Village, à moins d'une heure du centre-ville.

- Bien joué ! On va aller lui rendre une petite visite. Et du côté de la demoiselle, rien de nouveau ?

- J'ai fait un agrandissement de toutes les prises de vue enregistrées par la caméra. Je les ai accrochées dans ce coin, répondit Durieux en montrant un mur tapissé de dizaines de photos.

Patricia s'approcha du patchwork mural et observa minutieusement chaque détail qui pouvait sembler opportun. Les gros plans étaient relativement flous et à la granularité épaisse. Le visage de la tueuse avait été agrandi sur tous les angles possibles et à plusieurs niveaux d'échelle. Mais il fallait bien reconnaître que la pénombre qui recouvrait ses traits empêchait toute identification. Patricia sentit bouillir la rage au fond de son cœur. Leur suspect était sous leur yeux mais toujours insaisissable, comme une anguille entre des mains savonneuses. Elle allait s'avouer vaincue lorsqu'un petit détail attira son attention sur une des photos à plan large.

- Durieux, pourrais-tu faire un agrandissement de la partie supérieure droite de celle-ci, dit-elle en montrant l'avant-

bras de la tueuse, accrochée à la barrière en fer forgé de l'escalier de l'immeuble.

En moins de trois minutes, Durieux revint avec la photo couleur agrandie dix fois.

- Vous voyez ce que je vois.

- On dirait le tatouage d'un samouraï, dit Chris tout excité, ses lunettes pour presbytes sur le nez.

- Je confirme, lança Durieux qui avait déjà numérisé le tatouage et lancé un processus de filtres pour faire ressortir uniquement les détails du dessin.

Patricia regarda attentivement le motif numérisé sur l'écran.

- Ce n'est pas ça qui va nous fournir son numéro de sécurité sociale mais on peut quand même contacter quelques boutiques de tatouage et leur demander si ce motif leur évoque quelque chose.

- Je m'en occupe, lança Rick Kelder du bureau d'en face. Bien qu'il soit connu pour son côté acariâtre et sa personnalité effacée, Rick était surnommé le setter irlandais, non seulement pour sa longue chevelure rousse mais également pour ses talents d'enquêteur. S'il existait une information à vérifier, un élément à creuser, des connexions à établir entre les différents protagonistes d'une enquête complexe, Rick Kelder était une vraie machine. Son arme favorite : le téléphone.

Après quelques minutes de profonde réflexion, Patricia se tourna vers Durieux.

- Sur la recherche de lien entre les victimes, on a quoi ?

- Jusqu'à présent pas grand-chose. Leur lieu d'habitation étant relativement distant l'un de l'autre, la possibilité qu'elles se connaissent n'a pas pu être établie. Sur le plan professionnel, sportif ou associatif, ça n'a rien donné non plus.

- Il doit forcément exister un lien entre elles. J'ai du mal à imaginer notre tueuse se promener dans la rue à la recherche de femmes enceintes. Sur l'aspect médical de chacune d'entre elle, a-t-on pu contacter leur médecin traitant afin d'obtenir leurs antécédents médicaux, en particulier toute information en rapport avec leur grossesse ?

- J'avais effectué une première demande envers leurs obstétriciens attitrés mais je n'ai toujours pas obtenu de réponse. Je vais devoir passer à la vitesse supérieure, conclut Rick.

36.

Les sangles sur les poignets de Dany étaient si serrées que le sang avait cessé d'affluer vers ses mains. En raison de l'absence d'irrigation dans ses membres, le léger fourmillement qu'il avait ressenti au bout de ses doigts s'était progressivement transformé en un picotement très douloureux. Depuis combien de temps était-il ligoté sur cette chaise en métal ? Il n'en avait pas la moindre idée. Mais l'homme qui le torturait, le faisait avec un tel professionnalisme, que l'immobilité des traits de son visage faisait penser à ceux d'un cyborg recouvert de peau humaine sur laquelle les marques du temps n'avaient aucune empreinte. Il avait tout d'abord commencé la séance avec un classique ; le sel sur les plaies ouvertes. Pour cela, l'homme avait entaillé son corps sur différentes parties ; le torse, les bras, le ventre, le dos. Dès que le gros sel avait été appliqué sur les blessures, la douleur s'était lentement propagée jusqu'à son cerveau. Malgré une forte résistance à la souffrance obtenue grâce à des heures d'entraînement dans des conditions inhumaines, Dany s'était mis à gémir au bout d'une heure. Son tortionnaire avait commencé à

s'ennuyer et était alors passé à la deuxième phase ; les décharges électriques. Il avait tout d'abord redescendu Dany et l'avait ligoté à une lourde chaise en métal. Ensuite, il l'avait trempé de la tête au pied en l'arrosant avec un jet d'eau glacé. Il avait branché deux câbles à un groupe électrogène pas plus grand qu'une machine à coudre et avait commencé consciencieusement son travail d'orfèvre. Les fils électriques étaient terminés par des petites pinces métalliques, qui provoquaient une gerbe d'étincelles dès qu'on les frottait l'une contre l'autre. A la première décharge, Dany sentit son corps se raidir, ses cheveux se lever et son cœur sur le point de s'arrêter. Il serra si fort sa mâchoire qu'une de ses molaires se brisa sous la pression. A la violence d'un tel traitement, il réalisa que son corps ne tiendrait pas plus de quatre ou cinq décharges. Au moins le calvaire serait vite terminé. A la deuxième punition, la force de l'impulsion électrique déclencha l'articulation temporo-mandibulaire. Il se mutila en faisant pénétrer ses canines dans sa langue puis perdit connaissance quelques secondes. L'homme s'approcha de son jouet, le saisit par les cheveux et lui releva la tête afin de plonger son regard dans le sien.

- Il ne faut pas s'endormir, tu m'entends, sinon tu vas rater la meilleure partie de la fête, murmura-t-il avec une voix fluette et une pointe d'accent suédois.

Il rapprocha les deux tenailles à hauteur de ses yeux et les fit s'entrechoquer. Des petites flammèches incandescentes retombèrent sur le front et les paupières de Dany. Il allait les appliquer sur son visage lorsqu'une voix du fond de la pièce retint son geste.

- Docteur Cylok, voyons ! Je vous ai donné l'ordre de torturer monsieur Lingston pas de l'envoyer vers l'au-delà. Pour ce qui va suivre, il nous faut toute son attention.

Xavier Christensen s'avança dans la pénombre, suivi d'un petit groupe de personnes. Il lança quelques ordres à deux de ses hommes. L'instant d'après, Dany se retrouva devant un écran de télévision.

- Monsieur Lingston, je vous laisse en compagnie d'un vieil ami à vous, s'exclama Christensen en faisant un pas en arrière.

Avec la sueur dégoulinant dans ses yeux, sa vision trouble ne lui permit pas de distinguer immédiatement l'homme qui se dégageait du cénacle. Après avoir fait quelques pas dans sa direction, Dany remarqua que l'individu s'aidait d'une canne pour se déplacer. Lorsqu'il arriva à distance raisonnable, il détailla ses traits qui lui semblèrent familiers mais ne fut pas capable de l'identifier. Légèrement vouté, il paraissait avoir dépassé les soixante-dix ans. Sa peau tannée par le soleil, ses traits caractéristiques des visages orientaux et son turban sur la tête ne laissaient que très peu de doute sur ses origines arabes. Ce n'est que lorsqu'il prit la parole que Dany reconnut l'homme qui se tenait devant lui.

- J'ai attendu ce moment pendant plus de dix ans monsieur Lingston. Par chez nous, il y a un proverbe qui dit ceci : « *Bien que Dieu soit tout-puissant, il n'envoie pas la pluie quand le ciel est bleu* ». J'ai bien peur que pour vous le ciel ait pris récemment une teinte bien sombre. Vous allez enfin récolter ce que vous avez semé.

- Al-Salim, vous avez été déclaré mort il y a près de huit ans dans un bombardement au sud de Kaboul, émit Dany en observa plus attentivement son interlocuteur. On a même relevé votre ADN des décombres.

- Vous, les occidentaux et votre technologie vous nous faites bien rire. Vous pensez tout savoir, tout contrôler avec vos satellites, vos drones et votre recherche scientifique. Mais vous oubliez un principe fondamental, il n'y a pas plus puissante technologie que la volonté humaine.

- Alors après toutes ces années, vous êtes venu vous venger parce qu'on a enfermé Fahid, votre fils ? c'est comme ça que vous justifiez vos actes ? Ma femme découpée en morceau et ma fille enlevée. Je vois que vous avez également suivi un autre dicton berbère : « *La vengeance qui a tardé s'exerce au moyen d'un gros bâton* ». Vous voulez mon avis ? vous êtes juste un grand malade assoiffé de violence et de barbarie qui agit sous couvert d'une prétendue guerre sainte contre le mal occidental.

Le vieil homme émit un petit grognement qui ressembla à un rire malsain.

- Monsieur Lingston, j'ai l'impression que votre mémoire vous joue des tours. Vous n'avez même pas la dignité de reconnaître vos actions. C'est pitoyable. Lors de votre intervention pour enlever mon fils, votre groupe s'est introduit dans sa demeure familiale. Nos combattants vous ont pourchassé dans les montagnes mais vous avez réussi à filer, tels des cafards apeurés par la lumière. Lorsque je suis arrivé dans la maison de mon fils, j'ai retrouvé ma fille et

ses deux enfants sans vie, criblés de balles. Elles s'étaient réfugiées dans une penderie lorsque vous les avez exécutées froidement, comme si elles n'étaient rien de plus que de vulgaires brebis à égorger pour un festin. Et après ça, vous osez vous revendiquer émissaires des droits de l'homme et donner des leçons de morale aux autres pays du monde. C'est vous les bouchers, monsieur Lingston, pas nous.

Dany tenta de se remémorer les événements de la mission d'extraction et l'affrontement avec les talibans. Il se souvenait parfaitement du siège qu'ils avaient tenu pendant plusieurs heures dans la maison de Fahid Al-Salim mais il n'avait aucun souvenir de la présence d'autres personnes. Sa fille et ses enfants avaient certainement dû être tués par des balles perdues. A ce stade de l'histoire, il n'était sans doute pas très utile de plaider son innocence. La seule présence de son équipe dans la maison de son fils avait de tout évidence provoqué ce drame, ce qui du point de vue d'Al-Fahid, justifierait les actions qu'il avait menées jusqu'ici.

- J'aurais très bien pu vous faire disparaître depuis bien longtemps, vous et votre gentille famille, mais ce n'est pas ma façon d'agir. Je voulais avant tout savourer ce moment tant attendu, observer la souffrance dans vos yeux, l'envie de vomir lorsque la tristesse vous déchire les entrailles. Allons, assez de bavardage, la séance de cinéma va bientôt commencer ! c'est bien comme ça qu'on dit par chez vous non ?

Un des hommes de Christensen se saisit d'une télécommande et l'écran de télévision s'illumina. Sur les premières images, l'objectif en mouvement montrait un sol fait de glaise sèche de couleur ocre. L'homme qui tenait la caméra venait de sortir d'un petit bungalow, typique de ceux que l'on trouve dans certains villages africains. Il se dirigea vers une assemblée de personnes située au centre des habitations. Lorsque l'image s'immobilisa, Dany reconnut la tenue vestimentaire des djihadistes appartenant au mouvement salafiste de Boko Haram. Les terroristes brandissaient des kalachnikovs et des machettes, tout en poussant des hurlements. Le calme revint quand un homme accompagné d'une personne cagoulée de petite taille fit son apparition. Dany sentit ses boyaux et son cœur se serrer. La caméra fit un plan cadré sur le ou la prisonnière. Puis, l'image se stabilisa un instant sur les petites mains attachés à la peau claire. Il se sentit défaillir. Ce ne pouvait pas être sa fille, sa Megan, prisonnière de ces barbares. Lorsqu'il reconnut le chemisier à fleur qu'elle adorait porter ainsi que le petit pendentif autour de son cou avec la médaille de Saint Martin qu'il lui avait offert, le doute n'était plus permis.

- C'est bon al-Fahid, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin dans votre vengeance. Je suis sincèrement désolé pour vos enfants mais nous n'aurions jamais exécuté des innocents de sang-froid. Ils ont été tués par accident. Maintenant, finissez ce que vous avez commencé et tuez-moi. Mais libérez ma fille, elle n'y est pour rien dans cette histoire.

- Personne n'est innocent monsieur Lingston, vous devriez savoir ça. Je vais vous ôter la vie, cela ne fait aucun doute. Mais comme je vous l'ai dit, je veux que vous ressentiez la même douleur que celle qui m'a terrassée pendant des jours. Vous verrez, vous ne serez pas déçu.

- Ne faites pas ça bon Dieu !

Sur l'écran, l'homme qui se trouvait derrière Megan l'obligea à se mettre à genoux. Il avait les traits durs, un regard inhumain et la partie droite du visage balafrée. Sous le sac de toile, il devinait sa fille en train de se débattre avec appréhension mais le bourreau la maintenait fermement au sol. Lorsque ce dernier brandit son coupe-coupe et s'écria « *Allahou Akbar !* », Dany ressentit une telle douleur dans l'estomac, qu'il crut perdre connaissance. Il eut juste la force de s'entendre supplier

- Non, pas ça, je vous en prie...

La seconde suivante, la lame brillante de l'africain s'abattit avec violence sur la gorge toute frêle de son enfant. Dany détourna immédiatement le regard et poussa un cri inhumain.

Lorsqu'il regarda à nouveau l'écran, le sac de chanvre gris contenant la tête de sa fille se trouvait à terre dans une mare de sang, près de son corps sans vie. Le vieil Afghan situé à quelques mètres de lui s'avança d'un pas et dévisagea Dany.

- Profitez bien de ce moment mon ami ! je vous laisse digérer tranquillement ces images cruelles mais néanmoins nécessaires à un rééquilibrage des souffrances subies. Ne vous en faites pas, je reviendrais bientôt mettre fin aux vôtres.

Le vieillard se retourna, claudiqua en traversant la pièce et disparut derrière les portes de l'ascenseur.

37.

L'atmosphère paisible de Don Valley village donnait l'impression que le temps avançait à son propre rythme. Hormis quelques joggeurs et jeunes mamans, leurs poussettes à la main, les rues étaient désertes. Ces villes dortoirs autour de Toronto se ressemblaient toutes par leur quiétude diurne suivie d'un retour à l'agitation la nuit tombée. Lorsque Patricia et Chris sortirent de leur véhicule, le calme qui régnait à proximité était presque oppressant. A l'adresse que Durieux leur avait fournie, se trouvait une maison en piteux état. Les murs au crépis abimé laissaient apparaître des briques grises et des fils apparents. Sur le mur de la façade principale, un des volets était sur le point de se détacher de la fenêtre. Lorsqu'ils arrivèrent sur le seuil de la porte, la sonnette était réduite à un simple bouton tenu par un ressort. Dans le doute, Chris préféra cogner trois petits coups secs à la porte. Au bout d'un moment, voyant que rien ne se passait, il réitéra son action mais avec plus de conviction. Ils finirent par entendre des bruits de pas se diriger vers l'entrée. La porte s'ouvrit sur un homme massif, d'une quarantaine d'années, mais qui en paraissait

soixante. Patricia reconnut avec difficulté les traits du jeune militaire de la photo prise sur le navire de guerre aux côtés de leur suspect.

- Bonjour, Police criminelle de Toronto, vous êtes bien Monsieur Gardner ?

A l'écoute de ces paroles, l'homme ne prit pas la peine de répondre et referma la porte sur les inspecteurs. Ils l'entendirent traverser la maison à toute vitesse. Chris donna un grand coup de pied sur la gâche, faisant exploser le verrou dans un fracas tonitruant. La porte s'ouvrit sur Gardner en train de s'introduire dans une pièce située de l'autre côté de l'habitation. Patricia fit demi-tour et dévala les escaliers.

- Vas-y, poursuis-le. J'essaie de le prendre à revers !

Son arme au poing, Chris traversa la maison et ouvrit la porte du fond tout en balayant son arme à travers ce qui se rapprochait le plus d'une chambre à coucher, hormis les cannettes de bières jonchant la moquette tachetée de différentes couleurs douteuses. Gardner avait disparu et était, de toute évidence, passé par la fenêtre entrouverte. En s'approchant de la lucarne, il découvrit le fuyard trois mètres plus bas qui venait de se réceptionner sur la terre humide d'un petit potager. Il ne lui fallut que quelques secondes pour détalier comme un lapin et disparaître du champ de vision de l'inspecteur.

Lorsque Patricia tomba nez à nez avec le colosse, elle eut un moment d'hésitation qui s'avéra être fatal. Au lieu de

pointer son arme sur lui, elle tenta de l'arrêter. Elle lui saisit le bras dans le but de lui faire une clé et de le coucher au sol. Mais les réflexes du fugitif ne lui permirent pas d'exécuter son plan jusqu'au bout. A peine eut-il senti les mains de l'inspectrice sur lui, qu'il contre-attaqua par une prise d'aïkido qui envoya Patricia valdinguer dans les branches d'un cyprès. Sans demander son reste, il reprit sa course à toute vitesse. Plus touchée dans son amour propre que physiquement, Patricia se redressa et pointa son arme sur Gardner.

- Arrêtez-vous immédiatement ou je vous tire dans la jambe.

L'homme ne se retourna même pas et continua sur sa lancée. Sans hésitation, Patricia visa et tira à quelques centimètres de ses pieds. La détonation le stoppa sur le champ.

- Couchez-vous sur le sol et mettez vos mains derrière le dos ! lui ordonna-t-elle en s'approchant lentement, l'arme toujours pointée sur lui.

Une quinzaine de minutes plus tard, les mains menottées dans le dos, Terry Gardner était assis sur une des chaises de sa salle à manger, le regard vide et fixé en direction de la surface vitrée d'une table post modern de très mauvais goût. Les deux policiers avaient bien tenté de l'interroger sur les raisons de sa fuite mais l'homme était resté muet comme une carpe.

- Ecoutez, nous avons fait preuve de patience il me semble. Donc, soit vous nous dites ce que l'on veut savoir ici et maintenant, soit vous nous accompagnez au poste au risque d'y rester pour un très long moment ! dit Chris en haussant le ton.

Voyant que le suspect restait imperturbable, Patricia se risqua à une nouvelle approche. Elle s'adressa à son coéquipier.

- Si tu veux mon avis, monsieur Gardner nous cache de vilains petits secrets. Si tu allais faire une petite fouille minutieuse, histoire de déterrer quelques cadavres. Façon de parler bien entendu ! n'est-ce pas Terry ?

A priori Patricia avait actionné la bonne manette. A l'écoute de ses paroles, l'homme redressa la tête. Ses yeux, jaunis par l'alcool et la fumée de cigarettes, changèrent d'expression et le ton de sa voix devint subitement très conciliant.

- Ok c'est bon ! je vais vous raconter tout ce que vous voulez savoir mais vous me promettez de me laisser tranquille après ça ?

Les deux agents s'échangèrent furtivement un regard complice et acquiescèrent.

- On t'écoute. Qui est l'homme sur la photo à côté de toi ?

- Son nom est Vladimir Kriskov. On s'est connu lors de notre intégration dans les commandos marines. On a

effectué quelques missions ensemble. Puis il s'est passé un événement particulier et Vladimir a été mis à pied.

- Quel événement particulier ?

- Disons que Vladimir avait la gâchette un peu facile et des plaintes de tortures sur civils sont remontées jusqu'aux oreilles de notre commandant. On nous avait envoyé en mission dans le golfe d'Aden, à proximité des côtes de Mogadiscio pour un problème de prise d'otages. Un yacht avec à son bord une trentaine de canadiens, équipage compris, avait été intercepté par des pirates somaliens. Nous avons reçu l'ordre d'intervenir. Après avoir enfilé nos combinaisons d'homme grenouille, Vladimir, moi-même et trois autres gars avons pénétré discrètement par des hublots laissés entrouverts, après avoir parcouru un mile sous l'eau. Lorsque nous sommes arrivés au pont supérieur, les pirates se trouvaient n'être en fait qu'une poignée d'adolescents avec des machettes et une seule kalashnikov. Après avoir descendu le seul homme en possession du fusil mitrailleur, nous avons rapidement maîtrisé le reste du groupe sans verser une autre goutte de sang. C'est là que Vladimir a commencé à péter un plomb. Il s'est enfermé dans une cabine avec un des jeunes somaliens, sous couvert de l'interroger pour connaître la position d'éventuels complices. Lorsque le gosse a commencé à pousser des hurlements, on a tenté d'ouvrir la cabine mais elle était fermée de l'intérieur et Vladimir restait totalement muet à nos appels. Après une trentaine de minutes, il est ressorti les mains et le visage barbouillés de sang et nous a souri. « Je pense qu'ils étaient seuls » qu'il a

dit, comme s'il venait d'avoir une gentille discussion. Quand nous sommes entrés dans la cabine, le gamin n'était plus qu'un amas de chair sanguinolente. Je n'ai jamais bien compris ce qui s'était passé dans la tête de Vladimir ce jour-là. Honnêtement c'était plutôt un gars sympa et on se tapait de sacrées parties de rigolades. Enfin, quoiqu'il en soit, après son passage en cour martiale, il a disparu de la circulation.

- Et vous ne savez pas du tout ce qu'il est devenu ? demanda Chris un peu surpris

- Non, je n'en ai pas la moindre idée.

Pendant la discussion, Patricia avait déjà lancé une recherche sur les bases de données d'identification de la police criminelle mais le nom de Vladimir Kriskov était tout simplement inexistant. Encore cette impression de faire un pas en avant et deux en arrière. Ça commençait à devenir très irritant.

- Il y a quand même une chose dont je me souviens qui m'avait surpris à l'époque.

- Oui ? quoi ? lança-t-elle, incapable de dissimuler l'espoir dans sa voix.

- Et bien, lors de son procès en cour martiale, je me rappelle de la présence de cet homme, le commandant Xavier Christensen. Déjà durant mes classes, Christensen était considéré comme une légende dans les forces spéciales. Il était à la tête d'une unité d'élite, missionnée par le ministère

de la Défense afin d'intervenir auprès de gouvernements étrangers dans le but de déstabiliser le pouvoir en place ou encore d'accompagner des coups d'Etat, si les conséquences s'alignaient avec les projections économiques et militaires du Canada.

- Et qu'est qui vous a surpris là-dedans ? demanda Chris naïvement.

- Et bien disons que sa présence était plutôt curieuse. Vladimir n'était même pas officier. Il n'y avait aucune raison pour qu'une pointure telle que Christensen se retrouve à son procès. C'est un peu comme si le premier ministre se déplaçait pour assister au procès de l'adjoint au maire d'une petite ville de banlieue.

- Vous pensez qu'il était là pour une raison précise, comme pour le recruter par exemple ?

- A part ça, je ne vois pas vraiment d'autres explications.

Patricia regarda Chris et lui fit un signe de tête. Ce dernier se dirigea vers Gardner et lui enleva les menottes.

- Je ne sais pas vraiment ce que vous trafiquez ici mais nous allons tenir notre parole pour cette fois et vous laisser tranquille. Cela dit, il est fort probable qu'on repasse vous faire une petite visite. Et à ce moment-là nous ne serons pas aussi cléments. Alors un conseil, soyez raisonnable et tenez-vous à carreau. Ok ?

- Entendu inspecteur et merci.

Quelques instants après avoir quitté la demeure de l'ancien militaire, les deux inspecteurs s'étaient remis en route en direction du centre de Toronto. Patricia avait immédiatement contacté Durieux pour lui demander un rapport complet sur le fameux Christensen. Le regard rivé sur la route, Chris émit un petit sifflement.

- Ça ne sent pas très bon cette histoire. Si ce mec est rattaché directement au gouvernement, on risque d'aller droit dans le mur.

- C'est bien possible, répondit-elle calmement. Mais en ce qui me concerne, un meurtre est un meurtre et il est hors de question de laisser passer celui-là ou un autre.

- Pourquoi je ne suis pas resté aux Stups ! Là-bas au moins c'était pépère. On ne risquait pas de se faire liquider par des agents du gouvernement. Au fait, tu crois qu'il trafiquait quoi notre Gardner pour avoir tout lâché d'un coup ?

- A mon avis, il devait avoir un peu de drogue planquée dans ses placards. Rien de bien méchant.

38.

Megan était totalement désorientée. L'homme l'avait charriée sur son épaule et jetée dans le fond d'un camion. Les gémissements de Nafissa à proximité lui envoyaient des signaux contradictoires. D'un côté cela la rassurait de la savoir près d'elle mais de l'autre ses sanglots l'angoissaient. Elle avait bien tenté de la reconforter mais dès qu'elle avait ouvert la bouche, elle s'était reçu un vilain coup de crosse sur la tête, suivi d'un avertissement « *Tu la fermes ou le prochain t'enverra faire un long somme* ». Ils ne s'étaient pas mis en route depuis plus de quelques minutes quand les violents soubresauts du véhicule avaient fait heurter sa tête sur le plancher en métal, rouvrant sa blessure à la nuque. Par chance, le trajet dura très peu de temps. Elle sentit le véhicule s'arrêter et la porte arrière basculer. On la sortit de la même façon qu'on l'y avait introduit : comme une vulgaire marchandise. L'homme la prit sur son épaule, fit une centaine de pas et la déposa sur le sol. Lorsqu'on lui retira la besace sur sa tête, elle fut soulagée de retrouver la vue. Cependant, le tableau

d'horreur autour d'elle lui fit comprendre que la vraie douleur n'avait pas encore commencé.

Nafissa se trouvait près d'elle, avec une quarantaine d'autres jeunes filles. La pièce était sombre et exiguë mais les raies de lumière qui passaient à travers le toit en bambous laissaient entrevoir l'expression de chacune d'entre elles. Leurs yeux n'avaient plus rien d'humain. Ils lui faisaient penser à ceux que l'on peut observer parfois dans un zoo où l'animal, enfermé dans sa cage, est si effrayé qu'il se réfugie tout au fond, l'air terrorisé. La plupart présentaient un état de santé des plus précaires. Au regard de leur maigreur excessive, leur peau abimée, parsemée de cicatrices et de scrofules purulentes dus à un manque d'hygiène évident et une sous-alimentation prolongée, leur détention devait durer depuis des mois. Lorsque la porte de leur cage se referma, Megan se précipita vers Nafissa. Cette dernière avait séché ses larmes mais les sanglots reprurent dès qu'elle posa sa tête sur la poitrine de Megan.

- Pourquoi ma sœur n'est pas avec nous ?

- Je ne sais pas, mais à mon avis elle ne doit pas être loin. On va la retrouver, ne t'inquiète pas, dit-elle en essayant de s'en convaincre.

- Si vous cherchez votre amie, elle est sûrement dans la fosse, murmura une fille assise en face de Megan.

- La fosse ? répéta-t-elle, comme si ce mot abritait un terrible secret.

- Lorsqu'ils capturent des nouvelles, il arrive qu'ils les mettent aux enchères. Ils se rassemblent alors derrière le village, la jettent nue dans une sorte de trou creusé pour l'occasion, et chacun commence à faire son offre.

A l'écoute de ces horreurs, Megan fit signe à la fille de s'arrêter pour que Nafissa n'en entende pas davantage. Afin d'en savoir un peu plus sur l'endroit où elles avaient atterri, elle reprit tout de même la discussion.

- Qui sont ces hommes ? Ce sont également des combattants de Boko Haram ?

- Officiellement, ils se revendiquent appartenir aux mêmes mouvements islamistes mais en réalité ils ne défendent aucune cause. Ils passent leur temps à parcourir la région pour tuer et kidnapper toutes les jeunes filles qu'ils peuvent trouver.

Pourquoi fallait-il que l'horreur s'intensifie d'une manière aussi régulière qu'inévitable. Elles avaient été si proches de la liberté qu'elle pouvait encore sentir son parfum enivrant. Son sort était-il scellé depuis le moment où elle avait découvert sa mère atrocement assassinée ou bien devait-elle se battre jusqu'au sang pour regagner sa liberté ? Elle s'était fait une promesse, ne plus avoir peur. Si elle devait mourir, elle le ferait en luttant et non comme une victime exsangue de tout courage.

Moins d'une heure plus tard, comme si un Dieu bienveillant avait été sensible à sa force et sa pugnacité, le sol commença à trembler et des coups de feu retentirent à

proximité de leur prison. La porte s'ouvrit sur trois hommes en treillis, enfouraillés de machettes et mitraillettes. Ils poussèrent des hurlements hystériques sur les prisonnières pour les inviter à sortir. Au dehors, les balles sifflaient de tous côtés. Les ravisseurs leur intimèrent d'aller en direction d'un regroupement de camions situé à l'extrémité d'un camp légèrement plus petit que celui dans lesquels elles avaient précédemment été détenues. Tout autour d'elles, des dizaines hommes armés se regroupaient derrière des tôles rouillées, des remparts de fortune faits de briques usagées ou de barriques en plastique. Megan tenta de distinguer l'ennemi sur lequel s'acharnaient les hommes. Par-delà les toits en chaume et la cime d'acacias en forme de parasol géant, Megan distingua des silhouettes floutées par les volutes de chaleur. Lorsqu'elle comprit à quoi correspondait ces ombres en déplacement, elle prit Nafissa par la main et se rapprocha d'elle.

- Il risque d'y avoir beaucoup de bruit et d'explosion tout autour de nous. Lorsque je te le dirais, tu te mettras à courir sans te retourner. Tu as compris ?

Nafissa la regarda complètement désemparée, incapable d'émettre le moindre son. Elle fit un simple hochement de tête pour acquiescer. Les tâches sombres que Megan avait distinguées au loin étaient bien des chars d'assauts. La seconde d'après, un bungalow situé à une trentaine de mètres derrière elles explosa dans une gerbe de feu gigantesque. Un des hommes, touché à la cuisse par une balle ennemie, interpella un de ses acolytes.

« Appelle Moustafa par radio et dis-lui de contourner l'armée par le sud, il faut tenter de les prendre à revers »

Arrivées à proximité des camions, une nouvelle déflagration détruisit la totalité des véhicules et tua sur le coup les combattants qui les accompagnaient ainsi que cinq jeunes filles. Le souffle de l'explosion propulsa Megan et Nafissa contre une palissade couverte de feuilles de palmiers. Les oreilles sifflantes et les poumons remplis de poussières, Megan se releva en chancelant. Elle se pencha sur Nafissa, encore inconsciente.

- Est-ce que tu es blessée ?

Cette dernière ouvrit les yeux et commença à tousser toute la terre qu'elle avait ingurgitée.

- Nous devons nous enfuir immédiatement, lui dit-elle en la soutenant. Est-ce que tu peux marcher ?

Vacillante, l'enfant se remit sur ses deux pieds et se mit en marche, en tenant fermement la main de son amie. Sans se faire remarquer par les soldats restés sur le front, elles contournèrent la rangée d'habitation située à l'opposé des combats, tout en longeant discrètement un mur de couleur ocre puis de fragiles masures. En passant près de l'entrée d'une d'entre elles, Megan discerna un barda d'où l'on pouvait voir dépasser différents objets tels que des vêtements, bouteilles, nourriture et même un couteau. Elle fit un pas à l'intérieur pour saisir le sac lorsqu'elle trébucha sur une jambe. Sur le moment, le sentiment de s'être fait prendre aussi bêtement l'insupporta. Mais lorsqu'elle se

retourna, elle constata que la jambe en question n'était rattachée à aucun corps. Cette dernière avait sans doute atterri ici après une explosion, éparpillant les restes de la personne dans les quatre directions. Sans plus de considération pour le membre sanguinolant, Megan saisit le sac et rejoignit Nafissa restée au dehors. Abrisées des regards par les fragiles constructions, elles se faufilèrent furtivement vers un petit talus en pente douce. Arrivées en contre-bas, elles se retrouvèrent devant une cavité artificielle de plus de deux mètres de profondeur. En son centre se trouvait le corps d'une jeune fille totalement nue. Son visage était face contre terre. Elle ne donnait aucun signe de vie. Se souvenant des paroles de la prisonnière, Megan pensa immédiatement à Cherifa. Avec une profonde appréhension, elle balaya du regard le périmètre de la fosse dans l'espoir d'y trouver un accès. Elle ne mit pas longtemps à deviner un petit escalier de fortune, construit à partir de rondins, pourris par l'humidité et la chaleur. Elle dévala la dizaine de marches à toute vitesse et se pencha sur le corps inerte, couché sur la terre cuivrée. Son cœur se serra lorsqu'elle reconnut le visage de son amie. Elle lui souleva la tête et la posa sur ses genoux. Bien que très faible, le mouvement lent et continu de sa poitrine la rassura. Elle était en vie. Ne sachant pas comment s'y prendre pour lui faire reprendre connaissance, elle lui tapota doucement la joue. Au bout d'un instant, l'adolescente ouvrit ses grands yeux en forme d'amande sans savoir où elle se trouvait.

- Que s'est-il passé Cherifa ? ils t'ont blessée ? demanda Megan heureuse de la voir vivante, mais anxieuse d'apprendre les horreurs que son amie avait subies.

La nigérienne se redressa en silence. Son regard traumatisé en dit plus long que toutes les descriptions possibles. Lorsqu'elle vit sa petite sœur en sanglot au bord de la fosse, elle ne put retenir ses larmes plus longtemps.

- Il faut qu'on parte au plus vite Cherifa. Le village est sous le feu de l'armée. Ils tirent sur tout le monde sans faire de distinction entre nous et les combattants. Nous devons atteindre la forêt rapidement.

Cherifa la regarda un instant puis la prit dans les bras.

- Merci d'avoir veillé sur ma petite sœur et d'être revenue pour moi. Jamais je ne l'oublierais.

En amont du petit talus, une nouvelle explosion leur donna le signal de départ. Megan farfouilla dans le sac afin d'y dégoter des vêtements de rechange. Elle ne trouva qu'un vieux pantalon de type militaire et un large t-shirt que Cherifa enfila aussitôt. Lorsqu'elles atteignirent l'orée de la jungle, les jeunes filles s'abritèrent derrière un épais bosquet et décidèrent de la suite des opérations.

- Comment allons-nous faire pour retrouver la direction de la frontière Camerounaise demandant Megan anxieuse.

- Il suffit de retrouver la rivière où nous avons été capturées et de la suivre jusqu'aux marécages qui se situent au pied de la chaîne de montagnes, frontière naturelle entre le

Nigéria et le Cameroun. Malgré un sac sur la tête, il me semble que le trajet dans le camion n'a pas duré plus de dix minutes. Si je me souviens correctement des détails de la carte, le village est situé à l'ouest du cours d'eau. Conclusion, on devrait tomber automatiquement dessus en continuant dans cette direction, dit-elle tout en pointant son doigt vers le soleil couchant.

39.

Xavier Christensen n'était pas du genre à se faire du sang d'encre. Là où la plupart des gens voyaient des problèmes insurmontables, lui se délectait dans la recherche d'une solution élégante. Prioriser les obstacles était la toute première chose qu'il conceptualisait. Appréhender l'objectif final d'un dessein complexe et essayer de l'atteindre trop rapidement faisaient également partie des erreurs les plus communément observées. Il fallait tout d'abord créer une carte mentale de tous les chemins potentiels qui pouvaient œuvrer vers sa réussite. Les solutions n'allaient jamais en ligne droite et se trouvaient toujours jalonnées d'aléas, d'imprévus, qui pour lui, représentaient les carrefours à ces multiples possibilités. A chacun de ces événements fortuits, il fallait avoir la volonté cognitive nécessaire pour abandonner le plan actuel et décider du meilleur scénario alternatif à suivre. C'était dans ces moments cruciaux que Christensen avait toujours fait preuve d'une force de caractère hors du commun et d'une clairvoyance digne d'un prophète. Lorsqu'il lui était apparu évident que les africains ne retrouveraient jamais à temps la

filles de Lingston, il avait alors concocté ce plan ingénieux, qui certes demandait un peu de chance et énormément de rapidité d'exécution, mais qui n'en restait pas moins la solution optimale. La partie la plus délicate avait été de trouver une jeune fille blanche dans ce délai aussi court. C'était précisément sur ce point que la chance lui avait souri. Lorsque son analyste avait exposé le plan au nouveau responsable du camp, un certain Khaled Mourad, celui-ci avait immédiatement contacté les différents groupuscules islamiques de la région. Tous avaient répondu par la négative sauf le groupe sévissant à la périphérie de Zundur situé au nord-ouest du Nigéria. Ils venaient de perpétrer une série d'attentats dans la ville de Damaturu qui avaient fait plusieurs morts. Durant les attaques, ils avaient capturé une jeune italienne, dont les parents venaient d'être tués dans une des explosions. La capture de jeunes occidentaux pouvait représenter plusieurs millions de Naira si l'on avait la chance de tomber sur des familles fortunées. Après quelques semaines d'investigation et de demande de rançon infructueuse, les combattants avaient finalement décidé de s'amuser avec la fille pour ensuite l'éliminer avant que le gouvernement italien ne se décide d'intervenir. Lorsque le chef avait reçu l'appel de Mourad, il avait immédiatement sauté sur l'occasion en faisant d'une pierre deux coups : toucher un énorme pactole et se débarrasser du dangereux colis. La première partie du plan s'était donc parfaitement déroulée et Lingston comme Al-Salim n'y avait vu que du feu. Toutefois, il était très fâché de savoir la fille encore vivante. Si jamais elle réapparaissait et que l'Afgan l'apprenait, il pourrait sans doute ne pas apprécier avoir été pris pour un idiot. Sans connaître avec précision le rôle que

le vieil homme jouait dans les plans de Dave Lirvan, il semblait certain qu'il devait être crucial. Après l'échec de la mission consistant en l'élimination du favori au poste de premier ministre et de l'inculpation de Lington, il apparaissait fondamental de ne pas commettre d'impairs une seconde fois.

En refermant la porte vitrée du bocal, Christensen constata discrètement la mine blafarde et les traits tirés de son chef d'équipe, Gunter Saurion. Il se remémora brièvement sa première rencontre avec Gunter, plus d'une décennie auparavant. Ancien commando des forces armées françaises, l'homme avait rejoint les rangs d'un groupe de mercenaires après avoir été mis à pied pour manquement à l'honneur lors d'un conflit au Mali qui avait mal tourné. Gunter avait froidement exécuté des combattants désarmés de l'armée rebelle. Pour éviter que la presse ne s'en mêle, le gouvernement français avait limité les dégâts en l'expulsant du corps militaire. Lorsque Christensen avait lu son dossier, il n'avait pas hésité longuement pour lui proposer le poste de responsable de son équipe des combattants de l'ombre. Un des traits de caractère qu'il appréciait le plus chez lui était sa capacité à réfléchir et planifier sans laisser les émotions lui dicter ses actes. Finalement, il lui ressemblait beaucoup.

- Est-ce qu'on a été capable d'obtenir les informations liées au déplacement de la cible ? demanda Christensen d'un ton monocorde.

- Affirmatif commandant. Selon les données interceptées par nos analystes, le prochain lieu où la cible sera la plus vulnérable se trouve être une école. Le candidat visitera un établissement pour enfants handicapés situé en périphérie de Toronto dans deux jours.

Christensen saisit ses lunettes, les déposa délicatement sur la table en verre et dévisagea son chef d'équipe.

- Major, vous confirmez qu'il n'y a aucune autre zone potentiellement viable qu'une école d'handicapés d'ici à l'élection. Je n'ai pas besoin de vous préciser qu'il serait extrêmement fâcheux de causer des dommages collatéraux et voir s'afficher en gros titre dans la presse « *Un jeune garçon tétraplégique tué d'une balle entre les deux yeux* », si vous voyez ce que je veux dire.

- Nous avons vérifié plusieurs fois les prochaines destinations du candidat et aucune ne nous permettait de l'atteindre sans risquer de causer une hécatombe. Après le premier attentat manqué, les forces de police et de sécurité ont été renforcées. Nous n'avons trouvé que cet événement pour mener à bien la mission.

- Je vous fait confiance Major, alors ne me décevez pas. Si nous échouons, les retombées pour notre groupe pourraient être très fâcheuses, voir définitives.

40.

L'attente et la prise de risques inutiles. Voilà bien les deux choses que Dave Lirvan détestait par-dessus tout. Cette rencontre avec Al-Salim n'avait aucun sens à ses yeux mais le vieil homme avait été intraitable sur ce point. Il ne pouvait pas établir une relation de confiance avec un partenaire sans plonger son regard dans le sien. Foutues coutumes Afghanes ! En ce moment, il n'avait vraiment pas besoin de prendre ce genre de risque. Une seule photo de lui en compagnie du taliban et il finissait dans un *black site*, au fin fond du Groenland. Cela faisait plus d'une heure qu'il poireautait, enfoncé dans le siège de sa voiture de location, à se geler les fesses. A priori la ponctualité ne faisait pas partie de leur coutume. Les docks du port d'Halifax, tristes et gris en pleine journée, devenaient sinistres et angoissants la nuit tombée. Les énormes containers qui peuplaient les bords du débarcadère ressemblaient à d'immenses cubes de Lego qu'un géant se serait amusé à imbriquer les uns dans les autres. Les milliers de tonnes de marchandises débarquées chaque jour en provenance de l'Europe, d'Afrique ou d'Asie, en faisaient l'un des ports les plus

actifs du Canada. Mais quel était l'intérêt que la rencontre se passe spécialement ici, dans ce lieu sordide ? Soudain, les lumières d'un véhicule apparurent sur l'entrée Nord du parking. Un 4x4 blanc vint se garer juste en face de lui et l'aveugla de ses pleins phares. Il eut soudain la désagréable impression de se retrouver dans un mauvais film de trafiquants de drogue où l'un des dealers va inévitablement se faire buter. Il effaça cette image ridicule de sa tête et sortit du véhicule. Il s'avança jusqu'à la portière arrière qui s'ouvrit sans un bruit, l'invitant à y pénétrer. En jetant un coup d'œil à l'intérieur, la première chose qu'il vit fut une longue canne ornée de pierres précieuses incrustées dans de l'ivoire sculpté. Le visage d'un vieil homme au visage buriné, à la peau usée par le temps et le soleil lui apparut à la clarté d'un reflet de réverbère. Avec sa longue barbe poivre et sel et son nez aquilin, la ressemblance avec Ben Laden était frappante. Et si les américains nous avaient encore tous mené en bateau et qu'il se trouvait avec le véritable Oussama ? Il était temps d'arrêter de cogiter dans le vide et de se recentrer sur son affaire

- Montez monsieur Lirvan, ne soyez pas timide, dit l'Afghan avec un accent à couper au couteau, venez me rejoindre.

Lirvan s'exécuta et s'installa à côté du Taliban. Se retrouver dans la même voiture que cet homme le répugnait mais il n'avait pas le choix, hormis dans le cas où il aurait décidé de faire une croix sur les quelques millions de dollars qui lui étaient destinés.

- Monsieur Al-Salim, enchanté de vous rencontrer. Sans porter de jugement déplacé, pouvez-vous me dire pourquoi nous devons nous rencontrer dans ce lieu pour le moins inamical ?

- Tout d'abord, je voulais vous remercier pour la faveur personnelle que vous m'avez rendue. Ce n'est pas le genre de service que je prends à la légère. Je ne peux qu'imaginer les risques que vous et votre équipe avez dû prendre pour répondre à mes exigences avec une telle efficacité.

- Mon objectif est de rendre mes partenaires heureux. Si j'ai bien compris, justice vous a été rendue et les morts peuvent enfin reposer en paix. Nous pouvons maintenant progresser dans notre collaboration et nous tourner vers un avenir prospère, n'est-ce pas ?

- Vous avez entièrement raison monsieur Lirvan, c'est pourquoi j'ai souhaité vous rencontrer ici, dans ce lieu sordide comme vous dites. Vous voyez plus bas, la rangée de containers sur la berge de l'estuaire principal ? Et bien ils contiennent plusieurs centaines de kilos de Percocet, de Vicodin, d'Oxycodone et de Fentanyl. Cela équivaut à une valeur marchande de quelques dizaines de millions de dollars canadien. Je suis persuadé que vous êtes au courant de la demande croissante pour ces opiacés. Ce que vous ignorez peut-être, c'est que la concurrence chinoise s'est particulièrement accrue au cours de ces dernières années. Il est indispensable de stopper leur expansion si nous voulons continuer à prospérer ensemble. Sans être un expert dans ce domaine, vous avez sûrement entendu parler de la qualité

de notre travail, fruit d'un savoir-faire millénaire dans l'agriculture du pavot. C'est bien cette expérience qui fait de nos produits l'un des plus demandés. Toutefois, le dumping reste un fléau qu'il ne faut pas sous-estimer, surtout lorsqu'il est mené par un pays tel que la Chine.

- Je comprends parfaitement votre problème de concurrence. Mon équipe s'organisera pour donner toutes les informations nécessaires au département anti-drogue afin qu'ils procèdent à des arrestations ciblées, répondit Lirvan, impressionné par la façon dont le vieux pouvait mener un business à plusieurs centaines de millions de dollars.

- J'étais sûr que nous nous comprendrions, dit Al-Salim, un sourire de serpent sur les lèvres. Il va sans dire que notre collaboration ne pourra continuer que si le candidat du NPL est éliminé avant qu'il ne devienne premier ministre. Si cette tête brûlée de Levin Stuart arrive au gouvernement, ce serait catastrophique pour notre commerce. J'espère que cela est bien clair pour vous.

L'envie de rentrer la canne en ivoire tout au fond de la gorge de taliban lui traversa la tête. Dave Lirvan ne supportait pas de se voir donner des leçons par qui que ce soit, et encore moins par un terroriste reconverti en trafiquant de drogue. Toutefois, au fil des ans, il avait appris à se contrôler, maîtriser sa fureur, et agir au mieux de ses intérêts.

- Ne vous inquiétez pas pour ça monsieur Al-Salim, répondit-il d'un ton affable. Nous contrôlons parfaitement

Opiacé

la situation. Cet homme ne sera jamais premier ministre,
vous avez ma parole.

41.

Le menton sur la poitrine, les yeux rivés sur le béton, Dany était toujours assis sur sa chaise, les pieds liés et les mains attachées dans le dos. Il ressemblait à un mannequin de vitrine usé, fatigué, sans âme, attendant d'être mis au rebus. Depuis l'image indélébile de la décapitation de sa petite fille, l'envie de mourir et de la rejoindre était l'unique pensée qui lui martelait l'esprit. Il n'avait jamais vraiment cru à une vie après la mort mais lorsque le cerveau humain subit un niveau de désespoir aussi intense, il se met à rêver de chimères aussi magnifiques qu'improbables, tant qu'elles peuvent aider à apaiser la souffrance ressentie. L'idée de retrouver sa famille dans un autre monde était tellement envoûtante qu'elle faisait penser au chant des sirènes qui hypnotise les marins pour les emporter au fond de l'océan. Même lorsque son tortionnaire l'agrippa violemment par les cheveux pour lui relever le visage, il ne réagit pas immédiatement. Seuls les mots susurrés à son oreille tel un charme magique distillé par un sorcier malveillant le ramenèrent à la réalité.

- Je suis certain que vous n'avez qu'un seul souhait à cet instant Major Lingston ; c'est d'aller rejoindre votre famille dans l'au-delà, n'est-ce pas ? Malheureusement vous allez devoir encore passer un peu de temps en ma compagnie. Nous avons tellement de chose à explorer ensemble. La souffrance, la vraie, ne se prodigue qu'avec passion, expérience et patience. Et il se trouve que je suis doté de ces trois qualités. Pour notre prochaine session, nous allons découvrir votre résistance aux produits chimiques.

Le soldat se dirigea vers une sorte d'établi formé de trois étages en inox sur lequel étaient disposés plusieurs flacons de tailles et couleurs diverses. Il sortit une longue aiguille d'un des petits tiroirs et l'introduisit dans un premier flacon.

- Avant de rentrer dans le vif du sujet, je vais d'abord vous injecter un peu d'oxycodone. Cela vous permettra de mieux résister à mon nouveau cocktail de produits chimiques associés à de puissants neuroleptiques. Ce sera dommage de tourner de l'œil trop vite !

Il passa derrière Dany et lui introduisit l'aiguille au niveau du cou. En ressentant l'opioïde couler dans ses veines, sa tête se mit à tourner. Des images psychédéliques se mirent à danser autour de lui. Il allait mourir, peut-être de la main de cet homme, sans doute de celles du vieux taliban, mais il décida subitement qu'il ne le ferait pas sans se battre. S'il avait la moindre chance de leur faire payer ce qu'ils venaient d'infliger à sa famille, il ne la laisserait pas passer. Son bourreau avait déjà terminé de remplir une seringue de son mélange empoisonné et retournait vers lui avec le

même sérieux qu'un chirurgien avant d'opérer. Dany révolta ses yeux et s'agita dans tous les sens comme s'il était saisi d'une crise d'épilepsie. Tous les muscles de son corps se contractèrent. De la bave commença à couler de sa bouche. Le mercenaire changea d'expression. On lui avait clairement ordonné de torturer le prisonnier mais surtout de le maintenir en vie. Empreint d'une inquiétude grandissante, il se rapprocha de son jouet afin de s'assurer qu'il ne lui claqua pas entre les doigts. D'une main ferme, il lui saisit le visage pour diagnostiquer les raisons de cette soudaine crise. Mais lorsque ses yeux croisèrent ceux de Dany, il était déjà trop tard. L'homme se prit un coup de tête en plein sur l'épine nasale et s'effondra sur le sol. Dany profita de ces quelques secondes de répit pour faire passer ses mains devant lui en les faisant glisser sous ses pieds. L'autre commençait déjà à reprendre ses esprits quand Dany se jeta sur lui de tout son long. Il lui saisit la tête et commença à la cogner de toutes ses forces sur le sol en ciment avec une telle rage qu'il sentit l'os occipital craquer comme une coquille d'œuf. Sans perdre un instant, il se releva et s'empara d'un scalpel posé sur le bord de l'établi. Sans trop de difficultés, il rompit les liens qui enserraient ses poignets puis s'occupa de ceux de ses pieds. Il s'accroupit près du cadavre de son tortionnaire et commença à le fouiller. Au même moment, il entendit le mécanisme d'élévation de l'ascenseur. Malgré la distance, il réussit à visualiser le panneau d'affichage. L'ascenseur n'était plus qu'à trois étages au-dessus et descendait à toute vitesse. Il n'avait plus beaucoup de temps. Dès qu'il sentit le Browning 9mm dans le dos du mort, il s'en empara.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur deux hommes armés. Le temps qu'ils intègrent les images de leur compagnon à terre et le prisonnier accroupi auprès de lui, une balle jaillit du pistolet de Dany pour atteindre l'un d'eux en plein visage. Il s'écroula sur le sol, mort sur le coup. Le deuxième se baissa et dégaina immédiatement. Dany se jeta au sol en tournant sur lui-même, le pistolet pointé vers son adversaire. Plusieurs détonations résonnèrent dans le sous-sol lugubre. Le second militaire s'écroula près de son camarade, touché d'une balle en pleine carotide. C'est au moment où Dany se releva qu'il prit conscience de la douleur au niveau de sa clavicule. Son adversaire lui avait logé une balle juste au-dessus du grand pectoral. Il inspecta rapidement la blessure. Il ne pouvait pas faire grand-chose si ce n'est de ralentir l'hémorragie. En fouillant dans les tiroirs de l'établi, il trouva de quoi se faire un bandage de fortune. Lorsqu'il s'engouffra dans l'ascenseur, il vérifia rapidement le système de commande. Comme il s'y attendait, il fallait un badge magnétique pour déclencher le mécanisme. Il se pencha sur un des cadavres et lui palpa les poches. Il trouva immédiatement ce qu'il cherchait. Il passa le badge magnétique sur le lecteur fixé sur le panneau de l'ascenseur et sélectionna le niveau « Parking ». Quand les portes se refermèrent, il prit appui contre les parois pour ne pas défaillir. L'oxycodone commençait à faire son effet. Sa vision se floutait un peu plus à chaque instant. Il avait l'impression d'évoluer dans un épais brouillard opaque. Dès que les portes s'ouvrirent, il se glissa entre deux véhicules et attendit, persuadé de voir apparaître d'autres hommes armés. Le parking était désert. Au-loin, il distingua les lumières artificielles de grands réverbères en fer forgé

plantés le long d'une route. Il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était mais au regard du calme qui régnait dehors, il devait être soit très tard soit, très tôt. Lorsqu'il se remit sur ses pieds en s'appuyant sur le capot d'un véhicule, il hurla de douleur. La blessure à son épaule, associée à la drogue dans son métabolisme, ne lui laissaient que très peu de marge de manœuvre. Si jamais il s'écroulait sur le sol et perdait connaissance, les hommes de Christensen ne mettraient pas longtemps à le retrouver. Il devait donc s'enfuir de ce bâtiment le plus rapidement possible. Hors de question toutefois de se balader dans la rue, torse nu, sans chaussure et sans destination précise. Si ce groupe paramilitaire était affilié à un corps gouvernemental, il devait avoir des moyens illimités pour traquer n'importe qui n'importe où. C'était sans doute par l'analyse d'images satellites qu'ils avaient été capables de retracer ses déplacements et de monter une embuscade à l'aciérie. L'image de son ami, tué d'une balle en pleine tête lui revint en mémoire. Tim était mort par sa faute. Il n'aurait jamais dû l'entraîner dans cette histoire sans connaître le vrai visage de son adversaire. Péniblement, il se traîna jusqu'à l'accès principal qui débouchait sur une nationale à double sens. Lorsqu'il se retrouva sur le trottoir, il fit un 180 degrés pour tenter de se repérer. A quelques carrefours de sa position, il n'eut aucun mal à reconnaître les deux tours caractéristiques du musée d'histoire naturelle d'Ottawa. Il se trouvait donc toujours dans le centre-ville. Il jeta un rapide coup d'œil sur l'immeuble dans lequel il avait été torturé. Son aspect ordinaire, construit sur six étages, ne laissait apparaître aucun signe distinctif qui aurait pu faire penser à un bâtiment gouvernemental. De l'autre côté de la

rue, la porte d'un bar de nuit s'ouvrit sur un homme d'une cinquantaine d'années, au visage joufflu et à l'allure délabrée. Sa démarche hésitante ne laissait aucun doute sur la nature du liquide qu'il avait ingurgité au cours des dernières heures. Après avoir farfouillé cinq minutes dans ses poches, à la recherche de ses clés de voiture, il s'approcha d'une Toyota Prius et actionna le déverrouillage des portières. Au moment où il pénétrait dans le véhicule, Dany ouvrit la portière opposée et lui braqua son arme sous le nez.

- Vous savez que c'est un délit de conduire en état d'ébriété ?

Le brave homme poussa un cri de stupeur. La vision d'un fou à moitié nu, blessé et pointant un pistolet dans sa direction faillit lui faire mouiller son caleçon. Il leva immédiatement les mains au-dessus de sa tête et ferma les yeux. La montée d'adrénaline l'avait instantanément dessaoulé.

- Ne me tuez pas monsieur, je vous en supplie. Prenez ce que vous voulez !

- Tu as un téléphone ?

- Oui dans la poche intérieure gauche de ma veste.

- Très bien, déverrouille-le et enlève le mot de passe.

D'une main tremblante, ce dernier s'exécuta et tendit le téléphone à Dany.

- Ton portefeuille, donne-le-moi.

Au même instant, la porte du bar s'ouvrit sur un couple qui se dirigea dans leur direction.

- Tu ne bouges surtout pas, ordonna Dany sur un ton menaçant.

En passant à proximité du véhicule, ils entendirent la femme rigoler. l'homme à son bras lui tapota les fesses puis lui porta un baiser langoureux digne des plus grandes romances hollywoodiennes. Les deux tourtereaux passèrent leur chemin sans porter attention aux deux hommes.

Dany ouvrit le porte-carte du gros homme et en sortit une carte d'identité.

- Monsieur Gustave Brendil, habitant au 383 Billings Avenue. Bon, voilà ce qu'on va faire Gustave. Tu vas sortir de la voiture et rentrer gentiment chez toi faire un long roupillon. Si tu appelles qui que ce soit pour déclarer le vol de ta voiture ou celui de ton téléphone avant 48h, je viendrais te rendre une petite visite. C'est bien compris ?

- Parfaitement monsieur, c'est très clair. Je peux partir maintenant ?

Dany le dévisagea une dernière fois avec son air le plus féroce, histoire de s'assurer qu'il s'était bien fait comprendre et le laissa filer.

Sur la voie rapide en direction de Toronto, il sentit qu'il allait perdre connaissance et eut à peine le temps de

bifurquer sur une petite route en terre qui traversait une forêt parsemée de cornouillers à feuilles alternes, de bouleaux d'Alaska et de cyprès chauves. Dès que le véhicule s'arrêta, il s'écroula, inconscient, sur le siège passager. Lorsqu'il reprit connaissance, le tournis lui provoqua une intense nausée. Le bandage de fortune qu'il avait appliqué sur sa blessure s'était décollé et son torse était couvert de sang. S'il voulait espérer survivre et faire tomber les hommes à l'origine de ce massacre, il devait rapidement trouver de l'aide. Il saisit son téléphone et appela le répondeur de son domicile. Lorsqu'il eut mémorisé le numéro de l'inspectrice, il le composa. Après trois bips, une voix répondit.

- Patricia Duval, qui est à l'appareil ?

- Lieutenant, Daniel Lingston, j'aurais vraiment besoin de votre aide.

42.

Après une courte marche dans les sous-bois situés à bonne distance du village, le sol tremblait toujours sous le coup des bombardements. Megan, Cherifa et Nafissa furent soulagées d'entendre à nouveau le son hypnotique de la rivière. Rassurées d'être dans la bonne direction, elles accélèrent le pas afin de mettre le plus de distance possible entre elles et le conflit sanglant qui se déroulait tout près. Selon le plan, la frontière se trouvait à environ trois jours de marche. Pour la rejoindre, elles allaient devoir traverser une jungle inhospitalière, des marécages aux pièges inattendus et éviter d'éventuelles rencontres avec des groupes terroristes. Il fallait prier le ciel qu'elles n'aient pas épuisé tout leur capital chance. Au bout de cinq heures de marche, elles décidèrent de reprendre leurs forces et firent une halte près d'une petite chute d'eau. La végétation s'était quelque peu éclaircie depuis leur départ mais l'irrégularité du terrain le long de la berge rendait la progression pénible. Cherifa profita de la pause pour aller se laver dans l'eau pure et rafraichissante. A son arrivée, un groupe de flamands roses, gênés par sa présence, se déplaça

de quelques mètres pour replonger aussitôt dans l'inspection du lit de la rivière, à la recherche de characins égarés. Cherifa n'avait pratiquement pas dit un mot depuis qu'elles avaient quitté le village. Son visage crispé, marqué par la fatigue, laissait deviner un esprit perturbé et angoissé. Nafissa vint la rejoindre dans l'eau et commença à s'amuser avec les oiseaux majestueux. Cherifa laissa sa sœur se divertir un peu et sortit du petit bassin naturel. Elle enfila des vêtements pour homme qu'elle trouva dans le sac à dos que Megan avait récupéré et vint rejoindre cette dernière, restée assise sur la berge. Après quelques instants de silence, la petite canadienne tenta d'engager la conversation.

- Tu n'as pas dit grand-chose depuis notre départ. Est-ce que tout va bien ?

Cherifa acquiesça d'un signe de tête et sourit tristement.

- Je m'en remettrais, dit-elle tout bas. Il me faut un peu de temps, c'est tout.

- Est-ce qu'ils t'ont fait du mal ? lui demanda-t-elle sans bien comprendre ce que pouvait revêtir la réponse à cette question.

- Ils m'ont un peu cogné, mais j'en ai vu d'autres. Oublions ça dit-elle en passant sa main devant le visage comme pour minimiser l'importance du sujet. Comment pouvait-elle raconter à une enfant de douze ans ce que ces monstres lui avaient réellement fait subir ? Devait-elle lui expliquer qu'après l'avoir jetée dans la fosse totalement nue, ils

l'avaient forcée à se trainer à quatre pattes et à faire plusieurs fois le tour de l'enclave comme un animal sauvage. Était-il vraiment nécessaire de lui décrire l'humiliation de se faire mettre une laisse autour du cou, de se faire fouetter et cracher au visage par une trentaine d'hommes remplis de haine et de mépris. Dès que ces extrémistes s'étaient rendu compte qu'elle n'était plus vierge, ils avaient décidé de s'amuser avec elle avant de la tuer. Peu de temps avant qu'un des hommes ne vienne lui donner l'estocade finale, les coups de feu les avaient détournés de leur attraction. Ils s'étaient tous envolés comme une nuée de moineaux. Avant de rejoindre ses compagnons, l'homme qui la tenait en laisse s'était saisi d'un gourdin et lui avait asséné un coup sur la tête. C'est alors qu'elle avait perdu connaissance. Elle ne saurait sans doute jamais pourquoi il ne l'avait pas achevée. Peut-être était-il pressé de se mettre à l'abri ou encore trop lâche pour tuer une personne à main nue. Quoiqu'il en soit, Dieu avait décidé que ce n'était pas encore son heure. Elle devait donc apprendre à vivre avec sa douleur, sa honte et ses peines et aller de l'avant pour honorer la vie.

A la nuit tombée, elles décidèrent de quitter le chemin qui bordait la rivière et commencèrent à gravir une colline escarpée, parsemée de ronces et de bosquets touffus. Seule Cherifa, vêtue d'un pantalon en toile, évita de s'entailler la peau jusqu'au sang sur toute la surface des jambes. Arrivées au sommet, mortes de fatigue, elles s'écroulèrent sur la roche encore chaude et s'endormirent sans même prendre le temps de manger. Megan était debout depuis un moment lorsque les premiers rayons du soleil vinrent frapper la cime

des acacias géants. Assise sur le point le plus haut de la montagne, elle avait savouré chaque minute du spectacle que lui conférait le paysage qui s'étendait à perte de vue. Plus-bas dans la vallée, une large étendue d'eau était le théâtre de rencontres aussi surprenantes que touchantes. Un large troupeau de gnous se désaltérait sur une des parties basses de l'étang pendant qu'une famille d'éléphants s'était donné rendez-vous sur les bords d'une plage de galets qui menaient à une partie plus profonde du plan d'eau. Un jeune éléphanteau, sans doute un peu trop confiant pour son âge, s'était aventuré près d'un troupeau de zèbres qui lui avaient vite fait comprendre qu'il était préférable de rejoindre sa famille. Après avoir évité quelques coups de sabots, il s'était rapidement éloigné, pressé de retrouver la protection de sa mère. L'harmonie qui régnait autour de cette zone de non-violence ne fut même pas perturbée par l'arrivée des lions. Les puissants félins, visiblement très assoiffés, se regroupèrent un peu plus bas sur la berge, sans même porter attention à toute la chair fraîche environnante. Lorsque Cherifa la rejoignit, les bêtes sauvages commençaient déjà à se disperser aux quatre vents, reprenant leur statut de proies pour certains et de prédateurs pour d'autres. La trêve était terminée. Cherifa pointa son doigt en direction du soleil levant.

- Normalement, la frontière se trouve derrière cette chaîne de montagnes. Si nous prenons tout droit à travers les marécages, nous pouvons y être avant demain soir.

Après avoir savouré un peu de viande séchée accompagnée de riz blanc et de quelques noix sauvages, elles se mirent en

route. La descente fut bien plus aisée que la montée de la veille. En moins d'une heure, elles se retrouvèrent au pied de la montagne et commencèrent à arpenter l'immense plaine qui se déployait sous leurs yeux. Malgré une chaleur suffocante, le trio progressait rapidement à travers un sol sec et aride, clairsemé d'arbustes et de fourrés grillés par le soleil. Ce n'est qu'en milieu de journée que la nature du terrain commença à se modifier. La terre dure et desséchée se transforma progressivement en une glaise collante, pâteuse et lourde. Chaque pas effectué demandait deux fois plus d'énergie que le précédent. Le sol, légèrement spongieux par endroits mais totalement boueux en d'autres, rendait leur déplacement incertain, voire dangereux. Cherifa en tête, munie d'un long bâton, ouvrait la marche à la recherche du chemin le plus sûr. A chaque mètre parcouru, la Nigérienne enfonçait la pointe de son bout de bois dans la terre meuble afin d'y trouver une résistance suffisante pour supporter leur poids. Malgré une vitesse de progression excessivement réduite, la distance parcourue leur permit de commencer à distinguer avec précision le relief montagneux qui était censé représenter l'ultime étape avant le Cameroun. A quelques heures du crépuscule, elles décidèrent de se désaltérer et récupérer leur force sous les larges branches décharnées d'un néré isolé. Cherifa et Nafissa, gagnées par une somnolence enveloppante, s'assoupirent quelques instants. Suffisamment reposée, Megan décida d'aller voir de plus près les marécages qui s'étendaient par-delà une petite bute en terre. Après avoir gravi le monticule, elle se retrouva devant une importante étendue d'eau verdâtre, pour le moins inhospitalière, infestée de moustiques et d'araignées. Sa curiosité

rassasiée, elle s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'on son pied vrilla sur une racine pourrie. Elle ne put éviter la chute et dévala jusqu'en bas. Agréablement surprise par l'absence de choc lorsqu'elle toucha le sol, elle réalisa bien vite la raison de son atterrissage sans douleur. Son corps était à moitié immergé dans une vase épaisse et nauséabonde. Seul le haut de ses bras et sa tête se trouvaient à l'air libre. Gardant tout son sang-froid, elle tenta de saisir les tiges d'un arbrisseau situé à proximité. Elle l'agrippa aisément et tira de toute ses forces, mais le végétal lui resta dans la main. Ne voyant plus d'autre solution, elle se mit à appeler à l'aide. Lorsque Nafissa secoua Cherifa pour la réveiller, cette dernière poussa un cri de panique. Elle mit quelques instants pour retrouver ses esprits et décrypter les paroles de sa petite sœur.

- Réveille-toi ! Megan a des ennuis, dit-elle, les yeux arrondis par l'inquiétude. Je l'ai entendu appeler à l'aide dans cette direction. Dépêche-toi, vite !

Sans perdre un instant, les deux sœurs s'élancèrent en direction des cris émis par leur amie en détresse. Lorsqu'elles arrivèrent sur le point culminant de la dune, elles prirent immédiatement conscience de la gravité de la situation. Elles dévalèrent à toute vitesse le versant abrupt en évitant toutefois de chuter et s'approchèrent prudemment des sables mouvants dans lesquels Megan s'était empêtrée.

- Ne fais aucun mouvement, lui cria Cherifa en s'approchant du bord prudemment. Laisse tes bras et tes

mains bien à plats, au-dessus de la surface. Est-ce que tu sens que le sol est plus dur sous tes pieds ?

Tout en essayant de maintenir son calme, Megan suivit ses conseils et lui répondit par la négative.

- Je m'enfonce toujours mais plus lentement qu'au début. C'est tout moi ça ! Maintenant qu'on est bientôt sortie d'affaire je trouve le moyen de faire des bêtises grosses comme moi. Une vraie gamine ! dit-elle dans un sourire nerveux.

- Tiens bon, je reviens immédiatement, lui dit -elle tout en se dirigeant vers un bosquet constitué de longues branches. Avec vigueur, elle parvint à déraciner un arbuste un peu plus grand qu'elle et retourna immédiatement vers Megan en lui jetant l'extrémité près de sa main.

- Accroche-toi de toutes tes forces, on va commencer à tirer. Tu es prête ?

La jeune adolescente acquiesça d'un signe de tête et agrippa la branche avec toute l'énergie du désespoir. Les deux sœurs, les pieds rivés dans la glaise humide, se mirent à la hisser vigoureusement avec leurs deux mains. Megan ne bougea pas d'un centimètre. Le poids de la boue sur son corps devait provoquer un effet de ventouse qui la maintenait fermement à l'intérieur de la glaise noirâtre et collante. Après plusieurs tentatives infructueuses, les deux nigériennes s'effondrèrent sur le sol, frustrées par leur incapacité à aider leur amie.

- Ne t'inquiète pas Megan, on va trouver une solution. Je vais essayer de dégoter un tronc assez épais pour que tu puisses te glisser dessus, lança Cherifa avec une détermination sans faille.

Au moment même où elle s'apprêtait à partir en quête d'un accessoire plus solide, sa petite sœur lui saisit le bras et le serra de toutes ses forces.

- Aie ! Mais qu'est-ce qui te prend ? gronda Cherifa surprise par ce geste inattendu.

- Regarde là-bas, près de la crevasse, à proximité de l'étang, chuchota-t-elle.

Les yeux plissées, éblouies par les rayons rougeoyants du soleil, elle découvrit ce qui avait saisi Nafissa de terreur. Un crocodile de plus de trois mètres de long se dirigeait dans leur direction. A l'allure où il se déplaçait, il serait sur elles dans moins de quelques minutes. Megan qui comprit que quelque chose clochait se hâta de les interroger.

- Vous pouvez me dire ce qui se passe ? A votre tête ça ne semble pas très bon. Je me trompe ?

- Je vais être franche Megan. Il y a un crocodile qui fonce droit vers nous et qui sera là d'une minute à l'autre. Je vais tenter de l'attirer dans une autre direction afin qu'il ne t'aperçoive pas. Reste tranquille d'accord ?

Megan fit un signe de tête en guise d'assentiment mais des larmes ne purent s'empêcher de couler sur ses joues noircies par la terre brunâtre. Sans perdre un instant,

Cherifa se dirigea droit sur le reptile, un long bâton à la main. Dès qu'elle fut à distance raisonnable, elle tenta de l'intimider en tapant violement le sol devant lui. Le prédateur, pas le moins du monde impressionné par cette fragile créature à deux pattes, ouvrit sa gueule béante pour laisser apparaître une rangée de dents coniques cauchemardesques. Tout en faisant de grandes gesticulations, elle tenta d'attirer le lézard géant loin des filles. Après l'avoir suivi sur quelques mètres, il changea subitement de direction et se mit à ramper dans le sens opposé, droit sur les sables mouvants. Sa vitesse de déplacement devait dépasser les 12km/h car Cherifa eut un certain mal à le dépasser en prenant par le haut de butte. En pleine course, elle se mit à hurler de toutes ses forces.

- Attention ! il arrive vers vous !

Prise de panique, Nafissa commença à courir vers l'amont du monticule pour se mettre hors de portée de l'animal. A peine eut-elle parcouru qu'elle s'arrêta, assaillie par les remords de laisser son amie en pâture à la bête. Elle commença à faire demi-tour lorsque Megan, bien que tétanisée par la peur, encouragea la jeune enfant à continuer sa route.

- Sauve toi Nafissa ! cours te mettre à l'abri ! ne t'inquiète pas pour moi, ça va aller.

Dans un torrent de sanglots, Nafissa commença à gravir la pente abrupte, tirillée entre la honte de laisser Megan à son triste sort et la peur de se faire dévorer par un crocodile affamé. Cherifa parvint à rejoindre les sables mouvants

avant l'animal mais ce dernier n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la boue poisseuse dans laquelle Megan était empêtrée. La Nigérienne saisit une longue branche touffue et se mit à frapper de nouveau le sol avec conviction, tout en poussant des cris de guerre. Sans même ralentir sa course, le reptile tenta de mordre Cherifa à la volée. Elle eut à peine le temps de se mettre hors de portée des crocs acérés en sautant sur un monticule de pierres. Enfin débarrassé de son importune, il se tourna vers la seconde proie, beaucoup plus facile à attraper. Glissant doucement dans la vase épaisse, il se rapprocha lentement de Megan qui s'était mise instinctivement à gigoter dans l'espoir de se dépêtrer de cette mélasse gluante. Elle ne put retenir un cri de désespoir en voyant ces énormes mâchoires se rapprocher d'elle, qui allaient la broyer sans effort. Dans une dernière tentative, Cherifa sauta de son perchoir et se jeta sur la queue du grand carnivore en la saisissant à deux mains. Toutefois, les mouvements rotatifs de son corps, protégé par d'épaisses écailles, empêchèrent l'intrépide jeune fille de maintenir l'animal bien longtemps. Lorsque la gueule du reptile ne fut plus qu'à quelques centimètres de son visage, Megan comprit que tout espoir était perdu. Elle allait mourir ici, dévorée par un crocodile, au fin fond de l'Afrique noire, sans que personne dans son pays ne sache réellement ce qui lui était arrivée. Elle ferma les yeux, en espérant que sa souffrance serait de courte durée. Une détonation semblable à un coup de fusil retentit à une centaine de mètres. Lorsque Megan ouvrit les yeux, elle ne comprit pas immédiatement ce que l'image des morceaux de chairs éparpillés tout autour d'elle signifiait. Elle réalisa enfin que cette bouillasse sanguinolente était le crâne de la bête explosé en

plusieurs morceaux. Quelqu'un venait de lui sauver la vie. En petites foulées, un jeune homme, le fusil à la main, les rejoignit rapidement. Dès qu'il fut à proximité, Cherifa saisit une roche de la taille d'un pamplemousse et la brandit au-dessus de sa tête. Un caillou contre une kalachnikov. Le combat n'était pas vraiment équitable et beaucoup se seraient mis à sourire. Mais l'homme garda son sérieux, déposa son fusil à ses pieds et leva les mains dans un esprit pacifiste.

- Eh ! Doucement avec ce gros caillou, vous pourriez blesser quelqu'un mademoiselle !

Le jeune homme devait avoir un peu plus de vingt ans et portait des vêtements différents de ceux qu'elles avaient vu sur les combattants de Boko Haram. Avec son jeans, ses grandes bottes en caoutchouc et son débardeurs Coca-Cola, il ressemblait à un fermier qui se serait mis sur son trente et un pour aller faire un tour en ville.

- Qui êtes-vous ? demanda Cherifa sur un ton inquisiteur, toujours suspicieuse sur les intentions de leur sauveur.

- Je m'appelle Theodore Oudoumée et j'habite près de la frontière, à une journée d'ici. Je viens régulièrement dans cette partie du marécage relever des pièges laissés aux abords du grand plan d'eau. C'est à ce moment-là que j'ai entendu crier. Lorsque j'ai vu le croco se diriger vers la demoiselle embourbée, j'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de mon aide. Mais par tous les saints, que faites-vous donc ici toutes seules ?

Cherifa, toujours un peu méfiante, baissa tout de même sa pierre, légèrement rassurée par le timbre de voix chaleureux, presque enfantin du jeune homme. Dans tous les cas, si ses intentions avaient été mauvaises, il n'aurait sûrement pas déposé son fusil sur le sol.

- Nous habitons un village près de Meleri, mentit-elle. Il a été attaqué par un groupe d'hommes armés. Tout le monde a été tué et nous avons décidé de nous enfuir en direction de la frontière pour rentrer au Cameroun.

Par principe de précaution, elle décida de ne pas raconter toute la vérité. Il n'était pas exclu que l'homme soit en relation avec les membres de Boko Haram. Dans le doute, autant travestir légèrement la réalité et ne pas trop en dire.

- Je vois dit-il, à moitié convaincu par son discours. - En attendant, si on ne se dépêche pas, votre amie va disparaître dans la vase.

Cherifa se tourna vers Megan, et réalisa avec horreur que la boue était arrivée à hauteur de son menton. Encore sous le choc d'avoir presque été dévorée vivante, elle n'avait pas émis un seul son depuis le début de la conversation. Le jeune homme commença à courir vers sa mule restée à bonne distance, ouvrit un des sacs attachés à la selle et revint à toute vitesse. Megan avait la moitié de son visage recouvert pas la bourbe noire et épaisse. Avec une adresse digne d'un cowboy aguerri, Théodore lui jeta une corde en forme de lasso qui tomba parfaitement autour de sa tête. Les mains de la jeune fille agrippèrent avec vigueur le précieux filin de survie. Lorsque qu'il fut certain de sa prise, il tira

doucement mais avec puissance afin que la prisonnière se libère progressivement de son tombeau.

Dès que Megan fut étendue sur la terre ferme, Cherifa vint s'agenouiller près d'elle pour lui passer un peu d'eau sur le visage. Malgré la chaleur oppressante qui semblait écraser tout être vivant comme un bulldozer aplanit une route de goudron frais, Megan se mit à frissonner, enfin consciente de l'horrible fin à laquelle elle venait d'échapper.

Nafissa dévala la petite colline et vint les rejoindre en prenant bien soin de rester à l'écart de l'inconnu. Ce dernier lança un clin d'œil à la gamine puis commença à rassembler ses affaires pour retourner vers sa mule.

- Je sais que ce n'est pas mes affaires, dit-il, mais en descendant la montagne, j'ai surpris un groupe de djihadistes armés jusqu'aux dents. Il m'a semblé qu'ils étaient à la recherche de quelqu'un. Dans le cas où vous souhaiteriez éviter de tomber sur eux, je vous conseille vivement de passer par le versant nord et de longer le petit canyon. Ils ne passent jamais par là. Bon, eh bien bonne chance mesdemoiselles.

Il les salua et commença à rebrousser chemin lorsque Cherifa l'interpella.

- Est-ce qu'on peut vous accompagner ? dit-elle sans vraiment réfléchir. Malgré la méfiance qu'elle avait cultivée envers les hommes ces dernières mois, elle devait bien reconnaître que le danger jusqu'à la frontière était bien réel. Elle ne pouvait pas exposer sa petite sœur ou Megan à

un risque qui pourrait s'avérer fatal. Elle fit donc confiance à son instinct.

Theodore Oudoumée se gratta la tête avant de répondre.

- Je veux bien vous aider mais vous devez d'abord me dire toute la vérité. Si je risque ma vie, j'aimerais au moins en connaître les raisons, conclut-il.

Dans un souci de concision, Cherifa lui raconta le massacre de leur village, le meurtre de leur mère, l'esclavage subit pendant près de six mois dans un des camps de Boko Haram ainsi que l'évasion du second village sous l'attaque de l'armée régulière. Concernant Megan, elle simplifia son histoire en la décrivant comme un kidnapping et une demande de rançon à la clé. Les cas étaient si courants que Theodore parut convaincu par l'histoire et ne posa pas plus de questions.

- Dites donc ! siffla-t-il. Je suis vraiment navré d'entendre ces horreurs. Notre pays est devenu complètement malade et ses hommes en sont le cancer qui le ronge de l'intérieur. Je vais vous aider à rejoindre le Cameroun. Vous pouvez compter sur moi.

43.

- C'est tout ce que tu as réussi à trouver sur ce Christensen, s'exclama Patricia d'un air déçu et frustré en parcourant l'imprimé que Durieux venait de lui tendre.

- Dans les bases de données publiques il n'y a absolument aucune trace de ce type. Je suis parvenu à dénicher ce rapport qui se trouvait sur un serveur du ministère de la défense, uniquement grâce à un ami qui travaille à la sécurité intérieure et qui me devait une faveur. Hormis ce rapport relatant ses états de services pendant ses classes préparatoires dans les forces spéciales vingt ans auparavant, il n'existe aucune information sur son passé ni sur les périodes qui ont suivi. Cet homme est un véritable fantôme. Si vous voulez mon avis, seul un barbouze très haut placé peut prétendre à ce genre d'anonymat.

- Super, siffla-t-elle, à travers ses lèvres serrées. Je vais en parler au Capitaine. Si on doit continuer dans cette direction et se jeter dans la gueule du loup, il nous faut un minimum de protection.

Elle s'affala bruyamment sur son fauteuil et posa la paume de ses mains sur ses yeux pour se faire un massage oculaire.

- Du nouveau du côté des autres meurtres ? Rick, tu devais récupérer les dossiers médicaux des victimes. Ça a donné quoi ?

La tête cachée derrière son écran d'ordinateur, Rick Kelder émit un grognement indescriptible, dont toute l'équipe connaissait la signification. C'était typiquement le genre de bruit animal qu'il était capable de produire lorsqu'il exprimait une sorte de satisfaction. Quiconque l'écouterait pour la première fois aurait immédiatement appelé une ambulance, persuadé que le pauvre homme était en train de s'étouffer.

- C'est incroyable comme les gens deviennent dociles dès qu'ils entendent des expressions comme « entrave à la justice » ou encore « omission de preuves pouvant conduire à des poursuites pénales ». Les langues se délient immédiatement et les informations affluent. J'ai donc reçu l'ensemble des rapports et ordonnances rédigés par leurs gynécologues et obstétriciens. Après avoir épluché en détail les documents, je n'ai rien trouvé de probant qui relierait ces femmes entre elles : docteurs différents, cliniques ou services gynécologiques appartenant à des communes éloignées, aucune consultation dans un même lieu hospitalier, enfin rien de très probant.

- Super, conclut Chris. Et sinon tu n'aurais pas une bonne nouvelle à nous balancer ?

- J'ai quand même trouvé quelque chose qui pourrait être intéressant, lança-t-il avec fierté.

- Nous sommes tout ouïe, répliqua Patricia avec une note d'impatience dans le ton.

- Ces jeunes femmes souffraient toutes d'anémie !

L'équipe se regarda un instant, interpellée par l'expression de satisfaction qui transpirait dans le ton de Kelder. Malgré l'envie de lui tordre l'oreille, Patricia la joua conciliante et sereine.

- C'est très bien Rick. Pourrais-tu néanmoins nous éclairer sur l'impact de cette incroyable information afin de faire avancer l'enquête ? Ce serait vraiment gentil, finit-elle par dire avec un sourire forcé.

- Le Taricofer ! dit-il comme une évidence. Le médicament contre les carences en fer, spécialement conçu pour les femmes enceintes dont les compléments alimentaires ne suffisent pas à rétablir le bon niveau du taux d'hémoglobine dans le sang.

Toujours avec la plus grande patience et amabilité dont elle était capable, Patricia l'invita à continuer.

- Ce médicament, fabriqué par Fartex, l'un des plus grands groupes pharmaceutiques américains, a reçu l'aval de la FDA, la *Food and Drug Administration*, il y a moins d'un an. Afin de suivre les effets à long terme du médicament, il a été demandé à chaque patient de faire partie d'un panel de consommateurs. Nos trois victimes ont toutes accepté. Ce

qui signifie que leur dossier médical ainsi que leurs informations personnelles sont remontés jusqu'au département de la société Fartex.

Les yeux de Patricia s'agrandirent comme ceux d'un enfant devant une glace au chocolat.

- Rick, t'es le meilleur !

- J'ai fait une petite recherche sur cette compagnie ainsi que leurs filiales installées dans le pays. Il semblerait que les données concernant les patients canadiens remontent vers une de leur branche qui se situe en périphérie de Toronto, du côté de Woodbridge.

Un peu dépassé par ces informations, la jeune recrue, Arthur Cleving, intervint dans la conversation.

- Vous ne pensez pas que cela peut tout simplement n'être rien d'autre qu'une coïncidence. Après tous, des femmes enceintes souffrant d'anémie, il me semble que c'est monnaie courante non ?

- C'est possible renchérit Patricia, mais pour le moment c'est la seule véritable piste que nous ayons. Donc, on ne va pas en plus jouer les Cassandres. Chris et moi allons faire un tour dans ce centre d'analyse et poser quelques questions, on ne sait jamais.

A peine eut-elle enfilé son blouson en cuir, que la sonnerie de son mobile retentit. Sans reconnaître le numéro, elle décida tout de même de répondre, inquiète à l'idée qu'il s'agisse de l'hôpital au sujet de l'état de santé de Stéphanie.

- Patricia Duval, qui est à l'appareil ?

- Lieutenant, Daniel Lingston, j'aurais vraiment besoin de votre aide.

Au timbre de sa voix, Patricia comprit immédiatement que Lingston se trouvait actuellement dans une situation des plus précaires. Son implication, directe ou indirecte dans le meurtre de sa femme et l'enlèvement de sa fille était encore plus probable mais elle ne voulait surtout pas arriver à des conclusions hâtives et sans fondement.

- Vous êtes où exactement ?

- Je suis près de la ON-7, dans un petit chemin de terre juste avant d'arrivée sur Madoc. Je vous envoie les coordonnées GPS.

- Ok, vous ne bougez pas, je pars tout de suite.

- Merci inspecteur.

Daniel Lingston semblait être dans un sale état. Sans perdre un instant, elle traversa le couloir, Chris sur ses talons.

- Je vais aller récupérer Lingston. Je ne sais pas dans quel pétrin il s'est fourré mais ça m'a l'air d'être du sérieux. Tu peux t'occuper de Fartex tout seul ?

- Pas de souci, je t'appelle si je trouve quelque chose. Dis-moi, ce n'est pas plutôt les princes charmants qui vont sauver les princesses en détresse d'habitude ?

- C'est de l'histoire ancienne ça pépé, faudrait évoluer un petit peu !

Après s'être engagé dans une petite route boueuse, le véhicule de Patricia s'enfonça dans un sous-bois au feuillage si dense que seuls quelques rayons du soleil traversaient. Les raies de lumière éparses illuminaient le parterre de marguerites à la façon des projecteurs sur une scène de théâtre.

Elle ne tarda pas à apercevoir l'arrière d'une Toyota Prius immatriculée sur Ottawa. Avant d'ouvrir la portière, elle vérifia que son arme était bien chargée et s'engagea doucement en direction de la portière passager. Lorsqu'elle parvint à hauteur de la vitre, elle reconnut Lingston allongé sur la banquette arrière. Il semblait inconscient et très mal en point. Lorsqu'elle ouvrit la portière, il se redressa d'un coup et pointa un .9mm dans sa direction.

- Et doucement ! C'est moi, le lieutenant Duval. Vous m'avez appelé, vous vous souvenez ? dit-elle en levant les mains.

Lorsqu'il reconnut la jeune femme, ce dernier lâcha son arme et s'écrouta sur le siège. Patricia le saisit à bras le corps et l'aida à s'extraire du véhicule.

- Vous êtes blessé. Je vous conduis immédiatement à l'hôpital.

- Non pas l'hôpital ! A l'heure qui l'est, les hommes qui m'ont fait ça sont sans doute en train d'éplucher la liste des admissions effectuées dans tous les centres hospitaliers de la région. On ne peut pas prendre ce risque.

- Je ne vais pas vous laisser vous vider de votre sang enfin ! Mais en voyant la détermination dans les yeux de Dany, Patricia abdiqua.

- Bon dieu, je n'arrive pas à croire que je vais faire ça ! Vous avez intérêt à tout me raconter.

Elle saisit son portable et composa un numéro.

- Paul, c'est Patricia. Oui je sais ça fait un bail et j'en suis profondément désolée mais là, tout de suite, j'ai besoin que tu fasses quelque chose pour moi. Peux-tu préparer une salle d'opération pour un blessé par balle ? Paul, si je pouvais aller à l'hôpital, je ne t'aurais pas demandé de l'aide. Ok ça marche. On est là dans moins d'une heure.

Un peu avant d'arriver aux abords de Toronto, Patricia bifurqua sur la commune de Richmond Hill. Allongé à l'arrière de son véhicule, Dany avait perdu connaissance à nouveau. Avec un bandage de fortune, elle avait stoppé momentanément l'hémorragie mais ce n'était que temporaire. Il était grand temps qu'ils arrivent. En passant un majestueux portail en fer forgé, des souvenirs enfouis au plus profonds de sa mémoire refirent surface. Le jardin sur cinq hectares, jadis exotique et parfaitement taillé, s'était transformé en une véritable forêt vierge. En arrivant sur le parvis de l'entrée, elle constata avec un léger pincement au

cœur que la petite balançoire accrochée sur une des branches de l'imposant figuier situé à l'orée du bois était toujours là. Un homme corpulent, doté d'une barbe poivre et sel et d'une longue blouse de médecin dévala les marches du perron pour la rejoindre. Sans échanger un seul mot, ils sortirent Dany du véhicule et le traînèrent avec difficulté vers une salle située au rez-de-chaussée de l'immense demeure.

Après l'avoir installé sur un fauteuil médical situé dans une salle aseptisée, identique en tous points aux salles d'opérations que l'on peut voir dans des cliniques haut de gamme, leur hôte se tourna vers Patricia.

- Il a perdu un peu de sang mais ses fonctions vitales ne semblent pas en danger. Je pense qu'on a dû lui injecter un autre produit pour le mettre dans cet état. Je vais m'occuper de lui. En attendant tu n'as qu'à aller te faire un thé. J'ai l'impression que tu en as bien besoin.

- Merci Paul, dit-elle en lui posant la main sur l'épaule.

Le hall d'entrée était dominé par la somptueuse descente d'un immense escalier massif en colimaçon, sculpté dans un marbre blanc cèrusé. Patricia se dirigea dans la cuisine, qui naguère avait été son repère préféré. En ouvrant les placards à la recherche d'un sachet de thé, l'image de sa mère en train de lui préparer un lait chaud lorsqu'elle était triste lui revint en mémoire. Bien que les traits de son visage soient relativement flous, le timbre chaud et réconfortant de la voix était toujours présent dans sa tête et dans son cœur. Elle venait à peine d'avoir six ans lorsqu'on lui avait

diagnostiqué un cancer du pancréas qui s'était généralisé en un rien de temps. Sans vraiment comprendre pourquoi sa mère l'abandonnait, elle s'était retrouvée à vivre toute seule avec Paul. Son véritable père avait quitté sa mère avant sa naissance et n'était jamais réapparu. Ils s'étaient rencontrés dans le sud de l'Ecosse, pendant que sa mère effectuait son année universitaire à l'étranger. C'est Paul qui lui avait raconté cette histoire lorsqu'elle était devenue adolescente et que les questions se bouscuaient dans sa tête. Bien qu'elle ait toujours eu énormément d'affection pour son beau-père, Patricia n'avait jamais vraiment bénéficié de sa présence après le décès de sa mère. Chirurgien de renom, lorsqu'il n'était pas en train d'opérer, il parcourait le monde pour participer à de nombreux colloques, séminaires médicaux ou rencontres scientifiques. Dès l'âge de neuf ans, Patricia avait été placée en internat dans une des plus prestigieuses écoles privées de Toronto. Elle ne revenait à la maison que deux fois par an, à Noël et pendant les vacances d'été. Pour s'occuper d'elle, Paul avait embauché une intendante un peu sévère mais avec un grand cœur. Bien qu'il ne l'ait jamais avoué, elle savait qu'il regrettait énormément d'avoir passé aussi peu de temps auprès d'elle. Il avait bien tenté de se rattraper lorsqu'elle était devenue adolescente, en l'emmenant avec lui lors de ses déplacements. Mais malgré ses efforts, le pauvre homme était complètement obsédé par son travail et n'était jamais parvenu à remplir le manque affectif dont souffrait sa belle-fille.

Elle fut tirée de ses pensées par l'arrivée de Paul qui alla directement se verser un verre d'un vieux Brandy XO de 1967.

- Comment va-t-il ? demanda-t-elle sans pouvoir décrypter le masque inexpressif du médecin.

- Je lui ai extrait une balle et refermé sa blessure. Il semble qu'il soit également un peu shooté à une sorte de morphine ou d'oxycodone. Je ne connais pas son histoire, mais au regard des entailles sur son corps, j'ai comme l'impression qu'il a été torturé ton bonhomme. Tu vas me dire enfin ce qui se passe ?

- Ecoute, je n'ai pas encore tous les détails mais tout ce que je peux te dire c'est que l'affaire sur laquelle je suis en ce moment est vérolée.

- Ce qui signifie ?

- Ce qui signifie qu'il est plus que probable que des membres du gouvernement soient impliqués dans une histoire qui peut nous conduire tout droit au cimetière. Donc moins tu en sauras et plus tu seras en sécurité - Dans combien de temps penses-tu qu'il sera sur pied ?

- Dans un peu plus d'une heure je pense. Il devrait un peu déguster, surtout sans analgésique, mais il sera tout à fait conscient, ça je peux te le garantir.

- Merci pour ton aide Paul, vraiment. Dès qu'il peut se lever, on s'en va. Je ne veux pas risquer de t'impliquer davantage dans cette histoire tordue.

- J'espère que tu plaisantes Patricia. Tu es ma fille et j'ai tout de même le droit de me faire du souci et de te sortir du pétrin si c'est encore dans mes cordes.

Elle le regarda tendrement et réalisa pour la première fois que son beau-père était devenu un vieux monsieur qui devait se sentir sans doute très seul dans cette immense demeure. Il était également le seul être humain qui se rapprochait le plus de ce qu'on peut appeler une famille. Si elle survivait à cette épreuve, elle se fit la promesse de passer le voir plus régulièrement.

44.

Accoudé aux barrières de sécurité, Vladimir Kriskov savourait un hot-dog à la moutarde en regardant se déverser les millions de mètres cubes d'eau. La saison estivale battait son plein et les touristes, munis de leur smartphone, jouaient des coudes pour accéder aux meilleurs emplacements. Dans la région, les chutes du Niagara restaient l'activité préférée des vacanciers. Situées à la frontière entre le Canada et les Etats-Unis, leur situation géographique exceptionnelle attirait chaque année des millions de visiteurs curieux. Malgré toutes les distractions qu'offrait la technologie d'aujourd'hui, il était rafraichissant de constater que l'homme arrivait encore à s'extasier sur ce que la nature pouvait offrir de plus grandiose. Après avoir dégluti la dernière bouchée de sa saucisse noyée dans une moutarde trop jaune pour être honnête, Kriskov décida d'aller savourer son soda à l'ombre, près d'une petite fontaine. Son contact était en retard et il avait horreur d'attendre, spécialement dans ce genre d'endroit, rempli de familles bruyantes accompagnées d'enfants turbulents et irrespectueux. Tout

bien considéré, il avait vraiment besoin de vacances. Dès que cette mission arriverait à son terme, il en parlerait à Christensen. Il souhaitait partir au moins un mois en Amazonie, traquer le grand anaconda. C'était le genre de vacances dont il rêvait depuis longtemps. Non pas qu'il n'aimait pas son travail. Bien au contraire ! Aller ouvrir le ventre de cette femme au couteau avait été un réel plaisir, même s'il avait été forcé de suivre les instructions à la lettre pour coller aux autres meurtres. Après tout, personne ne lui avait jamais interdit de prendre du bon temps lors de ses missions. Il avait beaucoup moins apprécié de kidnapper la gosse. Être forcé de se balader en bateau, puis en camion avec une gamine dans le coffre était le genre de risque qu'il avait horreur de prendre. Il avait été vraiment soulagé lorsque les Africains l'avaient embarquée sur le cargo de marchandises.

L'arrivée d'un homme vêtu d'une casquette rouge et d'un t-shirt Redbull le sortit de ses pensées. Ce dernier alla s'accouder directement sur un muret qui bordait une des parois les plus abruptes du fleuve. Kriskov se leva et vint se placer à proximité. Tout en regardant les bateaux remplis de touristes s'approcher au plus près des énormes chutes, il s'adressa à lui.

- Vous êtes en retard.

- Je suis désolé mais je ne pouvais pas partir avant.

- Vous avez quelque chose ?

- J'ai les dernières avancées de l'enquête dans le sac, comme vous me l'avez demandé.

- Rien d'autre ?

- Si une chose. Le lieutenant Duval a reçu un appel juste avant de partir. D'après les bribes de conversation que j'ai pu capter, il m'a semblé qu'elle allait rejoindre Daniel Lingston.

- Vous êtes certain de ce que vous avez entendu ?

- Pratiquement sûr.

- Très bien. Laissez le sac à vos pieds et partez discrètement. On se charge du reste.

- Est-ce que j'en ai fini avec vous ? Je ne peux plus prendre ce genre de risque. C'est trop dangereux !

- Bientôt monsieur Cleving, très bientôt. Mais si vous voulez toujours que votre frère sorte de prison vous allez encore devoir nous fournir quelques informations. Allez, filez maintenant !

Le ton avec lequel le mercenaire venait de finir sa phrase ne laissait aucune place à une quelconque argumentation. Arthur Cleving se retourna et continua sa promenade, comme un vulgaire touriste, flânant dans les longues allées qui bordaient l'infatigable confluent. Malgré la honte et la peur qui le dévoraient de l'intérieur, il ne pouvait plus reculer. Si ces hommes avaient véritablement le pouvoir de faire libérer son jeune frère, condamné à quinze années de

réclusion criminelle pour trafic de drogue, quelques informations sur des enquêtes en cours étaient bien peu de choses.

Cela faisait à peine six mois qu'il avait intégré l'équipe du lieutenant Duval. Il ne connaissait pas encore très bien ses coéquipiers, mais la réputation de ce groupe d'investigation n'était plus à faire dans les couloirs de l'académie de police. Et lorsqu'il avait appris que sa candidature avait été retenue pour les rejoindre, il avait sauté de joie. Toutefois, son bonheur avait fait long feu. Le jour suivant, le tribunal rendait son verdict à l'encontre de son frère. C'est en sortant du palais de justice que cet homme l'avait approché en lui proposant ce marché surprenant. Le lendemain, pour montrer son pouvoir, l'homme avait fait transférer son frère dans une prison de moindre sécurité, à moins d'une heure de leur maison familiale. Il avait alors compris qu'il avait tout à gagner à faire ce qu'il demandait, même si pour ça il devait s'asseoir sur quelques codes de déontologie policière.

45.

Sur le chemin rocailleux, les coups de sabots de la mule résonnaient en écho par-delà la falaise. Théodore tenait fermement le harnais de la bête et conduisait d'un pas sûr le petit groupe de survivantes vers des terres plus clémentes. Cherifa réalisa avec satisfaction que le choix de suivre cet homme s'était jusqu'à présent avéré être le bon. Dès qu'ils s'étaient mis à gravir le versant de la montagne, recouverte d'une végétation dense et inhospitalière, elle avait loué le Seigneur d'être en compagnie d'un habitué de la région tel que Théodore. Dans ce dédale de fougères, de ronces et de broussailles grillées par le soleil, elles n'auraient peut-être jamais trouvé le chemin qui longeait le canyon et seraient probablement tombées sur leurs poursuivants. Après s'être reposés et sustentés aux abords d'un abris naturel creusé dans la roche pendant une partie de la nuit, ils avaient repris la route au petit matin. Le terrain s'était progressivement modifié pour laisser la place à un paysage aride, parsemé de gasterias aux fleurs rosâtres et de figuiers de barbarie chargés de fruits rouges et épineux. Dès qu'ils avaient entamé la descente en pente douce menant

vers le village, les jeunes filles avaient été soulagées de pouvoir souffler un peu et de relâcher la pression exercée sous la plante de leur pieds couverte de cloques.

Quelques kilomètres plus tard, la montagne dans leur dos était redevenue une simple ligne irrégulière séparant le ciel de la terre. Lorsqu'elles aperçurent les toits en chaume des petits bungalows couleur sable, le jeune homme les encouragea.

- Un dernier effort, nous sommes arrivés chez moi. La frontière se trouve à seulement deux heures de marche plus au sud.

À proximité des habitations, une nuée d'enfants se précipita sur les voyageurs exténués. Le rire et les gesticulations des garnements ravirent les jeunes Nigériennes qui avaient presque oublié comment ce tableau vivant pouvait être agréable et réconfortant.

- Venez par ici, lança Théodore en se dirigeant vers une case un peu à l'écart des autres. Je vais vous présenter à ma famille.

Une odeur de viande grillée vint leur chatouiller les narines ce qui leur ouvrit instantanément l'appétit. En pénétrant dans la petite habitation, elles virent une dame très belle, vêtue d'une robe sobre mais seyante, loin des tenues africaines traditionnelles amples et multicolores. Un petit garçon de l'âge de Nafissa courut se jeter dans les bras de Théodore.

- Mesdemoiselles, je vous présente ma mère Eléonore et mon petit frère Joshua.

Lorsqu'elle se retourna, les traits harmonieux du visage de l'Africaine s'éclairèrent en voyant son grand fils de retour.

- Ah, mais je vois que tu nous as ramené des brebis égarées, dit-elle dans un rire chaleureux et communicatif. Venez par ici les enfants, vous devez mourir de faim.

Pendant que les jeunes filles posaient leurs affaires dans un coin de la petite maison, Théodore profita de ce moment pour informer sa mère de la sinistre histoire qu'elles venaient de vivre et les atrocités qu'elles avaient subies. Bien que les traits du visage d'Eléonore se durcirent à l'écoute de ces horreurs, elle ne fit aucun commentaire.

Sans un mot, ils s'installèrent autour d'un large tronc de sequoia coupé dans sa longueur pendant qu'Eléonore remplissait des assiettes en bois de morceaux de poulets grillés, accompagné de bananes plantain frites et de riz blanc. En voyant arriver ces mets délicieux, Cherifa ne put retenir ses larmes. L'hospitalité dont faisaient preuve ces étrangers lui rappela subitement son village, son propre foyer et surtout sa mère, qui lui manquait terriblement. Elle sanglota en se cachant le visage du revers de sa main. La mère de Théodore s'approcha d'elle et la prit par les épaules.

- Allons ma chérie, ça va aller maintenant. Il ne faut plus t'en faire, d'accord. Tu es hors de danger ici.

Ce copieux repas achevé, ils s'installèrent tous sur des cousins à même le sol pour savourer une tisane à base de plantes sauvages. Megan qui était restée relativement silencieuse depuis qu'ils étaient arrivés au village, se risqua à en savoir plus sur sa situation future.

- Une fois passé la frontière, vous connaissez un moyen de quitter le Cameroun ? Je dois absolument retourner dans mon pays et rejoindre mon père. Il doit me croire morte à l'heure qu'il est.

Eléonore, affairée à nettoyer ses casseroles prit la parole.

- A mon avis, le plus sûr moyen de contacter ton père est d'aller chez mon cousin. Il habite dans le centre-ville de Garoua. C'est à quelques heures de route de la frontière. Théodore, il faudrait que tu contactes Amir et que tu lui demandes d'accompagner la petite. Si je me souviens bien, il ne nous a jamais payé les dernières peaux de crocodiles qu'il nous a achetées. Il nous doit bien ça.

- Merci madame, souffla Megan, embarrassée par tant de générosité.

- J'espère que tu plaisantes ma petite. Les hommes qui vous ont fait ça sont la honte de notre pays. Les Nigériens ont toujours été un peuple fier et pacifiste. Ces extrémistes ont détruit nos valeurs, capturé nos enfants, transformé nos terres en zone de guerre, infligé des tortures ignobles à des innocents. Il est de notre devoir de rétablir la balance et de nous battre à notre façon en aidant ceux qui sont dans le besoin à cause de ces ignobles monstres.

Le reste de l'après-midi se déroula dans une atmosphère laborieuse, au rythme des coup de pilons sur les grains durs de sorgho, de mil et de maïs vitreux. Les femmes du village ressemblaient à des ouvrières spécialisées. Chacune connaissait sur le bout des doigts les techniques de travail qui lui incombait. Un peu à l'écart du centre, des volutes de fumée surplombaient un groupe d'homme de tous âges appliqués à tanner des peaux de reptiles tout en psalmodiant des chants rythmés et entraînants. Megan, assise près de Cherifa, regardait avec un intense bonheur Nafissa, en pleine partie de cache-cache avec Joshua, le petit frère de Théodore.

- C'est bon de la voir rire à nouveau, murmura Cherifa.

Après un long silence complice, la Nigérienne reprit la parole sur un ton un peu gêné.

- Eléonore nous a proposé de rester vivre au village. J'ai bien réfléchi et je ne pense pas que nous serons plus heureuses au Cameroun, toutefois pas dans l'immédiat. Nafissa a besoin de stabilité, de souffler un peu et moi je suis épuisée, physiquement et moralement. J'espère que tu ne nous en veux pas de ne pas t'accompagner demain ?

Megan, qui au fil de ces derniers jours s'était profondément attachée à ses deux nouvelles amies, ne put lui répondre immédiatement. Elle attendit que la boule formée dans sa gorge se rétracte.

- Je comprends, dit-elle enfin. Vous allez me manquer.

Cherifa la prit dans ses bras et la serra de tout son cœur. Elles se laissèrent aller à des sanglots pendant plusieurs minutes en prenant conscience que toute la tension, les douleurs, les peines et les souffrances qu'elles avaient partagées les lieraient à tout jamais.

46.

Le sourire éclatant de la divine réceptionniste fondit comme neige au soleil lorsque Chris lui mit sa carte de police sous le nez.

- Je souhaite m'entretenir avec le responsable, dit-il aimablement mais avec toute la fermeté dont un inspecteur de la criminelle est capable.

- Tout de suite monsieur, bafouilla la jeune fille bien trop maquillée pour son jeune âge. Je préviens immédiatement notre président monsieur Carlyne.

- Merci mademoiselle, dit-il, tout sourire.

Confortablement installé dans un des deux luxueux canapés en cuir râpé qui ornaient le somptueux hall d'entrée, Chris s'était plongé dans la lecture d'un article passionnant écrit dans le mensuel émérite « *Trésors de Pêche, son art, ses secrets* », décrivant le geste parfait du lancer de canne pour la pêche à la mouche. Lorsqu'il entendit la sonnerie de son téléphone, c'est avec regret qu'il reposa le précieux

magazine et décrocha. Il reconnut immédiatement la voix monocorde de Durieux.

- Tu as du nouveau ?

- Après avoir contacté une bonne dizaine de magasins de tatouage dans toute la région de l'Ontario, j'en ai un qui a reconnu le motif du samouraï. Il se rappelle très bien l'avoir fait sur une jeune femme, il y a plus de trois ans.

- C'est un peu tiré par les cheveux non ? Il doit y avoir des centaines de dessins de samouraïs tatoués chaque jour. Comment peut-on savoir si c'est bien celui de notre tueuse ?

- Je me suis posé la même question. En fait le mec se prend pour un véritable artiste. Les gens qui viennent le voir lui font des commandes sur mesure. Il crée un motif unique pour chaque client. C'est de cette façon qu'il se démarque de la concurrence. Bien entendu, il garde une trace de toutes ses créations.

- Il t'a envoyé une copie du dessin original ? demanda Chris soudain plus intéressé.

- Affirmatif. Je viens de le comparer avec celui que l'on voit sur le bras de notre suspect. C'est bien le même, aucun doute là-dessus.

- Il n'aurait pas le nom et l'adresse de notre amie à tout hasard ?

- Malheureusement, elle a payé en liquide et n'a pas donné de nom, conclut Durieux.

- Donc on n'a rien si je comprends bien, lâcha Chris qui ne voyait pas trop l'intérêt de l'appel.

- Pas exactement. Le tatoueur se rappelle très bien de la fille. Il la décrit comme étant plutôt jolie, type caucasien, assez grande, dans les 1m80, athlétique, les cheveux brun et très courts. Mais ce qu'il l'avait marqué le plus c'était son accent.

- Quoi son accent ?

- Selon lui, elle s'exprimait avec un fort accent japonais.

Moins d'une minute après avoir raccroché avec son collègue, Chris vit s'approcher à grand pas, un individu flottant dans un complet trois pièces, la main tendue dans sa direction. Après une poignée de main franche et vigoureuse, l'homme au crâne luisant, physique sec et visage anguleux, se présenta sur un ton condescendant.

- Lieutenant Vaillard, désolé de vous avoir fait attendre, mais vous savez ce que c'est. Que puis-je faire pour vous ?

- Bonjour monsieur Carlyle, mon service enquête actuellement sur une série de meurtres qui sévit dans la région. Une de nos pistes nous a conduit jusqu'à votre société. Est-ce qu'il serait possible d'en discuter dans un endroit plus discret ? finit par dire Chris, agacé par la sonnerie incessante du téléphone de la réception.

- Mais bien entendu Lieutenant. Veuillez me suivre, l'ascenseur se trouve par ici.

En arrivant dans l'immense bureau du dernier étage, Chris fut époustoufflé par la vue incroyable que les grandes baies vitrées offraient aux visiteurs. Avec de bons yeux, on pouvait apercevoir toute la périphérie de la ville et la symbolique CN Tower de Toronto alors que le bâtiment se trouvait à plus de soixante kilomètres du centre. Au milieu de la pièce se trouvait une longue table en sapin vernis affublée de trois fauteuils de style néo-moderne en plexiglass mauve et aux lignes très épurées. Sur le dessus, un tout petit ordinateur portable, un téléphone et une photo de sa femme, ses filles et un doberman. Chris ne put s'empêcher de faire le rapprochement avec son propre bureau où la moindre parcelle d'espace vide était remplie par des dossiers en cours, des mandats de perquisition, des photos de meurtres, des emballages de gâteaux et des magazines de pêche.

- Un café, un scotch, un verre d'eau lieutenant ? demanda le président en décrochant son téléphone.

- Un café serait le bienvenu.

- Mathilda, pouvez-vous nous ramener deux expressos bien serrés. Merci, vous êtes un ange, lança-t-il à son assistante avant de refermer la porte.

Le petit homme sec et nerveux posa une demi-fesse sur la table luisante et regarda le policier avec le plus grand sérieux.

- Alors, comment puis-je vous être utile lieutenant ?

Avant de rentrer dans le vif du sujet, Chris réfléchissait à l'approche qu'il devait adopter pour recevoir une collaboration positive de la part de cet homme. Il savait par expérience que la plupart des sociétés et encore plus les multinationales du secteur pharmaceutique, ne souhaitent en aucun cas être mêlées à des affaires criminelles qui pourraient ternir leur image. Il y avait donc la méthode « Patricia » consistant à intimider l'interlocuteur en le menaçant d'une perquisition avec mandat du juge d'instruction et tapage médiatique en prime ou l'alternative qui était de valoriser l'aide que pourrait apporter une personne dans une enquête criminelle, de façon discrète et anonyme. Chris eut le sentiment que la première approche ne fonctionnerait pas avec ce type d'individu. Il ne semblait pas être le genre de personne à se faire intimider par des menaces d'ordre juridique ou légal. D'autant que les laboratoires pharmaceutiques étaient bien connus pour avoir de redoutables avocats et lobbyistes qui étaient capables de gérer des scandales sur des médicaments autrement plus retentissants que celui d'employer un criminel à leur insu. Instinctivement, il décida de suivre une autre approche.

- Alors voilà monsieur Carlyle. Je vais jouer franc-jeu avec vous et ce que je m'appête à vous révéler pourrait me coûter mon poste à la criminelle.

Les yeux du président commencèrent à briller d'intérêt.

- Les victimes de cette série de meurtres sur laquelle nous enquêtons sont toutes des femmes enceintes. Nous suspectons le ou la meurtrière d'avoir obtenu l'identité et l'adresse de ses victimes à travers les bases de données de Fartex.

L'information tomba comme un morceau de shrapnel dans la gorge de l'homme d'affaires.

- Vous êtes sûr de vous ? dit-il avec beaucoup moins d'aplomb qu'à son arrivée.

- Non, ce n'est qu'une hypothèse. J'aurais vraiment besoin d'aide dans cette affaire et c'est uniquement vous qui pouvez me l'apporter. Si on arrive à stopper cet assassin, je vous certifie que votre compagnie ne sera même pas nommée dans la presse. Ce sera uniquement votre précieuse aide qui aura permis l'arrestation d'un psychopathe notoire.

Chris s'arrêta un instant afin de jauger l'effet de ses paroles sur les traits du président. Il pouvait deviner les rouages de son cerveau tourner à toute vitesse à travers son large front tout lisse et ses petits yeux malins. Il était temps de sortir la grosse artillerie.

- Compte tenu de vos responsabilités et du sentiment de devoir que vous devez ressentir envers tous vos employés, je sens que je peux vous faire confiance et vous montrer ces photos afin que vous compreniez pourquoi il est urgent d'arrêter ce malade mental.

Chris sortit son smartphone de sa poche et le tendit à Carlyle. Dès qu'il commença à faire défiler la première photo, ce dernier fit un effort surhumain pour garder son sang-froid et ne pas flancher devant l'inspecteur. Les images des jeunes femmes assassinées, le ventre découpé dans des formes ésotériques, leur bébés morts à l'intérieur, valaient tous les mandats de perquisition du monde. Sans pouvoir finir de parcourir la série de clichés, Carlyle lui rendit le téléphone et se tourna vers la fenêtre.

- Comment peut-on faire ce genre de chose... ? finit-il par murmurer, plus pour lui que pour son interlocuteur.

Après un court moment de réflexion, Carlyle regarda Chris avec toute la détermination qu'il devait avoir pendant les conseils d'administration de Fartex.

- Lieutenant, vous me signez une clause de non-divulgence des données que nous nous apprêtons à examiner et vous avez ma parole que si un de mes employés s'avère être un fou dangereux qui s'est servi de Fartex pour pister ces pauvres femmes et les assassiner de la sorte, je ferais tout ce qui en mon pouvoir pour vous aider à le débusquer et le mettre derrière les barreaux.

Domage que Patricia ne soit pas présente. Chris aurait été ravi de lui démontrer que la collaboration positive était bien plus rémunératrice que celle obtenue sous la contrainte. Après avoir signé les précieux documents, ils se dirigèrent vers le département des ressources humaines. En chemin, le lieutenant décida de poursuivre sa démarche et poussa la diffusion d'information un cran au-dessus.

- Nous avons tout lieu de croire que le tueur se sert du travail d'analyse que votre service de recherche effectue sur le panel de consommateurs de votre nouveau médicament contre les problèmes d'anémie « le Taricofer ».

Si l'homme d'affaire fut surpris par le niveau de détail que présentait le policier sur le fonctionnement et les produits de son entreprise, il n'en fit rien paraître.

- Depuis sa sortie en début d'année, le Taricofer est effectivement un de nos produits vedettes auprès de tous les gynécologues et obstétriciens qui sont en contrat avec Fartex. Bien que nous ayons reçu l'approbation de la FDA, nos équipes scientifiques vont suivre un grand nombre de femmes enceintes sur plusieurs années afin de s'assurer que tous les effets secondaires possibles du produit ont bien été pris en compte.

En pénétrant dans le service des ressources humaines, Chris fut presque choqué de voir à quel point la responsable RH ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa belle-mère.

- Bonjour madame Dollis, je vous présente le Lieutenant Vaillard de la police criminelle de Toronto. Nous aurions besoin de vos lumières si vous le voulez bien.

- Bonjour messieurs, répondit-elle, d'une voix au timbre encore plus strident que celui de belle-maman - Comment puis-je vous être utile ?

- Nous aurions besoins de la liste de tous les employés ayant accès aux données concernant le panel de consommateurs

du Taricofer. J'imagine qu'il ne doit y avoir que les membres de l'équipe de Glenn si je ne m'abuse.

La charmante dame ajusta ses lunettes à monture violette sur le nez et commença à tapoter sur les touches de son ordinateur.

- Tout à fait, confirma-t-elle, les seules personnes autorisées à visualiser et analyser ces données travaillent toutes avec Glenn Perlforth. Je vous imprime la liste tout de suite.

La feuille que leur tendit la responsable RH contenait une quinzaine de nom. Chris les parcourut rapidement tout en se demandant comment procéder. Sans mandat officiel, il était hors de question de commencer à les faire passer dans un bureau un par un pour les interroger. La collaboration positive avait quand même ses limites. Soudain un nom retint son attention.

- Est que je pourrais voir le dossier de madame Chiyo Takahashi, dit-il ?

Avant de répondre, madame Dollis lança un regard à son chef qui fit un léger mouvement de tête en signe d'approbation. L'instant d'après, Chris entendit le bruit des roulements mécaniques de l'imprimante couleur se mettre en marche. Le dossier contenait en fait une seule page, avec incrustée en haut à droite la photo de l'employée. Son cœur fit un bond dans sa poitrine lorsqu'il constata que la jeune femme n'avait de japonais que le nom.

- Est-ce que je pourrais m'entretenir avec cette demoiselle un instant, dit-il le plus naturellement du monde.

- Cela devrait être possible. J'appelle tout de suite son poste afin qu'elle vous rejoigne dans la salle de réunion numéro 3.

Dès qu'elle raccrocha, Chris sentit immédiatement que la suite allait être un peu plus compliquée.

- Glenn, son responsable vient de m'informer qu'elle est partie en congé annuel depuis plus de dix jours, lâcha madame Dollis d'une voix coupable.

- Pourrais-je parler avec son chef, monsieur Perlforth, c'est bien ça ? Si vous m'en donnez l'autorisation j'aimerais savoir sur quoi travaillait cette demoiselle.

Tout en se dirigeant vers le laboratoire d'analyses des données, Chris se surprit à admirer les murs colorés du grand bâtiment, tapissés de tableaux d'artistes contemporains, dénotant avec la décoration froide et minimaliste du hall de l'entrée.

Loin des codes vestimentaires du monde des affaires, le groupe de jeunes scientifiques ressemblait à une classe d'étudiants de troisième année, en train de finir un cours de programmation. Un jeune homme aux cheveux longs et à la barbe fournie, à peine plus âgé que le reste des membres de l'équipe, vint à la rencontre des visiteurs.

- Bonjour monsieur Carlyle, madame Dollis m'a fait savoir que vous désirez des informations sur Chiyo, c'est bien ça ?

Quelques instants plus tôt, le président de Fartex et Chris s'étaient mis d'accord pour en dire le moins possible sur la vraie raison de leur visite.

- Bonjour Glenn, je vous présente l'inspecteur Vaillard. Il enquête sur l'utilisation générale des données privées et souhaiterait en savoir plus sur les activités de mademoiselle Takahashi.

Chris décida qu'il était temps de reprendre l'interrogatoire en main.

- Depuis combien de temps Chiyo Takahashi travaille-elle dans votre équipe ?

- Chiyo nous a rejoint il y a près de deux ans. Pour ma part c'est une jeune femme brillante, avec un esprit vif et acéré. Son travail a toujours été remarquable.

- Pouvez-vous m'en dire un peu plus sur sa personnalité, son intégration dans l'équipe ?

Glenn eut un petit sourire qui se répercuta sur le visage de son jeune collègue assis sur le bureau d'en face.

- J'ai dit quelque chose d'amusant ? s'étonna Chris

- Pas du tout, s'empressa de répondre le chef analyste. Disons que Chiyo a un physique particulièrement fascinant auquel la plupart des hommes ne restent pas insensibles. Cependant, sa personnalité, plutôt réservée voir complètement imperméable, ne nous a jamais vraiment permis d'avoir une relation amicale avec elle. Elle a

toujours été un mystère pour moi ainsi que pour le reste du groupe.

- Je vois, dit doucement Chris en percevant progressivement les contours de la personnalité de sa suspecte - Pouvez m'en dire un peu plus sur son rôle en général et plus particulièrement la mission sur laquelle elle travaillait avant de partir en congé ?

- Chiyo s'occupe d'analyser les données médicales prélevées sur un panel de patients ayant consommé un médicament précis en début de commercialisation. Pour faire simple, ses études consistent à rapprocher les profils médicaux de consommateurs de ces nouveaux produits avec ceux d'individus sains, « *sains* » étant bien entendu le terme que nous utilisons pour parler de gens n'ayant pas consommé le médicament en question.

- Est-ce que l'on peut jeter un coup d'œil sur les dernières études de mademoiselle Takahashi ? coupa Chris qui ne désirait pas se voir donner un cours de statistiques appliquées.

Après avoir ouvert quelques dossiers sur son écran d'ordinateur, le scientifique s'adressa de nouveau à son auditoire.

- La dernière étude sur laquelle Chiyo travaillait avant de partir était l'analyse de l'effet du Taricofer sur le panel de patients numéro 29-AV14.

- Pouvez-vous nous sortir la liste de ces patientes s'il vous plait ?

- Euh, je ne pense pas que nous soyons autorisés à divulguer ce genre...

- Faites ce qu'il vous demande, le coupa Carlyle avec autorité.

- Bien monsieur, consentit Perlforth en lançant l'impression du rapport d'analyse.

En prenant connaissance du nom des patientes, le visage de Chris se décomposa. Parmi la centaine de noms, il reconnut immédiatement ceux des trois victimes. Sans perdre un instant, il remercia le président pour l'aide précieuse qu'il lui avait apportée et sortit en courant de l'énorme bâtiment. Avant de s'engouffrer dans son véhicule, il tenta de joindre Patricia mais tomba directement sur sa boîte vocale.

- Grand Dieu Patricia ! Où es-tu ? rappelle-moi dès que tu as mon message. On la tient tu m'entends !

47.

Bien que le réveil de Dany fût relativement douloureux, l'effet de l'oxycodone s'était finalement estompé, ce qui lui avait permis de retrouver progressivement ses esprits. Lorsqu'il avait ouvert les yeux, allongé dans cette salle d'opération suréquipée, il avait bondi de son lit, prêt à prendre la fuite, persuadé d'être dans un hôpital public. Ce n'est qu'après avoir écouté Patricia Durieux lui expliquer qu'il était chez son beau-père, ancien chirurgien et propriétaire d'un manoir à quelques heures de Toronto, qu'il s'était enfin calmé. Après s'être vêtu d'un polo Ralph Lauren provenant de la garde-robe personnelle de Paul, Dany avait remercié son hôte et avait quitté la salle d'opération en compagnie du Lieutenant de police.

Une fois dans le véhicule, Patricia avait regardé Dany avec sévérité.

- Je vous écoute, dit-elle fermement. Qu'est ce qui se passe exactement ? Qui sont ces hommes et pourquoi ont-ils tué votre femme et kidnappé votre fille ?

- Megan est morte. Ils l'ont..., Dany ne put terminer sa phrase.

- Comment ? demanda Patricia interloquée, avec l'espoir d'avoir mal compris.

- Ces ordures ont égorgé ma petite fille devant mes yeux.

A l'écoute de ses paroles, l'inspectrice devint toute blême. Elle n'osa même pas ouvrir la bouche pour sortir une formule de condoléances toute faite. Toutes paroles semblaient d'une navrante futilité.

Vingt minutes plus tard, une fois le récit de Dany terminé, Patricia sortit de la voiture pour respirer une grande bouffée d'air frais. Elle donna un violent coup de poing sur le capot de sa voiture et revint se rasseoir à la place du conducteur.

- Nous devons absolument arrêter ces hommes, reprit Dany. Il me semble évident que quelles que soient les raisons qui puissent motiver une pointure comme ce Xavier Christensen à s'associer avec un terroriste notoire tel que Mohamed Al-Salim, elles ne peuvent pas être uniquement l'expression d'une vieille vengeance. J'ai comme la désagréable sensation que je n'étais rien de plus qu'un cadeau de bienvenue à l'occasion d'une future collaboration de travail. La question est de savoir quels sont les véritables enjeux afin de pouvoir les arrêter au plus vite. Pourquoi voulaient-ils que je descende un candidat au poste de premier ministre ?

- Christensen n'a absolument pas le profil d'un politicien. C'est un militaire avant tout. Il n'a à priori aucun intérêt direct d'empêcher Levin Stuart de se retrouver à la tête du gouvernement sauf bien sûr s'il reçoit ses ordres directement de quelqu'un d'autre plus haut placé, compléta Patricia d'un air pensif.

- Tout ça fait beaucoup de questions sans réponses. Je pense qu'il faut d'abord tenter de leur mettre la main dessus d'une manière ou d'une autre. Les réponses viendront plus tard.

Patricia ouvrit son smartphone et afficha la photo de Vladimir Kriskov, l'homme qui était soupçonné d'avoir enlevé Megan par bateau.

- Voici notre principal suspect dans l'assassinat de votre femme et l'enlèvement de Megan. Vous ne l'auriez pas aperçu pendant votre détention par hasard ?

Dany regarda attentivement la photo d'identité en noir et blanc et tenta de se remémorer les traits du visage des hommes commandés par Christensen.

- Non, il ne faisait pas partie du groupe qui m'a capturé.

- Vous sauriez retrouver le bâtiment dans lequel vous avez été torturé ? demanda Patricia.

- Oui, c'est à deux pas du musée d'histoire naturelle d'Ottawa. Vous comptez aller taper à la porte pour leur demander de se rendre ? ironisa Dany qui ne voyait pas bien où la détective voulait en venir.

- Si nous ne trouvons pas de meilleur moyen, c'est exactement ce que je compte faire, conclut-elle.

Avant de reprendre la route, Patricia regarda l'écran de son smartphone qu'elle avait passé en mode silencieux. Huit appels en absence ; cinq de Chris et trois de Durieux. Elle s'excusa auprès de Dany et sortit du véhicule, le téléphone à l'oreille.

- Patricia ! J'ai vraiment cru que tu étais partie en lune de miel avec le beau Lingston ma parole ! s'exclama Chris.

- Il a été torturé et on lui a tiré dessus. Je te raconterais les détails mais c'est bien ce qu'on pensait ; l'affaire Lingston est vraiment pourrie. Qu'est ce qui passe de ton côté ?

- Je suis allé farfouiller chez Fartex et je pense avoir découvert l'identité de notre petite psychopathe. Durieux nous a sorti son curriculum vitae. Je viens juste de te l'envoyer dans ta boîte mail. Tu ne vas pas être déçue ! Je m'apprêtais à partir l'appréhender à son domicile en compagnie de Mike et son équipe d'intervention.

- Super, envoie moi l'adresse. Je pars de suite et on se rejoint là-bas.

48.

Patricia venait de déposer Dany devant chez elle. Il ne pouvait pas prendre le risque de rentrer chez lui et n'avait pas vraiment d'autre endroit où aller. Son épaule ne le faisait pas trop souffrir, mais la douleur ressentie au plus profond de son âme était cent fois plus dévastatrice que n'importe quelle blessure physique. Il avait quitté Patricia la mine blafarde et les yeux vides d'humanité. En quelques jours, il avait tout perdu ; sa femme, sa fille, sa vie et le désir de continuer à exister. Le passé l'avait rattrapé en lui faisant chèrement payer ses actions antérieures. Pour le moment, sa peine était identique à une chappe de plomb posée sur ses épaules, l'empêchant de faire fonctionner son cerveau normalement. Il n'avait qu'une envie, s'allonger et fermer les yeux. Patricia l'avait bien compris et espérait profondément que sa force de caractère, à priori hors du commun, allait résister à ce tsunami d'émotions qui tentait de l'attirer dans les abysses de la dépression.

Une fois dépassé un petit bourg aux vieilles bâtisses décrépies, le GPS de la voiture indiqua à Patricia qu'elle se trouvait à moins d'un kilomètre du point de rendez-vous

que Chris lui avait communiqué. L'adresse de leur suspecte se situait en plein centre d'un immense complexe d'habitations appartenant à la commune de Schomberg. Ils avaient décidé de se retrouver sur une aire de repos à quelques kilomètres de l'entrée de la zone résidentielle afin de peaufiner les détails de l'intervention. En arrivant sur le parking, Patricia vit Chris accoudé sur le capot du véhicule blindé, en pleine discussion avec Mike Millan, le chef d'équipe de la F.A.R, la Force d'Action Rapide.

- Bonjour Lieutenant, toujours un réel plaisir de faire une petite sortie champêtre en votre compagnie, lança Mike avec un sourire qui laissait clairement sous-entendre que ses informations n'étaient pas vraiment à jour quant aux orientations sexuelles de Patricia.

- Bonjour Mike et merci pour ton aide. Est-on fin prêt pour donner l'offensive messieurs ? dit-elle tout en enfilant sa veste en kevlar.

- De notre côté tout es clair, on n'attendait plus que toi. Le domicile de la cible se situe en plein centre de cette rue, juste ici, dit Chris en pointant son doigt sur une carte de la commune.

- Alors c'est parti, conclut-elle en rejoignant le reste de l'équipe assis à l'arrière du véhicule d'assaut.

Quelques instants plus tard, la détonation du pain de Cesamex sur le verrou de la porte d'entrée fit s'envoler une famille d'étourneaux posés sur le toit de la maison d'en face. La seconde d'après, l'homme de tête donna un coup

de bélier sur la porte qui s'ouvrit dans un fracas assourdissant. Le reste de la force d'intervention s'engouffra dans la maison, paré de casques et de boucliers de protection. Avec une efficacité impressionnante, ils investirent l'intégralité des pièces de la maison en moins d'une minute. Patricia et Chris passèrent la porte d'entrée juste après eux. Après une inspection générale des lieux, il fallait bien se rendre à l'évidence, l'endroit était désert.

Une heure plus tard, les combinaisons noires avaient été remplacées par les blanches des experts scientifiques. Chaque meuble, chaque tiroir, chaque cavité était passés au peigne fin. Tous les objets de la maison trouvés sous une latte, une plinthe, un carreau de salle de bain avaient été scrupuleusement classés, analysés, étiquetés.

Durieux fit son apparition, une mallette d'ordinateur portable sous le bras. Patricia vint à sa rencontre.

- Ian, content de te voir. On va avoir besoin de tes lumières de petit génie. On a trouvé son ordinateur mais on a besoin de rentrer sur le disque dur. Toujours rien sur la géolocalisation de son téléphone ?

- Négatif, son portable a cessé d'émettre sur le relais satellite depuis plus de 48h. Les dernières coordonnées ont été transmises depuis son domicile.

- Chris m'a fait un résumé rapide de son profil mais est-ce que tu veux bien approfondir. Aurait-on une idée de l'origine de sa psychose ?

- C'est difficile à dire avec ce que l'on a trouvé, mais quand tu auras entendu son histoire, tu devrais normalement arriver à la même conclusion que nous.

Durieux alluma son ordinateur et commença la lecture de son rapport.

« Chiyo Takahashi, 29 ans, est retrouvée abandonnée à l'âge de six mois dans un square de la ville de Pekan, en Malaisie. Après avoir passé une année dans un orphelinat de Kuala Lumpur, elle est adoptée par Han et Maya Takahashi, tous deux de nationalité Japonaise. Personne ne sait vraiment qui étaient ses parents biologiques mais à en croire le rapport de l'orphelinat, une importante communauté de bulgares vivait dans un squat pas très loin de l'endroit où elle a été trouvée. Elle grandit dans la ville de Kyoto avec ses parents adoptifs. Elle mène une jeunesse sans difficulté particulière jusqu'au jour où sa mère se suicide. Chiyo a alors 18 ans. La police n'a pas vraiment compris les raisons qui l'auraient poussée à commettre cet acte mais certaines rumeurs disent que ce serait lié à l'activité de son mari. Au Japon, Han Takahashi Médecin-Obstétricien-Artiste-Peintre, semble être un sujet de préoccupation pour le corps médical. Il soutient que ses techniques de conditionnements sous hypnose permettent aux femmes enceintes d'accoucher sans douleur et sans péridurale. Il obtient également un certain succès dans son activité artistique où certaines de ses toiles sont vendues à plus de 2 millions de yens. Il voue également un réel culte à l'artiste Japonais, Kanagawa-oki Nami-ura, dont l'œuvre la plus connue, « The Great Wave » se trouve au British

Museum de Londres. Bien que ses thèses soient mises à mal par les spécialistes, son fort charisme et une aura lumineuse lui permettent de se constituer une clientèle féminine pro accouchement naturel, adepte de l'enfantement chez soi. Les séances d'hypnose se passent dans son cabinet médical situé dans une dépendance de leur maison. Pendant les consultations, personne ne sait réellement ce qui s'y passe mais des rumeurs d'actes sexuels non consentis commencent à se répandre. Quelques mois plus tard, sa femme se jette d'une falaise. Peu de temps après, Chiyo et son père quittent le Japon et partent s'installer à Vancouver. Elève brillante, Chiyo intègre l'université UBC d'où elle sortira diplômée d'un doctorat en Statistiques et Informatique. Pendant ce temps, notre cher docteur redémarre ses activités médicales et artistiques. Il ouvre à nouveau un cabinet d'obstétricien ésotérique et se relance dans ses séances d'hypnose. Rapidement, sa notoriété dépasse ses attentes et son cabinet ne désemplit pas. Jusqu'au jour où une de ses patientes porte plainte pour viol. Son passé le rattrape et toute sa clientèle se retourne contre lui. D'un jour à l'autre, il devient le médecin psychopathe et violeur dont tout le monde veut la peau. En rentrant chez elle, un soir de février, Chiyo trouve son père, mort dans son salon. Selon le rapport du légiste, il se serait ouvert le ventre avec un poignard japonais à la façon d'un samouraï s'infligeant un seppuku »

Durieux fit une pause afin de laisser à Patricia le temps de digérer l'information.

- Donc on aurait affaire à une fille en mal de vengeance, désireuse de faire payer de leur vie des femmes enceintes et leur bébé. Effectivement, ça se tient même s'il faut quand même être déjà bien dérangée à la base pour basculer dans une boucherie névrotique de cette ampleur.

Victor Lindors, le chef du SCI, vint interrompre la discussion. En dépit d'un visage encapuchonné, Patricia reconnut l'expression des personnes qui viennent de faire une découverte importante.

- Lieutenant, il faut absolument que vous veniez voir ça !

Le scientifique se dirigea vers le premier étage, Patricia, Chris et Ian sur ses talons. Ils pénétrèrent dans la chambre à coucher, où ils virent deux techniciens sortir d'une grande armoire intégrée. Victor s'empressa d'apporter une explication sur le tour de magie auquel ils venaient d'assister.

- Après une analyse topologique de la structure du bâtiment, on s'est rendu compte qu'il devait exister un espace vide derrière ce mur. On a trouvé une sorte de passage au fond de ce placard mural. Je vous laisse y jeter un œil. On ne peut pas tenir à plus de trois là-dedans.

Le groupe d'inspecteurs s'engouffra dans l'obscurité, telle Alice glissant dans un monde magique et inquiétant. La pièce, à peine plus grande qu'une petite salle de bain, contenait une table en acier, un tabouret et un ordinateur portable. Des dizaines de photos de femmes enceintes, prises dans des situations assez diverses étaient épinglées

sur le mur. Patricia reconnut sans mal le visage des trois femmes ; Geneviève Rina, Linda Peters et enfin la dernière victime, Clarisse Pevin. Chaque photo avait été prise à la dérobée. Certaines dans un supermarché, d'autres à la table d'un restaurant ou au coin d'une rue, d'autres encore en discussion avec des amies sur une terrasse de café.

Sur le mur opposé se trouvait une grande toile, sur laquelle l'artiste avait commencé son œuvre. Lorsque Durieux s'approcha du tableau il émit un juron qui ne lui ressemblait pas du tout. D'un air écœuré, il se retourna vers ses collègues.

- Je crois qu'on a retrouvé la peau du ventre des victimes.

En détaillant la toile de plus près, le même air de dégoût s'afficha sur le visage de Patricia.

- Ma parole, elle est complètement timbrée. Elle a tendu les peaux, les a emboîtées à la façon d'un puzzle et a commencé à peindre dessus.

- Il me semble reconnaître son œuvre énonça Durieux, qui s'était légèrement reculé afin d'obtenir un plan large de la toile.

Avec difficulté, les deux policiers tentèrent de faire abstraction du support artistique macabre et essayèrent de deviner le motif.

- On dirait des vagues, lança Chris, dont la culture pour les bandes dessinées Manga dépassait de loin celle pour les artistes de la Renaissance.

- Ce ne serait pas « The Great Wave » peint par le célèbre artiste Japonais dont tu as mentionné le nom ? celui dont le père de Chiyo était complètement dingue ? s'exclama Patricia.

Chris les interrompit en tapotant l'épaule de sa partenaire.

- Regarde la photo de cette femme enceinte, dit-il soudain. C'est la seule qui n'appartienne pas à une de nos victimes. Tu penses qu'elle pourrait être la prochaine cible ?

- C'est plus que probable dit-elle. Ian, peux-tu tenter de faire une identification à partir de cette photo ? Si notre psychopathe est partie à la recherche de sa quatrième cible, on a peut-être encore le temps de l'arrêter.

- Je m'y mets immédiatement, lança Durieux en arrachant la photo du mur.

49.

Allongée sur la banquette arrière d'une vieille camionnette vintage de marque Peugeot, Megan somnolait les yeux entrouverts. Maintenant que l'adrénaline des dernières semaines était retombée et que son cerveau ne fonctionnait plus uniquement en mode survie, elle pouvait laisser son esprit dériver au gré des émotions et des souvenirs. L'image de sa mère l'enserrant dans ses bras, lui contant des histoires de princesse, la faisant rire pendant qu'elle s'adonnait à ses activités culinaires, lui firent monter les larmes aux yeux. Elle n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'elle ne la reverrait plus jamais.

Elle tenta de se ressaisir et se redressa pour regarder la route. Au volant, Amir était en pilotage automatique. Sa tête dodelinait de la même façon que celles des figurines d'animaux posées l'arrière des véhicules. La chaleur et l'humidité rendaient l'air épais et étouffant. Agé d'une quarantaine d'années, Amir en paraissait facilement quinze de plus. Ce n'était pas tant sa calvitie avancée, son surpoids ou encore les profondes rides sur son visage qui lui donnaient cet air antique. Il avait dans les yeux cette

expression déprimante et mélancolique que l'on retrouve parfois chez les personnes âgées lorsqu'elles ont décidé ne plus rien attendre de la vie. Des gens pour qui leur passé révolu résume une vie entière sans laisser la moindre place pour un futur inattendu.

Depuis leur départ aux abords de la frontière, son mutisme était total. Megan hésitait sur le profil du personnage : extrêmement impoli, particulièrement réservé ou très en colère. Elle revoyait sa tête lorsque Théodore lui avait expliqué qu'il devait impérativement la conduire à Garoua chez son grand cousin. C'était ça ou il n'aurait plus jamais une seule peau de crocodile à lui vendre. Sans desserrer les dents, il l'avait fait grimper dans le véhicule et ne lui avait plus adressé la parole. Au bout de plus de quatre heures de route, elle se sentit malheureusement obligé de mettre fin à ce silence digne d'un temple de moines bouddhistes.

- Excusez-moi, j'aurais vraiment besoin d'aller au petit coin. Pourrait-on s'arrêter un instant s'il-vous-plait ? dit-elle avec le plus grand respect.

La tête d'Amir continua à tanguer au rythme des soubresauts du véhicule sans qu'il ne montre aucun signe tangible permettant à Megan de savoir s'il avait accepté ou même compris sa requête. N'osant pas répéter la question au risque de le fâcher, elle préféra attendre quelques instants avant de revenir à la charge. Enfin, elle sentit la camionnette décélérer puis s'arrêter en bordure de route.

- On va faire une petite pause ici, dit-il sèchement en ouvrant la portière.

Abrités sous un palmier chargé de noix de coco, ils se restaurèrent de figues sèches et de dates trop sucrés tout en dégustant une limonade que la mère de Théodore avait préparée pour le voyage. Toujours sans un mot, ils s'apprêtaient à lever le camp et reprendre la route lorsqu'une jeep s'arrêta à leur hauteur. En voyant les cinq hommes armés de Kalachnikov, vêtus de la même façon que les combattants djihadistes qui l'avaient kidnappée et emprisonnée, Megan ressentit des frissons dans le bas du dos. Elle tenta de se cacher derrière Amir mais le regard des hommes était fixé sur elle. Le conducteur descendit de son véhicule et s'approcha lentement, le visage totalement inexpressif. Lorsqu'il se retrouva devant Amir, Megan avait déjà repéré un petit passage à travers les ronces, prête à décamper au plus vite.

- *As-salam alaykom* Amir ! salua le soldat en tendant son bras.

- *Wa Alykom As-slam* Mustafa, répondit-t-il poliment. Que faites-vous dans le coin ?

- On revient du village de Zagam où on a fait le plein de viande séchée et de riz.

- J'espère que vous ne vous êtes pas promenés dans cette tenue sur la place du marché, lança Amir avec un petit sourire en coin.

- Bien sûr que non, tu sais bien que l'on est connu pour notre discrétion, répondit-il en lui lançant un clin d'œil. Et toi, que fais-tu par ici avec une petite blanche ? Tu te lances

dans le kidnapping maintenant ? s'esclaffa-t-il en regardant ses compagnons qui partirent également dans un rire de bovin.

- Ah très drôle ! C'est la nièce d'un des amis de l'imam Al-Bashir de la grande mosquée de Garoua que je dois raccompagner chez elle. On est déjà en retard les amis, donc je vous souhaite bonne route.

Le cœur de Megan tambourinait dans sa poitrine. Elle fit un effort surhumain pour empêcher ses jambes de trembler. Mustafa les regarda monter dans le camion sans ajouter un seul mot. Avant qu'Amir ne tourne la clé du moteur, il s'approcha de la portière et tapa deux petits coups secs sur la vitre avec le canon de son fusil. Le cœur battant, Amir tourna la manivelle pour la faire descendre.

- Au fait, la prochaine fois que j'apprends que tu as vendu des peaux de croco à ce vieux débris de Karim sans m'en parler je te fais un joli trou au milieu de front, dit-il avec tout le sérieux dont il était capable, ce qui fit de nouveau énormément rire ses camarades.

Sans répondre, Amir leva la main et lui sourit comme pour répondre à sa mauvaise blague. Il fit démarrer le véhicule et reprit la route en ne lâchant pas le rétroviseur des yeux.

- Ce n'est pas bon ça, pas bon du tout ! s'exclama-il, plus pour lui-même que pour Megan.

Tout en regardant la camionnette s'en aller, Mustafa s'adressa à son cousin Rachid.

- Tu as toujours le numéro de Kaled ?

- Kaled Waranda le nigérien du village de Madagali ? Oui, je pense, pourquoi ?

- Ça ne tient pas debout son histoire. Cette fille m'a tout l'air de venir du Nigéria. Si elle fait partie d'une prise de Boko, elle doit valoir pas mal de blé. Je veux juste m'assurer qu'on ne passe pas à côté d'une belle occasion.

Après avoir passé plusieurs coups de téléphone à différents contacts nigériens, Rachid raccrocha et se tourna vers son cousin.

- Kalim Charid a été tué, dit-il avec un air hébété. Je viens de parler avec son ancien chef de camp. Il semble qu'il ait été égorgé par une esclave. Tu le crois ça ? Il confirme bien qu'ils sont à la recherche d'une petite blanche d'environ douze ans. Ils sont prêts à payer plus de dix mille dollars américains pour sa capture.

Au même moment, un bip retentit sur son smartphone, lui indiquant l'arrivée d'un message.

- Ça doit être la photo de la fille qu'ils recherchent.

Les cinq paires d'yeux se jetèrent sur l'écran du téléphone en même temps, impatients de découvrir si le portrait qui allait apparaître valait un beau pactole ou rien du tout. Lorsque le visage de Megan s'afficha, Mustafa bondit dans

sur le siège comme une panthère sur une gazelle et fit démarrer la jeep dans un grand dérapage.

Peu de temps après avoir quitté Mustafa et sa bande, Amir avait changé d'itinéraire pour rejoindre la ville de Garoua. Si ces hommes avaient décidé de le suivre, il y avait fort à parier qu'ils continueraient sur la route principale. Le chemin dans lequel il venait de s'embarquer était un vrai cauchemar pour les véhicules. Sur près de dix kilomètres, le sol, composé de terre boueuse par endroit et de roches saillantes par d'autre, obligeait le conducteur à rouler très doucement en priant le ciel de ne pas crever ou de ne pas s'embourber. Megan n'avait pas ouvert la bouche depuis cette rencontre pour le moins désagréable. Cette fois, il n'y avait plus aucun doute sur la provenance du silence pesant qui régnait dans la cabine. Tous les muscles du visage d'Amir étaient contractés et son souffle lourd et bruyant était comparable à celui d'un mulet en pleine ascension du Kilimandjaro. Cette fois, c'est lui-même qui brisa ce silence angoissant.

- Je ne peux pas prendre le risque de t'amener au domicile du cousin de Théodore. Il habite en plein centre de Garoua. Pour y arriver, nous devons traverser plusieurs pâtés de maisons dont la plupart sont des habitations où vivent des familles de religion musulmane. Je connais bien ce Mustafa, il a des yeux et des oreilles dans toute la ville. Crois-moi, s'ils sont après nous, il a déjà alerté ses espions pour repérer notre van.

- Mais si je ne vais pas dans la famille de Théodore, comment vais-je faire pour rejoindre mon pays et retrouver mon père. Je dois absolument retourner au Canada.

- Je suis désolé ma petite mais je ne peux pas prendre ce risque. Ces hommes sont capables du pire. Dès qu'on arrive aux abords de la ville, tu devras te débrouiller par toi-même.

A l'écoute de ces paroles dures et tranchantes, Megan se sentit soudainement aussi vulnérable que lorsqu'elle était à la merci de ses tortionnaires dans le village d'esclaves. Comment pouvait-elle espérer s'en sortir vivante toute seule dans une ville africaine inconnue, parmi une population où sa couleur de peau était plus voyante qu'une mouche dans un verre de lait ? L'envie de pleurer la rattrapa aussitôt, mais le courage et la force qu'elle avait acquis au cours de ces terribles épreuves lui permirent de retenir ses larmes. N'ayant ni la volonté, ni le désir d'essayer de convaincre cet homme de l'aider à se sortir de cet enfer, elle s'enfonça dans son siège et se mura dans un profond silence.

Au bout d'un long moment, Amir arrêta le camion et saisit son téléphone pour composer un numéro.

- Salim, bonjour c'est Amir. Oui merci, ma famille se porte bien. Dis-moi, es-tu toujours en contact avec ton ami, celui qui s'occupe des passages clandestins vers l'étranger ? Ah très bien ! Est-ce qu'on peut se retrouver dans une petite heure sur le parking situé derrière le stade de football ? Parfait. Merci Salim.

Amir se retourna vers Megan et la regarda dans les yeux pour la toute première fois.

- Nous allons rencontrer des personnes qui pourront sans doute t'aider à rentrer chez toi. Je ne peux rien te promettre mais c'est tout ce que je peux faire pour toi.

50.

Assise depuis plus d'une heure à une table d'un café situé dans le quartier de Little Italy, Chiyo n'avait pas lâché des yeux la porte du centre de relaxation. Encore un de ces endroits où ces femmes se retrouvaient entre elles pour parler de leurs petites douleurs dorsales, de leur mauvais transit, ou encore de leurs angoisses quant à leur accouchement à venir. Rien que d'y penser Chiyo sentit les poils de ses bras se hérissier. Après la mort de son père, la haine qui s'était emparée d'elle était le carburant qui avait embrasé la flamme de la vengeance. Toute sa vie, cet homme avait œuvré pour améliorer le bien-être de ces ingrates reproductrices, les aidant à communier à nouveau avec la nature et la spiritualité. Mais elles n'avaient vu en lui qu'un dangereux prédateur sexuel, et l'avaient cloué au pilori. Avec douleur, elle revoyait son père, un masque d'incompréhension sur le visage, les yeux embués de larmes lorsque les policiers étaient venus le chercher chez lui, les menottes aux poignets, comme un vulgaire criminel. Libéré sous caution durant l'attente de son procès, le pauvre homme avait décidé de partir de manière honorable en

s'ôtant la vie selon une tradition japonaise ancestrale. C'était maintenant à elle, sa propre fille, d'honorer sa mémoire et de lui rendre la justice qu'il méritait. Il n'était plus simplement question de tuer pour tuer. Elle sentait qu'en détruisant, elle pouvait créer quelque chose de fort, de plus grand que sa simple vengeance, un dessein inconnu et mystique, qui l'emmenait dans un voyage improbable mais dont le cheminement lui faisait découvrir des parties insoupçonnées de sa personnalité. Lorsque son œuvre serait terminée, son père qui l'observait de tout là-haut serait fier de son accomplissement.

La porte décorée d'affiches publicitaires s'ouvrit enfin sur un groupe de femmes enceintes, leur sac de sport à l'épaule. Elle reconnut immédiatement sa proie. Cette dernière embrassa ses semblables et se dirigea vers un vieux pickup rouge grenade. En un instant, Chiyo quitta le café, enfila son casque et grimpa sur sa Triumph Thunderbird. Bien qu'elle sache exactement où sa proie habitait, il était préférable de la suivre jusqu'à son domicile afin de s'assurer que son emploi du temps était le même que celui des jours précédents. Comme prévu, elle s'arrêta à une petite superette pour en ressortir avec bouteille de lait frais, fruits frais, yaourts naturels et magazines féminins. Au bout d'un petit quart d'heure de conduite, elle s'engagea sur l'autoroute 27, direction Clairville, une petite commune située au Nord-Ouest de Toronto. Tout en gardant une distance raisonnable, Chiyo ne la quittait pas des yeux. Elle connaissait parfaitement la route sur laquelle elle se trouvait et savait qu'au prochain carrefour le pickup allait tourner à gauche pour se diriger ensuite sur Rexdale Boulevard.

C'était le moment de la dépasser et de mettre son plan à exécution. Elle tourna l'accélérateur de sa moto à fond et disparut en un claquement de doigt.

Arrivée à hauteur du parc de Humberwood, Véra Pirch pénétra dans une petite zone résidentielle parsemée de demeures en pierres de taille avec jardin et voitures de luxe. Pendant qu'elle s'approchait de son domicile, elle aperçut une jeune femme revêtue d'une combinaison de cuir intégrale agenouillée près d'une grosse moto. Cette dernière bloquait l'accès à son parking privé.

- Bonjour Mademoiselle, pourriez-vous s'il vous plait pousser légèrement votre deux-roues afin que je puisse me garer, dit-elle aussi aimablement que possible.

- Oh, je vous prie de m'excuser Madame. Je la déplace immédiatement.

Les traces de cambouis sur le visage de la jeune fille n'échappèrent pas à Véra. Dès qu'elle fut garée, elle sortit du véhicule et vint à sa rencontre.

- Vous avez un problème mécanique ?

- Cette satanée bécane a calé et refuse de redémarrer. Ah ces vieilles Triumph, de vrais bijoux ! Mais bien que leur moteur soit une merveille de mécanique, il est aussi caractériel qu'un pur-sang sauvage. Et pour couronner le tout, mon téléphone n'a plus de batterie. Comme mon père disait toujours, quand ce n'est pas votre jour, mieux vaut rester couché. Pardon de vous infliger ce spectacle

Madame, je m'en vais tout de suite. Je vais tenter de la pousser jusqu'au garage le plus proche.

- Mais ne dites pas de sottises voyons ! Nous allons appeler une dépanneuse de ma maison. Suivez-moi. Vous pouvez laisser votre bolide sur mon parking, ça ne risque rien. Au fait, j'adore votre accent mais je n'arrive pas à mettre le doigt sur votre pays d'origine ! C'est asiatique n'est-ce pas ?

- Tout-à-fait madame. J'ai grandi au Japon, dans la ville de Kyoto.

- Quelle chance d'avoir des parents expatriés quand on est jeune ! ça permet de découvrir le monde avec des yeux d'enfants ! Dans notre couple, c'est mon mari qui voyage constamment et moi qui suis tout le temps punie à rester à la maison. J'espère bien qu'après l'accouchement tout ça va changer, finit-elle par lui dire en lui lançant un clin d'œil.

Chiyo préféra ne pas rebondir sur ces propos insipides et suivit sa prochaine victime dans sa tanière. Après avoir déverrouillé la porte, Véra Pirch invita la jeune femme à rentrer.

- Suivez-moi je vous en prie. Si vous avez besoin de vous débarbouiller la salle de bain est juste sur la gauche.

- C'est trop aimable de votre part mais ça ne sera pas nécessaire.

- Très bien, alors allons chercher votre dépanneur. On va bien trouver ça sur l'ordinateur de mon mari.

Elles se dirigèrent dans un petit couloir desservant une spacieuse cuisine, un petit salon de style contemporain et enfin un secrétaire. En arrivant près de la table de bureau en chêne massif, Véra se pencha sur l'écran de l'ordinateur et commença à taper sur le clavier. Chiyo profita de cet instant pour sortir sa seringue remplie de Propofol, un produit anesthésiant ultra rapide. Avec rapidité et dextérité, elle l'injecta le produit dans le cou de sa victime qui s'écroula sur le sol avant même de pousser le moindre cri. Il était temps de passer à la phase suivante.

51.

La voiture de police banalisée dans laquelle se trouvaient Patricia et Chris filait à toute allure sur une route secondaire encombrée par le trafic quotidien des sorties de bureaux. Malgré le bruit strident de la sirène émanant du gyrophare du toit de leur véhicule, les autres automobilistes réagissaient avec une lenteur apathique.

- C'est pas possible, mais bouge ta caisse ! s'égosilla Chris, rouge comme un piment. Tu ne regardes jamais de séries policières à la télé ou quoi !?

Le téléphone à l'oreille, Patricia essayait pour la 3^{ième} fois de joindre Véra Pirch mais l'appel tombait toujours sur son répondeur.

- J'ai essayé son mobile et son téléphone fixe. Aucune réponse. Pourtant la géolocalisation indique qu'elle devrait se trouver chez elle. Durieux a parlé avec son mari en déplacement à Singapour, mais il ne nous a pas été d'une grande aide. Tu penses qu'on sera chez elle dans combien de temps ?

- Avec cette bande de somnambules sur la route, on devrait mettre encore une bonne demi-heure. Pourquoi tu n'essaies pas de joindre un de ses voisins ?

- Excellente idée ! j'appelle de suite Durieux.

Après avoir identifié trois noms de personnes habitant à proximité du domicile de madame Pirch, Durieux lui fit rapidement parvenir leur numéro de téléphone. Au hasard, elle composa le premier de la liste. Au bout de la seconde sonnerie, la voix d'une dame relativement âgée lui répondit.

- Allo, qui est à l'appareil.

- Bonjour Madame Karson, je suis le lieutenant de police Duval.

- Bonjour madame, que puis-je faire pour vous ?

- Nous avons des raisons de penser que votre voisine, madame Pirch, est en danger. Pourriez-vous nous dire si vous voyez quelque chose de chez vous ?

- Pardon, vous êtes de quelle société vous dites ? c'est pour un sondage ? Il faut parler plus fort mademoiselle. Je n'entends pas grand-chose avec mes 92 ans vous savez.

Patricia prit une grande inspiration et mit fin à la conversation.

- Merci madame et pardon de vous avoir dérangé.

Elle composa immédiatement le deuxième numéro. Après la septième sonnerie elle s'apprêtait à raccrocher lorsque la voix d'un jeune adolescent lui répondit.

- Bonjour, ici la maison des Clark !

- Bonjour, je m'appelle Patricia Duval et je travaille pour la police. Puis-je parler à tes parents ?

- Mes parents ne sont pas à la maison et ils ne rentreront pas avant ce soir.

- Je vois, dit-elle tout en réfléchissant à la meilleure façon de gérer la situation. Comment t'appelles-tu mon bonhomme ?

- David.

- Tu as quel âge David ?

- 13 ans.

- D'accord ! donc tu fais partie des grands maintenant. Tu penses que tu pourrais donner un coup de main à la police ?

- Je ne suis pas sûr ...

- Moi je suis persuadée que tu peux le faire. Tu connais madame Pirch ?

- Euh oui, elle habite la maison juste en face de la nôtre.

- Très bien ! Tu peux regarder si elle est chez elle en ce moment ? Est-ce que tu aperçois sa voiture par exemple ?

- Une minute, je regarde par la fenêtre. Oui, sa voiture est sur le parking de sa maison. Mais il y a autre chose...Une moto.

- Tu vois une moto sur son parking ?

- Non, enfin sur le trottoir, juste devant l'entrée de son parking ?

- Dis-moi champion, est-ce que tu peux voir les lettres et les chiffres qui sont inscrits sur la plaque d'immatriculation de la moto ?

- C'est un peu loin d'ici. Il faudrait que je sorte.

- Attend ! dit-elle soudain, prenant conscience du danger que le garçon pouvait courir en s'approchant trop près de la maison. Tu ne dois en aucun cas traverser la route d'accord. Ouvre la porte de chez toi et essaie de relever les numéros de ton jardin ok ?

- D'accord, je reviens dit-il.

Ces quelques dizaines de secondes d'attente lui parurent durer une éternité. Faire prendre un risque quelconque à un adolescent dans ce genre de situation était pleinement inconsideré. Elle fut profondément soulagée d'entendre sa voix à nouveau.

- C'est écrit, 5X167.

- Génial. Tu as fait un super boulot David. Maintenant tu vas me promettre une chose : tu restes chez toi, tu fermes la

porte de ta maison à double tours et tu n'ouvres à personne jusqu'au retour de tes parents, d'accord ?

Sans lâcher son téléphone des mains elle rappela immédiatement Durieux et lui demanda une identification du deux roues.

- Ça y est, je l'ai, dit-il en continuant à tapoter sur les touches de son clavier. C'est une Triumph Thunderbird, modèle 2006, appartenant à Gustave Limberg. Dernière adresse connue, 55 Rushmore road. Mais c'est curieux...

- Qu'est ce qui est curieux, demanda Patricia.

- La moto ne semble plus en circulation depuis au moins cinq ans. Pas d'assurance à jour ni vignette, rien qui indique qu'elle est censée encore rouler.

- Est-ce que tu peux trouver son adresse précédente ? demanda-t-elle soudain.

- Attends une seconde, voilà. Son domicile précédent se trouvait au 23 Rupert street, Vancouver...sacré nom d'un chien ! ce n'est pas l'adresse de... ?

- De Han Takahashi, le père de Chiyo. En leur vendant la propriété, ce monsieur Limberg avait dû leur laisser la Triumph, peut-être en cadeau ou bien parce qu'il n'en voulait plus. Quoiqu'il en soit, Chiyo l'a gardée et n'a jamais pris la peine de l'enregistrer à son nom. En conclusion, elle est bien dans cette maison et à l'heure qu'il est, madame Pirch a peut-être le ventre ouvert et les intestins à l'air libre.

52.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, le plafond de la chambre à coucher où elle se trouvait lui sembla totalement étranger. Ce n'est que lorsque son regard s'attarda sur les corniches en stuc avec leurs lignes douces et sobres, qu'elle reconnut le motif des petits anges qu'elle avait elle-même choisis lors des travaux de décoration. Dès qu'elle fit l'effort de tourner légèrement sa tête, une douleur lancinante se déclencha au fond de son cerveau, comme si quelqu'un y avait enfoncé une longue aiguille à tricoter. Elle ne put se retenir de lâcher un gémissement. Mais le bruit sourd et étouffé du son de sa propre voix lui fit soudainement prendre conscience de la situation dans laquelle elle se trouvait. Que faisait-elle ici, dans cette position ? elle n'arrivait pas à remettre ses souvenirs en place. Non seulement on l'avait bâillonnée avec du ruban adhésif mais en plus elle avait les mains et les pieds attachés, reliés aux barres en métal du lit. Elle dut faire un effort démesuré pour tourner sa tête du côté de l'entrée de la chambre. Personne d'autre ne se trouvait dans la pièce mais elle entendit des bruits de pas monter dans

l'escalier. La porte s'ouvrit sur la jeune fille à la moto à qui elle avait proposé son aide. Puis tout lui revint en mémoire.

- Vous êtes enfin réveillée, dit-elle avec son fort accent Japonais. J'ai besoin que vous soyez consciente pour comprendre et participer à ce qu'il va se passer maintenant. Voyez-vous, l'univers est fragile malgré ce que l'on peut croire. Il a besoin d'être constamment en équilibre, et nous avons le devoir d'ajuster les forces en présence pour que le chaos existe mais ne prenne jamais le dessus. Nous appartenons tous, vous, moi, ces gens au dehors, à un dessein qui dépasse notre compréhension mais qui agit malgré tout sur nos décisions, nos désirs et nos actes. L'homme s'imagine toujours qu'il possède la connaissance absolue, mais au fond, nous ne savons strictement rien. Nous ne sommes que des animaux un peu plus évolués que les autres. Sans doute que dans plusieurs milliers ou millions d'années, les intelligences qui nous succéderont nous regarderont comme nous regardons un chimpanzé de nos jours. Toutes nos certitudes basées sur ce savoir dérisoire que nous possédons n'ont aucune valeur lorsqu'on les rapporte au grand dessein de l'univers. Tout ça madame, pour vous dire qu'il ne faut pas voir quelque chose de personnel ou même un quelconque signe du destin dans ce qui vous arrive. Ce n'est qu'une simple action qui va produire une petite cause, avec des répercussions insignifiantes mais nécessaires, pour rétablir l'équilibre fondamental. Je pourrais soliloquer pendant des heures afin de vous faire comprendre mes motivations profondes, les raisons originelles qui m'ont poussée à agir. Je devrais vous dire que tout cela vous arrive parce que des femmes comme

vous ont assassiné ma famille en les poussant au suicide. Des êtres faibles et égoïstes tels que vous ont misérablement détruit le travail de mon père, l'ont humilié, déshonoré alors qu'il a passé sa vie à essayer de les aider. A cause de diffamations profanées par vos congénères, ma mère a préféré s'ôter la vie plutôt que de devoir vivre dans la honte que vous lui aviez collé sur le dos, aussi inconfortable qu'un manteau de goudron et de plumes. Mais toutes ces vaines explications ne seraient au fond que de fausses justifications fabriquées par mon esprit pour me pousser à agir. Mes actions reflètent simplement une minuscule fraction de l'inaccessible équation qui régit notre univers. Je ne l'ai compris que très récemment et je vous avoue que maintenant, je me sens profondément en paix avec moi-même. Quand mon œuvre sera terminée, je pourrais enfin rejoindre mes parents dans le néant. Comme le peintre de génie et grand maître, Hokusai, à l'origine de la « Grande Vague », toile d'une puissance dévastatrice et d'une grande spiritualité, qui aura influencé toute une génération d'artistes peintres tels que Vincent van Gogh, Gauguin, Claude Monet ou Alfred Sisley, je vais ouvrir la voie à une conception nouvelle de l'art pictural. Peut-être pas de suite, mais plus tard, une intelligence supérieure reconnaîtra la valeur de mon travail, le sens profond de ma créativité et de mes valeurs. Cela, chère madame, je n'en ai aucun doute.

En même temps que Chiyo s'adressait à sa victime, elle exposait sur le lit tout un tas de lames de tailles et de formes diverses, mais toutes aussi cauchemardesques les unes que

les autres. Elle ressemblait à un chirurgien discutant avec ses assistants avant une opération de routine.

Terrorisée par ce monologue incompréhensible pour le commun des mortels et par l'étalage du jeu de couteaux aux reflets luisants déposés sur son couvre-lit, Vera Pirch sentit des spasmes se former dans son estomac. L'intensité de la peur qui s'empara de son corps l'obligea à relâcher les muscles de sa vessie sans qu'elle ne puisse se retenir. La vision de ce spectacle pitoyable fit dodeliner Chiyo de la tête, de la même façon que si elle reprochait à un enfant d'avoir fait une vilaine bêtise.

- Allons madame Pirch, ce n'est pas une façon de se comporter alors que vous allez aborder le second moment le plus important de votre vie après votre naissance : votre mort.

Après avoir choisi un scalpel à la lame effilée, elle s'en empara et se rapprocha de la jeune femme terrorisée. Elle commença à déboutonner son chemisier et posa sa main sur son ventre arrondi.

53.

Avant de se retrouver devant le domicile de Véra Pirch, Patricia et Chris, garés à proximité de l'entrée du domaine privée de Humberwood, avaient longé une allée étroite et déserte, bordée de somptueuses demeures en pierres apparentes.

Hormis quelques habitants désireux de rejoindre leur maison après une longue journée de labeur, les rues étaient vides. Ces onéreux lotissements avaient été construits pour des personnes avides de sécurité et de tranquillité, à la recherche d'un havre de paix, loin du tumulte incessant des grandes villes. Seuls les grondements lointains d'un orage en formation venaient déranger le silence pesant qui régnait sur ces luxueuses habitations.

- La moto de Chiyo et le véhicule de Pirch sont toujours là. Si tu veux mon avis, il serait préférable d'attendre Mike Millan et son équipe d'intervention, chuchota Chris, accroupi près de Patricia.

Les policiers avaient scruté avec attention chaque fenêtre dans l'espoir de repérer la présence des deux femmes, mais mise à part une vue partielle du salon et de la cuisine, tous deux totalement vides, ils n'aperçurent aucun mouvement suspect. Patricia dirigea son regard vers le second étage de la façade.

- Regarde la fenêtre sur le coin gauche du mur. C'est la seule avec les rideaux tirés. Si elles sont dans cette chambre, il est fort possible que Chiyo ait déjà tué et dépecé sa victime. Mais si ce n'est pas le cas et que l'on n'intervient pas maintenant, il sera alors sans doute trop tard. On n'a pas vraiment le choix.

En petites foulées, ils traversèrent l'allée et se regroupèrent sous le porche dominé par une voûte en granit. Chris essaya d'ouvrir la porte, mais sans surprise, cette dernière était verrouillée.

- Tu as ta trousse de crochetage avec toi, demanda Patricia nerveusement.

- Avec ce type de serrure ça ne servira à rien du tout. Le seul moyen d'ouvrir cette foutue porte c'est de faire sauter le verrou, ce qui ameutera tout le quartier et alertera notre psychopathe préférée, marmonna Chris frustré.

- Je crois que j'ai une idée. Attends-moi là, je reviens de suite.

Patricia longea le mur de la façade pour se retrouver près de la porte en bois du jardin. Avec souplesse, elle s'élança

sur les planches apparentes, cala son pied dans un interstice, s'éleva par-dessus le linteau et se laissa glisser de l'autre côté en silence. Elle atterrit sur un petit chemin en terre, abrité par une haie de conifères taillés et de rosiers en fleurs. En se dirigeant vers le jardin, elle atteignit un parterre de géranium qu'elle contourna pour accéder aux escaliers d'une vaste terrasse en Teck. En rapprochant doucement son visage de la grande porte vitrée, elle parcourut la pièce du regard. Un canapé en cuir blanc ceinturait l'espace sur la moitié du périmètre avec en son centre une table basse constituée d'une vitre épaisse posée sur une vieille roue de charrette en bois poncé. En son milieu, l'essieu traversait la table de haut en bas et se terminait dans une forme évasée pour soutenir le tout. Sa position lui donnait une vue complète sur le couloir central et la porte d'entrée. Les étages étaient accessibles par un escalier hélicoïdal en métal poli qui semblait tenir dans les airs comme par magie.

Après s'être assurée que personne ne se trouvait au rez-de-chaussée, elle appuya sur le loquet en aluminium et exerça une pression continue sur la vitre. La fenêtre ne bougea pas d'un millimètre. Elle était visiblement verrouillée de l'intérieur. Zut !

Sans se décourager, elle continua de longer le mur extérieur de la demeure à la recherche d'une issue. Après plusieurs vaines tentatives, elle s'avoua vaincue et retourna sur ses pas pour rejoindre son coéquipier. C'est alors que son regard s'arrêta sur une sorte de vasistas entrouvert à même le sol partiellement caché par les fleurs d'un laurier rose. Elle s'accroupit et se pencha vers la vitre afin de distinguer

l'intérieur du soubassement. La pénombre de la pièce était si dense qu'elle ne permettait même pas d'évaluer la hauteur du mur de soutien. Sans prendre le temps d'y réfléchir, elle enfila ses jambes dans l'entrebâillement de la fenêtre et se laissa glisser. Comme elle l'avait anticipé, elle atterrit rapidement sur un sol en béton. La hauteur de la pièce ne dépassait pas les 190 centimètres comme dans la plupart des caves et sous-sols des bâtiments de ce pays. Elle saisit une petite lampe de poche afin d'éclairer l'intérieur de la cave. Autour d'elle, de vieux meubles poussiéreux étaient entreposés les uns par-dessus les autres. Une bibliothèque en bois rongée par les parasites était remplie de vieux bouquins jaunis par le temps. Une forte odeur d'humidité et de moisi se dégageait d'un canapé déchiqueté et troué par les mites. En balayant le rayon de sa lampe, Patricia aperçut une rampe d'escalier en bois menant à l'étage supérieur. Sur la pointe des pieds, elle l'arpena en évitant de faire trop grincer les vieilles planches fragiles. Arrivée à hauteur de la porte, elle actionna la poignée montée sur une gâche en laiton. Quel ne fut pas son soulagement lorsqu'elle entendit le bruit du pêne glisser dans son conduit. Dès qu'elle se retrouva dans le couloir du rez-de-chaussée elle ouvrit délicatement la porte d'entrée à Chris qui leva le pouce en l'air en guise d'applaudissement. Ils commencèrent à gravir les escaliers menant au premier niveau lorsqu'un cri étouffé leur parvint. Ce dernier semblait venir du dernier étage de la demeure. Les deux inspecteurs accélèrent le pas et gravirent les escaliers quatre à quatre. Les gémissements s'intensifièrent lorsqu'ils se rapprochèrent de la chambre aux rideaux tirés. Sans perdre un instant, Chris se recula et balança un grand coup de pied

dans la porte qui s'ouvrit dans un fracas de bois brisé. Les deux policiers s'introduisirent dans la chambre à coucher, leur armes pointées droit devant. Bien que la scène qui se présenta à eux ne fut pas une surprise en soi, la réalité dure et crue de l'image les perturba. Voir cette pauvre femme enceinte, attachée pieds et poings liés sur un lit, son ventre gonflé, la peau tendue et luisante, recouverte de sueur et de sang, et à ses côtés une jeune fille en combinaison noire, une lame à la main en train de la charcuter leur donnèrent l'impression d'assister à une scène de film d'horreur. L'envie de vider son chargeur sur la psychopathe saisit Patricia avec force mais son sang-froid reprit rapidement le dessus.

- Lâchez immédiatement ce couteau et allongez-vous sur le sol, les mains derrière la tête et bien en vue ! ordonna-t-elle avec autorité.

Le visage lisse et sans émotion de Chiyo Takahashi surprit Patricia qui se serait attendu pour le moins à une réaction d'étonnement ou de colère. Mais l'expression indéchiffrable de ses yeux noirs lui donna des frissons dans le dos. Au moment où Chris fit un pas dans sa direction, la tueuse lança son scalpel avec agilité en direction du policier et se jeta de l'autre côté du lit. Surpris par ce geste inattendu, le lieutenant ne ressentit pas immédiatement la douleur. Ce n'est que lorsqu'il regarda son ventre, la lame dépasser de sa chemise, une auréole de sang se former tout autour, qu'il s'écroula au sol. Patricia, horrifiée par la scène ne put s'empêcher de ceinturer son ami pour l'accompagner dans sa chute. Ce moment de répit laissa à Chiyo le temps

de ramper jusqu'à la seconde porte communicant avec la chambre contiguë. Aussitôt dans l'autre pièce, elle se releva et saisit une sacoche posée sur le lit pour en retirer un Beretta .9mm Parabellum. Lorsque Patricia s'approcha de l'encadrement de la porte, Chiyo tira trois cartouches dans sa direction. Les balles fusèrent à travers la cloison de séparation et passèrent juste au-dessus de sa tête. Si elle n'avait pas eu le réflexe de s'agenouiller, elle les aurait reçues en pleine poitrine. Au moment où elle se décida à plonger dans la pièce pour surprendre son adversaire, Patricia entendit la porte principale donnant accès au couloir se refermer. En un éclair, le lieutenant de police traversa la chambre et se lança à sa poursuite. Elle fit un roulé-boulé sur la moquette épaisse pour se retrouver contre la rambarde en bois et brandit son arme, prête à faire feu. Mais au même instant, la tueuse disparaissait en direction des étages inférieurs. Elle se releva prestement et réalisa que sa position lui donnait une vue plongeante sur la cage d'escalier en colimaçon ainsi qu'une partie du petit salon. Chiyo venait d'atteindre le palier du premier étage lorsque Patricia ouvrit le feu sans sommation. La première balle atteignit la jeune femme à l'épaule, la propulsant contre la rampe d'escalier formée de petits balustres en chêne massive. Sans aucune d'hésitation, la policière tira une seconde balle. Cette fois, le projectile la toucha en pleine poitrine. L'impact la projeta en arrière pour finalement basculer au-dessus de la rambarde. Dans un fracas assourdissant, elle vint s'écraser un étage plus bas sur la table en forme de roue de charrette. Sa tête heurta l'essieu central et la tua sur le coup. Ce n'est qu'à cet instant, en regardant ce corps sans vie, que Patricia réalisa à quel point

cette fille était belle. Son petit nez retroussé, dominé par des sourcils parfaitement dessinés, s'harmonisait avec sa bouche sensuelle aux lèvres charnues. Ses grands yeux verts en amande fixaient un point imaginaire dans l'espace, comme si elle tentait de percer les mystères de l'au-delà. Mère Nature avait souri à cette enfant en lui donnant beauté et intelligence mais le destin l'avait entraînée sur un chemin difficile, semé de violence, de souffrance et de haine. La folie s'était emparée de son esprit et des vies avaient été volées. Sans pouvoir vraiment l'expliquer, Patricia ressentit comme une forme d'empathie pour Chiyo, sans doute par projection de souffrances similaires qu'elle avait également subies et qui avaient brisées son âme morceau par morceau.

Au pas de course, Patricia retourna dans la chambre et s'approcha de Vera Pirsch. Cette dernière était inconsciente. Du sang coulait abondamment d'une entaille profonde située sur le côté de son abdomen. Lorsqu'ils avaient surpris Chiyo, son activité artistique ne faisait que commencer mais elle avait tout de même incisé la peau sur une bonne dizaine de centimètres. En farfouillant dans la boîte à pharmacie de la salle de bain elle trouva des compresses et un flacon de désinfectant. Dès qu'elle eut appliqué les premiers soins à la jeune femme, elle s'accroupit auprès de Chris pour vérifier son état. Les yeux fermés, il semblait avoir cessé de respirer. Elle lui posa les doigts sur la carotide dans l'espoir de sentir un pouls. Bien que faible elle sentit les battements de son cœur. Avec difficulté son coéquipier ouvrit les yeux et la regarda en souriant.

- J'espère que je ne me suis pas fait embrocher par une japonaise psychopathe aux allures mannequin slave pour des clopinettes. Dis-moi que tu l'as choppée !

54.

Malgré l'épaisseur des tapis poussiéreux sur lesquels Megan était allongée, les puissantes vibrations du véhicule raisonnaient au plus profond de son corps. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle se trouvait enfermée dans le compartiment pour bagages de ce vieux bus. Le vrombissement du moteur à proximité s'insinuait dans son cerveau comme un puissant poison, dégradant progressivement sa santé mentale. Elle caressait l'espoir que le chauffeur se décide à faire une pause très bientôt sans quoi elle risquait de perdre la raison. Quelques heures plus tôt, lorsqu'Amir l'avait présentée à cet étranger. Sur ses gardes, elle avait longuement hésité avant d'accepter de l'accompagner. Mais l'alternative qui se présentait à elle ne lui avait pas paru très excitante. Elle était censée trouver l'oncle de Théodore par ses propres moyens à travers une ville inconnue. Amir lui avait bien fait comprendre que ses chances de survie, seule dans Garoua, ne lui étaient pas très favorables. Les hommes de Mustafa la retrouveraient en un rien de temps. Une jeune adolescente occidentale ne passerait pas inaperçue dans ce dédale de ruelles bondées

d'espions à la solde de la cause des islamistes radicaux. Elle avait donc décidé de faire confiance à Amir. Ce dernier avait lui-même payé le coût du voyage avec ses propres deniers. Elle avait été surprise par son geste, persuadée qu'il avait toujours cherché à se débarrasser d'elle au plus vite. Malgré son air bourru et son aphasie chronique, le Camerounais semblait finalement avoir un bon cœur. Sans vraiment bien comprendre les détails de son prochain périple, elle avait entendu son nouveau chauffeur, un dénommé Bango, expliquer à Amir qu'il allait la conduire au port de Douala, d'où elle embarquerait sur un navire de marchandises en direction du Canada. Toutefois, pour arriver à Douala, elle devrait endurer plus de 20 heures de routes dans des conditions difficiles et non négociables. C'était le prix à payer pour sa sécurité et celle du chauffeur. Selon la rumeur, une fillette occidentale avait traversé la frontière nigérienne et était recherchée par Boko Haram. En conséquence de quoi un nombre important de groupuscules extrémistes islamistes camerounais s'étaient lancés à sa poursuite. Les risques encourus étaient bien trop importants. La solution la plus sûre était donc qu'elle voyage enfermée dans ce large coffre à bagage pendant tout le trajet. Il lui avait bien fait comprendre qu'il ne s'arrêterait qu'une seule fois. Elle avait à sa disposition deux litres d'eau en bouteille, quelques fruits séchés et une écuelle en noyer pour assouvir ses besoins naturels.

Quand la décélération progressive du véhicule se termina par l'arrêt complet du moteur, Megan ressentit un profond soulagement. Bango ouvrit la portière latérale et les puissants rayons lumineux l'obligèrent à fermer les yeux un

instant. L'air pur lui fit l'effet d'une véritable délivrance. Les relents de gasoil et de gaz d'échappement qu'elle avait inhalés pendant ces dernières heures avaient été un véritable supplice.

- Allez, suis-moi. Je dois d'abord passer voir mon cousin puis nous pourrons nous restaurer chez Alouna, ma sœur aînée. Je te demanderais de bien garder le voile sur ta tête. Les environs du village ne sont pas habités que par des gens bien attentionnés.

- Où sommes-nous, demanda Megan curieuse ?

- Nous sommes dans le village de Djoa près de Tibati. On a déjà parcouru près de la moitié du trajet, dit-il d'un air satisfait.

Ils traversèrent une rue boueuse et déserte où ils ne croisèrent âme qui vive hormis quelques chiens errants et un vieillard assis sur un rondin de bois qui ne manqua pas de leur faire un large sourire édenté. Ils arrivèrent bientôt à hauteur de fragiles baraquements construits pour certains en tôles ondulées et pour d'autres en torchis pisé. Le calme régnait dans ce village aux habitations hétéroclites. Le soleil avait déjà entamé sa descente dans le ciel mais la chaleur suffocante semblait pousser les gens à rester chez eux, dans l'attente d'un crépuscule rafraichissant.

Ils arrivèrent enfin devant la porte d'un vieux cabanon en bois. La seule fenêtre visible avait été obturée par des planches clouées sur toute la longueur du mur en contreplaqué. Bango tapa plusieurs coups sur la porte avec une

cadence irrégulière mais très spécifique qui ne laissait aucun doute sur son interprétation. Ces hommes avaient clairement établi un code pour assurer la sécurité de leur activité. Quelques instants plus tard, un grand homme chauve, le corps tout en longueur, leur ouvrit.

- Entrez vite, dit-il avec une expression inquiète sur le visage.

L'intérieur de la pièce ressemblait plus à un entrepôt qu'à une habitation. Des dizaines de caisses en bois et en carton étaient disposées tout autour d'eux, laissant à peine la place pour une minuscule table en aluminium au centre, encadrée de quatre petits tabourets en bois.

- Tu as bien parké le minibus derrière la grande citerne ? demanda dit-il sans même jeter un regard vers Megan.

- Non, je l'ai laissé sur le terrain vague, à l'entrée de la ville. Pourquoi ?

- C'est pas possible ! Mais tu n'as pas reçu mes messages ?

- Non, je n'avais plus de batterie sur mon Samsung. Je t'ai déjà dit qu'il faut que je change ce foutu téléphone. Pourquoi, c'est quoi le problème ?

- C'est quoi le problème ?!! J'espère que tu plaisantes. Kariba et ses hommes sont encore passés cet après-midi. Ils m'ont dit que tu n'avais pas remboursé tes dettes et que, dès qu'ils t'apercevraient, ils allaient te faire la peau. Voilà le problème !

- Bah ! Ne t'inquiète pas, répondit Bango d'un revers de la main. Kariba a une grande bouche mais il ne me fera rien du tout. Bon alors tu me files cette cargaison qu'on puisse aller casser la croûte avec la petite ?

- Ok, comme tu voudras. Voilà, tout est là, dit l'homme en lui tendant un petit paquet. Il y a un peu plus d'un kilo. Tu te souviens de l'adresse ?

- Oui, aucun souci. Allez, on se sauve. Merci encore cousin. Tu passeras le bonjour à Alouna.

Sans échanger un mot de plus, ils quittèrent la petite cahute et traversèrent tout le village pour rejoindre une demeure en chaume de taille raisonnable. De la fumée s'échappait du toit par un conduit de cheminée en brique rouge. Malgré les rideaux en étoffe légère qui voilaient les fenêtres, les reflets lumineux laissaient entrapercevoir des formes en mouvement à l'intérieur de l'habitation. Sans frapper cette fois, Bango ouvrit la porte et invita Megan à le suivre. Trois jeunes garçons âgés de quatre à sept ans se précipitèrent dans les bras du jeune homme.

- Eh, mais c'est mes petits monstres préférés ! J'espère que vous avez été sages ? dit-il en prenant un air sérieux.

- Oui tonton, on a été super sage, répondit le plus grand, d'un ton solennel.

- Bon, dans ce cas j'ai peut-être un cadeau pour vous.

Après avoir ouvert sa besace, il en sortit trois petites voitures télécommandées. Les bambins poussèrent des cris

de joie et se hâtèrent d'aller essayer leur nouveau jouet dehors. Bango s'approcha de leur mère et lui fit un tendre bisou sur la joue.

- Tu les gâtes trop Bango ! tu sais que je n'aime pas ça. Après ils en demandent toujours plus.

- Allez, ce sont mes seuls neveux, j'ai bien le droit de leur faire plaisir de temps à autre.

Lorsque la jeune femme aperçut Megan, son air de reproche se transforma en sourire chaleureux.

- Et qui est cette demoiselle que tu nous caches ?

- Alouna, je te présente Megan, je dois l'accompagner jusqu'au port de Douala afin qu'elle puisse rentrer chez elle. Elle est censée embarquer avec l'équipe de Miguel demain matin. Mais maintenant on meurt de faim. Tu n'aurais pas quelque chose à grignoter ?

- Venez vous asseoir par ici. Je viens de finir un colombo de poulet. Vous m'en direz des nouvelles !

Lorsque Megan vit arriver l'assiette de viande au fumet succulent accompagnée de riz et de légumes, son ventre se mit à gargouiller bruyamment, ce qui provoqua une explosion de rire de la part des deux Camerounais.

Après s'être rempli la panse, ils remercièrent Alouna, quittèrent la paisible demeure et s'en retournèrent vers le véhicule. Au dehors, l'arrivée tant attendue du crépuscule avait amorcé le déclin de la luminosité. Bien que l'air fut

toujours chaud et humide, une légère brise s'était levée et permettait enfin aux habitants du village de respirer normalement. Arrivés à proximité du minibus, deux hommes sortirent du sous-bois attenant à la route en terre. Vêtus uniquement d'un short sur lequel était fixé une machette bien apparente, leur monstrueuse musculature laissait apparaître des épaules d'haltérophiles, des biceps surgonflés et une paroi abdominale saillante. Ils avaient tous deux un genre de bandana multicolore aux motifs fleuris autour de la tête afin de souligner leur appartenance à un gang local. Lorsque Bango les aperçut, il était déjà trop tard. Avec Megan à ses côtés, il ne pouvait ni fuir ni se cacher. Il décida d'aller à leur rencontre en prenant un air amical mais sûr de lui.

- Tout baigne les gars ? dit-il en levant la main tout en connaissant clairement l'objet de leur présence.

Les deux colosses s'approchèrent de lui sans dire un mot. En l'encadrant de part et d'autre, ils le toisèrent de haut. Au bout d'une longue minute, l'un d'entre eux se décida à ouvrir la bouche.

- On t'avait pourtant prévenu. Kariba a horreur que l'on se moque de lui. Tu lui as clairement manqué de respect Bango. Maintenant tu vas devoir rembourser ce que tu lui dois, avec les intérêts en plus.

- Ecoutez les amis, vous savez bien que je paie toujours mes dettes. Allez dire à Kariba qu'il aura la somme convenue dans deux jours au plus tard, ok ? Je suis un homme de parole.

Soudain, le plus baraqué des deux regarda Megan restée à une dizaine de mètres en arrière.

- Mais je vois que tu traficotes avec des petites blanches maintenant ! Et bien nous avions d'abord l'intention de te couper deux doigts mais en remplacement on va partir avec ton précieux chargement. Balam, ramène la fille, dit-il en lançant un clin d'œil à son collègue.

Lorsque Bango réalisa qu'il avait affaire à deux machines impitoyables n'obéissant qu'à leur maître et à leur instinct animal, il se décida à passer en mode offensif. Il glissa la main derrière son dos et en sortit un vieux calibre 38. Dès que les deux individus virent l'arme pointée sur eux ils s'immobilisèrent sur place.

- Je suis désolé d'en arriver là messieurs mais mon amie n'est pas une marchandise que l'on peut négocier. Comme je vous l'ai expliqué, je passerai régler ma dette, mais à présent nous sommes dans l'obligation de vous fausser compagnie.

Le temps que Bango tourne la tête pour signaler à Megan de grimper dans le bus, un des deux hommes brandit son coupe-coupe et lui décocha un coup sec sur le haut du bras. Par réflexe, ce dernier appuya sur la détente de son arme et une balle vint se loger dans la poitrine de son agresseur qui s'effondra sur le sol. Malgré la douleur infligée par sa blessure sur son épaule gauche, Bango mit en joue le deuxième homme qui détala comme un lapin vers la jungle sans demander son reste. Dès qu'il eut la certitude que le

danger était passé, il s'adressa à Megan, pétrifiée de stupeur pendant toute la scène.

- Allez, grimpe dans le bus et ne perdons pas de temps. Ils ne vont pas tarder à revenir et il serait préférable d'être loin à ce moment-là.

- Merci, finit-elle par murmurer.

55.

Une migraine épouvantable sortit Dany de sa somnolence. Avant de s'effondrer sur le canapé, il avait avalé deux analgésiques et fait passer le tout avec une bière fraîche dénichée au fond du réfrigérateur. Malgré la douleur que lui provoquait la blessure à l'épaule, il n'avait pas eu la force de garder les yeux ouverts et s'était endormi immédiatement. Avec difficulté, il se leva et se dirigea vers la cuisine où il se servit un grand verre d'eau fraîche. Bien que de petite taille, l'appartement de Patricia était agréable, lumineux et douillet. Les couleurs pastel dominaient, tant sur le mobilier que sur le crépi mural. On devinait sans mal l'influence d'une touche féminine sur toute la décoration intérieure. Pendant qu'il retournait dans le salon, il remarqua une large tache de sang sur la moquette beige. La tentative de nettoyage ratée ne semblait pas remonter à plus de quelques jours. Il réalisa qu'il ne connaissait absolument rien de la vie privée de cette inspectrice qui l'avait secouru et qui maintenant lui permettait de rester chez elle. Toutefois, dans l'état psychologique dans lequel il se trouvait actuellement, son seul et unique désir était de faire

le vide dans sa tête et de trouver un moyen d'atténuer sa souffrance mentale. Il n'aurait jamais imaginé qu'une peine, aussi grande soit-elle, puisse faire souffrir physiquement un être humain avec autant d'intensité. Il ne savait plus comment utiliser son cerveau. D'un côté, penser continuellement à sa femme et à sa fille lui procurait une douleur indescriptible et de l'autre, réfléchir à autre chose, si tant est qu'il y parvienne, lui semblait une forme de trahison. Finalement, la seule issue viable pour alléger le poids de sa peine était uniquement de cogiter à la façon dont il pouvait mettre la main sur cette bande d'ordures.

Il allait se diriger vers la salle de bain pour prendre une douche brûlante et réparatrice lorsque la sonnerie stridente de l'interphone retentit. Dany décrocha le combiné et l'image d'un homme au crâne rasé, vêtu d'un costume bleu marine, apparut sur le petit écran couleur.

- Bonjour, je suis l'agent de police Arthur Cleving. Le lieutenant Duval m'a demandé de passer afin de vous montrer quelques photos et également vérifier votre état de santé. Vous me laissez monter ?

Tout en parlant, l'homme sortit sa carte de police et la colla bien en évidence devant l'objectif de la caméra.

- Une seconde, je déverrouille la porte.

Moins d'une minute plus tard, l'ascenseur s'ouvrit et Dany invita le policier à entrer. Sans en être vraiment certain, le visage du policier lui sembla familier mais il ne parvint pas à situer le moment où il aurait pu le rencontrer

- Comment allez-vous monsieur Lingston ? demanda l'agent en le saluant d'une poignée de main ferme et rugueuse. J'ai appris que vous aviez été blessé à l'épaule. Vous allez mieux ?

- Oui merci, je m'en remettrais. Vous dites que vous avez des documents à me montrer ?

- Oh ça ne devrait pas être bien long. Si vous le souhaitez nous pouvons nous asseoir à la table de la cuisine, ce sera plus pratique.

- Bien entendu, suivez-moi, c'est par ici. Au fait, votre visage ne m'est pas totalement inconnu mais je n'arrive pas à me rappeler où l'on aurait pu se croiser, demanda Dany intrigué par ce sentiment de déjà-vu.

- Je ne crois pas que nous ayons eu l'occasion de nous rencontrer monsieur Lingston. Par ailleurs, je tiens personnellement à vous faire part de mes sincères condoléances pour votre famille.

- Merci, répondit Dany sans laisser passer la moindre émotion dans le timbre de sa voix.

Le ton affable et trop poli de l'agent commençait à mettre Dany mal à l'aise. Le policier posa une chemise en carton sur la table et parcourut les documents.

- Avant de démarrer, vous pensez qu'il est possible d'avoir un peu de café ? Avec cette affaire de meurtre on ne dort pas beaucoup ces derniers temps.

- Bien entendu, je lance la machine, répondit Dany en se levant de sa chaise.

C'est à ce moment qu'il remarqua le discret tatouage en forme de poignard surmonté d'une tête de mort sur l'intérieur de l'avant-bras de l'agent. La connexion dans son cerveau se fit instantanément. Ce dessin était l'emblème d'un groupe de mercenaires avec lequel Dany avait eu à affaire autrefois. Ce soi-disant policier était donc un ancien militaire, et son visage était bien le même que celui que Patricia lui avait montré dans la voiture. L'homme suspecté d'avoir tué sa femme et enlevé sa fille. Malgré une quinzaine d'années en plus et des cheveux en moins, c'était bien la même pourriture qu'il avait vue sur ce cliché noir et blanc. Tout en gardant son sang-froid, Dany se dirigea naturellement vers la cafetière et commença à ouvrir quelques tiroirs pour en sortir deux tasses.

Cela n'avait duré qu'une fraction de seconde mais Vladimir Kriskov avait capté le regard de Lingston sur son avant-bras. Il comprit immédiatement qu'il ne pourrait plus tenir ce rôle bien longtemps. Il se maudit intérieurement. Faire ce genre d'erreur n'était pas digne d'un professionnel de son calibre. Toutefois, cela ne changeait en rien sa mission. Il était venu ici pour l'éliminer. Le faire parler afin de savoir exactement ce qu'il avait dit au flic était simplement un bonus.

- Vous sauriez retrouver les gars qui vous ont fait ça ? demanda Kriskov. J'ai cru comprendre qu'il s'agirait d'un groupe qui pourrait bosser avec le gouvernement ?

Sans se retourner, Dany continua à jouer le jeu en répondant à ses questions tout en actionnant l'allumage de la machine à café.

- Je n'en suis pas absolument certain mais vu leur façon de procéder, ça me semble très probable en effet.

Tout en parlant, Dany reconnut parfaitement le bruit du silencieux que l'on visse au bout d'un pistolet automatique. Il ne lui restait plus que quelques secondes à vivre. En un éclair, il saisit le hachoir qui se trouvait aimanté sur une plaque accrochée au mur et le lança sur Kriskov. Surpris par la rapidité de ce geste, ce dernier ne fut pas assez agile pour éviter le projectile tranchant et le reçut en pleine poitrine. Au même moment, Dany souleva la table et la fit basculer sur son adversaire qui finit tout de même par tirer à bout pourtant. La balle vint ricocher sur le métal sans le traverser. Dany continua d'utiliser le meuble comme bouclier et accula violemment son adversaire contre le mur. L'impact fit pénétrer la lame du hachoir plus profondément dans la chair de Kriskov qui poussa un cri de douleur et lâcha son arme. Les deux hommes se retrouvèrent sur le carrelage de la cuisine à batailler pour leur vie. A califourchon sur l'assassin de sa femme, Dany décocha une série d'uppercut en plein visage qui mit le mercenaire groggy une poignée de secondes. Mais l'expérience et l'agilité au combat acquises au cours de plusieurs années d'entraînement permit à Kriskov de se ressaisir rapidement. Il visualisa la blessure à l'épaule de Dany et enfonça son pouce à l'intérieur de la plaie encore fraîche. Saisi de douleur, ce dernier tomba à la renverse, face contre terre et

les rôles s'inversèrent. L'homme de Christensen sortit un filin en acier de sa poche, terminé de part et d'autre par de petites poignées en bois, spécialement conçu pour l'étranglement en combat rapproché. En un éclair, il le passa autour du cou de son adversaire et commença à serrer. Pris de court par cette attaque imprévue, Dany eut juste le temps de passer deux doigts entre le fil d'acier et son cou pour ralentir l'étouffement. Par expérience, il sut qu'il ne lui restait pas plus de trente secondes avant de perdre connaissance. Malgré le poids de Kriskov sur son dos, il parvint à se redresser pour se mettre sur ses genoux. Au lieu de tenter de se dégager, il poussa sur ses jambes et se rapprocha au plus près du tueur. Dès qu'il sentit son souffle dans le cou, il lui asséna un violent coup de tête. L'arrière de son crâne vint s'écraser sur la paroi nasale de Kriskov qui relâcha immédiatement la pression. Ce court répit permit à Dany de se dégager complètement de l'emprise de son adversaire en lui donnant un vicieux coup de coude sur le plexus. Le temps que Kriskov reprenne ses esprits, Dany saisit le hachoir tombé sur le sol et frappa tout droit à la base du cou. Un masque d'étonnement s'empara du visage de l'assassin, qui dans un réflexe totalement inutile, posa sa main sur la blessure afin de contenir les giclées de sang qui immaculaient déjà le sol de la cuisine. Dany se leva et regarda lentement se vider de son sang l'homme responsable de la disparition des êtres les plus chers à son cœur. Malgré la douleur aiguë qu'il ressentait, Kriskov parvint à marmonner quelques mots.

- Votre femme, c'était une coriace, mais elle a crié comme une truie pendant que je lui ouvrais le bide. Au fait, désolé

je n'ai pas eu le temps de voir si c'était un garçon ou une fille... gloussa-t-il dans un gargouillement à peine audible.

Au fond de son cœur, Dany ressentit un sentiment d'une noirceur indescriptible. D'un geste puissant et sec, il brandit le coutelas et frappa, encore et encore, jusqu'à ce que la tête de Vladimir Kriskov se détache du reste de son corps. Lorsqu'elle cette dernière roula à ses pieds, il lâcha la lame dégoulinante de sang et s'effondra sur le sol, submergé par une haine intense mais également une profonde tristesse.

56.

En sortant de la salle des urgences de l'hôpital général de Toronto, Chris, une béquille sous le bras, s'approcha de Patricia un large sourire aux lèvres. Il fit mine de lui tirer dessus en la visant avec une de ses cannes.

- J'ai cru comprendre que tu devrais survivre encore quelques années de plus. Félicitations ! Surtout que trois centimètres plus bas tu perdais tout intérêt pour ta femme et ta belle-mère ! Lança Patricia en essayant de garder son sérieux.

- Bah ! Au moins ça m'aurait fait des vacances ! Ça je peux te le dire. Alors comment va la victime, Véra Pirch ?

- Le chirurgien m'a fait savoir qu'elle et son bébé devraient s'en tirer sans aucune séquelle. C'est vraiment un miracle. Selon eux, on serait intervenu une minute plus tard et l'incision que cette psychopathe était en train d'effectuer au niveau de la paroi utérine aurait provoqué une hémorragie interne fatale pour la mère et l'enfant.

L'arrivée au pas de course d'un agent de police en uniforme interrompit l'échange des deux inspecteurs. Dégoulinant de sueur, le visage rouge tomate, le jeune premier donnait l'impression d'achever une étape du triathlon *Iron Man* d'Hawaii.

- Lieutenant Duval ? articula-t-il entre deux inspirations.

Patricia acquiesça d'un signe de tête.

- On vient de nous alerter qu'un homicide a été commis à votre domicile.

- Comment ! s'exclama Patricia, totalement abasourdie par la nouvelle. Vous connaissez l'identité de la victime ? s'empressa-t-elle de demander, tout en redoutant la réponse.

- Pour le moment nous ne savons rien de plus que ce que nous ont rapporté les agents sur place, à l'origine de la découverte du corps. A savoir qu'il s'agit d'un homme d'une quarantaine d'années, au physique plutôt athlétique. De plus, la victime a été décapitée et ils n'ont pas retrouvé la tête.

Une boule d'angoisse se forma instantanément dans l'estomac de Patricia. La description ne laissait que très peu de doute sur l'identité de la victime. Ils avaient réussi à retrouver Lingston et l'avaient descendu ! Ces mecs étaient sacrément bons et particulièrement motivés pour être capables de remonter la trace de leur cible jusqu'au domicile d'un lieutenant de la criminelle.

- Tu penses qu'ils ont eu Lingston chez toi ? demanda Chris surpris et inquiet. Mais qui sont ces types enfin ?!! Allez, je t'accompagne ! Finit -t-il par dire avec détermination.

- Non, rentre chez toi. J'ai dit à ta femme que ta blessure n'était pas trop grave et qu'elle n'avait pas besoin de venir à l'hôpital vu que tu serais à la maison dès ta sortie. Alors ne me fais pas mentir et va rejoindre ta famille, je m'occupe de ça.

Une demi-heure plus tard, Lorsque Patricia débarqua en trombe dans le vestibule de son appartement, le balai incessant des gars de la Scientifique lui fit l'effet d'une douche froide. A seulement quelques jours d'intervalle, des événements sinistres et dramatiques se passaient une nouvelle fois à son propre domicile. Elle crut déceler comme une lueur de reproche dans le regard de ses collègues en combinaisons blanches, comme si tout le monde avait enfin compris qu'elle était un être maudit, marqué au fer rouge du signe des enfers, et que chaque personne appartenant à son cercle rapproché subirait un supplice digne du purgatoire de Dante.

- Où se trouve le corps, demanda froidement Patricia à Victor, le chef du SCI.

- Par ici lieutenant, répondit-il en lui désignant une housse en plastique noir près de l'entrée de sa cuisine ? Vous voulez le voir ?

Avec la même envie d'aller découvrir le corps sans tête de Daniel Lingston que d'aller poser ses fesses sur des charbons ardents elle se fit violence et se décida d'endosser, non sans difficultés, son rôle de flic. Elle acquiesça de la tête.

Lorsque Victor descendit la fermeture Eclair du linceul plastifié, elle ne put feindre la surprise et le soulagement qui se peignirent sur son visage. L'intérieur de l'avant-bras du mort affichait un tatouage représentant une dague entourée d'un serpent. Elle était certaine d'une chose : Lingston n'avait pas de tatouage.

- Vous le connaissez ? Demanda-t-il, captant l'expression soulagée du lieutenant.

Mue par un réflexe de précaution, Patricia secoua la tête en signe de négation, sans donner plus d'explication à la récente transformation de son visage. Au même moment, son téléphone vibra pour lui annoncer l'arrivée d'un nouveau message : *Café du Nord, dans 10 minutes. DL.*

Deux heures plus tôt, assis près du corps du meurtrier de sa femme, Dany avait rapidement retrouvé ses esprits. Cet homme était sans nul doute un assassin psychopathe mais n'en restait pas moins un soldat qui avait suivi à la lettre les ordres que son commandement lui avait transmis. Après l'avoir fouillé minutieusement, il avait trouvé des clés de voitures avec le sigle BMW et un smartphone. Il n'avait aucun papier sur lui. Il avait saisi le pouce droit de Kriskov et l'avait posé sur le lecteur d'empreinte digitale du téléphone. Une fois l'appareil déverrouillé, il avait balayé

rapidement les messages mais n'y avait rien trouvé de bien intéressant à part quelques confirmations de réservations de chambres d'hôtel et de véhicules de location. Sans trop d'espoir, il avait ouvert l'application de navigation. Cette dernière lui avait révélé les dernières adresses utilisées. Enfin, il était rentré dans une application où l'utilisateur pouvait noter toutes les informations qu'il souhaitait. Il n'y avait vu que deux suites de caractères. Le premier semblait être un identifiant et le deuxième un mot de passe de type alphanumérique :

Anaconda_154

Y45uY7&df45ret\$jk

Il avait noté le tout sur un bout de papier et avait éteint le téléphone. Il s'était rendu dans la chambre à coucher et avait enfilé un polo unisexe trouvé dans la garde-robe de l'inspectrice. Puis, il avait effacé toutes les empreintes qu'il aurait pu laisser dans l'appartement, déposé la tête de Kriskov dans un sac plastique pour le faire disparaître et avait quitté l'appartement. Si Christensen et son équipe avaient été capables de réactiver sa piste jusqu'ici, il y avait fort à parier qu'une autre équipe débarquerait dès que leur agent manquerait à l'appel. Il n'avait pas encore compris comment ils avaient été capable de le localiser aussi vite, mais il n'était pas exclu qu'une taupe au sein de la police les ait renseignés. Si tel était le cas, le ripou leur confirmerait que la mission avait bien été accompli, même si le corps n'avait pas encore été identifié. Cela lui laisserait un peu temps pour remonter jusqu'à eux sans être inquiété.

Après avoir quadrillé une bonne partie des rues autour de l'appartement de Duval tout en faisant bipper les clés de voiture de Kriskov, les phares d'une BMW série 3 bleu métal garée sur un petit parking payant clignotèrent enfin. En pénétrant dans le véhicule, il passa instinctivement la main sous le siège passager et en sortit une chemise cartonnée contenant tous les éléments d'enquête rassemblés sur le meurtre des femmes enceintes. Photos, mode opératoire, empreintes, tous les détails de l'investigation étaient notés noir sur blanc. Sa théorie était confirmée ; il existait bien un mouchard dans l'équipe de l'inspectrice. S'il voulait coincer ces salauds, il allait devoir la jouer serrée, malin et tout en finesse.

Une demi-heure plus tard, installé au fond du Café du Nord, situé à moins de cinq minutes à pied de l'appartement de l'inspectrice, Dany finissait son croissant au beurre et son café allongé. L'endroit était pratiquement désert, hormis un retraité au nez grillé par l'alcool, en pleine dégustation de sa petite poire matinale ainsi qu'un jeune couple plongé dans une conversation bruyante et agressive. Le bar en acajou, recouvert de l'incontournable zinc de bistrot donnait à l'endroit un charme typiquement français. Quand l'inspectrice pénétra dans l'établissement, la mine blafarde et les traits tirés, il réalisa que pour elle aussi les dernières heures n'avaient pas dû être une partie de plaisir. Lorsqu'elle le rejoignit à sa table, elle prit quelques instants avant de parler.

- Il vous a blessé ? demanda-t-elle avec gravité.

Dany fut sensible à cette sollicitude spontanée qui lui permit d'esquisser avec plus de précision les contours de la personnalité de cette jeune femme, courageuse, intelligente, professionnelle mais également attentionnée, empathique et généreuse.

- Je vais bien, mais il s'en est fallu de peu. Je suis désolé que cela soit arrivé chez vous.

- Vous plaisantez j'espère. C'est moi qui aurais dû être plus prudente et vous envoyer dans une planque de la police.

- Cela n'aurait pas changé grand-chose, croyez-moi.

- Pourquoi ?

Dany posa sur la table la pochette contenant tous les éléments de l'enquête. Lorsqu'elle eut fini de les parcourir, son visage prit une teinte rosacée provoquée par une bouffée de chaleur.

- Vous avez une idée de qui cela peut-il bien être ? demanda Dany calmement.

- Non, mais avec ces documents cela ne devrait pas être bien difficile à trouver. Chaque feuille contient la date et l'heure de l'impression en pied de page. Notre système informatique central contrôle et enregistre toutes les impressions qui sont envoyées des ordinateurs personnels de chaque agent vers l'imprimante.

- Parfait, mais cela devra attendre. Pour le moment, ils doivent continuer de penser que Kriskov m'a éliminé. Ce

n'est donc pas le moment de démasquer leur taupe et de leur mettre la puce à l'oreille. Dans son téléphone, j'ai récupéré des informations qui pourraient nous être utile mais nous devons d'abord aller voir un ami. Vous êtes partante ?

Patricia resta silencieuse quelques instants. Les cernes bleutées et creusées donnaient à son regard une tristesse indéfinissable. Dany aurait souhaité lui poser quelques questions sur les événements récents et désagréables qu'elle avait été obligée de surmonter, comme le sang sur la moquette de son salon ou encore l'élimination de la tueuse en série qui faisait la une des journaux. Mais malgré la compassion et la sollicitude qu'il commençait à ressentir pour cette femme, il sentit que le moment était mal choisi et préféra rester silencieux.

- Vous pensez vraiment qu'on a une chance de les coincer ? lui demanda-t-elle enfin.

- Personne n'est hors d'atteinte. Faites-moi confiance...

Elle n'en revenait pas de la force de caractère de cet homme brisé, à qui on avait arraché sa famille et détruit la vie. Après ce genre de drame, la plupart des gens partaient en dépression, se réfugiaient dans l'alcool ou bien mettaient tout simplement fin à leur existence. Patricia réalisa toutefois que l'élément principal qui devait le maintenir à flot était sa fureur et son désir de vengeance envers ces criminels. Une fois que justice aurait été rendue, garderait-il toujours la force de ne pas sombrer dans le désespoir ? Elle en doutait profondément, même si elle était prête à lui

apporter toute l'aide et le soutien dont il aurait besoin en temps voulu.

- Alors, allons chopper ces ordures ! finit-elle par dire avec une détermination sans faille dans le regard.

En arrivant à Ottawa, Dany et Patricia décidèrent d'aller garer la BMW de Kriskov à une distance raisonnable du domicile de William Caseneuve. Même s'ils doutaient fort que l'équipe de Christensen soit déjà à la recherche du véhicule, il était plus sage de ne courir aucun risque. Arrivé devant la porte en métal poli, Dany se pencha sur le côté pour taper le code que leur avait fourni le pirate informatique, la première fois qu'ils étaient venus.

« *Code erroné* »

Dany recommença trois fois d'affilée mais sans plus de succès. Il se décida à appuyer sur le bouton du parlophone.

« Caseneuve, c'est Lingston, est-ce que tu peux ouvrir la porte, c'est important. »

Aucune réponse.

- Soit votre ami est très timide, soit il n'a pas très envie de vous parler, lança Patricia au bout d'un moment, sans pousser trop loin le sarcasme.

Dany la regarda un instant mais cette dernière fut incapable de déchiffrer l'expression dans son regard. Il se tourna à

nouveau vers la porte et actionna une nouvelle fois le micro de l'interphone.

« William, ils ont tué Tim ces pourris. J'ai vraiment besoin de ton aide »

L'instant d'après, ils entendirent le son de la gâche s'actionner et virent la porte s'ouvrir. En descendant dans le bunker de l'informaticien, il leur fallut quelques instants pour que leurs yeux s'acclimatent à la faible luminosité de la pièce. A la différence de leur première rencontre, Caseneuve fit l'effort de se lever. Vêtu d'une sorte de kimono japonais très ample, les visiteurs pouvaient apercevoir sa masse grasseuse se mouvoir de manière autonome à travers la finesse du tissu. Malgré son quintal et demi, il vint jusqu'à eux avec une certaine aisance.

- Que s'est-il passé ? demanda-t-il l'air passablement troublé.

Dany lui raconta sommairement le guet-apens que leur avaient tendu Christensen et ses hommes à l'entrée de l'aciérie, l'exécution de son ami devant ses yeux et la torture qu'il avait subie par la suite, sans omettre la retransmission vidéo de la décapitation de sa fille. Ensuite il lui tendit les informations qu'il avait collectées à partir du téléphone de Kriskov.

- J'ai trouvé ceci dans le smartphone d'un des hommes de Christensen. A mon avis, ce sont les codes que chaque agent utilise pour accéder à son compte informatique interne. Tu penses que ça peut t'aider ?

- Si c'est vraiment l'identifiant et le mot de passe d'un de leurs comptes internes, je te garantis qu'ils vont pleurer lorsque je serais passé par là.

57.

L'aube semblait retarder son apparition, telle une danseuse étoile faisant patienter son public avant une prestigieuse représentation. Les ombres lunaires dévoraient la moindre parcelle de lumière que l'astre nocturne renvoyait sur la route accidentée. Même si Bango avait parcouru cette longue et fastidieuse route à travers le Cameroun des centaines de fois, il s'était quand même débrouillé pour manquer une sortie et avait été forcé d'emprunter ce chemin défoncé, censé déboucher sur l'entrée de la ville de Douala.

En dépit de ses excellents réflexes, il n'eut pas le temps d'éviter un énorme nid de poule qui faillit embarquer le minibus dans le fossé. Le choc réveilla Megan qui sommeillait depuis cinq bonnes heures. Après leur départ de Djoa, ils avaient roulé sur une centaine de kilomètres avant de s'arrêter à nouveau pour que Bango fasse soigner sa blessure à l'épaule par un vieux marabout un peu fou. Une fois la plaie nettoyée et le bandage posé, ils avaient repris la route. Megan avait enfin eu la permission de passer à l'avant du véhicule après que Bango ait décidé que les risques qu'un groupe extrémiste islamiste du nord ne leur

tombe dessus étaient devenus très improbables. La pauvre petite n'avait pas résisté bien longtemps et s'était effondrée, terrassée par la fatigue cumulée des derniers jours.

- Désolé de t'avoir réveillée, lança Bango en donnant un grand coup de volant sur le côté. Cette route est vraiment un cauchemar. Heureusement qu'on arrive bientôt. Si tu veux manger quelque chose, il doit rester quelques figues séchées dans le sac à tes pieds.

- Merci, je n'ai pas vraiment faim. Comment va votre blessure à l'épaule, se permit-elle de lui demander, voyant qu'il grimaçait à chaque soubresaut du véhicule.

- Oh je survivrais. Ce qui m'inquiète bien plus c'est ce Kariba et sa bande. Ils risquent de faire subir à ma sœur et à mes neveux des représailles sanglantes maintenant que j'ai refroidi un de leurs hommes. A mon retour, j'ai bien peur que l'on soit dans l'obligation de déménager à nouveau.

- Vous n'avez pas de famille, une femme ou des enfants ? dit-elle s'en trop réfléchir à la question.

Le long silence qui suivit mit Megan mal à l'aise. En toute vraisemblance, l'absence de réponse révélait la survenance d'un drame dans la vie privée de Bango. Toutefois, elle n'osa pas réitérer sa question. Au bout d'un kilomètre, il lui répondit enfin, d'une voix à peine audible.

- J'avais une femme et un fils autrefois. Ils s'appelaient Maga et Kamir. On devait partir rejoindre un

cousin en France. A l'époque je travaillais pour une compagnie minière dans l'Ouest du pays. J'avais donné ma parole au patron de ne pas partir avant la fin de l'année en cours. Mais Kamir était gravement malade et il devait absolument se faire soigner au plus vite par des chirurgiens compétents. Alors ma femme et lui sont partis plus tôt que prévu afin de bénéficier des soins procurés par la médecine occidentale afin d'augmenter les chances de guérison. Nous n'avions ni les moyens de voyager par avion ni le temps d'effectuer les démarches administratives pour rentrer en Europe légalement. Alors nous avons décidé de passer par des réseaux clandestins. Lorsqu'ils sont arrivés en Libye, après plus de deux mois de voyage à travers l'Afrique, ils ont trouvé un passeur qui leur promettait d'atteindre les îles du sud de l'Italie. Après s'être fait escroquer de toutes leurs économies, ils ont embarqué à plus de cinquante sur un bateau de quinze mètres. Le navire a chaviré en pleine méditerranée...ils n'ont pas survécu.

Megan regretta profondément avoir posé cette question et obligé cet homme à revivre ce drame personnel. Mais malgré le timbre de sa voix chargé d'émotion et de tristesse, Bango continua son récit.

- Ce qui m'a fait le plus mal, c'est de voir mon fils à la télévision. Son corps avait été retrouvé sur une plage de l'île de Lampedusa et les journalistes s'étaient empressés d'en faire la une de l'infos. Il était un peu plus jeune que toi tu sais, mais il n'était pas très grand pour son âge. Son problème de cœur l'avait toujours empêché de faire du sport

et de s'épanouir physiquement. Par contre, il adorait la musique. Il pouvait jouer de la guitare pendant des heures.

Il s'arrêta de parler et la regarda en lui faisant un sourire si triste que Megan sentit les larmes lui monter aux yeux.

- Ah enfin, on arrive dans la ville. Tu vois ça au loin ? Ce sont les monte-charges du port de Douala. On y sera dans moins de vingt minutes.

Lorsque le véhicule s'engagea sur la piste en pente douce qui conduisait vers le débarcadère, les premiers rayons du soleil se reflétaient déjà sur la tôle des milliers de containers alignés et superposés sur des kilomètres de quai. Bien qu'il ne soit même pas encore six heures, les docks grouillaient de monde. Chaque travailleur, chaque marin, poursuivait son activité à un rythme frénétique. Pendant que certains manipulaient les élévateurs ou les grues portuaires afin de charger et décharger les énormes caisses métalliques, d'autres préparaient les gigantesques porte-containers amarrés dans le port. Dans ce tableau vibrant et coloré, seules les mouettes semblaient ne pas vouloir prendre part à la croissance économique du pays.

Après avoir longé les quais quelques minutes, le minibus s'arrêta sur une zone calme, à l'écart de toute activité portuaire. A proximité du véhicule, des baraquements en tôle ondulée avaient été construits bien en retrait du débarcadère. Lorsque Megan posa le pied sur le sol, elle fut soulagée de pouvoir enfin faire quelques pas malgré la douleur dans ses jambes toutes ankylosées.

- Suis-moi, dit Bango. Miguel doit déjà nous attendre.

La porte fut ouverte par un homme grassouillet à peine plus grand que Megan. A en croire son accent espagnol, sa peau cuivrée et son sombrero, ses originaires latines n'étaient pas difficile à deviner.

- Vous êtes en retard, dit-il froidement en les laissant entrer. Nous devons embarquer dans moins d'une demi-heure.

- Nous avons eu quelques soucis en cours de route, mais l'important c'est qu'on soit là non ? Alors voilà la petite Megan dont je t'ai parlé. Elle voyagera avec vous.

- Tu as l'argent, demanda Miguel, sans même porter un regard vers la jeune fille.

Bango sortit l'enveloppe de billets que lui avait remis Amir et la tendit au latino. Ce dernier l'ouvrit et se mit à compter l'argent devant eux. Après avoir réitéré l'opération trois fois, il secoua la tête d'un air satisfait.

- Tout est en ordre. Petite, tu peux aller rejoindre les autres dans la salle du fond ? dit-il en s'adressant à Megan pour la première fois.

Afin de lui faire ses adieux, Bango s'approcha d'elle, la main tendue. Sans réfléchir, elle se lança vers lui et l'enserra de toutes ses forces. Elle ne se l'expliquait pas, mais en dépit du peu de temps qu'elle avait passé en sa compagnie, elle s'était attachée à lui. La bienveillance à son égard, sa force et son courage lui avaient redonné espoir.

Elle espérait le revoir un jour mais savait que les chances que cela se produise étaient bien maigres.

- Tu as fait le plus dur petite, lui dit-il en lui rendant son câlin. J'espère que tu retrouveras bien vite ta famille et que tout ira bien pour toi. Et n'oublie pas le vieux Bango d'accord !

- Promis, murmura-t-elle les yeux humides.

58.

Assis dans le futon de style Japonais au centre de la pièce obscure, Patricia et Dany attendaient patiemment que l'alchimiste des temps modernes ait fini de transformer le plomb en or à coup de commandes informatiques. N'osant pas le déranger dans sa concentration, ils suivaient l'avancée de son travail rien qu'en l'écouter réciter la liste exhaustive de toutes les onomatopées connues et inconnues.

- Vous pensez qu'il va trouver quelque chose, chuchota Patricia à voix basse.

- Je ne suis pas un expert mais tout ce que je sais c'est que dans son domaine, William Caseneuve est à l'informatique ce que Edward Teach ou Bartholomew Roberts étaient à la piraterie au 18^{ième} siècle. Si quelqu'un peut rentrer dans leur système et leur piquer des informations, c'est bien lui.

- Comment va votre épaule ? demanda-t-elle. J'imagine que vous retrouver devant cet assassin n'a pas dû être une partie de plaisir. Vous tenez le coup ?

- J'essaie de ne pas trop y penser pour le moment. Et vous, comment vous sentez vous ? j'ai appris pour votre enquête concernant les meurtres de ces femmes enceintes. Ce n'est jamais facile d'abattre quelqu'un.

Patricia détourna le regard, comme si l'image du visage de Chiyo, étendue sur la table basse, les yeux grands ouverts, venant de lui bruler la rétine.

- Je suis persuadé que vous avez agi en conséquence et fait ce qu'il fallait, reprit Dany. Même si cette jeune femme devait être profondément perturbée, vous ne pouviez pas prendre le risque de la laisser se sauver et perpétrer d'autres meurtres d'innocentes victimes.

- Merci, répondit-elle, touchée par ces propos inattendus d'un homme qui, malgré sa situation actuelle, savait trouver les mots justes et réconfortants.

La voix tonitruante de Caseneuve mit fin à l'ambiance calme et feutrée qui régnait dans la pièce.

- Les enfants ! on les tient ! hurla-t-il.

Les deux invités s'approchèrent prestement du sorcier aux doigts boudinés.

- Tu as trouvé quelque chose ? demanda Dany.

- Et comment ! Les codes que tu m'as donnés étaient bien ceux du compte informatique de leur agent, Vladimir Kriskov. Il devait s'en servir comme tous les membres de l'équipe, pour faire ses rapports, rentrer ses notes de frais,

prendre connaissance du détail de ses missions et j'en passe. Une fois que je suis rentré sur le serveur interne, j'ai été capable de localiser des ordres de transferts financiers effectués sur différents comptes en crypto monnaie. Toutes les clés de chiffrement personnel permettant la gestion et le retrait de ces sommes étaient stockées dans des fichiers cachés et protégés que mon algorithme a cassé en moins de trois minutes. Je viens de transférer tout le pognon sur un nouveau compte. Ils n'ont plus rien.

- On parle de combien ? demanda Patricia, intriguée par la facilité avec laquelle on pouvait dérober des gens simplement à coup de programme informatique.

- Avec le cours actuel des différentes crypto monnaies utilisées pour convertir leur argent, je dirais dans les 50 millions de dollars.

- La vache ! s'exclama Dany. Ça risque de drôlement les chatouiller.

- J'ai également trouvé des ordres de missions ainsi que des enregistrements téléphoniques. Vous souhaitez les écouter ?

Caseneuve lança la première séquence audio. Dany reconnut immédiatement le timbre de voix très caractéristique de Christensen. Ce dernier semblait discuter avec son supérieur hiérarchique. Il parlait d'une certaine cible à éliminer ainsi que différents risques à considérer. Toutefois aucun nom ne fut prononcé. Sur la deuxième bande, la discussion avait pris une tournure beaucoup moins

amicale que sur la première. Le responsable de Christensen était parti sur une série de remontrances et d'impératifs à respecter sous peine de représailles désagréables. Juste avant que la conversation ne se termine, Christensen confirma que le travail serait accompli en prononçant le nom de son commanditaire.

« ... Bien monsieur Lirvan, notre équipe est dessus et l'élimination de la cible sera effectuée dans les temps ... »

Les trois acolytes se regardèrent au même moment.

- Lirvan, ça vous dit quelque chose ? demanda Dany.

- Je ne connais qu'une personne de ce nom. C'est le premier adjoint du ministre de la défense. Il s'appelle Dave Lirvan. Tu penses que c'est lui ? lança Patricia, une lueur dans les yeux.

- Pour en être sûr, je pense avoir une petite idée, émit William Caseneuve, un malin sourire sur le visage.

Tout en manipulant son clavier, il expliqua l'analyse qu'il s'appêtait à effectuer.

- Si c'est un homme politique d'importance, il a forcément été entendu lors d'une interview ou d'un débat public. Il suffira de comparer un ancien enregistrement avec celui que l'on vient d'entendre, c'est pas plus compliqué que ça. Ah voilà ! je viens d'en trouver un. C'est une rencontre réalisée par Citytv, il y a moins de deux ans. Il suffit maintenant de se servir d'une application basée sur la reconnaissance analogique utilisant un puissant

spectrographe et le tour est joué. Sur l'écran du pirate informatique, des graphiques identiques à ceux que l'on peut voir sur les électrocardiogrammes des chambres d'hôpital défilaient à toute vitesse. La décomposition des ondes vocales des deux enregistrements de l'homme politique était maintenant analysée et comparée.

- C'est la même voix, aucun doute là-dessus, finit par dire Caseneuve.

- Mais pourquoi Christensen aurait gardé l'enregistrement des conversations qu'il a eues avec son responsable hiérarchique ? demanda Patricia

- N'oublions pas que Xavier Christensen est un ancien agent des services secrets et qu'il connaît toutes les techniques de contre-espionnage. Ce type de conversation doit représenter une sorte de bouée de sauvetage dans le cas où le vent serait amené à souffler dans la mauvaise direction. Si Lirvan décidait de lui jouer un vilain tour ou de se débarrasser de lui, ces enregistrements pourraient lui permettre de rester en vie.

- C'est encore pire que ce que je redoutais, émit Patricia. La question est de savoir si ce Lirvan agit pour son propre compte ou pour celui du gouvernement. J'espère profondément que ce soit le premier cas.

- Dans tous les cas, il faut mettre fin à cette cellule, reprit Dany. Avec ce que William a déniché, on devrait pouvoir les faire tomber sans problème.

- Attendez une seconde, dit l'informaticien en faisant apparaître des documents sur l'écran. Ce rapport a été enregistré il y a moins de 24 heures. Il contient un plan détaillé d'une école, avec annotations, dates et heures, nombre de personnes présentes sur les lieux.

Dany reconnut immédiatement le format du document auquel ils avaient affaire.

- C'est un ordre de mission. L'équipe de Christensen s'apprête à éliminer une cible et je ne serais pas surpris que ce soit Levin Stuart. William, peux-tu vérifier si le candidat à un meeting dans une école au cours des prochains jours ?

- Je confirme, Levin Stuart doit se rendre cet après-midi, vers 17 heures, dans une école pour enfants handicapés, située dans la banlieue Est de Toronto.

- Bon Dieu, il n'y a pas une seconde à perdre, s'exclama Patricia. Si on part maintenant, on peut encore éviter le bain de sang.

- Ok, fonce, dit Dany. De mon côté, je vais aller jeter un œil à l'adresse que j'ai trouvée sur le téléphone de Kriskov. On se rappelle plus tard.

59.

La combinaison olfactive des relents de vomi, du parfum iodé renvoyé par la mer, des odeurs de mazout et enfin de la transpiration de ses partenaires de voyage donnaient à Megan des haut-le-cœur insupportables. De plus, le roulis du navire qu'ils subissaient à fond de cale aurait donné la nausée à n'importe quel vieux loup de mer aussi expérimenté soit-il. La chaleur humide rendait l'air épais et irrespirable. Elle n'avait aucune idée de la durée que devait prendre leur voyage mais dans ces conditions extrêmes, elle n'était pas certaine d'avoir la force de tenir jusqu'au bout. A ses côtés, une quarantaine de personnes, pour la plupart d'origine camerounaise, mais également en provenance de la République Démocratique du Congo, du Niger, du Tchad, ou du Burkina Faso, étaient entassées dans cette partie basse de la coque située en dessous du niveau de la mer. Le bateau qui les transportait était de taille impressionnante mais beaucoup moins grand que les gigantesques porte-containers qu'elle avait pu apercevoir sur le port de Douala. A leur arrivée dans l'embarcation, on leur avait donné cinq bouteilles d'eau d'un litre et demi, de

la viande séchée ainsi que du riz déjà cuit en quantité suffisante pour tenir au moins quatre semaines. Miguel, le passeur et également capitaine du navire, leur avait bien fait comprendre qu'ils sortiraient de cette salle, seulement une heure par jour, pas une de plus. Pour illustrer ses propos, il avait cadenassé le sas qui menait sur le pont. La seule autre pièce dont ils avaient l'accès était un cabinet de toilette exigu et nauséabond. Le niveau d'insalubrité du lieu était tel qu'on avait le sentiment d'apercevoir les morpions et bactéries batailler sur le sol poisseux.

Assise sur une sorte de vieux matelas usagé, troué, à l'odeur indescriptible de pied et de gazole, Megan s'était retrouvée coincée entre d'un côté un jeune homme silencieux d'une vingtaine d'années à la mine triste et au regard abattu et de l'autre une mère et son fils de neuf ans. Au bout d'un moment, l'enfant prénommé Idris décida de nouer contact avec Megan.

- Tu t'appelles comment ?

- Megan.

- Il est où ton pays ?

- Je viens du Canada et toi ?

- Le Burkina Fasso. Mais avec ma maman, on a traversé plein de pays ; le Ghana, Le Togo, le Bénin puis le Nigéria et enfin le Cameroun.

- Et ben dis donc ! vous avez fait un long voyage ! Combien de temps ça vous a pris ?

- Oh, environ un an. Et toi, tu es venue voir de la famille en Afrique ? Elle est où ta maman ?

Malgré la candeur de cette question venant d'un enfant innocent, Megan n'eut pas la force de répondre. Elle ferma les yeux un instant pour empêcher les larmes de faire surface.

- Arrête de poser tout le temps des questions Idris ! je te l'ai déjà dit cent fois, reprit sa mère à qui le trouble de Megan n'avait pas échappé. – Je suis désolée, il est plus curieux qu'un chimpanzé. Je m'appelle Massia. Et toi tu es Megan c'est ça ?

Megan fit un signe de tête mais resta silencieuse.

- Si tu as besoin d'aide pour quoi que ce soit, n'hésite pas à me le demander, d'accord.

La première nuit à bord lui parut interminable. Le gémissement des passagers atteints du mal de mer ou de quelques maladies tropicales inconnues était discontinu et angoissant. La plupart d'entre eux effectuaient des va-et-vient permanents en direction des toilettes tout en se tenant le ventre ou la main devant la bouche pour éviter de vomir dans la salle commune. Par moment, la chaleur et le manque d'air étaient si intolérables que certaines personnes perdaient connaissance. La seule aération venait d'une grille fixée au plafond qui donnait directement sur le pont supérieur. Parfois, quelques matelots s'arrêtaient pour discuter ou fumer une cigarette juste au-dessus de leur tête.

Jamais ils ne baissaient la tête pour les regarder alors que tout l'équipage était au courant de leur présence.

Au bout du troisième jour, le cœur d'un vieux monsieur, accompagné de son fils et de son petit-fils cessa de battre. Le pauvre homme, déjà très affaibli par un long et pénible voyage à travers l'Afrique, s'était finalement éteint sur l'océan sans pouvoir arriver jusqu'au bout de son périple. Afin d'éviter une épidémie, dans le cas où il aurait été porteur d'un germe ou d'un virus, trois matelots ouvrirent la porte du sas et mirent son corps dans un grand sac en plastique. Quelques minutes plus tard, on entendit le bruit du corps s'enfoncer dans les abysses de l'océan, sans aucune autre forme de cérémonie ou de sacrement. Le capitaine n'avait même pas autorisé ses enfants à venir lui rendre un dernier hommage sur le pont.

Ce fut également le même jour que les rats décidèrent de faire leur apparition. D'abord timides, seuls leurs couinements aigus furent perceptibles. Mais très vite, leur confiance, nourrie par une faim vorace, les poussa à s'aventurer au plus près des sacs de nourritures situés à proximité des migrants. Il s'en suivit des combats violents entre une espèce agressive habituée à la survie dans des conditions de vie extrême et à une autre, prête à d'immenses sacrifices pour atteindre une qualité de vie digne d'un être humain. Après de longues heures de lutte acharnée, une dizaine de rongeurs, la tête éclatée, jonchaient sur le sol de la cale, dans un sang noir et visqueux. Les trois guerriers à l'origine de cette victoire finirent par trouver l'accès par

lequel les rongeurs s'étaient introduits et l'obstruèrent avec de vieux bidons rouillés.

En écoutant sa voisine, Massia, discuter avec un jeune nigérien, Megan apprit que Miguel, leur capitaine, était en fait originaire de Colombie. Son activité de passeur était connue de beaucoup d'africains, tout particulièrement grâce à sa capacité à faire migrer un nombre important de personnes sur de très longues distances et à des prix défiant toute concurrence. Cependant, sa réputation d'être humain sans cœur, exempt d'empathie, prêt à faire voyager ses passagers dans des conditions inhumaines dans le seul but d'optimiser ses profits et de minimiser les risques de se faire prendre, était tout aussi impopulaire. Une sordide histoire circulait à son sujet disant qu'il aurait fait disparaître une trentaine de migrants sans que personne ne sache ce qui se soit réellement passé. Les familles, restées en Afrique, n'avaient plus jamais eu de leurs nouvelles. La destination finale était le Portugal, et selon Miguel, les voyageurs avaient tous débarqué dans le port de Lisbonne, sains et saufs. Il avait bien fait comprendre aux familles qu'il n'avait aucune idée de ce qui leur était arrivé. Pour lui, la police douanière les avait sans doute interceptés et ils devaient se trouver dans un camp de migrants au nord du pays. Sauf qu'aucune des personnes disparues n'avait été capable de donner le moindre coup de téléphone à un membre de sa famille, ce qui ne tenait pas la route. Malgré cette sordide histoire, les gens continuaient de faire la queue pour naviguer dans son immonde bateau et lui versaient toutes leurs économies dans la perspective d'échapper à la guerre et la misère qui sévissaient dans leur pays.

La chaleur étouffante des premiers jours avait progressivement laissé la place à une fraîcheur maritime iodée qui, au cours des longues nuits obscures, glaçait les os des passagers inhabitués à ces basses températures. Au bout de trois semaines de voyage, le navire se trouvait maintenant en plein milieu de l'atlantique nord. C'est à ce moment qu'ils essuyèrent une puissante tempête qui ballota le navire comme une coque de noix. Le creux des vagues, d'une hauteur d'un immeuble de deux étages, donnait l'impression à Megan que le bateau pouvait être englouti à tout instant. Le balancement de la coque était si prononcé que tout le monde sans exception était malade, avec comme seul exutoire un petit sac en plastique. Deux jours plus tard, lorsque l'ouragan eut enfin décidé de passer son chemin pour aller tourmenter d'autres matelots en perdition, Megan fut heureuse de pouvoir respirer de l'air frais sur le pont supérieur. Une impression de résurrection l'enveloppa lorsque la chaleur des rayons du soleil vint lui caresser le visage avec douceur.

De retour sur sa couche crasseuse, elle découvrit Massia en train de faire ses valises avec une joie évidente sur le visage.

- Pourquoi faites-vous votre paquetage, madame ? demanda Megan.

- On arrive bientôt ma petite. Mgolo le tchadien, a entendu un des matelots dire à son ami que demain il allait enfin pouvoir manger un steak saignant dans son restaurant préféré. C'est une bonne nouvelle non ?

Réfrénant son sourire, Megan préféra opiner de la tête de façon tempérée sans se lancer dans une démonstration de joie outrancière. Depuis son enlèvement et toutes les terribles épreuves qu'on lui avait fait subir, elle avait appris à aborder les bonnes nouvelles avec modération, sans excès d'optimisme.

Sa courte expérience eut vite fait de lui donner raison. A l'aube du 27^{ième} jour d'une traversée éprouvante, le capitaine ouvrit le sas de leur prison flottante et les réveilla en hurlant.

- Vous avez trente minutes pour emballer vos affaires et rejoindre les hommes sur le pont. Ceux qui ne seront pas en haut à ce moment-là finiront au fond de la mer avec les requins. Vous avez entendu ?!! Alors bougez-vous le cul !

En moins d'un quart d'heure, tout le monde sans exception, se retrouva à l'air libre, bien alignés comme s'il venaient d'intégrer le corps de la marine. La fraîcheur du vent qui cinglait leur visage ne laissait aucun doute sur leur situation géographique. Ils devaient avoir atteint les eaux du nord-ouest de l'Atlantique et n'allaient pas tarder à distinguer la ligne de côte des Etats-Unis ou du Canada.

A l'arrière du pont, Megan constata qu'une dizaine d'hommes s'affairaient à treuiller un bateau pneumatique. Une fois dans les airs, ils s'appliquèrent à faire pivoter le système d'élévation afin que le Zodiac se retrouve au-dessus des flots.

Au même moment, Miguel descendit les marches qui menaient à la cabine de commandement. Les traits de son visage étaient plus tendus que jamais. Une fois à leur hauteur, il s'assit sur des caisses de marchandises recouvertes d'un film protecteur plastifié et prit la parole.

- Alors, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. Commençons par les choses agréables ! Nous sommes actuellement dans les eaux canadiennes à seulement 100 miles nautiques des côtes de la Nouvelle-Ecosse.

Des cris de joie mêlés à un tonnerre d'applaudissement se dégagèrent des quarante personnes exténuées mais soulagées d'apprendre que leur calvaire prenait fin. Le colombien leva la main pour demander le silence.

- Toutefois, nous ne pourrons pas vous débarquer nous-mêmes sur le continent. Nous avons été informés par radio que des vedettes appartenant aux services des douanes canadiennes patrouillent actuellement à moins de 20 miles nautiques de notre position et pourraient nous accoster d'un instant à l'autre. Vous devrez donc rejoindre le Canada par vos propres moyens. Nous vous laissons ce hors-bord pneumatique, qui croyez-moi est un véritable insubmersible.

Un des jeunes nigériens leva la main pour poser une question.

- Combien de temps cela devrait-il nous prendre pour rejoindre la terre ferme ?

- Si tout se passe bien, dans moins de deux jours vous deviez voir le port d'Halifax, répondit Miguel avec un naturel et un aplomb digne d'un président russe.

Un brouhaha de voix mécontentes s'éleva parmi les Africains dont la joie était retombée comme un soufflet sorti du four. Certains commencèrent ouvertement à crier leur indignation envers le capitaine qui gardait un visage inexpressif, presque inhumain. Bientôt les clameurs atteignirent un tel niveau de décibels qu'il fut impossible à qui que ce soit de se faire entendre. La détonation du coup de revolver stoppa rapidement les protestations. Tous les regards se figèrent sur le capitaine et le Sig Sauer P320 au canon encore fumant. Satisfait d'avoir à nouveau toute leur attention, il reprit d'une voix froide et calme.

- Je ne suis pas sûr que vous m'ayez bien compris, alors je reprends pour ceux qui seraient un peu durs de la feuille. Je n'étais pas en train de vous demander votre avis mais simplement de vous informer de ce qu'il vous attend. Alors maintenant, vous avez cinq minutes pour monter dans ce Zodiac et me foutre le camp d'ici. Pour les récalcitrants, vous aurez toujours le choix de rentrer à la nage.

Dans un silence funeste et résigné, les migrants se dirigèrent vers la poupe où les attendaient trois membres d'équipage pour les aider à monter à bord du canot. Une échelle faite de cordes et de lattes en bois avait été déroulée sur toute la hauteur de la coque et retombait sur le plancher du pneumatique qui semblait minuscule vue d'en haut. Une fois que les hommes furent tous descendus, ce fut au tour

des femmes, des enfants et des personnes âgées. Megan, qui se trouvait juste derrière Massia et son fils, ne vit pas l'incident se produire mais entendit des hurlements monter jusqu'à eux. Lorsqu'elle se pencha, elle aperçut une dame âgée se débattre dans l'eau pour éviter de couler à pic. Elle se trouvait déjà à une dizaine de mètres de l'embarcation lorsqu'un jeune homme d'une quinzaine d'années se jeta dans la mer pour lui venir en aide. Avec difficultés, il parvint à la ramener à bord, saine et sauve. La pauvre femme, transie de froid, se mit à greloter et tousser un moment avant de se calmer.

Dès que la dernière personne fut à bord, un matelot relâcha les câbles de mouillage et la barque commença à s'éloigner de l'énorme bâtiment. Le préposé à la navigation saisit la barre du petit moteur de 25 chevaux et, à l'aide d'une boussole, prit la direction du Nord.

60.

Jouant des coudes à travers une foule composée de curieux et de militants venus soutenir leur favori au poste de premier ministre, Patricia parvint à atteindre la barrière de sécurité. Elle sortit sa carte du service d'investigation criminelle et la plaça sous le nez du jeune agent de police en faction.

- Lieutenant Duval, je dois immédiatement parler à Levin Stuart, dit-elle d'un ton très autoritaire qui ne laissait aucune place à une quelconque contestation.

- Euh, bonjour lieutenant, bien entendu, suivez-moi s'il vous plait, répondit-il tout en déplaçant la barrière métallique pour la faire entrer.

Une fois dans l'école, elle suivit le jeune agent de police le long d'un long couloir où l'on pouvait voir accrochés sur les murs colorés de nombreux dessins et photos d'enfants en pleine activité extra-scolaire. Ils gravirent les marches d'un escalier qui débouchait sur une double porte permettant l'accès au grand gymnase.

- Monsieur Stuart va démarrer son discours d'ici quelques minutes. Sa tribune a été installée dans le préau situé de l'autre côté de la salle de sport, indiqua le policier.

Dès qu'elle pénétra dans la vaste salle, elle tomba sur un groupe d'enfants souffrant pour la plupart de trouble des fonctions cognitives. Trois personnes de l'encadrement scolaire s'occupaient d'eux en les accompagnant dans diverses activités pédagogiques. Juste derrière les enfants, un agent en civil barrait le chemin à toutes personnes désireuses de se rendre dans la cour extérieure sans accréditation. Dès qu'elle fut à sa hauteur, elle se présenta de la même façon qu'elle l'avait fait à l'entrée mais elle n'eut pas la même réponse.

- Je suis désolé inspectrice, mes ordres sont formels. Je ne dois laisser passer personne tant que le discours de monsieur Stuart n'est pas terminé.

Du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, l'armoire à glace dépassait Patricia de plus d'une tête. Elle se rapprocha de lui et le fixa avec un regard dur et glacial, prête à lui rentrer dedans, verbalement dans un premier temps, physiquement si cela s'avérait nécessaire.

- Ecoute moi bien mon grand, je ne suis pas bien sûr que tu aies bien compris alors je le répète gentiment une dernière fois. Je dois m'entretenir sur le champ avec monsieur Stuart avant qu'il ne fasse son discours. Si tu ne me laisses pas passer immédiatement, je te fais la promesse qu'à partir de ce soir tu iras croupir dans une de nos très belles institutions

pour entrave à la police dans l'exercice de ses fonctions. Ça te semble plus clair ?

Le colosse ne baissa pas le regard mais la crispation des traits de son visage l'informa que le message était bien passé.

- Monsieur Stuart se trouve dans la petite salle au fond à droite de l'estrade là-bas, dit-il d'une voix monocorde en se mettant de côté pour la laisser passer.

Suivi de son jeune acolyte en uniforme, elle traversa la palestres d'un pas rapide et se retrouva devant l'entrée d'un spacieux vestiaire dans lequel était installé une large table et plusieurs chaises. L'équipe de campagne du Nouveau Parti Libéral au grand complet était regroupée autour du candidat et écoutait avec attention le responsable de la communication. Sans perdre une seconde, Patricia pénétra dans la pièce, son badge à la main, et demanda à toutes les personnes présentes de sortir.

- Je suis désolée mais le discours à l'extérieur du bâtiment n'aura pas lieu, dit-elle en répondant aux plaintes des personnes dirigées vers la sortie par le jeune officier en uniforme.

En moins de trois minutes, la pièce fut évacuée et Patricia se retrouva seule à seule avec le candidat, qui jusqu'à présent n'avait pas prononcé un seul mot. Ce dernier s'était assis sur une des chaises d'étudiant et attendait que l'inspectrice prenne la parole.

- Monsieur Stuart, encore désolée d'interrompre votre meeting de la sorte mais nous avons tout lieu de croire que si vous montez sur cette tribune maintenant, quelqu'un va essayer d'attenter à votre vie.

Derrière ses yeux de couleur vert émeraude qui avaient fait de lui le nouveau playboy de la politique canadienne, Levin Stuart regarda Patricia avec sérénité et prit un ton calme et posé pour s'adresser à elle.

- Inspectrice, dois-je vous croire sur parole ou avez-vous des preuves tangibles qui corroborent vos informations. Nous avons déjà été dans l'obligation d'annuler un évènement très important à Ottawa à cause d'une soi-disant tentative d'assassinat à mon égard qui n'a jamais été prouvée et vous me demandez aujourd'hui de tout arrêter une seconde fois. Avez-vous donc la preuve de ce que vous avancez ?

- Monsieur Stuart, je ne serais pas ici si j'avais simplement reçu un coup de fil anonyme d'un rigolo essayant de nous faire une petite farce. Nous avons les preuves qu'un complot est en place pour vous éliminer de la course politique. L'identité de ces individus ainsi que leurs réelles motivations font actuellement l'objet d'une enquête qui devrait conduire à leur arrestation très prochainement. En attendant, je vous prierais de bien vouloir suivre les règles de sécurité que je vous indiquerais.

L'air totalement impassible, le jeune prétendant au poste de premier ministre se leva de sa chaise et se rapprocha du lieutenant de police resté debout.

- Inspectrice, je souhaite m'excuser pour ma brusquerie. Je suis persuadé que vous êtes une excellente policière et que vous faites un travail remarquable. Toutefois, vous devez comprendre également ma position. Nous sommes seulement à quelques jours des élections et je vous prie de croire que mes opposants politiques mènent une rude campagne, n'hésitant pas à utiliser des techniques de désinformation notoire, voire de diffamation à certaines occasions. Une grande partie du peuple canadien compte sur moi et mon parti pour apporter un changement radical dans la politique de notre pays et je compte bien m'y employer. Toutefois, si avant même d'être au pouvoir, je leur montre une personnalité affaiblie par le doute et la peur en annulant des meetings en cascade, sous couvert de menaces non fondées émises par des groupes terroristes obscurs, ils perdront immédiatement toute confiance en moi et au projet que je porte. Je suis persuadé que votre action est motivée par d'honnêtes raisons et je ne mets aucunement en cause votre travail d'inspecteur. Si vous considérez que mon équipe et moi-même sommes en danger, c'est que cela doit être fondé. Mais je suis également persuadé que vous comprenez ma position et la raison de mon entêtement sur les risques que je suis prêt à prendre pour la démocratie et le bien de notre pays. En conclusion, pourrions-nous trouver un terrain d'entente qui permette de vous assurer de notre sécurité, quitte à modifier les protocoles en cours, et de maintenir le discours que je m'appête à faire aujourd'hui ?

Patricia fut réellement surprise par sa réaction et ses propos. Même si elle avait bien conscience des enjeux et

l'importance de l'image qu'un homme politique doit entretenir pour espérer garder le vote de ses électeurs, elle avait beaucoup de mal à concevoir qu'on puisse être prêt à risquer sa vie juste pour un simple discours.

- Monsieur Stuart, je comprends parfaitement votre position et je ne peux que saluer le courage que vous démontrez pour le bien de la république, mais suite aux informations que j'ai en ma possession, votre discours sur la tribune située dans la cour extérieure de l'école est hors de question. Peut-être nous serait-il possible de faire le point avec votre responsable de la sécurité et celui de la communication afin de décaler l'horaire et le lieu de votre intervention, sans que cela ne nuise à votre campagne ni ne dégrade votre image ?

Levin Stuart dévisagea Patricia sans ciller, si bien que cette dernière ne parvint pas à décrypter l'état d'esprit de son interlocuteur. Elle ne put s'empêcher de penser que si jamais il perdait les élections, il pourrait toujours faire une carrière professionnelle de joueur de poker. Après ce silence pesant, le politicien reprit enfin la parole.

- Je vois que vous avez également l'art des compromis inspectrice et je m'en félicite, même si je m'avoue septique sur une issue rapide et consensuelle d'une réunion avec mon chef de la communication concernant une modification de mon intervention. Mais soyons positifs et pressons-nous de mettre ce groupe de travail en place.

Il invita Patricia à le suivre vers la sortie du vestiaire afin d'appeler les différents membres de son équipe. Avant

d'ouvrir la porte, il se retourna vers elle pour lui dire un dernier mot.

- De manière plus formelle, je tiens également à vous féliciter personnellement, Lieutenant Duval, d'avoir mis fin à cette série de meurtres atroces qui sévissait dans la région. La criminalité dans notre pays est un vrai fléau et il est fondamental que les forces de l'ordre soient à la mesure de la tâche qui leur incombe : maintenir la paix et la sécurité de nos concitoyens.

Patricia fut un peu surprise que le candidat ait retenu son nom dans cette affaire mais n'en fit rien paraître. Après tout, elle avait affaire à un homme reconnu pour son génie politique et son quotient intellectuel hors norme.

- Merci monsieur, mais je n'ai fait que mon travail de policier, finit-elle par dire, en mettant fin à ces compliments qui la rendaient mal à l'aise.

A peine eurent-ils franchi la porte du vestiaire que le souffle d'une explosion détruisit toutes les fenêtres vitrées du gymnase. Plusieurs personnes restées à proximité des portes furent blessées par des morceaux de verres et de nombreux éclats de bois. Des pleurs et des gémissements parvinrent aux oreilles encore sifflantes de Patricia et Levin Stuart. La déflagration ne les avait pas directement blessés mais s'était montrée assez puissante pour les arracher du sol et les éjecter comme de vulgaires brins d'herbe. En se relevant, Patricia se dirigea du côté de la cour extérieure, là où la tribune avait été installée. Les hommes de Christensen avaient truffé le podium d'explosifs et avaient

probablement déclenché la bombe à distance. Elle s'élança vers une personne, le visage ensanglanté, en train de pousser des hurlements à glacer le sang. Après l'avoir accompagnée dans une arrière salle où deux médecins de l'école appliquaient déjà les premiers soins aux blessés, elle retourna vers le candidat, encadré par les membres de sa propre sécurité afin de l'évacuer au plus vite.

- Monsieur Stuart, vous et votre équipe devez me suivre immédiatement. Mes collègues ont sécurisé l'arrière du bâtiment et vont vous escorter jusqu'à une résidence protégée, lança Patricia en prenant l'homme politique par le bras.

Encore sous le choc de ce terrible attentat, Levin Stuart hocha de la tête et suivit l'inspectrice comme un aveugle accroché au bras de son accompagnateur. Le petit groupe fut rapidement rejoint par une cohorte de policiers en uniforme qui se répartirent sur tout le périmètre.

- Par ici monsieur Stuart, lança le capitaine du district en ouvrant une des portières d'un véhicule de police. Merci de nous avoir prévenus lieutenant Duval.

Avant de disparaître dans le véhicule, l'homme politique prit les mains de Patricia dans les siennes et la dévisagea sans ambages.

- Merci, dit-il doucement mais avec force. Vous m'avez sauvé la vie aujourd'hui. Et même si c'est votre travail comme vous dites, vous semblez être non seulement un policier exceptionnel mais surtout une femme avec un sacré

sang-froid. Sans votre intervention et votre pugnacité, je ne serais sans doute plus de ce monde, donc encore merci.

Sur ces chaleureux remerciements, il rentra dans son véhicule qui démarra rapidement, encadré par quatre autres voitures de police.

Quelques instants plus tard, Patricia se dirigea vers son véhicule, laissé à deux blocs d'immeubles de l'école. L'explosion avait fait une trentaine de blessés légers, mais aucun mort. Ils avaient eu beaucoup de chance. Elle voulait rentrer au bureau au plus vite et s'entretenir avec le capitaine Verdum pour décider de la bonne marche à suivre concernant les nouvelles preuves qu'elle avait obtenues sur Xavier Christensen et Dave Lirvan.

Contrairement à la densité de la foule rencontrée en arrivant, les rues étaient maintenant désertes, avec un parfum de fin du monde en arrière-plan. La fumée noire créée par l'explosion avait envahi tout le quartier, ce qui par endroit rendait la visibilité quasi nulle. Elle parvint toutefois à retrouver son véhicule garé entre une camionnette de livraison et une berline japonaise. Au moment où elle sortit ses clés de voitures, elle sentit comme une pique de guêpe à la base du cou, puis ce fut le noir total.

61.

Toronto, quelques instants plus tôt...

Posté derrière le mur de protection de la terrasse du dernier étage d'un immeuble de vingt-deux étages, Gunter Saurion observait les employés de l'école s'affairer énergiquement aux derniers préparatifs du meeting politique. La tribune était montée depuis un moment mais le personnel continuait à modifier l'emplacement des chaises avec minutie, comme si la distance séparant les invités du candidat définissait leur rang dans la société.

Deux jours plus tôt, un de ses hommes s'était introduit dans la compagnie en contrat avec l'école, responsable de la fourniture du matériel nécessaire à ce type d'évènements. Il avait placé la bombe à l'intérieur du pupitre, de façon à ce qu'il n'y ait aucun doute sur l'effet létal de l'explosion.

- Il devrait être déjà dehors, non ? s'enquit son collègue Philip, un fusil longue portée sur l'épaule.

- Patience, ce genre d'évènement est toujours retardé. Ces mecs se prennent pour de véritable rock stars, répondit Gunter avec mépris.

Le détonateur en main, le chef d'équipe de Christensen commençait malgré tout à être un peu inquiet. Il avait demandé également au sergent et sniper, Philip Galo, d'être en soutien au cas où l'explosion n'aurait pas été suffisante pour éliminer la cible.

Lorsqu'il sentit la vibration de son mobile dans la poche arrière, il hésita un instant à répondre. Il avait horreur d'être dérangé lors d'une mission, surtout une de celle qui peut vous faire perdre votre boulot si vous échouez. Mais lorsqu'il reconnut le numéro de l'analyste en chef du bureau, il décrocha immédiatement.

- Gunter, j'écoute.

- Marc à l'appareil. On a un problème. Il semble que Lingston soit encore en vie. Kriskov n'a pas donné signe depuis sa mission de l'éliminer et notre taupe au sein de la police fait le mort. Comme sa dernière position connue était le domicile de l'inspectrice, j'ai lancé une analyse de reconnaissance photographique sur la plaque de son véhicule. Le résultat vient de tomber à l'instant. Sa caisse se trouve à deux rues de l'école. Il faut considérer qu'elle a eu connaissance de la mission et qu'elle a déjà prévenu la cible.

- Bordel ! C'est pas possible ! lâcha-t-il la mâchoire serrée.

- Une seconde, je te passe le commandant.
- Christensen à l'appareil.
- Commandant, doit-on annuler la mission ?
- Major, vous continuez la mission comme prévue. Vous faites tout sauter. Il faut espérer que la déflagration sera suffisante pour éliminer Stuart. Toutefois, à l'instant même, ce n'est pas ce qui nous importe le plus. Lingston et cette inspectrice ont réussi à pénétrer notre réseau informatique et ont non seulement téléchargé des documents qui peuvent nous envoyer en tôle pour de très longues années, mais en plus, ils nous ont piqué pour plus de 50 millions de dollars de crypto monnaies. Donc, votre nouvelle cible est le lieutenant Patricia Duval. Je la veux vivante.

62.

Assis à la table d'un bar de quartier situé juste en face de la somptueuse entrée de l'hôtel Marriott de la ville d'Ottawa, Dany observait l'incessant balai des clients fortunés monter et descendre de leur Aston Martin, Bentley, Maserati, Ferrari et autres bijoux motorisés, sous les yeux des passants ébahis et envieux.

Cela faisait plus de trois heures qu'il patientait, persuadé qu'un important membre du groupe Lirvan-Christensen se terrait ici. Si Kriskov s'était rendu à cette adresse, c'était peu probable que ce soit pour passer du bon temps dans une de ces chambres à plus de 800 dollars la nuit. Il était hors de question qu'il entre en personne dans le hall et se lance dans sa propre investigation. Les caméras de sécurité fixées à l'entrée de l'établissement n'épargnaient personne. Même avec une fausse moustache, des lunettes et une capuche, les programmes de reconnaissance faciale parviendraient à l'identifier rapidement.

Il commençait à perdre espoir lorsqu'un type en costume sombre, à la musculature impressionnante fit son

apparition. Le géant à la peau cuivrée et aux lunettes noires, de type oriental, regarda dans toutes les directions comme pour évaluer les dangers potentiels. Au bout d'une minute, l'air satisfait, il fit demi-tour et disparut dans le hall. L'instant d'après il ressortit, Mohamed Al-Salim dans son dos.

Dès que Dany aperçut le vieux terroriste, son sang-froid s'envola comme une nuée de perdreaux après un coup de chevrotine. Il se leva de sa table et saisit son Glock fermement dans la poche de sa veste. D'un pas rapide mais non précipité, il se dirigea vers l'Afghan qui attendait tranquillement qu'on lui apporte son véhicule. Juste avant qu'il ne traverse le trottoir, il entendit son téléphone sonner. Sans détacher le regard de l'homme qui avait commandité la mort de sa famille, il reconnut le numéro de Patricia. Il décrocha.

- Dany, j'écoute.

- Monsieur Lingston, quelle joie de vous entendre. J'espère que je ne vous dérange pas.

Lorsqu'il reconnut la voix de Christensen, il sentit son sang se glacer dans les veines.

- Qu'avez-vous fait de Patricia espère d'ordure ?

- Le lieutenant Duval est en pleine forme. Elle fait juste une petite sieste pour le moment. Si vous avez une minute, j'aimerais que nous parlions affaire tous les deux. J'ai la sensation que nous sommes partis du mauvais pied vous et

moi. J'ai bien conscience que vous êtes en colère. La perte de votre famille est une tragédie et je compatis. Encore une fois, je vous le répète, je n'ai fait que suivre les ordres et n'y ai pris aucun plaisir, vous pouvez me croire. Vous avez également été dans l'armée tout comme moi. Je sais que vous avez pris des vies, détruit des familles, arraché des pères à leurs enfants, tout ça au nom de la défense du pays. Donc vous, plus que quiconque, avez conscience qu'il n'y a strictement rien de personnel dans les actions que nous menons. De plus, je viens d'apprendre que vous avez descendu le meurtrier de votre femme, Vladimir Kriskov. Donc, justice vous a été rendue.

- Arrêtez de vous foutre de moi ! Kriskov n'était rien d'autre qu'un exécutant et a suivi vos ordres à la lettre. Et pour votre gouverne, je n'ai jamais tué ou ordonné de tuer des femmes et des enfants. Vous êtes une véritable ordure Christensen et j'aurai votre peau.

- Bien, je vois que je ne pourrai pas vous faire entendre raison sur ce sujet. Laissons donc le passé au passé et parlons de l'avenir en des termes plus constructifs. Vous avez en votre possession des choses qui nous appartiennent. Alors voilà ce que je vous propose, vous nous rendez les documents que vous avez téléchargés ainsi que l'argent que vous nous avez volé et je vous promets de relâcher votre amie policière, saine et sauve.

- Allez-vous faire foutre Christensen !

- Je vois. Dans ce cas je vous enverrais chaque jour un petit morceau du Lieutenant Duval. Je pense commencer par les

seins, puis je passerais sans doute au nez, à ses lèvres et enfin à des parties plus intimes. Ça risque de durer un bon moment. Ensuite j'enverrai mes hommes éliminer tous les membres de votre famille. Il me semble que vos parents viennent d'acheter un très bel appartement à Montréal. Malheureusement, ils n'auront pas le temps d'en profiter, c'est dommage.

Dany sentait la haine se diffuser dans son corps comme un gaz toxique attaquant son foie, ses poumons et son cœur. Il ferma les yeux et respira profondément pour faire le vide dans son esprit. Il ne devait pas succomber à la colère aveugle. Il le savait. C'était le meilleur moyen de se faire piéger et de perdre le combat de sa vie. Non seulement il devait faire payer ces ordures pour ce qu'ils avaient fait, mais il était hors de question de les laisser tuer d'autres innocents, à commencer par Patricia ou ses propres parents.

- Très bien, dit-il, vous avez gagné. Je vous donnerai ce que vous voulez mais à deux conditions ; premièrement, l'échange se fera à l'endroit de mon choix. Je n'ai pas envie de tomber dans un de vos guet-apens. Deuxio, je veux que Mohamed Al-Salim soit présent.

Après un petit moment de réflexion, Christensen se plia aux exigences de Dany.

- C'est d'accord. Envoyez-nous l'adresse. Vous avez jusqu'à ce soir 19h. Sans nouvelle de votre part, le plan « découpage et nettoyage » sera lancé. A très bientôt monsieur Lingston.

63.

Sur le semi-rigide, blottis les uns contre les autres, les migrants luttèrent contre le froid. Le vent du nord s'immisçait à travers leurs légers vêtements, inappropriés pour de telles températures. Le regard dirigé aussi loin que leurs yeux le leur permettaient, ils s'efforçaient de garder intact ce mince filet d'espoir qui leur donnait la force de continuer. Le ciel cotonneux avait fait place à de lourds nuages sombres et l'océan sortait doucement de sa léthargie. Sa surface, lisse comme un miroir quelques heures plus tôt, avait changé de forme en prenant d'abord l'apparence d'une vieille peau fripée pour enfin se transformer en immenses vagues menaçantes. Megan, assise près de Massia, observait la ligne d'horizon en priant Dieu de voir bientôt apparaître la terre. Toutefois, plus la mer se déchaînait, plus son espoir s'amenuisait. Elle devait être la seule à ne pas être frigorifiée avec son épais blouson et son gilet de sauvetage par-dessus. Au moment de faire ses adieux à Bango, ce dernier lui avait fait cadeau d'une parka molletonnée et imperméable. *« Avec nos 40 degrés toute l'année, je n'ai jamais eu l'occasion de le porter. Tu*

en feras sans doute un bien meilleur usage que moi » lui avait-il dit avec son petit sourire en coin. Sur le moment elle n'avait pas vraiment compris l'intérêt d'un tel présent mais maintenant elle lui en était profondément reconnaissante. Seulement neuf gilets de sauvetages se trouvaient dans le coffre du pneumatique. Ils avaient été distribués en priorité aux enfants et aux personnes âgées.

Comme si les dieux du ciel s'étaient tous ligüés contre eux, une pluie lourde et glacée commença à s'abattre sur leurs têtes. La houle prit subitement des proportions inquiétantes, chahutant le pneumatique comme un vulgaire fêtu de paille. Lorsqu'une énorme vague passa par-dessus le bateau et remplit d'eau l'intérieur, la panique s'empara de la totalité des migrants glacés et trempés. L'homme à la barre s'efforça de rassurer l'équipage.

- Nous devrions bientôt voir la côte. En attendant, attrapez tout ce qui peut servir à écoper et commencer à vider l'eau du bateau. Dépêchez-vous avant qu'il ne chavire.

Tout le monde se mit à fouiller dans son sac à la recherche d'un seau, d'un bol ou d'une casserole. Ceux qui n'avaient rien écopiaient avec leurs propres mains. Mais les assauts répétés de l'océan ne leur laissèrent aucun répit. Malgré tous leurs efforts, le niveau de l'eau continua de monter rapidement. Par-delà le grondement de l'orage et le claquement des vagues sur la coque, on pouvait entendre les sanglots des femmes et des enfants, la peur au ventre. Lorsque Megan se tourna vers Massia, elle rencontra le regard d'une femme terrorisée. Ses lèvres bleutées par la

morsure du froid l'empêchaient d'articuler le moindre mot. Entre ses bras, son fils frigorifié tremblait et pleurait à chaudes larmes.

- Tiens bon Idris, nous y sommes presque, dit Megan en tentant de rassurer le jeune garçon. Je suis certaine que dans très peu de temps nous allons accoster sur la terre ferme. Tu verras comme mon pays est beau. Il y a de grandes montagnes enneigées et des lacs immenses où l'on peut même se baigner en été.

Ses efforts pour rassurer l'enfant étaient vains face au redoublement de la tempête. Un des hommes saisit le kit de survie qu'un des matelots lui avait donné et en sortit un pistolet lance-fusée. Sans plus attendre, il tira en l'air dans l'espoir qu'un navire marchand ou un bateau de pêche à proximité aperçoive la lumière rouge dans le ciel cendré.

Soudain une jeune fille tendit le bras vers l'horizon et hurla à s'arracher la voix.

« Terre, Terre !!! regardez là-bas !!! »

Tout le monde dirigea son regard vers le doigt tendu. Malgré le creux des vagues, la crête d'une falaise apparut sur la ligne d'horizon. A l'intérieur de la fragile embarcation, des cris de joie éclatèrent. Les mères embrassèrent leurs enfants, les frères et sœurs s'étreignirent avec tendresse, d'autres firent des signes religieux afin de remercier leur Dieu.

Toutefois, les éléments naturels ne semblèrent pas apprécier cette soudaine liesse. Comme pour en faire la démonstration, un éclair zébra l'horizon et son grondement finit par faire retomber l'allégresse qui s'était emparée de l'équipage. Au moment où la pluie redoubla d'intensité, une lame de fond venue du large retourna le canot avec la puissance d'un titan. Lorsque Megan bascula dans l'eau gelée, les deux hommes assis en face d'elle retombèrent dans sa direction. L'un d'eux s'accrocha à sa jambe avec l'énergie du désespoir et l'entraîna vers le fond. Malgré son gilet qui la poussait vers la surface, Megan et lui se retrouvèrent rapidement à plus de trois mètres en dessous de la surface. Son instinct de survie la fit agiter ses jambes dans toutes les directions et un de ses pieds vint cogner le visage du malheureux. Surpris et à bout de force, ce dernier lâcha prise et continua sa dernière plongée en solitaire. Les poumons en feu, Megan secoua ses membres de toutes ses forces pour rejoindre la surface qui lui parut étrangement loin. L'idée de se laisser aller lui traversa l'esprit. Après tout, ne valait-il pas mieux cesser de combattre et se libérer définitivement de toute cette souffrance ? Mais son instinct de survie reprit le dessus. Elle réussit tant bien que mal à franchir les derniers mètres pour atteindre la surface. Comme la plupart des personnes présentes ne savaient pas nager, la moitié d'entre elles avaient déjà disparu, englouties par ce gouffre liquide. Les autres tentaient avec difficulté de garder leur tête au-dessus des flots. Mais sans gilet de sauvetage, dans une eau proche des cinq degrés, la plupart des rescapés, rapidement à bout de force, avaient rejoint leurs compagnons dans les abysses.

Ballotée par la houle, Megan entendit les cris d'un jeune garçon appeler à l'aide. Elle reconnut la voix d'Idris. Malgré le courant qui l'entraînait vers le large et les vagues qui lui giflaient le visage elle parvint à le rejoindre.

- J'ai perdu Maman, dit-il entre deux sanglots.

Elle s'approcha de lui, saisit une des cordelettes de son gilet et l'enroula autour du sien.

- On va essayer de la retrouver d'accord, dit-elle avec courage. En attendant on ne se quitte plus.

Mais au bout d'une demi-heure, après avoir dérivé vers le large, ils furent malheureusement obligés de constater qu'ils étaient seuls. Glacés jusqu'aux os, ils commencèrent à grelotter et claquer des dents.

- J'ai vraiment très froid, murmura Idris d'une voix tremblante.

Cette fois, Megan ne trouva rien à répondre pour le réconforter. Elle comprit qu'ils n'en avaient plus pour très longtemps. Ce fut d'abord le jeune garçon qui perdit connaissance. Lorsque Megan sentit le sommeil l'envahir à son tour, elle décida de ne plus lutter et se laissa transporter dans le monde des rêves.

64.

Avec son moteur bi-turbine, les immenses pales de l'hélicoptère Sea King fouettaient l'air à plusieurs milliers de tours par minutes. Depuis de longues heures, l'imposante libellule de métal survolait les plaines glacées et désertiques du Nord du Québec. Elle devait atteindre sa destination finale dans moins de trente minutes.

Bien que surpris par le lieu de rendez-vous que lui avait communiqué Lingston, Christensen avait vite trouvé l'idée particulièrement séduisante. L'ancien militaire les attendait à une quarantaine de kilomètres de Sallut, une des villes côtières les plus au nord du Québec. Après une analyse topographique complète, ils en avaient conclu que la zone était sauvage et inhabitée. Un lieu idéal pour mettre fin à ce fâcheux incident et se débarrasser des indésirables une bonne fois pour toute.

Toutefois, Christensen avait appris à se méfier du bonhomme et dans le doute, il avait préféré répondre à ses demandes, tout du moins jusqu'à ce qu'il ait récupéré les documents et l'argent. Pour convaincre Al-Salim de se

joindre à eux, il avait été obligé de ruser. Il avait très vite cerné le caractère du vieil Afghane. Le genre de personne qui avait passé sa vie à donner des ordres et à s'imaginer être plus malin que tout le monde. S'il voulait que ce dernier soit au rendez-vous, il fallait que l'idée vienne de lui. Il avait donc mentionné la fuite de Lingston ainsi que sa demande d'échanger l'inspectrice contre leurs biens, sans mentionner son exigence d'avoir la présence du vieil homme. Comme prévu, ce dernier avait immédiatement mordu à l'hameçon et sa soif de vengeance avait eu le dernier mot. *« Il est hors de question que vous partiez traquer l'homme qui a exécuté de sang-froid ma fille et mes petits-enfants sans moi. J'ai été bien clair sur ce point. Je trancherai la gorge de ce salopard de mes propres mains ».*

A bord de l'hélicoptère, assise sur son siège, les mains ligotées dans le dos, Patricia était flanquée de deux gardes armés. Sur la rangée devant eux se trouvaient le chef d'équipe, Gunter Saurion ainsi que deux de ses hommes. A l'avant de l'appareil, Al-Salim était plongé dans la lecture d'un chapitre du Coran traitant de crimes et de châtements. Christensen avait préféré rester dans le cockpit avec le pilote, en partie parce que les hélicoptères avaient toujours été une de ses passions mais surtout parce qu'il n'avait aucune envie de tenir le crachoir à un terroriste notoire.

Le pilote leva la main pour indiquer un point à l'horizon.

- Derrière le versant de ce relief montagneux se trouve l'aéroport de Sallut et au loin vous pouvez apercevoir les eaux du détroit d'Hudson. Vous le voyez ?

- Combien de temps avant notre destination ? cria Christensen sous son casque d'un ton impatient, peu disposé à écouter son pilote se prendre pour un guide touristique.

- Selon les coordonnées géographiques que vous m'avez transmises, nous devrions atterrir dans moins de cinq minutes. Là, dans le creux de cette vallée, le petit chalet en contre bas. C'est sûrement votre point de rendez-vous.

Le commandant pencha légèrement la tête et aperçut en effet une petite habitation construite au pied d'une montagne boisée de sapins. L'hiver venait à peine de commencer mais la neige avait déjà recouvert tout le paysage. Il fit signe au pilote afin de lui indiquer la zone sur laquelle il voulait faire atterrir l'appareil.

A environ deux cents mètres du chalet, l'hélicoptère géant se posa avec la même douceur qu'une abeille sur une pâquerette. Dès que les hommes furent au sol, ils se déployèrent dans toutes les directions à une vitesse fulgurante. La garde rapprochée de Patricia la conduisit un peu en retrait, près d'un massif rocheux où Al-Kalim les rejoignit en claudiquant dans la neige quelques instants plus tard. Dans le même temps, Christensen et Saurion firent quelques pas dans la direction du Chalet. Dès que le grondement du rotor se tut, la profondeur du silence fut saisissante. Seul le cri d'un aigle en train de piquer sur sa proie résonna dans le ciel bleu azur. En amont de leur position, sur le toit du chalet, ils aperçurent de la fumée sortir d'une petite cheminée en pierre.

- Monsieur Lingston, auriez-vous l'amabilité de vous joindre à nous je vous prie, hurla le commandant de sa voix haut perchée.

Moins d'une minute plus tard, la porte de la maisonnette construite en rondins de hêtres et de chênes s'ouvrit sur Dany. Les mains en l'air, il descendit le petit chemin en pente douce et s'arrêta devant une large étendue d'eau glacée qui le séparait d'une cinquantaine de mètres de ses adversaires. Dans ses mains, il tenait deux clés USB dont l'une contenait les documents et l'autre les identifiants du compte de cryptomonnaies.

- J'ai ce que vous voulez Christensen, cria-t-il en lui montrant les objets. A votre tour maintenant.

Le commandant fit un geste de la main afin que ses hommes en compagnie de Patricia et d'Al-Salim se rapprochent d'eux.

- Tout le monde est là, comme convenu. Vous voyez, je suis un homme de parole monsieur Lingston. Maintenant mes hommes vont venir jusqu'à vous et vérifier que vous avez bien ce que nous voulons.

Armés de leur le fusil automatique C7A2, deux de ses hommes sortirent de leur cachette et s'avancèrent en direction de Dany. Au moment où ils se retrouvèrent à mi-chemin, trois détonations sourdes retentirent. De petites bombes venaient de faire éclater la fine couche de glace sur laquelle ils se tenaient. Sans avoir le temps de réagir ils disparurent au fond du lac gelé. Au même instant les deux

hommes responsables de la garde de Patricia se prirent chacun une balle dans la tête. Dès qu'elle réalisa ce qui venait de se passer, l'inspectrice prit ses jambes à son cou et détala en direction de la forêt. Mais entre la poudreuse et les mains liés dans le dos, son sprint se transforma bien vite en course de fond.

Aussitôt qu'ils entendirent la détonation des charges explosives, Christensen et son chef d'équipe se réfugièrent directement derrière l'hélicoptère

- Le fils de chien, il est en train de nous la faire à l'envers ! Il a dû poster un sniper sur le versant sud de la montagne. Gunter, tu t'occupes de la fille. Avec Victor et Niel, je vais me faire cette enflure, aboya le commandant.

- Monsieur Al-Salim, je vous demanderais de rester près de l'hélicoptère jusqu'à ce qu'on revienne. Ce ne sera pas long.

En guise de réponse le vieil homme fit une sorte de grimace et s'assit sur une large pierre en toute décontraction.

Patricia entendait le bruit de sa respiration et les battements de son cœur raisonner dans son corps comme des coups de tambour. Dès qu'elle atteignit l'orée de la forêt, la neige devint plus dure et beaucoup moins profonde, ce qui lui permit d'accélérer le pas. Les traces qu'elle laissait derrière elle allaient la conduire à sa perte. Il fallait vite qu'elle se débarrasse de ces maudits liens sans quoi elle n'aurait

aucune chance d'en réchapper. Elle s'arrêta derrière un bosquet de conifères et fit glisser ses mains par-dessous ses jambes. Un peu plus à l'aise pour se déplacer, elle reprit son chemin au pas de course, à la recherche d'une roche saillante. Elle n'eut pas longtemps à chercher. La déclinaison du terrain fit apparaître un monticule rocheux constitué de gros blocs de rocs. Dès qu'elle eut repéré un caillou aux bords tranchants, elle posa ses liens dessus et commença à limer avec vigueur. Lorsqu'elle vit la corde se rompre, sa confiance reprit plusieurs points. Mais au même moment, elle entendit le craquement d'une brindille à quelques dizaines de pas de sa position. Sans perdre un instant, elle regarda autour d'elle et repéra un épais buisson situé sur un monticule en terre. Elle saisit un caillou assez gros et se mit à ramper en silence jusqu'au sommet pour se camoufler derrière les branches d'un épais taillis. De là, elle jouissait d'une vue périphérique sur le petit sentier en contre-bas. La seconde d'après, le chef d'équipe de Christensen apparut, un pistolet automatique de type Uzi à la main. Il s'arrêta à sa verticale, assez près pour qu'elle puisse apercevoir les détails de sa calvitie naissante. Il se figea, comme s'il avait entendu un bruit. Patricia réfléchit à toute vitesse. Deux choix s'offraient à elle ; se terrer ici dans l'espoir qu'il ne la retrouve pas ou bien attaquer. De toute évidence, la première solution, bien qu'attrayante, risquait de la mener à une mort certaine. Ses traces de pas sur la neige le conduiraient jusqu'à elle et c'en serait fini. L'attaque lui sembla finalement une meilleure façon d'affronter la mort, même si elle savait que cet homme était un guerrier expérimenté, un professionnel du combat à main nue et au couteau. Ses chances étaient minces mais

elle n'avait pas vraiment le choix. Si elle devait mourir, elle le ferait au moins en combattant. Sa décision prise, elle bondit sur son adversaire.

Lorsque Saurion entendit l'inspectrice se jeter dans sa direction, il était déjà trop tard. Il reçut un violent coup sur la tête et perdit connaissance quelques secondes. Lorsqu'il recouvrit ses esprits, il eut juste le temps d'éviter le second assaut que son adversaire lui assénait, assise à califourchon sur lui. Il lui donna un violent coup de genou dans les côtes, et la renversa sur le sol. D'un coup d'œil rapide il tenta de localiser son Uzi sur le sol. Rien. L'arme avait sans doute glissé dans un des bosquets touffus à proximité. Après tout, il n'en avait pas besoin pour terminer le travail. Il sortit son couteau de chasse du fourreau et se dirigea vers sa proie, encore allongée sur la neige. Le coup de genou qu'il lui avait infligé lui avait sans doute brisé une ou deux côtes. Allongée sur le dos, elle semblait avoir du mal à respirer. Lorsqu'il fut devant elle, il eut la sensation d'être devant un cerf blessé à qui l'on va porter le coup de grâce.

- Ne t'inquiète pas poupée, je vais faire ça vite. Je ne suis pas un maniaque du couteau comme mon ami Kriskov. Tu ne vas rien sentir, je te le promets. Enfin presque rien...

Au moment où il s'agenouilla auprès d'elle, Patricia lui lança un coup de pied dans l'entre jambe qui le plia de douleur. Sans perdre un instant, elle saisit la pierre avec laquelle elle l'avait déjà blessé à la tête et lui découcha un coup d'une telle force qu'elle entendit l'os du nez craquer sous l'impact. Il partit en arrière et s'effondra, inanimé sur

la neige tachetée de rouge. Elle s'approcha de son visage ensanglanté pour lui porter le coup fatal. La pierre entre ses mains dressée au-dessus de sa tête, elle s'apprêtait à tuer de la même façon que ses lointains ancêtres le faisaient pour achever leurs ennemis, des milliers d'années auparavant. Cette image la fit hésiter et elle commença à trembler. Qu'était-elle en train de devenir ? Comment les instincts de survie les plus basiques pouvaient-ils nous pousser à commettre des actes aussi barbares. Elle laissa retomber son arme préhistorique sur la neige et saisit les menottes que son adversaire gardait sur lui. Elle traîna son corps avec difficulté jusqu'à un épais sapin et le ligota autour du tronc.

En rejoignant la protection du feuillage dense et opaque des sapins verdoyants qui bordaient le chalet, Christensen, suivi de ses deux acolytes, retrouvèrent rapidement les traces de Lingston. Elles menaient en direction du nord, vers le massif montagneux qui surplombait la vallée. Soudain, un des hommes attira son attention.

- Regardez là-bas, vers le monticule de pierre. On dirait un fusil d'assaut sur trépied.

Après avoir vérifié qu'ils étaient seuls, ils se rapprochèrent de l'arme abandonnée.

- Je n'arrive pas à y croire. C'est un AK47 monté sur un socle à roulement à bille et commandé par un système de communications à distance. Regardez, le système de visée

ainsi que le percuteur ont été totalement modifiés et fonctionnent grâce à ce boîtier qui doit faire relais à un satellite. Le mec qui nous a tiré dessus peut se trouver à des milliers de kilomètres, tranquillement assis derrière ses écrans d'ordinateurs, expliqua Christensen.

De la crosse de son fusil, il explosa le boîtier satellitaire et renversa le fusil automatique.

- Au moins on sait maintenant qu'il est seul. Allez, si nous voulons l'avoir avant qu'il n'atteigne la montagne, nous n'avons pas un instant à perdre.

Malgré un terrain très accidenté, à forte inclinaison, les trois hommes n'eurent aucune difficulté à suivre les traces laissées dans la poudreuse. Après moins de vingt minutes de marche, les empreintes s'arrêtaient subitement devant l'entrée d'une petite grotte.

- Vous pensez qu'il se cache là-dedans commandant ? demanda le plus jeune des deux hommes.

- Ça m'en a tout l'air ! mais faites attention, ce mec est un vrai crotale. Il a sans doute posé des pièges un peu partout. Regardez bien où vous mettez les pieds.

Leur lampe torche à la main, ils s'engouffrèrent dans le conduit sombre et humide. Au bout de quelques mètres, le passage se resserra pour former un étroit boyau, juste assez large pour qu'un homme puisse passer. En se laissant tomber dans le goulet en calcaire, ils se sentirent glisser de la même façon que s'ils avaient été lâchés dans un grand

tobogan rempli d'eau. Mais la glissade fut de courte durée et ils retombèrent bien vite sur leur pied. Lorsque Christensen balaya la paroi du faisceau de sa lampe, il se rendit compte qu'ils avaient atteint une large cavité remplie de stalagmites translucides. L'air était si glacial qu'il leur brûlait les poumons à chaque respiration. A part le bruit des gouttes d'eau qui s'écoulaient lentement le long des ogives rocheuses, le silence était total. Toujours aucune trace de Lington.

Dès que Dany entendit le pas des trois hommes résonner dans l'immense grotte souterraine, il décida que le moment était venu de passer à la phase finale de son plan. Dans un silence religieux, il enfila sa combinaison de plongée d'une épaisseur de huit millimètres, spécialement conçue pour des températures extrêmes, et ajusta sa bouteille d'air comprimée sur le dos. Il saisit son sac à dos et en sortit un petit détonateur. D'un coup sec, il actionna l'interrupteur et déclencha la mise à feu du pain de plastique. La détonation fit trembler la voûte rocheuse de l'immense cavité sans provoquer de dégâts majeurs. Les explosifs placés à l'entrée de la grotte étaient destinés à obstruer uniquement la sortie, et piéger ainsi les visiteurs à l'intérieur. Caché derrière une excroissance calcaire, il s'approcha près de l'accès à un puit naturel. Toutefois, il n'eut pas le temps de se glisser dedans. Une rafale de mitraille fit jaillir des éclats de roches juste au-dessus de sa tête.

- Monsieur Lingston, ce n'est pas très gentil de nous accueillir de la sorte, lança Christensen, l'arme au point. Lancez-nous les clés USB et je vous promets que je vous laisse partir. Vous ne voulez pas mourir ici tout de même ?

La distance qui séparait Dany de l'entrée du puits ne faisait pas plus de quelques mètres mais les parcourir l'obligeait à se mettre à découvert. Il fouilla dans son sac et en sortit une *stun* grenade spécialement conçue pour aveugler les adversaires lors d'un assaut. Après avoir enfilé son masque de plongée, il attendit qu'une nouvelle salve de fusil mitrailleur soit tirée et lança sa grenade incapacitante en direction des trois hommes. Dès qu'il entendit l'explosion, il parcourut aussi vite que possible la distance qui le séparait de l'eau mais l'impact de la balle dans son corps le fit trébucher. La douleur le cloua au sol, le rendant incapable de faire le moindre mouvement. Dans moins de dix secondes Christensen et ses hommes allaient être sur lui pour l'achever. Il repensa à sa femme, l'amour de sa vie qui lui avait été enlevée, au visage poupon de sa fille adorée, sauvagement assassinée à des milliers de kilomètres d'ici. L'idée de savoir Al-Salim en vie lui insuffla un regain d'énergie. Il devait finir le travail. Malgré une douleur insupportable, il se traîna jusqu'au rebord humide et, dans un dernier effort, se laissa glisser dans l'eau gelée, juste avant que les trois hommes ne se remettent à tirer.

La température, proche de zéro degré, lui saisit le visage comme une morsure de serpent. Sans la protection de sa combinaison, il n'aurait pas pu faire plus de quelques mètres avant que ses muscles ne soient tétanisés par le froid.

Malgré une faible visibilité, due aux nombreux alluvions et sédiments flottant dans le liquide gelé, il réussit à se diriger tant bien que mal à travers le conduit immergé. Après avoir parcouru une centaine de mètres, il aperçut enfin une lueur au-dessus de sa tête. Entre la blessure à son épaule encore douloureuse et celle qu'il venait de prendre dans le ventre, la sortie du puits fut un vrai supplice. Il parvint toutefois à se hisser sur le bord rocheux et se débarrassa non sans mal de sa combinaison de plongée. Blessé et frigorifié, le trajet sous l'eau lui avait semblé bien plus long que la veille, à l'entraînement. Il jeta un œil à sa blessure et réalisa que la balle était ressortie par devant, trois doigts au-dessus de son muscle oblique gauche. Le sang coulait abondamment. Il prit son t-shirt et le comprima sur la plaie pour ralentir l'hémorragie. Il ne voulait pas mourir avant d'en avoir fini avec l'Afghan.

Après avoir essayé par tous les moyens de dégager l'énorme rocher qui obstruait la sortie, Christensen et ses hommes regagnèrent la partie basse de la grotte d'où Lingston s'était échappé.

- Comment va-t-on sortir d'ici mon commandant ? demanda Victor sans cacher son inquiétude.

- On n'a plus vraiment le choix. La seule issue est celle par laquelle Lingston est parti.

- Mais enfin c'est du suicide commandant. Sans combinaison et sans bouteille on ne pourra jamais y arriver. On ne sait même pas à quelle distance se trouve la sortie.

- Faites-moi confiance, je connais ce genre de conduit souterrain. Il y a sans cesse de petites cavités creusées dans la roche et remplies d'air tout au long d'un boyau de ce type. Il suffit de faire une halte, de reprendre son souffle et de repartir. Victor tu passes le premier.

L'homme de Christensen, le visage décomposé par la peur, n'eut pas le courage de désobéir à son chef. Il s'approcha du bord, alluma sa lampe amphibie et disparut dans l'eau noire et gelée. Après quelques minutes, le commandant s'adressa au plus jeune.

- A ton tour Niel. Victor doit être déjà à l'air libre sinon il serait déjà revenu. Allez courage.

Les larmes aux yeux, le jeune militaire posa son arme automatique sur la roche et se jeta dans le gouffre glacial. Au bout d'un moment, Christensen réalisa que ce plan était du suicide. Il retourna vers l'entrée de la grotte et tenta de creuser à main nue à travers les interstices, donnant parfois des coups de crosses pour effriter la roche par endroit. Mais il dut finalement se rendre à l'évidence. Il ne sortirait jamais par ici. De retour près du point d'eau, il resta figé pendant un moment avant de se décider à poser son arme à ses pieds. Il ferma les yeux et se lança dans une séance d'hyperventilation afin d'éliminer les moindres particules de dioxyde de carbone de ses alvéoles pulmonaires. Se sentant enfin prêt, il orienta sa lampe vers le fond du puits et plongea. La froideur de l'eau le saisit si violemment qu'il faillit lâcher sa torche. Malgré la douleur provoquée par la soudaine rigidité de ses muscles, il parvint à progresser

dans l'étroit conduit obscur. Le faisceau de sa lampe dirigé vers la surface, il scrutait la moindre forme qui aurait pu lui paraître une cavité naturelle mais ne vit rien sur les premiers quinze mètres. Soudain, il distingua une masse inerte flotter contre la paroi rocheuse. Il reconnut sans mal le corps de Niel. Ses yeux et sa bouche étaient grand ouverts, comme si le pauvre bougre avait été surpris par cette mort peu héroïque. Quelques mètres devant lui, le dos contre la roche, Victor semblait regarder dans sa direction. Christensen crut apercevoir une lueur de reproche dans les yeux vitreux de son homme. Il redoubla d'effort et dépassa rapidement ces malheureux. Ses poumons commençaient sérieusement à le brûler lorsqu'il crut deviner une petite cavité au-dessus de lui. Il passa la tête dans le petit espace rocheux et ouvrit la bouche pour respirer, l'oxygène dans ses poumons lui fit monter les larmes aux yeux. Une fois les poumons rechargés d'air pur, il replongea immédiatement en apnée. Il avait bien vite réalisé que le manque d'air n'était pas son unique problème. La température de son corps avait si fortement chuté que le simple fait d'actionner les muscles de ses bras et de ses jambes devenait une véritable torture. Malgré une progression rapide à travers le sombre conduit aucun d'issue ou cavité n'apparut à nouveau. Il devait avoir parcouru plus de cinquante mètres lorsqu'il sentit son corps l'abandonné. Il n'arrivait toujours pas à croire qu'il allait mourir ici, lui, Xavier Christensen, l'homme qui avait fait trembler des gouvernements, tiré les ficelles des hommes politiques comme de vulgaires pantins, fait danser les chefs d'Etat comme des marionnettes ridicules. Malgré toute sa logique et son flegme légendaire, il ne put s'empêcher

d'utiliser sa dernière once d'oxygène pour hurler de toutes ses forces avant de sombrer dans la mort.

Lorsqu'il aperçut enfin le chalet, Dany se reposa un instant sur un tronc d'arbre mort et vérifia l'état de sa blessure. Le bandage de fortune était imbibé de sang. Il déchira un autre morceau de son débardeur, saisit la ceinture de son pantalon et enserra le bandage de toutes ses forces en grimaçant de douleur. Après avoir vérifié les alentours, il passa par le versant sud, contourna l'hélicoptère et s'abrita derrière un sapin aux branches touffues. Il distingua le vieil homme assis sur un éboulis de galets, plongé dans une lecture du Coran. Debout près du cockpit de l'appareil, un Glock .9mm à la main, le pilote fumait une cigarette et scrutait la montagne. Dany vérifia que son arme était chargée et se dirigea d'un pas sûr vers ce dernier. Lorsque le pilote aperçut l'ennemi, il tenta de saisir son arme mais n'en eut pas le temps. Il prit une balle en plein tête. Sans ralentir, Dany continua son chemin vers le vieil afghan, l'arme pointée dans sa direction. Sans afficher la moindre crainte, celui-ci plongea ses yeux sombres dans ceux de Dany.

- Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si réticent à rejoindre votre famille, murmura l'arabe avec une expression de serpent à sonnette dans les yeux.

- Oh ne vous en faites pas pour ça, Al-Salim, je me fais une joie d'aller les retrouver très bientôt. Mais je ne voulais pas partir avant de vous offrir un aller simple pour rejoindre les vôtres.

Debout, face au vieil homme, Dany leva son arme et la dirigea en direction de son visage.

- Je n'ai pas peur de mourir monsieur Lingston. Je m'y suis préparé depuis bien longtemps. Pensez-vous y être également prêt ?

L'image de sa fille en train de se faire décapiter, sa petite tête s'échouant lourdement dans la poussière d'un sol hostile et étranger, repassa devant les yeux de Dany. Il mit son doigt sur la détente et se prépara à tirer, lorsqu'il entendit quelqu'un hurler son nom.

- Dany ! Ne fais pas ça ! Je t'en supplie !

Lorsqu'il aperçut Patricia sortir du bosquet, il fut tellement heureux de la voir saine et sauve qu'il ne ressentit pas immédiatement la lame pénétrer dans sa chair. Le vieil afghan venait de lui enfoncer la pointe d'une longue dague dissimulée dans sa canne en ivoire. Il s'écroula sur le coup. Patricia eut l'impression de voir la scène se dérouler au ralenti. Elle brandit le fusil mitrailleur qu'elle avait récupéré un peu plus tôt et tira une rafale en direction de l'arabe. Ce dernier, criblé de balles, s'effondra lourdement dans la neige. Quand Patricia rejoignit Dany étendu dans la poudreuse, elle s'agenouilla immédiatement auprès de lui. Sa respiration était faible mais il était encore en vie.

- Dany, reste avec moi ! Tu ne vas pas t'en aller comme ça et me planter ici toute seule. C'est hors de question. Je t'en supplie, ouvre les yeux, le supplia-elle, la voix brisée.

Avec difficulté, Dany ouvrit les yeux et essaya de dire quelques mots.

- Derrière le chalet...le Pick up. Les clés dans ma poche... puis il perdit connaissance.

65.

Depuis plus de vingt ans que Steve Calvin patrouillait dans les eaux de cette partie de l'Atlantique en tant que marin des douanes canadienne, il avait essuyé plus de tempêtes que quiconque sur cette foutue côte de la Nouvelle-Ecosse. Le mois d'octobre était connu pour apporter des ouragans et des tornades particulièrement violents dans cette région. C'est pourquoi, lorsqu'on lui avait ordonné d'aller en mer pour faire un contrôle 'surprise', il n'avait pas été particulièrement enchanté. Ses collègues avaient reçu certaines informations rapportant qu'un porte-conteneurs en provenance du Cameroun avait à son bord des illégaux à fond de cale. Il avait toujours eu une sainte horreur de ce type de dossier. La dernière fois que lui et son équipier avaient débarqué sur un cargo en provenance du Libéria, ils étaient tombés sur une cinquantaine de pauvres bougres amaigris et malades, transis de froid et terrorisés au fond d'un container. La procédure classique était de les débarquer sur le continent et de les transférer dans un camp de migrants déjà surpeuplé. C'est pourquoi, lorsqu'il avait aperçu le signal de détresse provenant du nord-est de sa

position alors que l'embarcation qu'ils étaient censés poursuivre naviguait au sud-ouest, Steve Calvin avait ressenti un certain soulagement.

Malgré de puissants rouleaux et une houle toujours impressionnante, la vedette fluviale maintenait le cap sans trop de difficultés. Ils arrivèrent rapidement dans la zone où avait été tirée la fusée. Par-delà des vagues plus hautes que des semi-remorques, ils découvrirent la coque d'un bateau pneumatique retourné. En s'approchant du zodiac, Steve constata que la surface regorgeait de vêtements, de sacs en toile ou en plastique, ballotés par le mouvement régulier de la mer.

- Par tous les Dieux, lança Guy, le collègue de Steve. Tu vois des survivants ?

- Continue d'avancer. On va essayer de couvrir la zone sur au moins deux miles.

A vitesse réduite, la vedette évoluait aussi délicatement que possible, entre les dizaines d'effets personnels qui flottaient sur l'océan. Calvin fut pris d'une profonde mélancholie en voyant ces objets qui avaient été achetés, portés, repassés et raccommodés par des êtres humains aspirant simplement à vivre dans un monde meilleur où leur vie et celle de leurs enfants ne seraient pas à risque jour après jour. Pour lui, une chose était certaine, l'humanité était bien loin d'avoir atteint son apogée si elle devait être rapportée à la somme totale des souffrances individuelles. La voix de son collègue le sortit de ses errances cognitives.

- Steve, regarde à bâbord, on dirait qu'il y a un corps.

En arrivant près du naufragé, Steve Calvin sentit une décharge parcourir sa colonne vertébrale. Avec son grappin, il attira à lui un petit corps sans vie. L'enfant ne devait pas avoir plus de six ans. Malgré son gilet, le jeune garçon avait succombé aux assauts répétés des vagues et s'était noyé. Il hissa le corps frêle et sans vie sur le pont du bateau et s'effondra à ses côtés. Son collègue descendit de la cabine et vint le rejoindre. Il lui posa la main sur l'épaule sans ajouter un seul mot.

Après avoir pris soin de la dépouille, ils remirent les gaz et décidèrent de rentrer au port. Les épais rideaux de pluie avaient laissé place à une bruine glaciale. L'océan lui-même s'était calmé, comme si, pris d'un soudain regret pour les vies innocentes qu'il avait dérobées, avait finalement décidé d'une trêve, comme sur les champs de bataille afin d'honorer les morts tombés au combat.

A moins d'un mile nautique du lieu du naufrage, le regard de Calvin plongé sur la ligne d'horizon fut attiré par une couleur rouge à tribord, caractéristique des gilets de sauvetage.

- Guy, change de cap sur tribord, j'aperçois quelque chose là-bas, lança-il à son collègue encore secoué par sa découverte macabre.

Afin de stabiliser la vedette, Guy coupa les gaz et dériva doucement près des corps en flottage. Le cauchemar semblait se prolonger. Avec la longue tige, il attira à lui le

corps de deux enfants, un jeune garçon d'origine africaine et une jeune adolescente de type caucasien. Pour ne pas se séparer, ils s'étaient attachés avec le filin de leur gilet. Avec l'aide de son collègue, il parvint à les ramener sur le pont en une seule fois.

- Pauvres gosses, murmura Guy. Ces passeurs, vraiment tous des pourris ! De véritables assassins, moi je te le dis !

Le vague à l'âme de Calvin l'empêcha de prononcer un seul mot. Il préféra se rapprocher des jeunes enfants pour ôter leur gilet. Soudain, le plus jeune se mit à tousser violemment et recracher de l'eau de mer.

- Vite, viens m'aider, cria-t-il. Je crois bien qu'ils sont encore en vie !

66.

Au travers de la fenêtre du General Hospital de Toronto, Patricia Duval regardait un groupe d'adolescents en pleine partie de hockey sur gazon. Malgré la fine pluie qui les arrosait depuis plus d'une heure, les jeunes garçons persévéraient dans leur joute sportive avec toute la hargne et la détermination de leur jeune âge.

Elle se retourna et vint se rasseoir près de son ami. Ce dernier venait d'ouvrir les yeux pour la seconde fois de la matinée. Elle lui prit la main et la lui serra doucement.

- Comment te sens-tu Dany ?

- Comme si je venais de terminer un match de boxe avec un 36 tonnes. J'ai mal partout, même aux cheveux.

- Heureusement que ce vieux débris ne savait pas se servir de sa canne blanche. Selon les médecins, il a fait pénétrer la lame juste au-dessus de ta hanche, sans toucher d'organes vitaux. Dis-moi, tu commences à être vraiment troué de partout !

- Ne me fais pas rire, c'est trop douloureux ! Tu me racontes ce qui s'est passé ? Je me souviens de m'être écroulé sur la neige et puis plus rien.

- Après avoir récupéré ton véhicule, je t'ai conduit à l'hôpital de Sallut où ils t'ont apporté les premiers soins afin de stopper l'hémorragie. Le lendemain, un hélicoptère est venu nous chercher pour te conduire à Toronto.

- Je suis ici depuis combien de temps ?

- Un peu plus de trois semaines.

- Concernant l'affaire, tu as réussi à coffrer cette enflure de Lirvan ?

- Tous les documents, ainsi que les enregistrements entre Christensen et Lirvan ont été transmis au parquet. L'enquête des services spéciaux a révélé que les accords entre Lirvan et Al-Salim étaient basés sur la facilitation de l'importation d'opioïdes en grande quantité. Quand le ministre de la justice lui-même s'est senti obligé d'annoncer l'arrestation du bras droit du ministre de la Défense, je peux te dire que ça a fait énormément de bruit. J'ai cru comprendre qu'il devrait en prendre pour au moins vingt ans.

- C'est déjà ça, souffla Dany tout en grimaçant de douleur après s'être redressé sur son lit. Espérons que le fruit pourri ne contenait pas plus de vers !

- Il faut l'espérer. Maintenant que Levin Stuart est premier ministre, j'espère que ses actions seront à la hauteur de ses

belles paroles. Après cette affaire, il a décidé d'augmenter le budget de lutte antidrogue de plus de 300 millions de dollars. J'ai vraiment envie d'y croire mais une petite voix au fond de ma tête m'empêche toujours de tomber dans un optimisme béat lorsqu'il s'agit de politique.

- Et bien au moins, toi tu auras fait ton boulot, et même très bien si je peux me permettre.

- Je n'aurais jamais réussi sans ton aide, lui dit-elle doucement. Merci.

- Il n'y pas de quoi. Mais sans l'aide de Caseneuve je pense qu'on y serait restés tous les deux. C'est lui qui m'a fourni les fusils à visée électronique et les a commandés depuis sa tanière à Ottawa. C'est un sacré numéro celui-là !

- Comment va ton amie au fait ? Elle est sortie de l'hôpital ? demanda-t-il afin de changer de sujet.

- Stéphanie ? oui, elle va bien. Elle est repartie vivre au Québec avec sa sœur. C'était mieux ainsi.

- Bon, maintenant que tu m'as l'air de nouveau en pleine forme, il y a quelqu'un qui souhaiterait te voir, lui dit-elle avec un malin sourire.

- Euh, je suis encore un peu fatigué pour recevoir du monde, lui répondit-il avec appréhension, peu désireux de devoir tenir le crachoir à ses collègues, ou pire encore, à des journalistes.

Une minute après le départ de Patricia, la porte s'entrouvrit lentement. Lorsqu'il vit sa petite fille lui courir dans les bras, Dany éclata en sanglot. Ils restèrent enlacés un long moment avant de pouvoir prononcer le moindre mot.

- Mon dieu Megan ! je t'ai vu mourir...Ma chérie, je n'arrive pas à y croire.

- Une partie de moi est morte avec maman, dit-elle en le serrant encore plus fort. - Elle me manque tellement papa !

- Elle me manque également ma chérie.

Au dehors, le cri de victoire d'un adolescent ayant marqué un but leur parvint, comme pour les pousser à continuer de vivre malgré la douleur et la tristesse qu'ils partageaient.

Epilogue

La tempête de neige avait finalement décidé de faire une pause. La poudreuse qu'elle avait charriée sur la route obligeait le 4x4 à progresser avec prudence pour ne pas patiner à chaque virage. Après six heures de route, Patricia fut heureuse de descendre son tout-terrain. Elle ne sentait plus les muscles de ses fesses et son dos la faisait atrocement souffrir. Arrivée dans la petite ville de Saint Sauveur, elle demanda à une vieille dame la direction pour rejoindre les locaux de la société spécialisée dans les randonnées en chiens de traîneaux. A la sortie du centre-ville constitué de quelques habitations, d'un supermarché et de trois boutiques de vêtements de ski, elle se retrouva devant la façade d'une sorte de grange reconvertie. Arrivée devant la porte en bois, elle secoua le battant de la clochette accrochée sur le mur. Plusieurs chiens se mirent à aboyer à l'unisson et une petite fille apparut en courant depuis la cour arrière. Patricia reconnut avec ravissement les magnifiques mèches blondes qui dépassaient du bonnet de Megan. En arrivant à sa hauteur, elle se jeta dans ses bras.

- Mais dis-moi, tu as drôlement grandi ! tu vas bientôt me dépasser. Comment vas-tu ma chérie ?

- Génial, il faut absolument que tu viennes admirer les bébés de Sonya. Elle a mis bas hier soir. Tu vas voir, ils sont trop choux !

- On y va tout de suite ma chérie. Et comment va ton père ?

- Oh, il se remet doucement. Sa vilaine blessure en bas du dos l'empêche de trop tirer sur les rennes du traîneau, mais à part ça, il va bien.

- Alors comme ça, j'ai appris que vous alliez faire un grand voyage en Afrique le mois prochain ? Vous allez où exactement ?

- On va se rendre au Cameroun. J'ai reçu des nouvelles de mon amie Cherifa. Elle s'est installée à Yaoundé avec sa petite sœur. Papa m'a dit qu'on irait sur place pour s'occuper de leurs visas. Elles vont peut-être pouvoir venir nous rejoindre ici ? Je suis trop contente !

- C'est vraiment une nouvelle incroyable ! Je suis heureuse pour toi !

Un peu plus haut, à l'orée de la forêt d'où partaient les excursions, Patricia reconnut la silhouette athlétique de Danny en train de tracter un long traîneau en bois. Il leva la main pour la saluer.

- Enfin arrivée inspectrice ! J'espère que tu n'as pas trop mal aux fesses parce qu'on part sur le champ. Allez en route, l'aventure nous attend !

- Je vous suis Major Lingston !